Vingt-cinq Ans de Littérature Française

TABLEAU DE LA VIE LITTÉRAIRE

DE 1895 à 1920

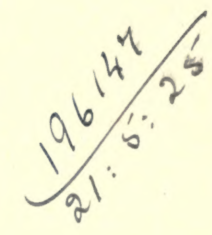
publié sous la direction

DE

M. EUGÈNE MONTFORT

TOME II





196147
21: 8: 25

PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
F. SANT'ANDREA, L. MARCEROU & Cie
99, BOULEVARD RASPAIL (6e)

PQ
305
M6
t.2

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
CENT EXEMPLAIRES SUR VELIN PUR CHIFFON
NUMÉROTÉS DE 1 à 100
REVÊTUS DE LA SIGNATURE AUTOGRAPHE
DE M. EUGÈNE MONTFORT.

COMPOSITION DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DU 1er JANVIER 1895 AU 1er JANVIER 1920

Au 1er janvier 1895, l'Académie Française est ainsi composée :

D'Audiffret-Pasquier, duc d'Aumale, J. Bertrand, G. Boissier, H. de Bornier, P. Bourget, de Broglie, Brunetière, Challemel-Lacour, V. Cherbuliez, J. Claretie, F. Coppée, C. Doucet, A. Dumas fils, de Freycinet, Gréard, L. Halévy, d'Haussonville, E. Hervé, J.-M. de Hérédia, H. Houssaye, E. Lavisse, E. Legouvé, Pierre Loti, H. Meilhac, Alfred Mézières, E. Ollivier, E. Pailleron, Pasteur, Cardinal Perraud, S. Prudhomme, Rousse, V. Sardou, L. Say, J. Simon, A. Sorel, Thureau-Dangin, Melchior de Vogüé. Secrét. perpét. : C. Doucet.

En 1895 : Jules Lemaître remplace Duruy (qui était mort en 1894).

En 1896 : A. France remplace F. de Lesseps (qui était mort en 1894), Costa de Beauregard remplace C. Doucet. Gaston Paris remplace Pasteur, Theuriet remplace Dumas fils, Albert Vandal remplace L. Say.

En 1897 : A. de Mun remplace J. Simon, G. Hanotaux remplace Challemel-Lacour.

En 1898 : Guillaume remplace le duc d'Aumale, H. Lavedan remplace H. Meilhac.

En 1899 : P. Deschanel remplace E. Hervé.

En 1900 : P. Hervieu remplace Pailleron, E. Faguet remplace Cherbuliez, M. Berthelot remplace J. Bertrand.

En 1901 : Marquis de Vogüé remplace de Broglie, Rostand remplace H. de Bornier.

En 1903 : F. Masson remplace G. Pâris, R. Bazin, remplace Legouvé.

En 1904 : Gebhart remplace O. Gréard.

En 1905 : E. Lamy remplace Guillaume.

En 1906 : Ribot remplace d'Audiffret-Pasquier, Barrès remplace J.-M. de Hérédia, cardinal Mathieu remplace cardinal Perraud.

En 1907 : M. Donnay remplace Sorel, P. de Ségur remplace Rousse, Barboux remplace Brunetière.

En 1908 : Charmes remplace Berthelot, Richepin remplace Theuriet, H. Poincaré remplace Sully-Prudhomme.

En 1909 : R. Poincaré remplace Gebhart, Brieux remplace L. Halévy, J. Aicard remplace Coppée, Doumic remplace Boissier, M. Prévost remplace Sardou.

En 1910 : Monseigneur Duchesne remplace le cardinal Mathieu.

En 1911 : Général Langlois remplace C. de Beauregard, H. de Régnier remplace Melchior de Vogüé, Roujon remplace Barboux, D. Cochin remplace Vandal.

En 1912 : Général Lyautey remplace Houssaye, Boutroux remplace général Langlois.

En 1914 : A. Capus remplace H. Poincaré, P. de la Gorce remplace Thureau-Dangin, H. Bergson remplace E. Ollivier.

En 1918 : L. Barthou remplace Roujon, Monseigneur Baudrillart remplace A. de Mun, F. de Curel remplace Hervieu, R. Boylesve remplace Mézières, J. Cambon remplace Charmes, maréchal Joffre remplace Claretie, maréchal Foch remplace le marquis de Vogüé, G. Clemenceau remplace E. Faguet.

En 1919 : H. Bordeaux remplace J. Lemaître.

Au 1er janvier 1920, l'Académie est donc composée de MM. :

J. Aicard, M. Barrès, L. Barthou, A. Baudrillart, R. Bazin, Bergson, H. Bordeaux, P. Bourget, E. Boutroux, E. Brieux, R. Boylesve, J. Cambon, A. Capus, G. Clemenceau, D. Cochin, F. de Curel, P. Deschanel, M. Donnay, L. Duchesne, R. Doumic, maréchal Foch, A. France, de Freycinet, P. de la Gorce, G. Hanotaux, O. Haussonville, maréchal Joffre, H. Lavedan, E. Lavisse, P. Loti, maréchal Lyautey, F. Masson, R. Poincaré, M. Prévost, H. de Régnier, A. Ribot, J. Richepin.
Etaient vacants à cette date, les sièges de : P. de Ségur, E. Rostand. E. Lamy.
Secrét. perpét: : F. Masson.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE
de 1895 à 1920

par Maxime REVON et Pierre BILLOTEY

Fondée en 1636 par un homme comme le Cardinal de Richelieu, l'Académie française est demeurée fidèle à ses origines : après trois siècles, elle continue de briguer le gouvernement des lettres, en subordonnant l'art à des considérations morales et politiques. Elle demeure ainsi dans son rôle, qu'on ne peut critiquer si l'on songe au but de son fondateur. L'Académie n'est pas d'abord littéraire : avant tout, elle veut être une puissance. On sait que, primitivement, son occupation devait consister à rédiger une grammaire française et un dictionnaire. La grammaire ne fut jamais entreprise, mais le dictionnaire, remis sans cesse sur le chantier, en est aujourd'hui à sa cinquième édition. Il est impossible d'exagérer l'importance de ce dictionnaire : car c'est lui qui fournit le prétexte sous lequel on attire dans l'Assemblée chefs de l'Etat, soldats, savants illustres, prélats et hommes du monde. Ils sont à même de fournir la définition des termes spéciaux. Un maréchal de France saura dire, mieux qu'un poète, ce qu'il faut entendre par le mot *stratégie*, et c'est un mathématicien qui peut expliquer exactement ce qu'est l'*algèbre*. Ainsi de suite. Mais on sent bien que c'est pour briller, autant que pour s'éclairer que l'Académie s'environne de tant de lumières.



Cliché Laurens

SCEAU DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
(Gravé par Warin)

Richelieu montra, dès le début, qu'il n'avait pas entendu créer inutilement une autorité morale si haute. Afin de marquer qu'elle devait régenter le monde de l'esprit, il lui demanda de juger le *Cid*, et il lui indiqua en même temps le jugement qu'elle devait rendre. L'Académie obéit ; son premier acte fut donc un acte inspiré par des considérations morales, politiques et personnelles. Ce lointain précédent semble gouverner encore l'activité de l'Académie. Ses adversaires s'en indignent, à tort sans doute, puisqu'il n'apparaît point que l'Assemblée ait un réel pouvoir sur l'esprit français, ni qu'elle influence le développement de la littérature.

Il est bon, cependant, d'admettre que l'Académie représente, aux yeux du monde, une gloire nationale indiscutable. Tous les Académiciens qui ont voyagé plus ou moins officiellement à l'étranger, certifient eux-mêmes que leur titre y est encore plus admiré que leur mérite individuel.

Lorsque des souverains amis viennent à Paris, parmi les visites qu'ils font à nos grandes institutions, ils en réservent une à l'Académie.

Rappelons la séance où l'Académie accueillit le Tsar et l'Impératrice de Russie, le 7 octobre 1896. Ernest Legouvé prononça un discours ; François Coppée lut des strophes de sa façon. Evénement considérable dans les annales académiques et qui illustre les vingt-cinq années dont nous parlons ici.

L'influence que l'Académie exerce sur les lettres apparaît faible et plutôt négative. Elle favorise, évidemment, un *académisme* littéraire assez répandu, et qui dit *académisme* dit imitation, contrainte, refoulement de l'originalité. Mais les écrivains qui s'adonnent à cette platitude décente seraient sans doute incapables de mieux faire et l'on doit simplement déplorer les encouragements qu'ils reçoivent de l'Institut. Quant aux talents authentiques, ils ne périclitent pas pour cela et ils créent selon leur force, comme s'il n'existait point d'Académie. D'autant que celle-ci ne régente pas, comme celle des Beaux-Arts, une école. Elle n'oppresse personne, elle imite le Diable : elle se borne à tenter les gens.

Il est vrai que l'Assemblée des Quarante égare les lecteurs en leur signalant comme excellentes des œuvres fades de la production contemporaine. Les livres drus en pâtissent, et cela semble fâcheux. Or, c'est ici, justement, que l'Académie joue un rôle supérieurement utile, bien malgré elle : elle oblige les indépendants à se surpasser. Et puis, si pour mieux voir nous prenons un peu de champ, une curieuse vérité surgit : le goût public ne se déforme que momentanément ; il affectionne volontiers les platitudes du jour ; il n'absorbe point celles d'autrefois. L'académisme ne le déprime que passagèrement. Qui donc, à présent, se soucie de Ponsard, de Delille, de Baour-

Lormian ? Pourtant, il y a un siècle, l'Académie les recommandait à l'admiration de nos grands-pères, et nos grands-pères les admiraient !

Il faut le répéter, l'influence académique sur le développement de la littérature est presque nulle. Tout juste la fameuse Compagnie répand-elle, pour un temps, quelques brouillards. Mais ils ne sont pas méphitiques et ne tuent rien.

Cependant, l'Académie est riche. Elle a fait fortune au cours du XIXe siècle. Une quantité de bonnes gens lui ont apporté, à pleines mains, le plus puissant des moyens d'action. L'argent est devenu un nerf indispensable pour l'Institut, depuis qu'il y a cent fois plus de travailleurs académiques que d'habits verts à enfiler et de bicornes à coiffer. Quand on a trop de clients pour les inviter tous à dîner, il est bon de leur offrir de temps en temps une boîte de cigares à se partager, ou quelques petits fours.



Cliché Laurens

Gravure satirique de 1694.

En 1820, Monthyon léguait à l'Académie une fortune dont les intérêts devaient alimenter des Prix de Vertu. L'exemple fut suivi ; dès lors, les héritages et les dons se multiplièrent. Il semble même que la dernière guerre ait augmenté le nombre des gens qui veulent rétribuer la vertu par l'intermédiaire de l'Académie : on connaît les récentes fondations en faveur des familles nombreuses. L'idée de charger d'une telle fonction une société littéraire peut paraître étrange. Les bénéficiaires de ces prix moraux ne sont pas tenus, en effet, de savoir lire, ni d'être apparentés à quelque écrivain. Mais l'Académie n'est pas une société professionnelle. Monthyon, parfaitement sage, comprit qu'elle constitue, avant tout, une institution moralisante. Il inventa d'utiliser cette tendance et, du

même coup, la développa. Il rendit ainsi un énorme service, non point peut-être à la vertu, mais à l'Assemblée des Quarante, confite désormais dans l'austérité, et récompensant le Bien sur la terre.

L'Académie française donne une juste idée d'elle-même par sa principale manifestation officielle : sa séance publique annuelle. Celle-ci comporte deux actes, mis en scène avec ostentation. On lit, premièrement, le rapport sur les prix littéraires ; on proclame, ensuite, les prix de vertu.

Les prix littéraires constituent, en somme, la monnaie d'un fauteuil. Ce sont des acomptes. Les persévérants qui les collectionnent arrivent, sur leurs vieux jours, à posséder le fauteuil lui-même. Bien que les récompenses foisonnent, l'Académie les coupe en petits morceaux, les pulvérise pour contenter le plus grand nombre possible de solliciteurs. Ces prix sont l'engrais de l'académisme. Il y a des historiens, des romanciers, des poètes, qui ne travaillent que pour devenir lauréats de l'Académie française.

Telle est la figure de l'Académie, son apparence extérieure, et, en gros, ses rapports avec la Société, une Société composée, dans le cas qui nous occupe, d'écrivains et de lecteurs, telle est, enfin, son attitude.

Attitude qui n'a guère changé depuis les origines. Les distributions de prix lui ont simplement imprimé leur majesté si spéciale. Le fond demeure le même : respectabilité, recherche des puissances morales. Et, parfois, points d'appui pris sur l'actualité, sur la mode, sur certaines coteries.

Essayons, à présent, de démêler dans quelles circonstances se sont opérés en un quart de siècle les changements du personnel académique. Après avoir dessiné la façade de l'édifice, pénétrons à l'intérieur, étudions ce que fut, dans une période déterminée, la vie de cette compagnie si vénérable par son ancienneté.

* * *

En vingt-cinq ans, l'Académie n'a pas le temps de se renouveler entièrement ; une période moyenne de trente-cinq années est un minimum nécessaire. Rares sont ceux dont l'immortalité dure un demi-siècle : tel fut presque pourtant le cas de Legouvé (49 ans tout juste).

Le doyen d'élection actuel, M. d'Haussonville, est académicien depuis 1888. Pourtant, en vingt-cinq ans, la composition de l'Académie a beaucoup changé. Parmi ses membres actuels, quatre seulement siégeaient déjà en 1895. Citons-les : MM. d'Haussonville, de Freycinet, Pierre Loti et Paul Bourget.

Pendant la période qui s'étend du 1er janvier 1895 au 1er janvier 1920, on compte, du fait de nombreux remplacements, 91 académiciens.

Parmi eux, on dénombre : 14 hommes politiques, 4 membres du clergé, 4 soldats, 1 diplomate, 3 professeurs, 5 essayistes, 1 journaliste, 2 avocats,



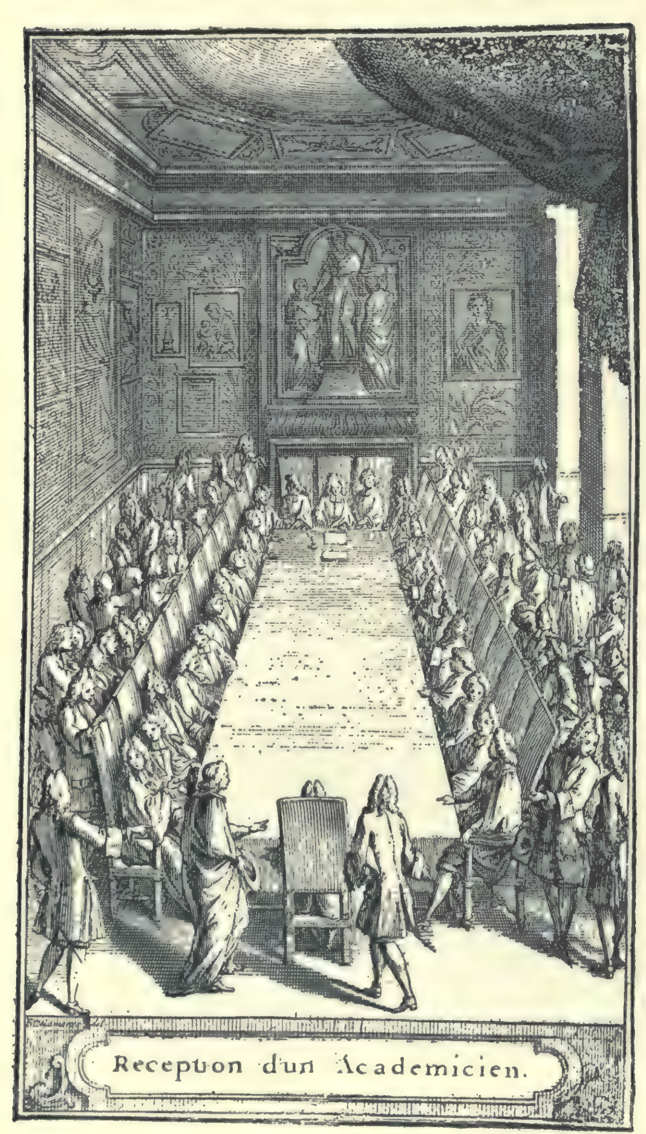
Cliché de l'Illustration

Réception de M. MAURICE BARRÈS le 17 Janvier 1907.

4 scientifiques, 2 philosophes, 6 gentilshommes, 1 artiste, 4 critiques, 8 historiens, 11 romanciers, 8 poètes et 13 dramaturges, pour autant que ces divisions peuvent ne pas être arbitraires.

Si l'on tient compte des raisons qui les ont fait élire, ces académiciens se

répartissent en deux groupes : l'un, le groupe des littérateurs, l'autre, le groupe qui rassemble des personnages représentatifs d'un grand corps social, et des personnages ayant rendu d'éclatants services au pays, ou s'étant particulièrement distingués dans une profession libérale.



Cliché Laurens

Gravure de de Poilly, d'après Delamonce.

Nous considérons comme littérateurs, non seulement les écrivains d'imagination, mais aussi, naturellement, les historiens, critiques, essayistes, philosophes. Ils sont 50 (soit 55 %) parmi les 91 académiciens. Les autres, choisis pour leur activité extra-littéraire, sont 41 (45 %). L'Académie se partage donc en deux parties sensiblement égales, avec un léger excès en faveur des lettres. Au moins, depuis 1895, cette proportion est demeurée constante, à peu près.

L'entrée d'un homme de lettres se prépare généralement par une longue carrière pré-académique où le candidat s'achemine à pas mesurés vers l'Institut. Certains prix attribués aux œuvres valent des promesses aux auteurs ; puis quelques candidatures infructueuses sont un jour — un beau jour! — suivi de l'appel définitif tant attendu. Rarement un poète, un romancier, se voit admis du premier coup. Cela, naguère, arriva pourtant à MM. de Flers, Boylesve, de Curel, et à d'autres, précédemment. Mais l'Académie ne fait point scrupule de laisser patienter un homme de lettres.

Et ceux-là même qui bénéficièrent d'un succès rapide, le préparaient depuis des années. La Compagnie répugne à consacrer la révélation soudaine d'un talent. Rostand, il est vrai, fut élu dans la pleine nouveauté de sa gloire, mais péniblement, après six tours de scrutin où M. Frédéric Masson le menaça gravement. On doit peut-être, d'ailleurs, voir là une bouderie de la droite académique, puisque cette élection date de 1901, et qu'une fameuse affaire nationale s'apaisait à peine, où l'auteur de *Cyrano* avait pris un parti non tout à fait conforme à celui de la droite.

Au contraire, un soldat, un politique, un diplomate se présente-t-il ? On n'ose le faire attendre, et les candidatures sont manigancées pour que son élection soit sans aléa. Quand un maréchal de France postule, on doit l'élire. Un général n'est pas battu, ou bien c'est un scandale : s'il est fier, comme le général du Barail en 1898, il laisse ces civils, qu'il trouve incivils, à leur courte honte ; s'il est bon enfant, comme le général Langlois en 1910, tout ce qu'il peut concéder, le scrutin étant nul, est de demeurer candidat, mais avec garanties. Le concurrent (M. de Nolhac) qui avait balancé une première fois son élection, dut aller échouer devant un autre fauteuil. Dans les scrutins où l'élection d'un politique est en cause, la science des hiérarchies se manifeste davantage encore. Le vieux mot de Renan doit être rappelé ici. M. de Freycinet, alors Président du Conseil, faisait ses visites académiques. Il va voir Renan : « Certainement, Monsieur le Président du Conseil, ma voix vous est acquise... » lui répond Renan en s'inclinant. Puis, il ajoute avec une extrême douceur : « A moins, toutefois, que M. le Président de la République ne me la demande.... »

L'Académie respecte énormément les hautes fonctions, les forces sociales, et ce sont elles, surtout, qu'elle veut attirer à soi.

En dehors du lustre de leurs titres et de leurs grades, ces représentants des diverses classes, des activités sociales éminentes sont, autant que possible, choisis avec un certain souci de leur culture et de leur traditionalisme. Si M. Georges Clemenceau n'avait pas conduit la guerre à sa fin, l'Académie n'eût jamais introduit chez elle un radical-socialiste. Mais M. Clemenceau étant devenu l'homme le plus célèbre et le plus puissant en France, on ne pouvait se passer de lui. On alla le chercher, on l'importuna, on finit par lui arracher une lettre de candidature ; malgré son attitude méprisante, et sans qu'il eût fait une seule visite, il fut élu. Il dédaigna d'être reçu, ne prononça point de discours, ne prit jamais séance.

Pour ce qui touche les avocats, on peut observer que les académiciens, membres du barreau, ne pratiquent point l'éloquence des assises, à effets, à grands

gestes, mais celle, classique, ordonnée du *Civil ;* ils se recrutent dans cette école de Berryer, dont Henri Barboux fut un représentant remarquable. De même pour les scientifiques : l'Académie les recrute entre ceux qui ont appliqué leur science aux spéculations philosophiques : Pasteur, Berthelot, Henri Poincaré sont des esprits vastes et généraux, et non des hommes de laboratoire, à pensée restreinte.



Cliché Laurens

Carte d'Entrée

Les temps, les circonstances influent parfois sur la composition de l'Académie. Depuis l'Ancien Régime, elle boudait l'armée. Nul des grands chefs du Premier Empire ne devint académicien. En 1871 seulement, le duc d'Aumale, général, fut élu, en signe de réaction contre l'abaissement national, puis en 1888, l'amiral Jurien de la Gravière. En 1911, on renoua la tradition pour favoriser l'effort de redressement français : ce fut alors l'élection du timide général Langlois.

Il meurt, le général Lyautey le remplace. Ce dernier, en même temps que l'armée, représentait, à son élection, l'expansion française dans le monde, comme l'avait précédemment représentée F. de Lesseps, qui fut aussi académicien. La dernière guerre serra, on le sait, les rangs militaires de l'Académie. Enfin, on peut noter la tendance récente des Quarante à clairsemer les gentilshommes, dont l'influence s'affaiblit. Le dernier élu fut le marquis de Ségur, en 1907. Aujourd'hui, le comte d'Haussonville est le seul mandataire de la noblesse. Il est vrai que l'Académie a accueilli un vicomte, puis un marquis, mais l'un et l'autre sont aussi auteurs dramatiques, et fort connus.



L'Académie reçoit Paul Bourget
(Léandre. — *Le Rire*)

La différence entre les circonstances des élections, selon qu'il s'agit de choisir un homme de lettres ou d'appeler un évêque, un maréchal, un ministre, s'explique par le raisonnement que voici. L'Académie est un *salon littéraire.*

Les littérateurs doivent en solliciter l'accès, qui peut leur être refusé. Mais les prélats, les militaires, les politiques sont simplement des invités, leur candidature ne saurait être qu'une formalité.

Au fond, il n'y a point d'égalité entre les académiciens. Les écrivains gouvernent l'Académie. C'est à eux qu'il appartient de prendre les décisions. Mais c'est à eux aussi que sont imposés, avant leur élection, la longue préparation, le labeur, les roueries, et, après, les marchandages et les finasseries.



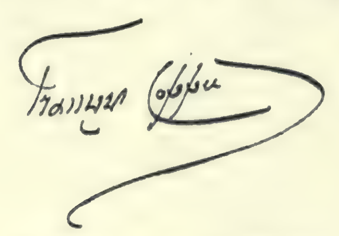
Cliché Laurens

Salle des Séances de l'Académie Française.

LA LITTÉRATURE A L'ACADÉMIE



On ne peut demander de bonheur à la vie
Qu'une minute exquise et sur le champ tarie,
Pas plus que ne pourrait, dans l'onde d'un ruisseau,
En se penchant du bord, boire un petit oiseau



Dessin d'Ernest La Jeunesse.

Si nous examinons la composition de l'Académie en 1895, ce qui nous frappe d'abord, c'est l'abondance des dramaturges, parmi lesquels se trouvait le secrétaire perpétuel ; ensuite, nous apercevons un brillant groupe d'historiens. Les romanciers, peu nombreux, composent une escouade sans harmonie.

L'Assemblée qui possédait, parmi ses membres, Lavisse, Thureau-Dangin, et surtout Albert Sorel, Henry Houssaye, dès 1895, puis, avant la fin du siècle, Albert Vandal et M. Hanotaux (1), répondait assez congrûment à une caractéristique du dernier quart du XIX[e] siècle. Une véritable école historique vivait alors. Aujourd'hui tous ses membres sont disparus, sauf M. Hanotaux.

Inaugurant l'histoire diplomatique, ils avaient reconstitué les périodes de la Révolution et de l'Empire. C'étaient surtout Sorel, Vandal, Houssaye. Successeurs, mais non héritiers des historiens des temps romantiques, ils mirent en œuvre les leçons de Taine, ils firent vivre les papiers d'archives, les mémoires, ils furent des écrivains créateurs. Car



J.-M. DE HEREDIA
(Tiré des *Trophées*. Edition Lemerre)

(1) En toute justice, parmi les grands historiens de l'école critique, il faut encore placer Mgr Duchesne, venu plus tard.

les historiens que l'Académie choisit n'appartiennent pas au type : *Inscriptions et Belles-Lettres*. D'où, peut-être, l'éloignement où l'on tint jusqu'ici MM. Camille Jullian et Gustave Schlumberger.



A l'époque où manquait l'Histoire, où le roman n'était qu'ouvrage de dames, les lettres n'étaient représentées à l'Académie que par la poésie et le théâtre. Le XIXe siècle continua cette tradition. La liste des Quarante, vers 1820, est surprenante : les auteurs de tragédies périmées, de mornes vaudevilles, y foisonnent. On y voit notamment un certain François Roger, qui fit, dit-on, quelques pièces comiques (1). En 1895, une situation presque comparable apparaît encore : les écrivains d'imagination sont quinze, en tout ; sur ce nombre, il y a sept dramaturges : Legouvé, Doucet, Dumas fils, Sardou, Pailleron, Halévy, Meilhac. Encore faudrait-il leur adjoindre Claretie, ce polygraphe, Coppée, et surtout de Bornier : cela ferait dix ; et puis, quelques années plus tôt, les sept étant déjà académiciens, Augier, Labiche et Feuillet vivaient encore. Les romanciers, Zola notamment, protestaient contre cette proportion inadmissible en un temps où l'art du roman éclipsait celui de la scène. Le théâtre littéraire, à cette époque, était en débandade, et ne vivotait qu'en rapiéçant les vieilles friperies de Scribe.



JULES LEMAITRE
Croquis d'Ernest la Jeunesse.

Des dramaturges, académiciens en 1895, il n'y a que Dumas fils à qui l'on puisse accorder une importance, et peut-être aussi Meilhac et Halévy, puisqu'ils continuaient un genre constant de la scène parisienne.

(1) Mais il fut d'autre part le fondateur de la Société des *Bonnes Lettres*, qui s'ingéniait à répandre dans la jeunesse les sentiments monarchiques et religieux. Un tel titre, aujourd'hui, serait sans doute encore puissant. Au surplus, son *Avocat* fut un triomphe de la Comédie française en 1816.



Photo Manuel

EDMOND ROSTAND

Sur les sept, quatre étaient morts avant 1900. Il semble qu'en les remplaçant l'Académie craignit de trop donner au théâtre. Elle lui ôta des sièges, et choisit ses élus entre des auteurs qui mitigeaient leurs occupations littéraires. Trois fois, dans les trois années qui précédèrent sa mort, Henry Becque posa sa candidature. Il ne groupa qu'un maximum de trois voix, inconstantes d'ailleurs. Dommage pour l'Académie. M. de Porto-Riche obtint neuf suffrages, du premier coup, mais s'en tint là. L'un et l'autre n'étaient que dramaturges. En 1895, Jules Lemaître fut élu surtout comme critique. M. Henri Lavedan, en 1898, passait pour le créateur du roman dialogué, et Paul Hervieu, en 1900, avait déjà publié tous ses romans ; tous deux n'avaient fait représenter que leurs pièces de début. Avec eux, cependant, on peut admettre que le théâtre nouveau, moins en ficelles que le précédent, se glissait à l'Académie. M. Lavedan avait fait jouer une petite drôlerie au Théâtre Libre. Quant à Hervieu, il apportait une forme nouvelle de la tragédie, du moins, Brunetière l'affirmait très haut. Il ne s'agissait, pourtant, que du drame bourgeois... Mais Brunetière, sous la Coupole, accréditait les erreurs les plus invraisemblables.



Photo Manuel

JEAN RICHEPIN



JULES CLARETIE



Photo Manuel

RENÉ BAZIN



Photo Manuel

HENRY BORDEAUX

En 1908, meurent les derniers survivants des sept de 1895 : Halévy, puis Sardou.

Depuis 1900, deux hommes de théâtre, en quelque manière, avaient été élus : Rostand et M. Jean Richepin ; mais ils personnifiaient surtout le drame en vers. Seul, M. Maurice Donnay, en 1907, vint augmenter le nombre des académiciens exclusivement auteurs dramatiques. Alors donc que tout le groupe de 1895 avait disparu, trois hommes nouveaux le remplaçaient : Hervieu, MM. Lavedan et Donnay. L'art de la scène tenait moins de place, mais il était, somme toute, mieux représenté. Cependant, après la mort d'Halévy, le clan théâtral livra bataille. MM. Brieux, Capus et de Porto-Riche s'opposèrent les uns aux autres. M. Brieux fut choisi. Le *Théâtre Libre* entrait carrément, cette fois, à l'Académie, mais le *Théâtre Libre* seconde manière prédicant, moralisant. Il fallait vraiment négliger tout souci littéraire pour élire M. Brieux en refusant M. de Porto-Riche.



PAUL HERVIEU, par de Losques.

En 1914, M. Alfred Capus devint académicien. Dramaturge, lui aussi ; mais il était depuis peu journaliste, et de droite. L'instinct politique le fit élire contre M. Léon Bourgeois. Enfin, avant 1920, M. François de Curel, la plus certaine gloire du *Théâtre Libre*, accédait à l'Institut par une élection sans concurrence, incontestée. Au 1er janvier 1920, le groupe dramatique de l'Académie, formé de MM. Lavedan, Donnay, Brieux, Capus et de Curel, apparaît mieux choisi que celui de 1895 ; cependant, l'analogie entre les deux dates frappe : toutes deux marquent une fin d'époque pour le théâtre. L'Académie ne représente que le courant d'hier. Il ne peut en être autrement, puisqu'elle ne saurait se composer d'espoirs, mais de notoriétés. A ce point de vue, l'absence



Photo Darnac

PAUL HERVIEU

de M. de Porto-Riche étonnera toujours, et celle de M. Courteline aussi, sans doute. A part cela, l'Académie a amélioré son effectif de dramaturges et, surtout, l'a réduit.

Ce resserrement s'est opéré au profit des romanciers (quant à la quantité).

En 1895, nous trouvons : 4 romanciers, Cherbuliez, Claretie, MM. Pierre Loti et Paul Bourget, et 3 auteurs dramatiques qui, *accessoirement*, écrivirent *quelques* romans.

En 1920 : 8 romanciers (MM. Loti, Bourget, A. France, Bazin, Barrès, Marcel Prévost, R. Boylesve, Henry Bordeaux) et quatre poètes et auteurs dramatiques qui, *régulièrement*, écrivirent de *nombreux* romans.

Dans l'intervalle, furent élus et moururent un romancier fécond, André Theuriet, et Paul Hervieu, qui produisit autant de romans que de drames.

Avant le XIXe siècle, le roman n'ouvrait pas l'accès de l'Académie. Fénelon, malgré *Télémaque*, Voltaire, malgré les *Contes*, ne sont point exactement des romanciers. Ce fut une nouveauté, mal accueillie par certains, que l'élection de professionnels du roman ou du conte. Sauf erreur, Mérimée fut le premier élu (1844), préféré, dit-on, à Balzac pour la pureté plus évidente de son style ; puis, vint Jules Sandeau, le premier vraiment romanesque ; Octave Feuillet suivit en 1861. Réserve faite pour ces trois écrivains, toute l'histoire du roman à l'Académie tient dans la période écoulée depuis 1895. Remarquons qu'à cette date, deux romanciers de la nouvelle école venaient d'être élus, peu de temps après leurs débuts. Notons encore qu'aucun réaliste ou naturaliste ne fut accepté : ni Balzac, ni Flaubert, ni les Goncourt, ni les petits réalistes de 1857. Tous ceux-là refusèrent, d'ailleurs, de solliciter l'entrée avec autant de fierté qu'on eût mis de vivacité à la leur fermer. Alphonse Daudet, aussi, refusa. Mais on l'aurait sans doute accueilli, s'il avait voulu se présenter. En 1896, on parlait favorablement de lui sous la Coupole.

Quant à Zola, il fit, aux abords de l'Académie, une guerre de siège. Mais il avait peu d'amis à l'intérieur de la place. Coppée, son plus chaud partisan, se refroidit un jour pour des raisons politiques, probablement.

De 1890 à 1899, Zola se présenta vingt fois. Ce doit être le record. Lorsqu'on devait, le même jour, distribuer deux ou trois fauteuils, il était candidat aux deux ou aux trois. Les chiffres des scrutins ne dénoncent pas une hostilité systématique envers Zola. Les deux premières fois, il ne dépassa 4 voix. Mais cela ne signifie rien ; nous voyons une séance d'élections où M. Lavisse eut 5 voix, Brunetière 3, Houssaye et Theuriet chacun 1. Tous les quatre, six ans après,

étaient académiciens. Ensuite Zola obtint, à des premiers tours, 8 et 10 voix ; mais ses partisans n'étaient pas solides, tandis que l'opposition restait tenace. Dès le second ou troisième scrutin, Zola perdait presque tous ses appuis. Pourtant, il faut attendre sa treizième candidature (1895) pour le trouver absolument délaissé, sans une voix. Cela encore ne signifiait rien : un an après, l'auteur des Rougon-Macquart monta jusqu'à 14 suffrages, et il en fallait 17 pour être nanti. Il venait en tête, dès le début, gagnant même des voix, jusqu'au sixième tour, où le bâtonnier Barboux prit le dessus. L'élection ne put aboutir. Sans doute, ce jour-là, l'Académie voulait un homme de lettres. Ce qui le prouve, c'est qu'à la deuxième tentative, Theuriet, s'étant présenté, fut élu par 18 voix contre 4 seulement à Zola. On se jeta d'emblée sur un romancier idéaliste, dès qu'il s'en montra un. Ensuite, ceux qui auraient peut-être toléré Zola en tant qu'écrivain, se dressèrent véhémentement contre le polémiste qu'il était devenu. La *Patrie Française* était puissante à l'Académie. Zola devint le candidat manifestement indésiré. En 1899, il cessait ses assauts.



Je ne demande rien pour moi, mais je serai heureux de voir une jeune génération se lever, qui célèbre la joie et la beauté de vivre. Et je crois, j'ai toujours cru à la venue nécessaire de cette génération.

Affectueusement.

Emile Zola

Il faut remarquer qu'Emile Zola est, jusqu'ici, le seul romancier qui ait été définitivement refusé. L'excellent Ferdinand Fabre, puis Maurice Maindron, candidats une fois, s'assurèrent tout de suite 12 et 9 voix ; sans la mort qui les surprit peu après, ils eûssent sans doute été académiciens. Deux autres, encore vivants, ont subi des échecs récents. On ne peut deviner leur sort futur. Notons, cependant, que, l'un de droite, l'autre de gauche, débutèrent par le réalisme, et surtout qu'ils ne tiennent pas en défiance, Flaubert et son école.

L'Académie est anti réaliste. Lorsque M. Pierre Loti prit séance, il invectiva sévèrement contre le naturalisme. L'élection de M. France qui, dans son feuilleton du *Temps*, malmenait les réalistes, ne s'élève pas contre l'habitude d'esprit de l'Académie. Toute la concession que celle-ci peut consentir est de s'adjoindre l'auteur de *Peints par eux-mêmes*, celui de *Crime d'amour*, ce poète qui a écrit de si élégants romans libertins qui faisaient, paraît il, rougir Albert de Mun. Mais ces littérateurs n'ont jamais étudié le peuple ; ce sont des hommes du monde. L'Académie ne tolère pas que l'on descende dans les bas quartiers. Et si vous tenez à réussir, fréquentez plutôt la campagne, choisissez une province : Savoie, Angoumois, Touraine ; et surtout que vos paysans soient de braves gens.



Le vrai sage est celui qui fonde sur le sable
Sachant que tout est vain qui n'est pas éternel
Et que rien ici-bas n'est guère plus durable
Que le souffle du vent et la couleur du ciel !

Henri de Régnier



P. Loti

(Les célébrités d'aujourd'hui.)

Telle est toute l'histoire du roman à l'Académie. La place qu'il y occupe



Photo Manuel



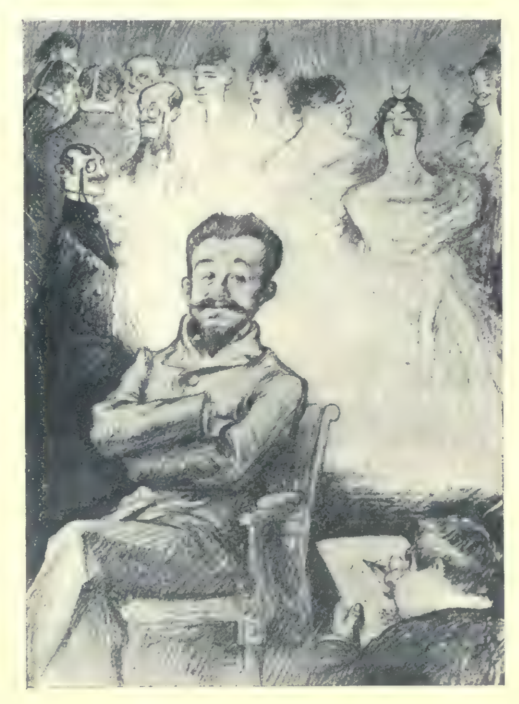
Photo Nadar



Photo Boissonnas

Maurice Donnay Brieux Henri Lavedan

est mieux en harmonie que jadis avec l'ensemble de la production littéraire. Mais le choix de ses représentants n'est pas des meilleurs, ni surtout des mieux équilibrés. Certes, quelques-uns des romanciers académiciens sont des écrivains de premier ordre, et qui devaient naturellement siéger à l'Institut. Mais les autres! Elèves médiocres couvés dans le giron académique, ce sont des talents fades et même parfois niais. Ils usurpent les fauteuils que méritent, infiniment davantage, les tenants du courant littéraire opposé.



Henri Lavedan
Par Léandre *(Le Rire)*

Edmond de Goncourt, en fondant son Académie, a mérité la reconnaissance des Quarante : il a détourné bien des auteurs de leur infliger les mêmes tracas que Zola leur avait ménagés.

Quant aux poètes, l'Académie les prend un peu au hasard. Le jour qu'il s'est agi de remplacer François Coppée, les électeurs avaient en face d'eux Jean Aicard, M. Dorchain, M. Haraucourt, Jean Lahor et de Pomairols. Il y eut huit scrutins ; au début, M. Haraucourt et Lahor vin-

rent en tête : relativement c'était justice ; puis, à partir du troisième vote, les suffrages affluèrent sur Aicard. Nul ne saurait dire pourquoi. Sans doute, Aicard fut-il élu à l'ancienneté — en 1895, il postulait déjà, et même faillit passer — et aussi parce que des académiciens crurent qu'il était un représentant de la poésie provençale, du félibrige. Il a profité de cette illusion propagée par ses amis. A peu près toutes les élections de poètes, depuis vingt-cinq ans, sont à l'avenant ; elles consistent à pêcher n'importe qui parmi les innombrables rimeurs traditionnels qui convoitent l'immortalité.



François de Curel (Croquis de A. Hepp)



Edmond Rostand, par Léandre *(Le Rire)*

Ces poètes représentent à l'Académie, les uns le Parnasse et ses dérivés, les autres le drame romantique en vers, agonisant. Plusieurs se réclamèrent de ces deux ascendances. Mais il faut faire exception pour Rostand, qui méritait d'être élu, et pour M. de Régnier, qui personnifie sous la Coupole la deuxième génération symboliste. Son admission fut un heureux événement, qui fit crier au coup de surprise. Erreur! M. de Régnier n'avait pas négligé la préparation nécessaire. Dès 1899, il obtenait le prix Vitet ; et, avant son élection, le gendre d'Hérédia avait des amis chez les Quarante.

Les autres domaines de la littérature figurent à l'Académie avec gravité. Tous les critiques, au moins depuis trente ans, sont d'origine universitaire.

Le Directeur de la *Revue des Deux-Mondes* finira bien par être académicien de droit. Celui du *Correspondant* n'est pas dédaigné.

En somme, quand l'Académie choisit des gens de lettres, elle leur demande avant tout des garanties de sérieux et de traditionnalisme extérieur. Le grand mérite est de moins en moins exigé à l'entrée : au XVIIe siècle, l'assemblée brilla par les classiques, au XIXe par les romantiques. Mais à la fin du XIXe siècle, elle refusa de s'illustrer de la gloire des réalistes. Aujourd'hui, que les vingt-cinq dernières années n'ont pas fait nettement triompher une école, les choix de l'Académie sont surtout politiques.



Photo Manuel

Paul Bourget



Photo Valery

Ce n'est pas la peine de te répéter chaque jour que tu es mortel : tu le verras bien.

Alfred Capus

*
* *

Essayons maintenant de dessiner les voies qui mènent à l'Académie.

Nous l'avons dit, le groupe des savants, des politiques, des soldats semble presque en dehors des intrigues académiques. La notoriété de ces personnages, la situation considérable qu'ils occupent dans leur profession, leur valent d'être appelés. Mais, une fois qu'ils font partie du corps académique, ils vont nécessairement renforcer l'une des deux coteries qui se partagent, ainsi qu'un Parlement, l'Académie. Il y a une droite et une gauche. La droite, partout ailleurs, serait une extrême droite ; la gauche ne compte pas d'éléments très avancés (puisque l'Académie les écarte). Lorsque Challemel-Lacour fut élu, en 1893, ce prési-

dent du Sénat, jadis exilé par le Second Empire, dut sembler fort compromettant. Cette gauche, donc, ne doit alarmer personne. M. France, il est vrai, affiche, aujourd'hui, une couleur fort vive. Mais il oublie, le plus souvent, qu'il est académicien, et s'il voulait patronner à l'Académie ceux qui, politiquement, se réclament de lui, il ferait certes cavalier seul. Ces deux partis peuvent donc s'affronter sans rudesses. Ils sont d'ailleurs obligés à plus de mutuelle complaisance que les groupes du Palais Bourbon ; car, au Palais Mazarin, la droite et la gauche s'équilibrent, à peu près.

Cette division de l'Académie en une droite et une gauche est ancienne. Dès le XVIIIe siècle, les traditionnalistes siégeaient à côté des économistes, des philosophes d'esprit nouveau ; sous les divers régimes du siècle dernier, l'on vit figurer, près des gens bien en cour, des représentants de l'opposition. Cependant, c'est depuis 1870, et surtout depuis les environs de 1895, que les deux courants s'affirment plus nettement. L'*Affaire* naît, et son corollaire, la *Patrie française*. L'Académie, comme tout groupement de Français, alors, est saisie par le débat national. Au fort de ce trouble, la *Patrie française* comptait dans la place cinq au moins de ses membres ardents : Houssaye, Brunetière, Coppée, Vandal, Lemaître, et un certain nombre de sympathies. Le clan opposé avait M. A. France, Claretie, et vers la fin, Hervieu, sans parler de quelques amis prudents, difficiles à discerner aujourd'hui. Les élections de Jules Lemaître, de Vandal, d'un côté ; celle de M. France, de l'autre, sont venues trop tôt, et celle de Paul Hervieu trop tard, pour que l'on puisse y apercevoir des succès de parti. Pendant la période violente de l'*Affaire*, il semble que tout le monde se soit entendu pour ne pas présenter de candidats trop marqués par leur attitude politique. On ignore donc dans quel sens eût opiné la majorité. On peut supposer, cependant, qu'elle eût suivi la *Patrie française*. En 1898 et 1899, Zola obtint une voix, et inconstante, encore! Quelle fut cette voix? Celle de M. France, de même opinion que l'auteur de *J'accuse*, mais bien peu porté sur sa littérature? Celle de Claretie? Peut-être ; car cet homme faible eût été peu capable de persévérer sans espérance, et l'inconstance du suffrage s'expliquerait. Il n'est pas impossible, non plus, que Coppée ou M. Bourget aient voté pour Zola, leur adversaire politique, car ils estimaient en lui l'écrivain. Mais l'infidélité de cette voix deviendrait plus étrange encore. Quoi qu'il en



Photo Manuel

FRANCIS CHARMES

soit, il reste que les dreyfusistes soutinrent sans vigueur ce candidat de leur bord.

Plus tard, après 1900, l'habitude s'établit de considérer comme nécessaire l'équilibre constant de la droite et de la gauche. Parfois, dans l'un de ces groupes, des affinités poussent quelques immortels à constituer un petit syndicat, qui peut, à l'occasion, influencer l'Académie. Tels furent les bonapartistes : Houssaye, Coppée, Vandal, et plus tard, M. Fr. Masson ; ils ne parvinrent pourtant pas à faire élire Jules Delafosse. Il y eut aussi, après la séparation des Eglises et de l'Etat, les célèbres *Cardinaux Verts* : Brunetière, Melchior de Vogüé, Etienne Lamy, et quelques autres.

Lorsque les votes de la droite et de la gauche sont nettement divisés, les scrutins démontrent l'égalité numérique des deux partis. Dans ces cas-là, donc, le résultat est nul. C'est alors que l'on marchande, que l'on combine. L'Académie aime à procéder, le même jour, à deux ou trois élections. On s'arrange, en pareille conjoncture, pour accueillir en même temps le candidat préféré de la droite et le candidat préféré de la gauche. Rien n'est changé ; tout reste en équilibre. Et l'Académie, comme les vieilles dames bien conservées, demeure blanche et rose. Ainsi, le 15 février 1900, Hervieu et Faguet furent élus ensemble ; le 25 janvier 1906, M. Ribot et M. Barrès ; le 16 février 1911, Roujon et Denys Cochin.

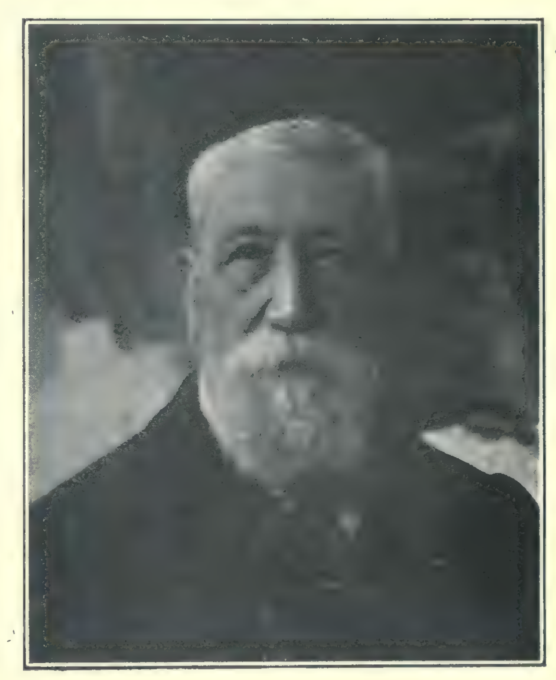


Photo Vizzavona

ANATOLE FRANCE

Ces gens aimables sont, au point de vue académique, adversaires l'un de l'autre. Il ne s'agit, on le voit, que d'une opposition de salon. C'est pourtant à l'occasion de ces manigances que les électeurs s'amusent, malicieux.

Un jour de printemps 1898, la droite voulait faire élire le général du Barail et la gauche, Paul Hervieu.

On était en pleine "*Affaire*" et l'élection double allait présenter un gentil aspect d'impartialité. Mais nul votant, presque, ne tint sa promesse, et l'histoire tourna en mystification. A la place du général, on élut un sculpteur,

AUTOGRAPHE DE M. ANATOLE FRANCE

S'il est certain que le français ne sort pas directement du
latin classique il n'en est pas moins ~~vrai~~
vrai que les deux langues sont parentes et que
la connaissance de l'une importe à la connaissance
de l'autre.

~~Le génie~~ Les deux langues diffèrent de génie ;
sans doute. Et c'est pourquoi ~~c'est ce qui~~ l'étude comparative qu'on en fait
est utile aux jeunes gens : elle ~~leur apprend à distinguer~~
~~leur enseigne à discerner les fines nuances du langage.~~
~~et de la pensée~~ leur révèle le mécanisme du langage
et leur enseigne à discerner les nuances les plus fines de
la pensée ; elle leur inculque l'esprit d'analyse
sans lequel ~~il n'est~~ toute recherche est impossible,
toute intuition fausse.

Mais il ne s'agit pas seulement de la
langue latine ; il faut considérer aussi la littérature
latine. Elle abonde en pensées grandes et fortes,
en traits ~~faits~~ vigoureux et simples ~~qui conviennent~~
~~admirablement à l'éducat~~ très propres à former de
jeunes esprits. ~~Et~~, comme cette littérature s'est
beaucoup inspirée ~~de la pr~~ des ouvrages des grecs,
elle offre, par endroits, une image encore ressemblante
de ce que l'humanité a produit de plus beau ; et, puisqu'il

...est malheureusement inutile de songer à une restauration des études grecques en France, c'est par le latin que l'hellénisme peut pénétrer les intelligences et y inspirer le sentiment de la mesure et de l'harmonie. Nulle langue moderne, enseignée méthodiquement comme le latin n'aurait ~~une~~ la même ~~cette~~ vertu éducatrice. Le thème latin, la version latine ~~appren~~ forment les jeunes gens à penser ~~et~~ juste. Et cela est si vrai que M. Henri Poincaré considère que l'étude du latin est une préparation très utile à l'étude des mathématiques.

Lors de la renaissance les humanités, instituées et mises en honneur par toute l'Europe ont suscité ~~un progr le progrès des p les prog~~ un élan prodigieux de la science et de la pensée. La fin des humanités serait la mort du génie français.

Anatole France

et pour l'homme de gauche, on le laissa en plan avec ses concurrents.

Quelquefois, l'un des deux clans se montre mauvais payeur, et il arrive qu'un groupe fasse élire son client, avec la complicité de l'autre groupe, et qu'il lâche, l'heure d'après, le candidat adverse, ou le malmène cruellement. Ainsi, en 1897, Albert de Mun passa dès le premier tour ; mais ensuite M. Hanotaux fut balloté quatre fois, avant de l'emporter, bien juste, la droite ayant voté massivement en blanc. La même aventure s'est récemment reproduite, après de longs pourparlers, cependant, et alors que l'on croyait assurée l'élection de deux romanciers. La droite excelle particulièrement dans ces plaisanteries. On ne s'en veut point pour cela, et, à l'issue de ces séances, les académiciens de droite et de gauche se sourient comme des gens qui se sont mutuellement donné la comédie.



Photo Manuel

René Doumic

De telles opérations ne s'exécutent point sans stratèges ; les partis ne se meuvent point sans directeurs. Il existe à l'Académie de grands électeurs, en attendant qu'on y trouve des *boîtiers* comme à la Chambre. Ce sont souvent les immortels les moins notables. M. Anatole France, M. Loti, semblent posséder peu d'influence. Les politiques, les prélats, les militaires, ont de plus vastes champs pour exercer leur protection. Mais, au contraire, c'est une joie pour les hommes de lettres, les professeurs, que de jouer aux grands chefs dans ce petit espace où sont rangés en bataille les quarante fauteuils. Naguère, des poètes étaient fort écoutés : Sully-Prudhomme avec respect, Hérédia et Coppée avec attention. Leur influence, d'ailleurs sagace, se fit surtout sentir dans l'attribution des prix. La liste des poètes lauréats, vers 1900, en témoigne. Mais pour les élections, Hérédia et Coppée se démenaient aussi. Ils se renvoyaient



Photo Vizzavona

Barrès

D'après le tableau de Zuloaga.

les candidats bien notés : « Voyez donc Hérédia », conseillait Coppée. « Voyez donc Coppée », disait Hérédia.

Durant toute sa vie académique, Brunetière dirigea les votes d'une partie de la droite. La gauche même lui prêtait l'oreille, car il était le directeur de la *Revue des Deux-Mondes*. Et puis, il possédait un tempérament d'orateur, et la volonté de convaincre. Il était impérieux, et il passait pour omniscient. Il voulut le cardinal Mathieu, et Hervieu, quoique ce dernier fut de gauche. Douze années durant, il fut le principal électeur de l'Académie ; il n'y en eut peut-être pas, dans tous les temps, de si docilement suivi. L'influence de Brunetière, considérable, fut celle d'un esprit étroit, entêté, épris d'académisme et de classifications arbitraires.



MAURICE BARRÈS

Croquis d'Ernest La Jeunesse



RENÉ DOUMIC

Croquis d'Ernest La Jeunesse

A gauche, on discerne souvent l'ascendant de Paul Hervieu. Il avait, lui aussi, sa clientèle. Cet homme politique sait qu'Hervieu le servit à l'Académie, et le fit élire ; ce romancier, également. Le respect pour Hervieu était si vif, dans le monde académique, que lorsque l'auteur des *Tenailles* disparut, son crédit ne s'éteignit pas aussitôt. Un candidat, malheureux d'ailleurs, tenta de s'imposer en insinuant, par des échos de presse, qu'Hervieu, avant de mourir, l'avait affectueusement désigné pour son successeur. D'autres, heureux, ceux-là, proclamèrent dans leurs discours de réception, comme un titre au choix dont ils bénéficiaient, l'amitié dont Hervieu les avait honorés.

Auprès de Paul Hervieu, il faut placer Ernest Lavisse qui conjugua souvent son autorité avec celle du dramaturge pour faire aboutir telle ou telle candidature.

Enfin, il est possible que M. Masson, le secrétaire perpétuel, ait souvent déployé, déploie encore, continue de déployer jusqu'à la mort, une activité brusque et grognonnante pour imposer ses préférences. S'il ne réussit pas toujours dans le sens positif, au moins est-il parvenu à écarter ou à retarder l'élection des gens qui lui portent ombrage.

Pour se rallier des voix, un candidat empressé doit fréquenter certains salons que l'on a pu appeler des *fabriques d'académiciens*. Le plus heureux fut



Photo Dornac

Ferdinand Erunetière

celui de Mme de Loynes, aux Champs-Elysées. La *Patrie française* y naquit. Au point de vue académique, l'action de ce salon et celle de cette ligue sont inséparables. Lemaître, le préféré de la maison, y tenait son quartier général, et c'est de là qu'il exerça une influence sérieuse sur les choix élaborés au Palais Mazarin. C'est sur son conseil que M. Maurice Donnay se déclara candidat ; avec son assentiment et sa protection, le marquis de Ségur, Faguet, Etienne Lamy, Henri Roujon lui-même, accédèrent à l'immortalité viagère. Un seul échec réel, dit-on, marqua les assauts partis de ce salon : celui d'Edouard Drumont. Au reste, la société de Mme de Loynes était si nombreuse qu'il ne suffisait pas d'en faire partie et de convoiter l'Académie pour arriver à celle-ci. Un grand nombre de candidats toujours refusés s'asseyaient chez cette femme bienveillante et délicate. Chez elle, on faisait un premier tri, et l'on s'engageait seulement avec les favoris, sans que le autres aient à s'en piquer. Ce salon à préoccupations politiques manifestait une finesse littéraire, qui était celle de Lemaître. Le critique des *Contemporains* empêcha son parti même, à l'Académie, de montrer trop d'indulgence pour des amis politiques, mauvais écrivains.

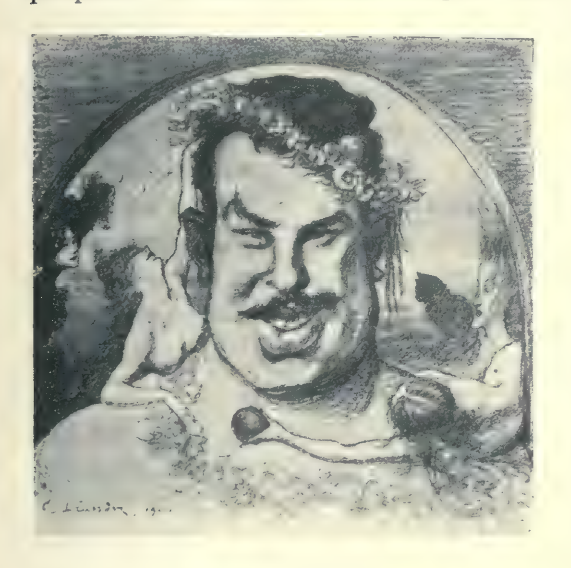


Dessin original de H.-P. Gassier

Ainsi, Mme de Loynes, durant de longues années, et par le truchement de Jules Lemaître, put se dire à bon droit grande électrice académique. Ce trait est parfaitement dans la tradition.

Ferdinand Brunetière tint salon, et même salle à manger en l'hôtel de la *Revue des Deux-Mondes*. Là se fomentèrent avec succès quelques élections. Mais on eut le tort, dans ce coin, de vouloir repêcher les laissés pour compte du salon de Mme de Loynes.

Certains, en ouvrant salon, ou tenant table eux-mêmes, espèrent se préparer un fauteuil académique. On ne sait si quelques-uns gagnèrent à ce jeu ; mais on en connaît qui perdirent. Parmi ces derniers, l'on cite un vicomte qui aime la statistique. Et Charles de Pomairols désola ses dernières années en recevant à tour d'invitations les ingrats Académiciens.



Maurice Donnay
(par Léandre. — *Le Rire*)

Le *Journal des Débats* servit aussi, longtemps, d'antichambre au Palais Mazarin. Le grand « patron » du journal, Léon Say, était des Quarante, et il faisait entrer dans la rédaction les écrivains qu'il jugeait dignes de siéger plus tard près de lui. Faguet, fort subtil et qui ne négligeait aucun genre de préparation (salon de Mme de Loynes, bureaux de la *Revue des Deux-Mondes*) assuma pendant quelque temps la critique dramatique des *Débats*. En 1910, M. H. de Régnier s'imposa la même épreuve, si éloignée de ses habitudes, pour mériter un habit vert. Il y eut des moments où la rédaction des *Débats* était bondée de candidats à l'Académie. Mais la vieille maison a fatigué son influence, qui prépondérante encore vers 1898, s'effrita brusquement, et n'est plus, à présent, qu'intermittente.



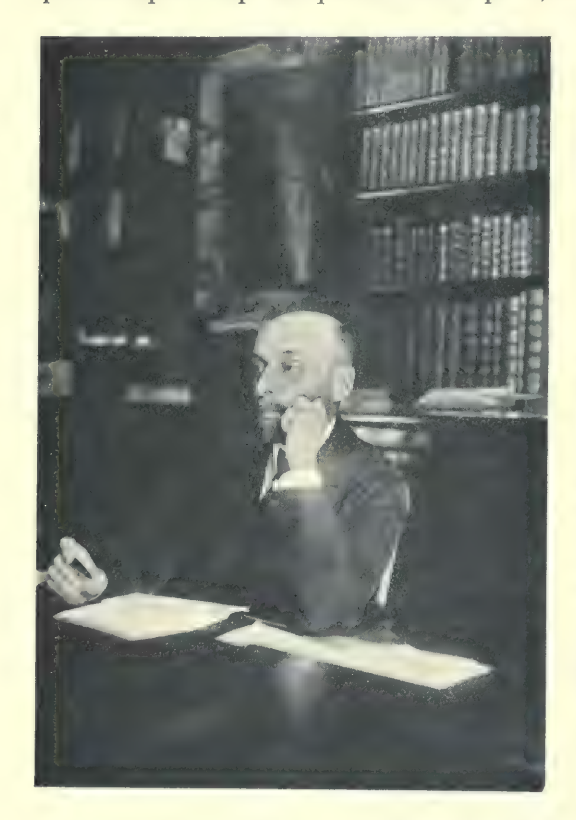
Photo Darnoc

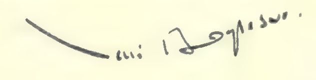
Henri Bergson

***

Telle est, entre 1895 et 1920, l'histoire succincte de l'Académie. Cette dernière y apparaît toujours fidèle à sa tradition ; au premier regard on dirait qu'elle n'a point changé. Cependant il faut marquer que cette période est pour l'Assemblée une période ascendante. Elle y a vu grandir sa puissance.

C'est que les Quarante, depuis 1895, se sont, plus encore qu'autrefois, préoccupés de politique. D'autre part, de riches dons ou legs sont venus augmenter leur fortune, dont l'usage est en partie obscur, mais dont les revenus, dans l'ensemble, sont affectés à la propagande académique et rétribue une clientèle de plus en plus vaste. Enfin, et surtout à la faveur de la guerre, elle a pu s'adjoindre les personnages les plus puissants de l'Etat. On y a vu siéger, récemment, et ensemble, le Président de la République, celui de la Chambre, et le Généralissime.





Mais, à mesure qu'elle donnait davantage au désir de régner, l'Académie négligeait de plus en plus les lettres. Si l'on songe aux grands écrivains qui honorèrent la langue française depuis 1895, on trouve que peu d'entre eux s'assirent sous la Coupole Mazarine. Un Octave Mirbeau, un Jules Renard, un Gourmont, lui eûssent prêté devant l'avenir, plus de lustre qu'elle n'en doit attendre de tels de ses membres à la renommée trop passagère. Un Moréas, eût mieux servi sa gloire qu'un Jean Aicard ou qu'un Bornier. Mais le royaume de l'Académie est autant temporel que spirituel.



L'ACADÉMIE GONCOURT

PAR LÉON DEFFOUX

I

Ses origines légales. — Les mobiles des Goncourt. Le premier projet d'Académie.

Le 5 août 1897, la première Chambre du Tribunal Civil déboutait de leurs demandes, « tant principales que subsidiaires », les héritiers naturels d'Edmond de Goncourt et estimait que la création d'une Académie de ce nom ne présentait « rien d'impossible en soi ni de contraire à l'ordre public et aux bonnes mœurs » [1].

Dans cette décision de justice, confirmée en appel, le 1er mars 1900, l'Académie Goncourt trouvait la première forme de son existence légale. Elle pouvait, un peu plus tard, sur avis favorable du Conseil d'Etat, obtenir du Ministère de l'Intérieur, le 19 janvier 1903, le décret la reconnaissant d'utilité publique et lui permettant de recevoir, selon le vœu de son fondateur, « tous autres dons et legs ».



EDMOND DE GONCOURT,
par Jules de Goncourt (1860)

« Ai-je besoin de vous dire que le jugement du Tribunal de la Seine me comble de joie » ? déclarait le lendemain (6 août 1897), à un rédacteur du *Gaulois*, venu à Champrosay pour l'interviewer, Alphonse Daudet, co-légataire universel, avec Léon Hennique et chargé, ainsi que celui-ci, d'exécuter les dispositions contenues dans le testament.

[1] Cf. *Gazette des Tribunaux*, 15 et 16 juillet, 6 et 7 août 1897. *Revue des grands Procès*, tome XV, année 1897. Pour le texte complet du testament et des différents codicilles, voir le *Mercure de France* du 15 juillet 1921.

L'auteur de la *Petite Paroisse* se félicitait de voir « la chère pensée, la volonté suprême » de son vieil ami « respectée, approuvée, affirmée, officiellement affirmée ! »

Toutefois, il faisait une légère réserve, inspirée par cette amitié même autant que par les railleries de Me Chenu, lequel, au cours du procès, avait comparé la future Compagnie tour à tour à l'Académie de Théophraste, à une école d'enfants de troupe et au Palais des Invalides. Alphonse Daudet trouvait, en effet, le mot Académie « bien gros, bien solennel, bien officiel ». Il espérait lui substituer bientôt, en souvenir des dîners Magny et des dîners Flaubert, l'appellation plus simple de « dîners Goncourt ».

« Et même, ajoutait-il, j'ai l'intention de demander, à notre première réunion, qu'il n'y ait pas de Président. Oh! non, pas de présidence, aucun apprêt, aucune solennité... » [1].

Ce vœu d'Alphonse Daudet paraissait bien répondre à la pensée intime des deux frères dont le grand souci, lorsqu'on se reporte à leur journal publié, semble être de ne pas « académiser » [2] leur pensée ni leur forme et qui avaient maintes fois répété que les « Académies ont été uniquement inventées pour préférer Bonnassieux à Barye, Flourens à Hugo, et tout le monde à Balzac » [3].

Cependant, le vœu d'Alphonse Daudet se trouvait en contradiction formelle avec le testament Goncourt, charte et statut de l'association nouvelle, testament qui prescrit de nommer un Président, « le plus âgé de ses membres », testament où le mot « Académie » et non le mot « Dîner » est employé pour désigner la Société littéraire, dont la fondation avait été, selon l'expression du testateur, la pensée de son frère et la sienne tout le temps de leur vie d'hommes de lettres.

Ainsi, pour incompatible que cela paraisse, il n'est pas douteux que les Goncourt, écrivains indépendants, grands contempteurs des Académies, ont eu, toute leur vie, la volonté de créer une Académie. A cette volonté, ils ont sacrifié, écrit l'aîné, « des désirs de mariage, des envies d'avoir une affection, une compagnie douce dans la dernière heure ». Ils ont voulu, disent-ils encore, attacher leur nom à « une fondation perpétuelle libérant dix hommes de lettres forcés de perdre leur temps et leur talent dans le travail d'un ministère ou dans les œuvres basses du journalisme » [4].

Pensée louable et généreuse! Sans doute. Pensée aussi vaine que présomptueuse! C'est également bien certain. Mais l'adversaire de Me Chenu, le représentant, devant le Tribunal, des légataires littéraires institués par Goncourt,

[1] *Gaulois*, 7 août 1897.
[2] *Journal des Goncourt*, tome I, Préface. 1872.
[3] *Journal des Goncourt*, tome III, 31 juillet 1866.
[4] *Journal des Goncourt*, tome VI, 14 juillet 1882.

Me Raymond Poincaré, s'est efforcé de justifier par avance cette double attitude lorsque, dans la péroraison de sa plaidoirie, il s'est exprimé en ces termes :

« Dira-t-on, Messieurs, comme Me Chenu le disait hier, qu'à cette idée si noble et si désintéressée, il se soit mêlé, dans l'esprit d'Edmond de Goncourt, quelque mouvement d'orgueil, ou quelque souffle de passion ? Prétendra-t-on que, dans les désignations successives des membres de sa société littéraire se soit glissée parfois l'influence de ses haines ou de ses préjugés ? Soutiendra-t-on que, tout en voulant fonder une institution de secours aux lettres, il ne s'est pas suffisamment défendu de vouloir élever également en face de l'Académie [française] autel contre autel, « petite paroisse » contre grande paroisse et qu'il a cédé (on a prononcé le mot) à l'attrait d'une révolte facile et confondu avec les ardeurs de l'indépendance, les suggestions de la vanité ? Eh ! si même il y avait, dans cette supposition désobligeante, une parcelle de vérité, qu'en faudrait-il conclure au procès actuel, sinon que les mobiles de la volonté de Goncourt pour n'être pas tous de même sorte et de même élévation morale n'en ont été que plus nombreux et plus concordants. »

Pour rechercher l'origine de ces « mobiles nombreux et concordants », il nous faut sortir un peu du cadre des *Vingt-cinq ans de littérature française* et remonter en deçà de l'année 1895.

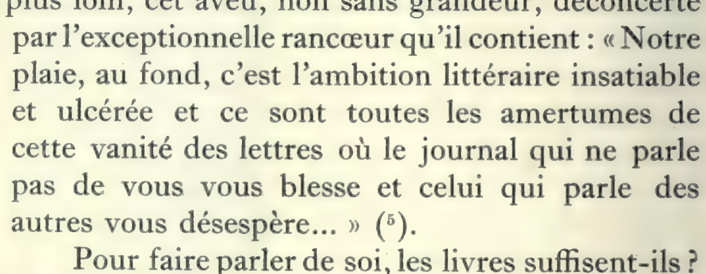
Dans le journal des deux frères, « leur livre préféré, leurs confessions » (1) nous voyons qu'en créant une Académie, de même qu'en rédigeant ces mémoires de la vie littéraire, ils croyaient sincèrement travailler pour la postérité la plus lointaine. C'est une tendance naturelle chez l'homme de chercher à se survivre. Elle possédait d'autant plus les Goncourt qu'ils s'imaginaient avoir contre eux l'indifférence, sinon l'hostilité de leurs contemporains. Nul plus qu'eux ne souffrit de « ce silence si bien organisé contre tous ceux qui veulent manger au gâteau de la publicité » (2) ;

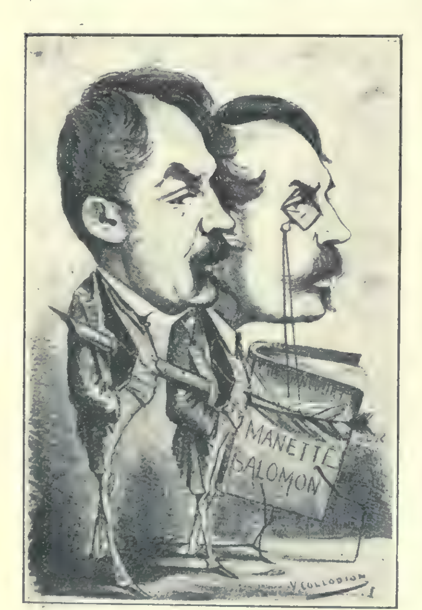


EDMOND DE GONCOURT en 1895.
(Photo. du peintre Ph. Zilcken)

(1) Préface de *Chérie*, 1884.

(2) *Journal des Goncourt*, tome I, 3 avril 1857

nul n'avoua plus sincèrement, plus ingénument : « Allons, il est temps d'arriver et de toucher notre gloire » (1). Mais cette gloire vers laquelle ils marchent, plus souvent désespérés que confiants, recule comme tout mirage bien machiné, à mesure qu'ils avancent. En mars 1860, ils constatent qu'après « dix ans de travail, la publication de quinze volumes, tant de veilles, une si persévérante conscience, des succès même, une œuvre historique qui a déjà une place en Europe, après ce roman même [*Les Hommes de Lettres*] dans lequel nos ennemis mêmes reconnaissent une force magistrale, il n'y a pas une gazette, une revue petite ou grande qui soit venue à nous ». Un seul réconfort : leur amitié fraternelle « il est bon d'être deux pour se promettre de violer la fortune » (2) ; toutefois « hormis la mise en commun de [leurs] orgueils, il n'y a eu, dans [leurs] vies, ni chance, ni hasards heureux » (3). Leurs plaintes redoublent en 1861, ils jugent que, décidément, hommes et choses, éditeurs et public, tout conspire « à faire la carrière littéraire plus semée d'échecs, de défaites, d'amertumes... » (4). Un peu plus loin, cet aveu, non sans grandeur, déconcerte par l'exceptionnelle rancœur qu'il contient : « Notre plaie, au fond, c'est l'ambition littéraire insatiable et ulcérée et ce sont toutes les amertumes de cette vanité des lettres où le journal qui ne parle pas de vous vous blesse et celui qui parle des autres vous désespère... » (5).



Les frères GONCOURT
par V. Collodion (1868)

Pour faire parler de soi, les livres suffisent-ils ? Ne peut-on pas imaginer — et il faut employer ici un de leurs plus significatifs néologismes — un autre « outil d'immortalisation ? » (6). Leur première inquiétude à ce sujet se trouve formulée, à la date du 13 octobre 1855 (Edmond de Goncourt avait alors trente-trois ans et Jules vingt-cinq) alors qu'ils évoquent certain « rêve d'une dictature », à laquelle ils demandent « une dotation de cent mille francs par an pour les grands inventeurs, les grands écrivains, les grands artistes ». L'expression même de ce rêve, son caractère un peu « grandiloque », indique bien qu'il doit être attribué à Jules.

(1) *Journal des Goncourt*, tome I, 12 avril 1857.
(2) *Journal des Goncourt*, tome I, 10 mars 1860.
(3) *Journal des Goncourt*, tome I, 23 décembre 1860.
(4) *Journal des Goncourt*, tome I, 17 mars 1861.
(5) *Journal des Goncourt*, tome II, 9 avril 1864.
(6) *Journal des Goncourt*, tome I, mars 1859.

esprit vif, imaginatif, fantaisiste, plutôt qu'à Edmond, homme de complexion plus réaliste. Et l'on sait que le projet, l'outil d'immortalisation, devait être repris et mis au point par Edmond de Goncourt seul, Jules étant mort le 20 juin 1870 et le premier testament (l'un de ceux trouvés dans le pavillon d'Auteuil) étant daté du 14 juillet 1874.

Ce testament de 1874 désignait comme exécuteur testamentaire Eugène Labille de Breuzé, cousin d'Edmond de Goncourt. On y trouvait la liste des titulaires initiaux de l'Académie d'Auteuil : Gustave Flaubert, Paul de Saint-Victor, Louis Veuillot, Théodore de Banville, Barbey d'Aurevilly, Eugène Fromentin, Philippe de Chennevières, Emile Zola, Alphonse Daudet, Léon Cladel. Dans sa plaidoirie, Me Raymond Poincaré a indiqué que, de cette première liste plusieurs noms ont été rayés par la suite : à la mort de Fromentin, M. Paul Bourget remplaça l'auteur de *Dominique ;* Maupassant succéda à Flaubert ; Céard à Saint-Victor ; Pierre Loti à Veuillot. Ces modifications sont faites, dans le testament de 1874, à des dates indéterminées, de même que le remplacement de Chennevières par Huysmans et de Cladel par Jules Vallès. Mais, des remaniements plus profonds devaient intervenir, avec une nouvelle rédaction du testament (16 novembre 1884) après les premières « indiscrétions » qui révélèrent au public qu'Edmond de Goncourt, conformément au projet arrêté avec son frère, avait, par disposition testamentaire en due forme, institué une Académie littéraire.

Laissons la responsabilité du mot « indiscrétion » à Alidor Delzant ([1]), lequel avait le respectable souci de ménager la susceptibilité de son ami. Et voyons, sans autre commentaire, le texte auquel il fait allusion.

([1]) *Les Goncourt*, par Alidor Delzant, 1889, p. 279.

« Ma volonté est que mes dessins, mes estampes, mes bibelots, mes livres, enfin les choses d'art qui ont fait le bonheur de ma vie, n'aient pas la froide tombe d'un musée, et le regard bête du passant indifférent, et je demande qu'elles soient toutes éparpillées sous les coups de marteau du commissaire-priseur et que la jouissance que m'a procurée l'acquisition de chacune d'elles, soit redonnée, pour chacune d'elles, à un héritier de mes goûts.

Edmond de Goncourt

II

Comment fut accueilli le projet d'Académie. Comment il fut modifié. — L'état d'esprit des candidats à l'Académie en formation. — L'état de la dernière liste à la mort d'Edmond de Goncourt.

C'est à la suite d'un article du journal *Le Bien Public* (23 juin 1882) qu'il fut question pour la première fois, dans la presse, du projet des Goncourt ; et, c'est par un poète, Ernest d'Hervilly, l'auteur de la *Belle Saïnara*, que le public fut informé de ce projet d'Académie dont les poètes devaient, par la suite, être exclus :



Les Goncourt, par Gavarni.
(Extrait de la Suite lithographiée : *Masques et Visages* ; *Messieurs du Feuilleton*, 1853)

« Nous tenons de source certaine, avec les détails qui la complètent, la grosse nouvelle que nous donnons aujourd'hui », écrivait d'Hervilly, en détachant de son article, par des caractères italiques, les phrases suivantes :

« *Chacun des dix membres sera doté d'une rente viagère annuelle de six mille francs.*

« *Tous les ans un prix de cinq mille francs sera donné, par les membres de l'Académie, à la meilleure œuvre d'imagination.* »

Cet article fit sensation.

Sur les préoccupations intimes de Goncourt, Ernest d'Hervilly se montrait fort bien renseigné ; en effet, lorsque, beaucoup plus tard, en 1891, parut le tome VI (années 1878-1884) du *Journal*, on put constater, qu'à la

date du 14 juillet 1882, Edmond de Goncourt écrivait à peu près dans les mêmes termes que d'Hervilly et parlait, nous l'avons dit, du sacrifice qu'il faisait à l'Académie de ses désirs de mariage, de ses envies d'avoir à son chevet de mourant une affection, une compagnie de la dernière heure. Toutefois, il ne semble pas avoir communiqué à d'Hervilly le nom des bénéficiaires du legs. L'article du *Bien Public* ne donne aucun nom. Mais d'innombrables articles en d'innombrables journaux suivirent celui-là ; des polémiques s'engagèrent ; on réclama des précisions, de nouvelles « indiscrétions » et Goncourt, à qui cette publicité n'était pas pour déplaire, d'écrire dans son *Journal* : « Ces jours-ci les journaux font grand bruit de mon testament. *Ça me donne l'impression de me survivre (Journal des Goncourt*, 24 juin 1882). »

On apprit bientôt, ou on crut apprendre, que le nom de Jules Vallès figurait sur la première liste. Et Vallès de s'insurger ; lui qui vitupérait, comme l'on sait, toute rhétorique, fit appel au classique « parallèle » pour traduire son indignation. Tout le monde parlait, à ce moment, d'une certaine affaire criminelle Fenayrou, l'histoire d'un guet-apens tendu au Pecq par le pharmacien Fenayrou et sa femme à l'amant de celle-ci.



Jules de Goncourt,
par Edmond de Goncourt (1857).

— Utilisons l'affaire Fenayrou, se dit le polémiste. Et voici ce qu'il écrivit dans le *Réveil* du 3 juillet 1882, sous le titre : *Les Dix*.

« Paris littéraire n'est pas encore revenu de l'impression de stupeur qu'a produite la divulgation du secret académique d'Edmond de Goncourt. C'est un pendant à l'affaire du Pecq. L'auteur de *Germinie Lacerteux* tend à la littérature le même piège que Gabrielle (Fenayrou) à Aubert. Il la chatouille sur le refuge du palais Mazarin, au lieu de la cajoler sur le refuge de la place du Havre, mais il l'entraîne pareillement dans un coin obscur, où l'on assassinera les écrivains avec un maillet d'argent comme on a tué le pharmacien avec un marteau de vingt sous.... »

Le parallèle continuait ainsi durant deux colonnes et demie.

Vallès reprochait encore à Goncourt d'offrir une prime à la servilité, de présenter aux loups la pâtée des chiens ; il estimait, en bon romantique qui s'ignore, « qu'à ce capitaine des idées qui s'appelle l'écrivain, il faut, pendant ses années de conscrit, le lit dur, le rata maigre, le jeûne même et la nuit à la sale étoile passée avec des souliers troués dans la boue !... La misère est la grande nourrice ! Je devrais dire la souffrance, etc., etc... ».

Comment Goncourt put-il s'émouvoir de cette bruyante manifestation d'indépendance ? Il s'en émut cependant, son *Journal* nous le prouve (14 juillet 1882). Pourtant son attitude fut, en cette circonstance, fort élégante : c'est seulement après la mort de Jules Vallès (4 février 1885) que, dans l'un des codicilles de son testament de 1884, il substitua au nom de Vallès celui de Gustave Geffroy.

Mardi 15 avril 84

Cher ami

On dirait vraiment que vous vous appliquez à faire manquer tout ce que vous faites.
Nous étions convenus de faire paraître Chérie le jeudi 17. Vous ne me prévenez pas que vous avez changé d'avis et Magnard sur ma demande fait passer dans le Figaro ma préface jeudi.
Et ainsi de tout.
Maintenant si vous demeurez à la campagne et si l'on a besoin de vous parler faudra-t-il aller chez Zola.

Amitiés

Edmond de Goncourt

Faut-il donc croire avec Paul Alexis (qui, plus tard, fut candidat malheureux au Cénacle) que « ni le ressentiment, ni la camaraderie, ni l'amitié, ni des préférences politiques ou littéraires, ni des préoccupations mesquines quelconques n'ont guidé le fondateur dans ses choix ? » (1).

(1) Paul Alexis, journal *Le Réveil* 23 juillet 1882.

Ce serait s'avancer plus que n'a osé le faire Me Raymond Poincaré lui-même, défenseur des volontés de Goncourt et qui a loyalement reconnu que les mobiles de son client n'étaient pas tous « de la même sorte et de la même élévation morale ».

Cela au surplus importe peu. Pour se faire une opinion et pénétrer, sinon les motifs des choix de Goncourt au moins le sens des événements qui aboutirent au jugement du 5 août 1897, il est autrement profitable de continuer, suivant la méthode recommandée par les deux frères (1), à dépouiller, avec impartialité, les journaux de l'époque, « ce monde de papier mort » où apparaît, de temps à autre, comme sur un écran poussiéreux et jauni, le visage même du passé.

Nous noterons donc que, vers le même temps et par une rencontre qui semble bien faite pour entretenir la vigilance des indiscrets, le *Figaro* publie (25 décembre 1885 et 18 juillet 1886) des fragments du journal qui, dans la pensée de leur auteur, ne devait tout d'abord paraître que vingt ans après sa mort (2).

Nous constaterons que les « indiscrétions » se multiplient à tel point qu'il devient impossible d'en établir une simple liste ; Edmond de Goncourt peut enfin mordre, comme il le souhaitait trente ans plus tôt, au « gâteau de la publicité ». Il n'est pas de semaine où quelque nouvelle information ne tienne le public en haleine. Tantôt, on apprend que Daudet, par respect pour la volonté de son ami, refuse toute candidature à l'Académie française, — car, si Goncourt se défendait de vouloir dresser une Académie en face de l'autre, quiconque se présentait à la sienne devait renoncer à l'habit vert ; tantôt c'est Zola qui, ayant posé sa candidature à l'Académie française, s'est du même coup exclu de l'Académie Goncourt. Ce dernier événement motive une déclaration attristée d'Edmond de Goncourt au *Gaulois* :

« Je perds en Zola, je l'avoue, un des plus beaux fleurons de notre couronne académique, mais je n'y puis rien, malheureusement (3). »

Le journaliste, M. Mario Fenouil, note que, lorsqu'on parle à M. de Goncourt de son Académie « ses yeux s'illuminent, sa face grave et pâle s'anime, le sang afflue aux tempes » (4).

L'écrivain ne se fait pas faute, dans cette interview, de préciser sa pensée :

« L'Académie des Goncourt, à part trois ou quatre noms célèbres, sera accessible aux jeunes littérateurs que les hasards de la fortune, les nécessités de la vie, mettent dans une situation inférieure et obligent d'accepter pour vivre un emploi quelconque décroché au hasard des découvertes. Notre idée a été d'aider à l'éclosion des talents, de les tirer des difficultés matérielles de la vie, de les mettre en mesure de travailler efficacement, en un mot, de leur faciliter la tâche de produire une œuvre littéraire. »

(1) « Il [l'historien] feuilletera les journaux et descendra à ces feuilles éphémères et volantes, jouets du vent, trésors du curieux, etc., etc. » (*Les Maîtresses de Louis XV*. Préface. 1860.)
(2) Préface de *Chérie*. 1884.
(3) et (4) *Le Gaulois*, 6 novembre 1889.

Les commentaires du *Gaulois* sont aujourd'hui non moins précieux que les déclarations de Goncourt, car ils nous renseignent sur l'état d'esprit de certains candidats à qui le maître faisait discrètement entrevoir une place à prendre sur la fameuse liste :

« Cette liste peut être modifiée en ce sens que tel talent, que M. de Goncourt croit supérieur, peut prendre la place primitivement réservée à un talent moindre. De là, on le devine, des appréhensions, des transes continuelles dans le camp des jeunes gens qui ont l'habitude de se réunir chez le maître, le dimanche, dans le grenier du boulevard de Montmorency. Cette rivalité est fort amusante à observer. Quand un nouveau venu frappe timidement, le dimanche, à la porte du maître, il est immédiatement le sujet de toutes les conversations, l'objet de toutes les suspicions. Que vient-il faire ici ? Est-ce un concurrent ? se demandent, avec inquiétude, MM. X., Y., Z. Et de faire le vide autour de lui et de chercher à savoir qui il est, ce qu'il vient faire et quelles sont ses intentions. Cette comédie est vraiment drôle. Elle donne bien la note, le *la* de l'égoïsme littéraire. Notez que cette place d'Académicien vaut une rente annuelle de six mille francs.... »

Eh oui ! six mille francs à cette époque, c'était le traitement d'un sous-chef de bureau dans un Ministère ; cela explique les convoitises ; cela explique aussi le mot d'un autre journaliste, Edmond Lepelletier : « Ce que ce testament a désarmé de jeunes manieurs de plumes !... [1] »

Les convoitises, les rivalités n'étaient pas moindres parmi les privilégiés à qui Goncourt avait « jeté » un mot leur permettant de croire qu'ils figuraient sur le testament. La grande question, pour ceux-là, était d'évincer les concurrents empressés à les supplanter et à entrer plus avant qu'eux dans les bonnes grâces du futur défunt. On devine bien que, pour obtenir ce résultat, tout leur était bon. Une lettre inédite que M. Henry Céard, aujourd'hui membre de l'Académie Goncourt, nous adressa à ce sujet est particulièrement significative :

« Pour ce qui me regarde, écrit M. Céard, c'est en janvier ou février 1887, après *Renée Mauperin*, que je fus rayé d'abord comme exécuteur testamentaire [du testament daté 16 novembre 1884]. On me fit informer de la mesure. Comme je répondais ne pas m'en soucier le moins du monde, que je cessais d'aller à Auteuil et témoignais hautement que je ne retournerais jamais au Grenier où j'aurais l'air de mendier ma rentrée en grâce, alors, après le manifeste des Cinq, le promoteur de la protestation me remplaça et reçut ainsi sa récompense [2]. »

Le manifeste des Cinq, « affaire combinée au cours d'un séjour chez Edmond de Goncourt » [3], est du 8 août 1887 ; M. Henry-Joseph Rosny (l'aîné), promoteur du manifeste fut effectivement substitué à M. Henry Céard, comme membre de la future Académie Goncourt, le 5 novembre de la même année.

Des incidents de ce genre se produisirent jusqu'au 16 juillet 1896, date de la mort d'Edmond de Goncourt ; car celui-ci resta fidèle au système qui veut que l'on se prépare des héritiers littéraires lorsqu'on souhaite un enterrement suivi par une quantité convenable de personnes.

« Tous ceux à qui l'homme avisé laisse entendre que, à un titre quelconque, ils figureront sinon dans le corps du testament, au moins dans le codicille mettent des gants noirs, arrivent et leur avidité donne de

(1) *L'Echo de Paris*, 6 août 1888.
(2) Lettre inédite de M. Henry Céard, 25 août 1916.
(3) *Le Manifeste des Cinq et la Terre* par M. Maurice Le Blond. *Les Marges*, 15 septembre 1921.

l'importance au cortège. M. de Goncourt n'a pas oublié de prendre cette précaution suprême, aussi la foule fut-elle grande à ses obsèques. Quelques-uns n'eurent pas à se plaindre de leur déférence. Le notaire, la tombe close, ne tarda pas à leur faire savoir que leurs noms étaient inscrits sur un papier, où, dans des conditions déterminées, des rentes viagères leur étaient attribuées (1)... ».

Mais, selon son humeur, Goncourt avait inscrit et rayé des noms sur la liste des bénéficiaires de la fondation. D'où ces chevauchements de dates constatés, au cours du procès, dans une pièce authentique sans cesse modifiée de 1874 à 1896. Edmond de Goncourt songeait même à des réformes plus profondes tenant à la construction et au fonctionnement de la fondation qu'il rêvait ; trois jours avant sa suprême maladie, il avouait à Alphonse Daudet : « Ah! si Jules vivait encore, nous aurions à modifier bien des articles... » (2).

Et aussi, très probablement la liste des Académiciens....

« Vous avez de la chance ; il est mort au moment où il commençait à effacer.... »

Par ces paroles, M. Lefebvre de Behaine, ancien ambassadeur de France près le Saint-Siège et cousin du défunt, salua les membres de l'Académie future (3).

(1) Henry Céard, *Evénement*, 24 octobre 1896.
(2) *Notes sur la Vie (Ultima)*, par Alphonse Daudet, 1899, page 262.
(3) Paroles rapportées par Remy de Gourmont, *Mercure de France*, 30 septembre 1896.



OCTAVE MIRBEAU,
Par Henry Bataille *(Figures et Pensées)*.



L'Académie Goncourt, à sa naissance, d'après l'*Illustration* du 1er *Août* 1896.

III

Premières réunions. == Premières élections.

En effet, ils n'étaient déjà plus que huit à figurer sur le fameux testament : Alphonse Daudet, J.-K. Huysmans, Octave Mirbeau, Rosny aîné, Rosny jeune, Léon Hennique, Paul Margueritte, Gustave Geffroy.

Alphonse Daudet mourut dix-huit mois plus tard, le 16 décembre 1897. Il fallut pourvoir à trois remplacements. Les élections eurent lieu chez M. Léon Hennique, 11, rue Decamps, le 7 avril 1900.

Les journaux avaient amorcé de nombreuses candidatures, celles de Jean Lorrain, de Georges Rodenbach, de Paul Alexis, de Maurice Barrès, etc. ; Octave Mirbeau, bon libertaire, avait mis en avant le nom d'Elysée Reclus ; le *Gaulois* avait même prononcé les noms de Léon Tolstoï et d'Henrik Ibsen.

La discussion, commencée dans le salon de M. Léon Hennique à 3 heures, se prolongea jusqu'à 6 h. 20. J.-K. Huysmans, qui avait obtenu, du prieur de Ligugé, une autorisation spéciale pour assister à cette réunion, présidait. MM. Léon Daudet, Elémir Bourges et Lucien Descaves furent élus.

Les dix tabourets de l'Académie Goncourt se trouvaient donc occupés par J.-K. Huysmans (Président) ; Léon Hennique ; Gustave Geffroy ; Octave Mirbeau ; Paul Margueritte ; Rosny aîné ; Rosny jeune ; Elémir Bourges ; Léon Daudet et Lucien Descaves.

Malheureusement pour les Dix, l'héritage d'Edmond de Goncourt, la vente des collections — dessins et estampes du XVIIIe siècle, livres anciens et modernes, objets d'Extrême-Orient, etc. — n'avait produit, défalcation faite des droits de succession, qu'un million trois cent cinquante mille francs, somme insuffisante pour servir les legs, décerner le prix et payer la pension viagère des Académiciens. Ceux-ci décidèrent alors de maintenir la valeur du prix annuel tandis qu'eux ne toucheraient que trois mille francs au lieu des six mille prévus (1). En même temps, ils réservaient une somme de deux cent mille francs qui, s'accroissant des intérêts composés, constituerait un jour un capital permettant de remplir intégralement les intentions du testateur.

En outre, toujours pour déférer à la volonté de Goncourt « les exécuteurs testamentaires et les associés à la création de la Jeune Académie » avaient le devoir de la faire reconnaître d'utilité publique, afin de « recevoir tous autres dons et legs ». Ils obtinrent l'avis favorable du Conseil d'Etat le 8 janvier 1903,

(1) Cette somme put être portée bientôt à quatre mille francs.

et le décret de reconnaissance d'utilité publique signé du Ministre de l'Intérieur, le 19 du même mois.

Ainsi — 1897 à 1903 — il n'avait pas fallu moins de six années pour régler les conditions d'existence légale et de vie civile de la Société. Restait à remplir l'agréable obligation, différée jusque-là, de se réunir en un dîner mensuel, à vingt francs par tête. Au cours d'une réunion qui se tint, le 12 janvier 1903, 60, rue de Babylone, dans l'appartement, siège de la Société à ce moment, où Huysmans, quittant la rue Monsieur et les Dames du Saint-Sacrement, venait de s'installer, on décida d'organiser le dîner à partir du mois suivant.

M. Lucien Descaves a conté (1) que les « nouveaux-nés » prirent ce premier repas en commun, le 26 février 1903, au Grand-Hôtel « où les avait attirés l'art consommé d'un queux insigne, Maître Escoffier ».

« Mais, écrit-il, à la rentrée d'octobre, nous allâmes demander l'hospitalité au restaurant Champeaux, place de la Bourse. C'est là que le Prix Goncourt fut décerné, pour la première fois, à notre cher John-Antoine Nau. »

IV

Les Prix Goncourt.
Les Candidats. == Brigues et intrigues.
Anecdotes et Incidents.

1903, 21 décembre. — Cette première attribution du prix eut lieu sur le coup de dix heures du soir ; car, c'est seulement à partir de novembre 1912 que le dîner Goncourt se transforma en déjeuner, par suite des préférences personnelles de quelques Académiciens, habitant de lointains quartiers.

Seul M. Rosny jeune ne put assister au dîner ; J.-K. Huysmans vota pour lui, par procuration.

Le dîner terminé, on procéda au vote ; en cinq minutes le choix fut fait. M. John Antoine Nau, l'auteur de *Force Ennemie*, obtint le prix par six voix contre quatre à M. Camille Mauclair *(La Ville Lumière)*.

(1) *Almanach de Cocagne*, année 1920, page 96 et suivantes.

La veille, le *Gil Blas* avait provoqué une consultation d'écrivains n'appartenant pas à l'Académie Goncourt ; Maurice Barrès avait voté pour la Comtesse de Noailles, Romain Rolland pour *Dingley, l'illustre écrivain* des frères Tharaud, œuvre publiée par les *Cahiers de la Quinzaine ;* mais le plus grand nombre des suffrages s'était porté sur Charles-Louis Philippe *(Le Père Perdrix)*.

1904, 7 décembre. — Ce fut avenue de l'Opéra, au Café de Paris, établissement où ils devaient venir chaque mois jusqu'à la guerre et qu'ils ne quittèrent plus que pour le restaurant Drouant de la place Gaillon, que les Dix décernèrent le prix pour la seconde fois.

Parmi les candidats (1), Charles-Louis Philippe présentait *Marie Donadieu*, Guillaumin *La Vie d'un Simple*, les frères Marius et Ary Leblond *La Sarabande*, Léon FRAPIÉ *La Maternelle*.

Au premier tour, Frapié obtint quatre voix, Marius et Ary Leblond trois, Guillaumin deux et Charles-Louis Philippe une ; au second tour, Frapié six et Marius et Ary Leblond quatre.

J.-K. Huysmans, qui avait horreur de Charles-Louis Philippe, avait présenté et défendu la candidature de Frapié.

Le Temps, du 8 décembre 1904, rapporte qu'un petit incident se produisit sur le mode de transmission de ce résultat. Les Dix refusèrent de recevoir les journalistes. Un maître d'hôtel vint annoncer à ceux-ci : « Le résultat est à la caisse. » Et ce fut la caissière qui proclama le nom du gagnant.

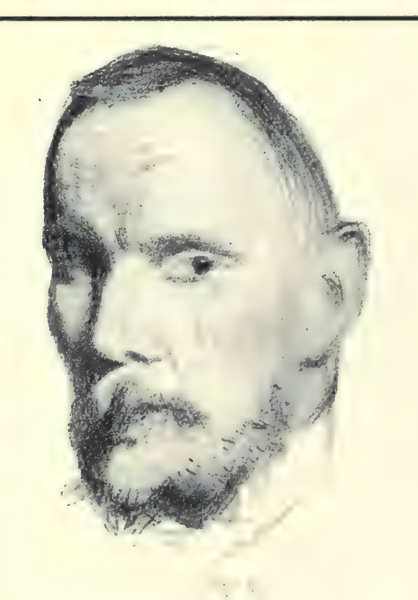
1905, 6 décembre. — Les candidats ne manquaient pas. Les frères Leblond, Charles Géniaux, Pierre Villetard, Claude Farrère, Hugues Lapaire, Marcel Batilliat, René Behaine, André Chevrillon (qui, depuis, fut élu à l'Académie française), Charles Henry-Hirsch, C. Poinsot et Normandy eurent des défenseurs le jour du scrutin.

Au premier tour, les frères Marius et Ary Leblond *(Les Sortilèges)* obtinrent quatre voix, Claude FARRÈRE *(Les Civilisés)* quatre, Jules Huret *(De San-Francisco au Canada)* une et André Chevrillon *(Sanctuaires et Paysages d'Asie)*, une.

Au second tour Claude Farrère, qui avait été recommandé aux Académiciens par M. Pierre Louys, emporta le prix à l'unanimité.

1906, 14 décembre. — En 1905, M. Paul Léautaud avait publié dans le *Mercure de France* des fragments de son *In Memoriam*. Ces pages plurent beaucoup à M. Lucien Descaves et celui-ci vint en novembre 1905 au *Mercure de France* dire à l'auteur :

(1) Nous employons ce mot bien qu'en principe il n'y a pas à faire acte de candidat pour concourir au prix Goncourt. C'est aux Dix de chercher suivant le vœu de Goncourt « le meilleur ouvrage d'imagination en prose paru dans l'année ».



JULES RENARD,
par Henry Bataille.

Tristan Bernard est un maître ; pourquoi ajoutez-vous qu'il n'intervient pas ?

Vous ne pouvez être dupe des « je » supprimés

Et quel mal y a-t-il à intervenir ? Et peut-on ne pas intervenir, quand on est prépondérant comme Tristan ? Rarement je ne ~~[illegible]~~ lis une ligne de Tristan qui n'ait la clarté de son sourire

et puis Maupassant avait bien du talent, mais quelles ficelles, et puis

Mais je vous serre cordialement la main

Jules Renard

« Pourquoi ne feriez-vous pas quelque chose de plus long ? Nons pourrions poser, avec beaucoup de chances, votre candidature au prix Goncourt, l'année prochaine.... »

« Là-dessus, raconte volontiers M. Léautaud, je me mis à travailler dare-dare à quelque chose (à quoi ? je ne vous le dirai pas, car je n'en suis pas fier) mais au bout de très peu de temps, j'ai été dégoûté de ce que je faisais et, alors que tout était prêt, que j'avais les épreuves du livre, je refusai de rien laisser paraître. »

— « Vous avez donc bien du mépris pour le prix Goncourt ? » me demanda l'année suivante Jules Renard, qui venait d'être élu en remplacement d'Huysmans.

— « Certes non ! je trouve, au contraire, que M. Lucien Descaves a bien du mérite de chercher ainsi l'auteur à couronner. Mais, en ce qui me concerne, si j'avais été jusqu'au bout de cette aventure, j'aurais aujourd'hui une saleté, — je veux dire un méchant livre quoi ! — à me reprocher. Ah ! je suis bien content de m'être arrêté en route.... »

Vers la fin de cette même année, à propos des *Métèques* de M. Binet-Valmer, différents journaux mirent en avant le nom de ce romancier. Celui-ci a rappelé dans *Comœdia* (21 novembre 1920) que, par son ami François de Curel, il apprit l'opposition faite à sa candidature par M. Lucien Descaves et par la plupart des

Académiciens, opposition visant non l'écrivain, mais sa qualité d'étranger (M. Binet-Valmer est né à Genève).

Le prix fut décerné le 14 décembre 1906, après trois tours de scrutin, à Jérôme et Jean THARAUD pour *Dingley, l'illustre écrivain*, par six voix contre quatre se répartissant sur les noms de M. André Suarès, auteur de *Voici l'homme* et de Gaston Chérau, auteur de *Champi-Tortu*.

Avaient voté par correspondance : J.-K. Huysmans, Paul Margueritte et Rosny jeune.



Les journaux rapportèrent que les candidatures suivantes avaient été très sérieusement discutées : Charles-Louis Philippe *(Croquignolle)* ; Jehan Rictus *(Fil-de-Fer)* ; Jane Landre *(La Gargouille)* ; Pierre Villetard *(La Montagne d'Amour)* ; Jean Bouvier *(Les Abandonnés)* ; Edouard Quet *(En Correction)*; Lucien Rolmer *(L'Hôtel de Sainte-Agnès et des Célibataires)*.

Peu après, les dessous de cette attribution nous furent révélés par un article signé de Charles-Louis Philippe et Eugène Montfort *(Gil Blas*, 16 décembre 1906).

« Le prix Goncourt a été décerné avant-hier, après un dîner de délibération, écrivaient Philippe et Montfort. Or, nous savons qu'il y a une quinzaine de jours, l'éditeur Pelletan (éditeur du livre des frères Tharaud) a fait photographier un portrait des frères Goncourt destiné à figurer sur le volume devant obtenir le prix. Et, hier matin, dès huit heures, c'est-à-dire tout juste la moitié d'une nuit après la délibération des Dix, le volume a fait son apparition chez les libraires orné du portrait en question et de la mention : prix Goncourt 1906 ! Que signifient alors ces délibérations ? Le prix était-il donc donné d'avance ? »

Octave Mirbeau, à qui un rédacteur du *Gil Blas* montra cet article de Charles-Louis Philippe et Eugène Montfort, se contenta de dire, d'un air sincèrement désolé :

« Charles-Louis Philippe... on aurait bien dû lui donner ce prix. Aux deux premiers tours de scrutin, j'ai voté pour lui, avec Justin Rosny.... Au troisième tour, j'ai voté pour *Dingley*. »

Et Mirbeau énumérant les prix donnés les années précédentes ajoutait, avec une moue significative :

« Nau, Farrère, Frapié.... Ah ! cette année-là, — il y a deux ans, l'année de Frapié, — pourquoi n'avons-nous pas donné le prix à Guillaumin ? Sa *Vie d'un Simple* est une chose admirable, rare, délicieuse, un des plus beaux livres qu'on ait faits depuis longtemps.... Oui, jusqu'à présent nous n'avons pas donné les prix que nous aurions dû donner. Je crois que, ce que nous devons faire, en effet, c'est couronner des livres qui ne pourraient, en aucun cas, être couronnés par l'Académie française. Tout ce qu'on peut dire de celui de cette année, c'est qu'il aurait pu être également couronné par l'Institut.... » [1]

Cet article de Charles-Louis Philippe et Eugène Montfort provoqua, sur la question du prix Goncourt, en même temps que la réponse de Mirbeau, toute une enquête bien curieuse à relire aujourd'hui [2].

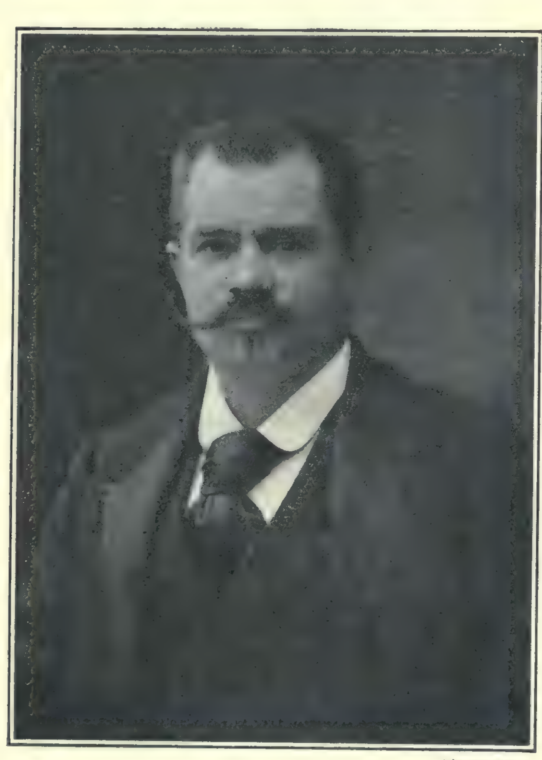


Photo Nadar.

Il ne faut jamais dire : je pardonne, il faut dire : j'oublie.
Lucien Descaves

Dans la conclusion qu'ils donnèrent au *Gil Blas*, le 4 janvier 1907, Charles-Louis Philippe et Eugène Montfort s'exprimaient en ces termes :

« Ayant compris que le prix Goncourt était une mauvaise plaisanterie, nous avons cru bon de le dire. Et il nous a semblé plus crâne de le dire nous-mêmes que de recourir à des tiers. Nous avons, nous comme les autres, à nous défendre contre une Association qui dessert gravement les jeunes romanciers en désignant chaque année, comme le meilleur du pays, un écrivain plus ou moins médiocre, ce qui fait que le public suggestionné, se détourne de tous les autres, à certains desquels, cependant, il aurait peut-être pu s'attacher. »

1907, 5 décembre. — Les frères Tharaud avaient été les secrétaires et étaient restés les amis de M. Maurice Barrès ; de même, M. Emile Moselly avait été en relations avec l'auteur des *Déracinés* lequel avait écrit la préface de *Jean des Brebis*. On en déduisit, ces années-là, que M. Barrès jouissait de quelque influence chez les Dix ; cette réputation fut faite, à tort ou à raison, un peu plus tard, à M. Pierre Mille.

C'est au quatrième tour de scrutin que M. Emile MOSELLY, patronné

[1] *Gil Blas*, 18 décembre 1906.

[2] Voir *Gil Blas*, 16, 17, 21, 24, 25, 26, 29, 30 et 31 décembre 1906 ; 2 et 4 janvier 1907.

par M. Lucien Descaves, obtint le prix pour son livre *Terres lorraines* par six voix contre quatre à M. Jean Vignaud, auteur de la *Terre Ensorcelée*.

Au cours des conversations qui précédèrent le vote, les noms de C.-F. Ramuz, Louis Thomas, Edmond Jaloux, Doderet, Simone Bodève furent prononcés platoniquement.

Le *Gil Blas* avait annoncé les candidatures d'Eugène Montfort et Gaston Chérau ; M. Montfort répondit : « Il y a erreur » et M. Gaston Chérau écrivit : « Souffrez que je me promette ici de n'être plus candidat à aucun prix. Cette aventure m'est arrivée deux fois, mais tout a son temps. Celui de telles cueillettes est passé pour moi. »

1908, 3 décembre. — Deux Académiciens votèrent par lettre : Octave Mirbeau souffrant et Paul Margueritte, qui, d'après le *Temps* (5 décembre 1908), avait cessé d'assister aux réunions de ses collègues depuis l'élection de Jules Renard (31 octobre 1907).

Trois tours de scrutin eurent lieu le 3 décembre. Francis DE MIOMANDRE, ancien secrétaire de M. Camille Mauclair, qui, au premier tour, n'avait obtenu qu'une voix contre une à Amédée Rouquès (*Le Jeune Rouvre)*, une à Barbusse *(L'Enfer)*, et quatre à Jean Viollis *(Monsieur le Principal)*, en obtint cinq au second tour, contre cinq à Jean Viollis et six au troisième tour, pour son livre *Ecrit sur de l'eau*, contre quatre à Jean Viollis.

1909, 8 décembre. — Les incidents consécutifs à l'élection de Jules Renard et qui avaient provoqué, l'année précédente, l'absence de Paul Margueritte, semblèrent oubliés en 1909. Après trois tours de scrutin au cours desquels furent prononcés les noms de Victor Cyril *(Une Main sur la Nuque)*, Gilbert de Voisins *(Le Bar de la Fourche)*, Jean Giraudoux *(Provinciales)*, Emile Nolly *(Hien, le Maboul)*, Charles Petit *(Pétales de Rose et quelques Bonzes)* et Jean Vignaud *(La Passion de Claude Bernier)*, les frères Marius et Ary LEBLOND *(En France)*, obtinrent le prix à l'unanimité.

1910, 8 décembre. — Cette année-là, *Le Temps* (10 décembre) observe que M. Lucien Descaves fait autorité à l'Académie Goncourt. « On ne lui résiste point. Il est sans exemple que son influence sur les Dix n'ait été décisive. On l'a bien vu hier soir. Le volume qu'il a présenté a triomphé. »

Cette fois encore le résultat ne fut acquis qu'après trois tours de scrutin. Au premier tour, Guillaume Apollinaire *(L'Hérésiarque et Cie)* eut trois voix, Colette Willy *(La Vagabonde)* deux, Marguerite Audoux *(Marie-Claire)* deux, Poinsot *(La Joie des Yeux)* deux, Pergaud *(De Goupil à Margot)* une ; au second tour, Louis Pergaud cinq et Gaston Roupnel *(Nono)* cinq ; au troisième tour, PERGAUD l'emportait avec six voix contre quatre à Roupnel.

Quelques jours après, M. René Benjamin, futur lauréat, alla demander à M. Lucien Descaves, puis à M. Elémir Bourges, les raisons de ce scrutin plaisant et bien mystérieux. Tous les élus du premier tour disparus au second.... C'est à croire qu'au second tour il n'y a plus les mêmes votants....

M. Descaves rassura M. Benjamin :

« A tous les Dix, dit-il, on n'envoie pas tous les livres et si Mme Colette Willy n'a obtenu que deux voix, c'est que tous les Dix n'avaient pas lu son roman. A partir du second tour, on ne s'est battu que sur des œuvres connues de tous. »

De son côté, M. Elémir Bourges déclara :



Photo Dornac

« Mais, mon cher, c'est toujours ainsi.... Nous votons délibérément au premier tour, pour ceux qui ont le moins de chances. »

— « Et alors ?

— « Alors, nous leur faisons une petite réclame. C'est une compensation [1]. »

1911, 4 décembre. — Octave Mirbeau patronnait la candidature d'une romancière hollandaise, Mme Nell Doff, qui, plus heureuse en dépit de sa nationalité, que M. Binet-Valmer en 1906, obtint jusqu'à trois voix au troisième tour, alors que M. Gaston Chérau — déjà nommé (voir années 1906 et 1907) — avait deux voix pour *La Prison de Verre* et M. Alphonse DE CHATEAUBRIANT six pour *Monsieur des Lourdines*. Avaient été également nommés MM. Serge Barraux, Valéry Larbaud, Riccioto Canudo et Jean Giraudoux.

1912, 4 décembre. — Pour la première fois, cette année-là, la voix du président départagea les votants, en vertu de cette disposition du testament qui veut, qu'en cas de partage, la voix du Président compte pour deux.

Au premier tour, MM. Julien Benda *(L'Ordination)* et Charles Vildrac *(Découvertes)* obtenaient chacun deux suffrages ; six voix désignaient respectivement MM. André SAVIGNON *(Les Filles de la Pluie)*, Alexandre Mercereau *(Les Contes des Ténèbres)*, Charles Régismanset *(Le Bienfaiteur de la Ville)*, Léon Cathlin *(Un Prêtre)* et Bernard Combette *(Des Hommes)*.

Au second tour M. Savignon n'eut pas une mention ; M. Benda en obtint

[1] *Gil Blas*, 10 décembre 1910.

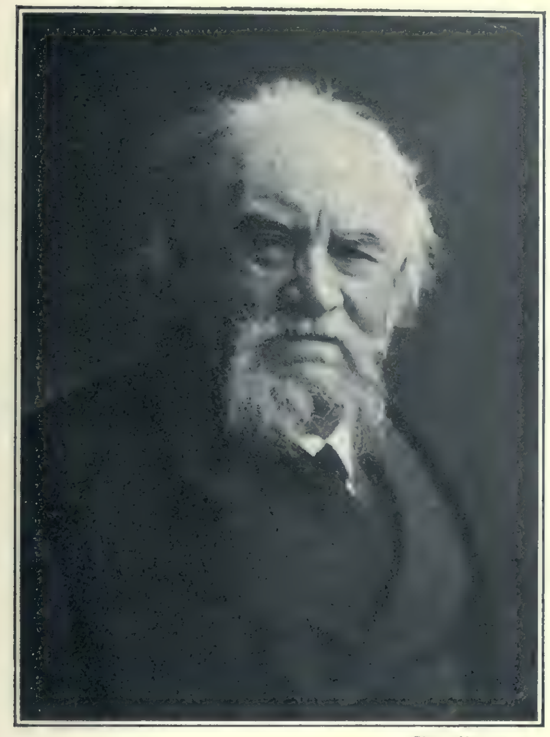


Photo Nadar.

EMILE BERGERAT

J'endure un tourment corporel,
Puisqu'il me tord le péritoine,
A voir sombrer encore Antoine
Où j'ai vu naufrager Porel.

Mais hélas qu'il est temporel
Le laps que met une citoine
A se poser sur la bétoine
De l'urne d'un Petrus Borel !

Oh ! qu'il en rentre, dans des landes,
Et des Koning et des Deslandes,
Se nourrir d'un petit gervais !

S'ils clignent de l'œil quand j'arrive
Ils en tournent quand je m'en vais.
Colonisons Tananarive.

Emile Bergerat

quatre et M. Vildrac deux. Enfin, après plusieurs tours de scrutin, qui accordaient cinq voix à M. André Savignon et cinq à M. Julien Benda, M. Léon Hennique, président, s'étant rangé du côté des partisans de M. Savignon (MM. Bourges, Daudet et les Rosny), celui-ci devint le dixième lauréat du prix Goncourt.

Il va sans dire que l'origine israélite de M. Julien Benda, patronné cependant par Péguy, lui avait fait le plus grand tort aux yeux de la droite de l'Assemblée (Léon Hennique, Léon Daudet, Mme Judith Gautier, J.-H. Rosny aîné, Elémir Bourges). Le résultat acquis, M. Léon Hennique éprouva tout ensemble une grande fatigue et le sentiment que sa qualité présidentielle l'obligeaient à des interventions trop décisives. L'auteur d'*Un Caractère* démissionna et fut remplacé par M. Gustave Geffroy, homme de gauche (¹).

1913, 3 décembre. — Octave Mirbeau, qui habitait alors Cheverchemont et s'était excusé plusieurs fois dans le courant de l'année pour les dîners mensuels, avait tenu à venir présenter et défendre la candidature de Léon Werth, auteur de *La Maison Blanche*, roman dont il avait écrit la préface.

Le vote fut long, la discussion confuse. Onze tours de scrutin furent nécessaires, au cours desquels furent nommés outre Léon Werth, Ritter, Henry Daguerches, Georges Pioch, Bondy, Valéry Larbaud, Andrée Viollis, Octave

(¹) En 1920, le bureau de l'Académie Goncourt était ainsi composé : MM. Gustave Geffroy, président ; Elémir Bourges, vice-président ; J.-H. Rosny aîné, trésorier ; Jean Ajalbert, secrétaire.

Aubry, Estervielle, Gaston Roupnel, Marc Elder, Alain Fournier et Lucien Rolmer. A l'avant-dernier tour, Léon Werth *(La Maison Blanche)* avait cinq voix, Alain Fournier *(Le Grand Meaulnes)* quatre et Valéry Larbaud *(Barnabooth)* une ; au dernier tour, Léon Werth deux, Valéry Larbaud une, Gaston Roupnel *(Le Vieux Garain)* deux et Marc Elder six. M. Marc ELDER, qui était soutenu par M. Lucien Descaves, avait présenté *Le Peuple de la Mer*, ouvrage dont l'action se passe dans l'île de Noirmoutiers. Le prix Goncourt de l'année précédente ayant été attribué à M. Savignon, qui avait placé à Ouessant ses *Filles de la Pluie*, on se demanda si les préférences de l'Académie Goncourt allaient se porter dorénavant sur les jeunes romanciers qui situeraient leur action dans une île du littoral. On ne pouvait évidemment pas s'imaginer que le prochain prix Goncourt irait à un livre *de guerre*....

1914. — Les journaux publièrent, les 24 et 25 décembre, le texte ci-dessous :

« MM. Gustave Geffroy, Lucien Descaves, J.-H. Rosny aîné et Elémir Bourges, membres du bureau de l'Académie Goncourt, nous communiquent la note suivante :

« L'Académie Goncourt ne pouvant, sans infraction à ses statuts, attribuer à une œuvre de secours national ou particulier aux lettres le montant de son prix annuel, a décidé de ne point le décerner en 1914. Elle a considéré, d'autre part, l'injustice qu'il y aurait à ne se prononcer que sur les ouvrages publiés jusqu'au mois d'août, beaucoup de volumes annoncés et prêts à paraître étant restés chez l'imprimeur, par suite de la mobilisation des auteurs et des éditeurs. Mais, ce qui est différé n'est pas perdu et le prix Goncourt réservé ne se confondra pas avec celui de l'année prochaine. Il en sera donné deux en 1915. »

1915, 1er décembre. — Les deux prix annoncés pour 1915 ne furent donnés qu'en 1916. Les ouvrages publiés étaient rares cette année-là. A la vérité, il n'y eut qu'un candidat, M. René BENJAMIN *(Gaspard)*. Il obtint le prix à l'unanimité.

« Je l'ai eu une année où il n'y avait positivement aucun concurrent d'aucune sorte, a écrit M. Benjamin lui-même avec une modestie charmante (1). »

Et il ajoute, sur le mode ironique qui lui est particulier : « Mais je l'ai eu, c'est un fait et, naïvement, j'aime ceux qui me l'ont donné. Ce sont tous grands hommes de lettres, inaccessibles à ce qui n'est pas leur conviction !... »

Mme Judith Gauthier, MM. J.-H. Rosny jeune et Paul Margueritte, absents de Paris, avaient voté par correspondance.

Les ouvrages parus avant la guerre furent réservés. En envisageant l'attribution possible du prix de 1914, il fut question du *Retour dans la Nuit* de Marcel Piéchaud ; d'*Un Cabinet de Portraits*, d'Ernest Tisserand et du *Carrefour*, de Marc Le Goupil.

1916. 15 décembre. — Etaient candidats : Adrien BERTRAND *(L'Appel*

(1) L'*Eclair*, 26 novembre 1921.

du Sol) ; Maurice Génevoix *(Sous Verdun)* ; Henri BARBUSSE *(LeFeu)* ; Marcel Berger *(Le Miracle du Feu)* ; Paul Lintier *(Ma Pièce)* ; Mlle Harlor *(Liberté, Liberté chérie...)* ; Paul Géraldy *(La Guerre, Madame...)* ; Gaston Riou *(Le Journal d'un simple Soldat)* ; Guillaume Apollinaire *(Le Poète assassiné)* ; Jean des Vignes-Rouges *(Bourru, soldat de Vauquois)*.

Les Dix estimèrent que leurs prix (1914 et 1916) ne pourraient aller, à mérite égal, qu'à des auteurs combattants.

Plusieurs tours de scrutin eurent lieu donnant une ou plusieurs voix aux *Sillons de la Gloire* de François de la Guérinière, au *Miracle du Feu* de Marcel Berger, à *Sous Verdun* de Maurice Génevoix.

Finalement, Henri Barbusse obtint le prix par huit voix contre deux à M. François de la Guérinière et Adrien Bertrand par neuf voix contre une à Maurice Génevoix.

MM. Elémir Bourges et Léon Daudet avaient voté contre *Le Feu;* le journal de M. Daudet, *L'Action Française*, inséra vingt critiques sévères de ce livre et s'éleva avec vivacité contre ce qu'il appela « la fâcheuse récompense ».

1917, 12 décembre. — Au premier tour, trois voix allèrent à M. Albert Erlande, pour son livre *En Campagne avec la Légion Etrangère ;* deux voix à M. Marcel Nadaud, auteur de *Chignole ;* deux voix à M. Beslière, pour *Franzili ;* une voix à M. Fribourg pour *Croire ;* une voix à M. Georges Duhamel, auteur de la *Vie des Martyrs ;* enfin une voix à M. HENRY MALHERBE, pour la *Flamme au Poing*. Au second tour, une voix resta à M. Erlande et une à M. Beslière, ainsi qu'à MM. Duhamel et Malherbe, cependant que M. Fribourg en gagnait deux autres, que M. Frappa pour *A Salonique : Sous l'œil des Dieux*, en obtenait une et que l'on en donnait deux à M. Jean Giraudoux *(Lectures pour une Ombre)*. Au troisième tour, M. Giraudoux eut trois voix qu'il garda même au quatrième ; MM. Duhamel et Beslière gardèrent chacun la leur et M. Malherbe arriva tout d'un coup à cinq voix. Un dernier tour précisa encore son triomphe et lui donna six voix.

1918, 11 décembre. — Quatre tours de scrutin. Au quatrième, le prix Goncourt fut attribué par six voix — celles de MM. Ajalbert, Céard, Geffroy, Hennique, Margueritte et Rosny aîné — à M. Georges DUHAMEL pour son livre *Civilisation*, publié sous le pseudonyme de Denis Thévenin, contre quatre voix — celles de MM. Elémir Bourges, Daudet, Descaves et Rosny jeune — à M. Pierre Benoit, pour *Kœnigsmark*.

Au premier tour, des voix s'étaient portées sur *Abizag*, par Alexandre Arnoux ; *Nous Autres, à Vauquois*, par le lieutenant André Pézard ; *Le Travail*

Invincible, par Pierre Hamp ; *L'Immaculée*, par Edouard Schneider ; *D'un Vieux Monde*, par Jean des Cognets.

Jusqu'au dernier tour, le favori de la course avait été Pierre Benoit et certain journal humoristique ([1]), comparant le prix Goncourt à une épreuve hippique, avait donné l'auteur de *Kœnigsmark* « à égalité ».

1919. 10 décembre. — M. Marcel PROUST avec *A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs* l'emporta par six voix contre quatre à M. Roland Dorgelès, l'auteur des *Croix de Bois*. MM. Adès et Josipovici *(Le Livre de Goha le Simple)*, Marcel Martinet *(La Maison à l'Abri)*, Alexandre Arnoux *(Le Cabaret)* eurent quelques citations platoniques aux premiers scrutins.

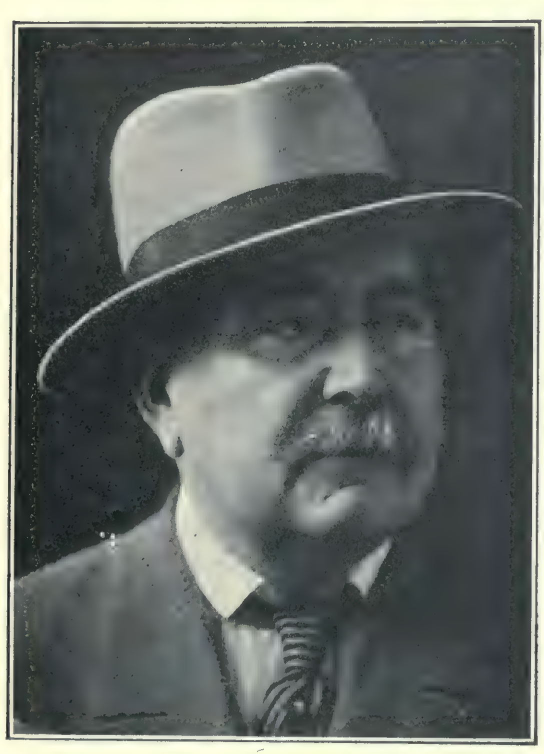


Photo Nadar.

JEAN AJALBERT.

M. Marcel Proust avait été patronné par M. Léon Daudet qui avait gagné à sa cause MM. Henry Céard, Rosny aîné et Rosny jeune, Gustave Geffroy et Elémir Bourges.

Le lauréat étant âgé de quarante-sept ans, on ne manqua pas de rappeler le vœu suprême de Goncourt « que le prix soit donné à la jeunesse... ».

Peu de temps après cette attribution, M. Albin Michel, éditeur des *Croix de Bois*, ayant fait imprimer sur les bandes entourant le livre l'indication *Prix Goncourt* et, en plus petits caractères : 4 voix sur 10, M. Gallimard, directeur de la *Nouvelle Revue Française*, qui avait édité *A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs*, poursuivit M. Albin Michel et gagna son procès.

La première édition du livre de M. Proust avait été établie en un volume à 5 fr. 50 ; les éditions suivantes, après l'attribution du prix, comportèrent deux volumes et coûtèrent 11 francs.

1920, 11 décembre. — M. Gaston Chérau obtint pour son ami, M. Ernest PÉROCHON, auteur de *Nêne*, ce qu'il n'avait pu obtenir pour lui-même. Il fut

([1]) *Le Canard Enchaîné*, 4 décembre 1918.

assez heureux pour intéresser à ce livre, dont il avait écrit la préface, M. Gustave Geffroy et par six voix contre deux à Mme Marcelle Vioux *(L'Enlisée)*, une à M. Louis Chadourne *(L'Inquiète Adolescence)* et une à Pierre Mac-Orlan *(Le Nègre Léonard et Maître Jean Mullin)*, M. Pérochon se vit décerner le prix.

Personne, ou à peu près, n'avait lu *Nêne*, livre édité à Niort ; le jour de son triomphe, il fut extrêmement difficile d'en trouver un exemplaire à Paris. L'auteur était instituteur à Vouillé (Deux-Sèvres), c'est-à-dire à cent lieues de Paris, circonstance bien faite pour influencer favorablement les Goncourt, lesquels aiment à laisser croire qu'ils découvrent un écrivain que nulle sollicitation ne leur a désigné.

En cette même année 1920, le maître d'hôtel communiqua avec le nom de l'élu et des auteurs favorisés de voix, une note signée du président Geffroy, note relative aux délais de candidature et ainsi conçue :

« Dorénavant ne seront acceptés pour le prix Goncourt de l'année que les volumes parvenus aux membres de l'Académie avant le 1er novembre.

« L'Académie Goncourt rappelle que seuls les volumes parus en librairie sont susceptibles d'être couronnés. Les œuvres manuscrites, dactylographiées ou publiées dans des périodiques ne peuvent être prises en considération. »

Cette volonté de n'avoir de relations avec la presse que par l'intermédiaire du personnel des restaurants est, on le pense bien, assez peu goûtée des journalistes. *L'Intransigeant* se fit l'interprète de tous ses confrères lorsqu'il protesta à ce sujet, dans son numéro du 13 décembre 1920. L'Académie française elle-même fait meilleur accueil aux chroniqueurs, il faut bien le reconnaître.

D'où vient donc cette attitude un peu quinteuse des Dix ?

On juge le décret de Mutation mauvais parce que personne ne se soucie d'en faire respecter les dispositions : d'où le désordre. Qu'on l'applique scrupuleusement, beaucoup du comité se plaindront peut-être de la rigueur et connaîtront moins la province où ils jouent arbitrairement pendant leurs congés ; mais les inconvénients majeurs cesseront. Mais quel administrateur insigne osera rappeler ces nomades au respect de leurs engagements ?

Avec cet avis, je vous prie d'agréer mes cordiales poignées de main.

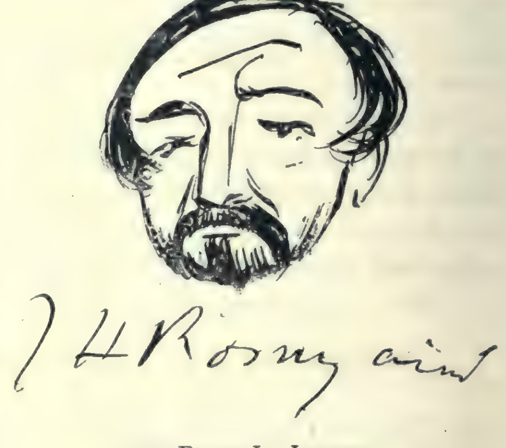
Henry Céard.

V

L'Affaire du " Journal des Goncourt ".
L'Académie Goncourt et la Presse.
Les manifestations officielles de l'Académie Goncourt.

Elle vient tout d'abord de ce que les membres de l'Académie Goncourt croient avoir à se plaindre de la position prise par la presse dans l'affaire dite du Journal des Goncourt, affaire assez connue pour qu'il soit permis de ne la résumer ici que très brièvement.

Le 16 septembre 1916, le *Mercure de France* publiait un article pour rappeler aux exécuteurs testamentaires d'Edmond de Goncourt que l'échéance fixée par celui-ci pour la publication intégrale de son journal était arrivée. Afin de ménager la susceptibilité des personnes nommées dans ces mémoires, l'héritière littéraire de M. de Goncourt, son Académie, sollicita et obtint du Ministre de l'Instruction publique que la publication serait différée.



par Ernest La Jeunesse

En même temps, sur démarche des représentants de l'Académie Goncourt, la Bibliothèque Nationale se vit interdire de communiquer le manuscrit dont elle a la propriété matérielle. Or, la presse jugea généralement que l'Académie Goncourt avait été plutôt mal inspirée en cette circonstance [1], que ses atermoiements n'étaient pas pour servir la gloire de son fondateur. Bien que, dans ce journal resté en souffrance de publication, Goncourt se flatte de ne dire que des vérités désagréables et difficiles à supporter, on estima cruel de redouter que ces écrits ne soient que diffamation ; on trouva déplaisant d'entendre les héritiers affirmer que cette publication ne pouvait être faite sans nuire à la

[1] Voir notamment : *Paris-Midi*, 16 et 22 septembre 1916 ; *Le Temps*, 18 et 22 septembre 1916, 30 septembre 1919 ; *Excelsior*, 4 mars 1917 ; *Mercure de France*, 1er avril 1917, 1er janvier 1918, 16 septembre 1919, 1er octobre 1919, 1er février 1920, etc. ; *La Presse*, 18 avril 1918 et 28 avril 1920 ; *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 10 mars 1919; *L'Œuvre*, 15 juillet 1919 ; *Le Petit Parisien*, 21 septembre 1919 ; *L'Echo de Paris*, 24 septembre 1919 ; *Le Journal Officiel*, (Interpellation Jean Bon), 1er octobre 1919 ; *La France Libre*, 12 octobre 1919 ; *L'Homme Libre*, 21 décembre 1919 ; *La Presse de Paris*, 29 novembre 1919 ; *La Libre Parole*, 6 janvier 1920 ; *La Revue Critique*, 25 janvier 1920 ; *La Nouvelle Revue Française*, 1er novembre 1920 ; *Les Marges*, décembre 1918, octobre 1919, avril 1920, etc., etc.

mémoire de l'auteur. Bref, il y a eu majorité absolue pour désapprouver les Dix. D'où le peu de sympathie que témoignent ceux-ci aux représentants de la presse.

Mais, il y a d'autres raisons pour expliquer, sinon pour justifier, le nouvel esprit de la Société littéraire des Goncourt. C'est le caractère officiel, « académique » qu'elle a pris ; conséquence de l'emploi de ce fameux vocable « Académie », justement redouté par Alphonse Daudet et qui condamne, qu'ils le veuillent ou non, ceux qui s'en servent à « s'officialiser » — ce que craignait tant Goncourt lui-même.

Autographe de Léon Daudet.

Renonçant à sa liberté vis-à-vis des pouvoirs publics, rompant avec cette « indépendance absolue de tout ce qui est officiel, consacré, académiquement reconnu » (1) l'Académie Goncourt se fit autoriser par le Ministre de l'Intérieur, en 1918, à insérer ses communiqués et ses comptes rendus au *Journal Officiel* — tout comme ceux de l'Académie française, remarqua M. Paul Souday (2). Le critique du *Temps* commentait cette étrange nouveauté en montrant qu'

« Au fond, c'est peut-être par une secrète logique que ces Académiciens goncouristes s'écartent des volontés de leur fondateur, et l'idée de celui-ci était essentiellement contradictoire. Une Académie qui ne soit pas académique, c'est quelque chose comme la quadrature du cercle.... »

Citons encore, comme geste officiel de l'Académie Goncourt, les deux lettres solennelles de félicitations qu'à l'exemple de l'Académie française, elle rédigea, le 18 janvier 1919, à l'adresse : l'une de M. Raymond Poincaré, Président de la République, l'autre de M. Georges Clemenceau, Président du Conseil, Ministre de la Guerre, pour les féliciter « de la victoire du Droit par les Armes ».

(1) *Journal des Goncourt*, 14 février 1863, tome II, p. 89
(2) *Temps*, 9 décembre 1918.



Monogramme des Goncourt.

VI

L'Académie Goncourt et l'Académie de Bellesme. Les caractéristiques du recrutement des Académiciens Goncourt. == Influence de cette Académie. Opinions d'Alphonse Daudet, J.-K. Huysmans, Jules Renard, J.-H. Rosny aîné, Henry Céard. Conclusion.

C'est une question de savoir si l'on ne doit pas reconnaître, dans une certaine Académie provinciale fondée, en 1873, à Bellesme (Orne) par un ami des Goncourt, le marquis de Chennevières-Pointel — aimable auteur des *Contes de Jean de Falaise* et qui fut directeur des Beaux Arts — le modèle sur lequel aurait été calqué l'Académie des Dix.

La date de 1873 a ici son importance, car elle établit que la Société fondée par M. de Chennevières est antérieure d'une année à la première manifestation écrite d'Edmond de Goncourt puisque le premier projet de testament — où Chennevières figure parmi les Académiciens futurs — est du 14 juillet 1874.

Or, l'Académie de Bellesme comptait tout juste — Goncourt compris — dix membres, chiffre auquel celui-ci devait s'arrêter pour la sienne ; il est même permis de se demander si ce n'est pas en manière d'hommage amical à Philippe de Chennevières qui avait précisé, un peu avant lui, ses aspirations et ses desseins que Goncourt avait tenu à inscrire, un moment, dans son projet d'Académie un homme dont les idées étaient si parentes des siennes. Quoi qu'il en soit, s'il apparaît incontestable que l'Académie des Dix doit beaucoup, pour certains détails de sa fondation, à l'Académie de Bellesme, il ne faut pas oublier que le souvenir des Dîners Magny, des Dîners Flaubert ou Dîner des Cinq (ou encore « Dîner des auteurs sifflés »), les concours institués par la famille Pereire [1] en 1880, les réunions dominicales du Grenier, le salon Daudet, etc., ont eu aussi leur part d'influence dans la tentative académique qui nous occupe.

N'oublions pas non plus qu'Edmond de Goncourt est un homme d'autrefois, l'homme d'un temps où les grands écrivains comme les chansonniers, les gens de lettres comme les ouvriers, les illustres membres du *Dîner de la Soupe*

[1] « ... C'est en 1880, en causant à bâtons rompus du Concours Pereire que Goncourt me fit part de son projet d'association littéraire. » (Lettre du directeur de *La Liberté*, par Pierre-Charles de Villedeuil, 21 juillet 1896.)

à l'Oignon comme les *Amis de la Goguette* aimaient à se retrouver, entre gens de même profession, chaque mois, autour d'une table, dans le salon d'un restaurateur ou dans un caveau chantant. On vit même, sous le Second Empire, se constituer des Sociétés dont les membres n'avaient ni qualités, ni tendances, littéraires ou autres, qui motivassent leur réunion. Il y eut ainsi le Dîner des Dufour qui se contentait de rassembler des individus de ce nom. Ce goût du



LE GRENIER.

dîner en commun s'est aujourd'hui affaibli, et c'est un des charmes de l'Académie Goncourt de nous donner, sous une forme très digne, l'impression de sa survivance.

Cette Société permet en outre d'assurer une honorable consécration à des hommes de lettres supérieurs à la place qu'ils occupent et dont le rare talent n'a pas conquis entièrement l'audience du public. Il n'est pas de plus bel exemple à cet égard que M. Elémir Bourges, haut esprit et bien dédaigneux des succès de librairie....

Parfois même, pour être Académicien Goncourt, une certaine malchance littéraire ne messied point. Cette compagnie s'honore de choisir des écrivains

qui n'ont jamais connu que l'honnête pénombre et, suivant le mot que Veuillot appliquait à Leconte de Lisle, qui sont surtout « connus comme ignorés ».

Sans doute, Jules Renard remplaça J.-K. Huysmans (1) (31 octobre 1907) et l'auteur de *Poil de Carotte* n'est pas un écrivain ignoré ; mais Mme Judith Gautier remplaça Jules Renard (2) (28 octobre 1910) ; Jean Ajalbert succéda à Octave Mirbeau (3) (28 novembre 1917) ; Henry Céard prit la place de Mme Judith Gautier (4) (29 avril 1918) ; Emile Bergerat vint occuper le siège de Paul Margueritte (5) (21 mai 1919) et, quelle que soit l'estime littéraire qu'on professe pour Mme Judith Gautier, pour MM. Jean Ajalbert, Henry Céard et Emile

ACADÉMIE GONCOURT 1903

10 Mai 1918

Le prochain déjeuner aura lieu le mercredi 29 Mai, au restaurant Drouand, à midi et demi

Prière de répondre à:

M.Jean AJALBERT, Secrétaire de l'Académie,

à Beauvais (Oise)

Bergerat, on peut, sans diminuer leurs mérites, qui sont grands, les considérer comme des écrivains dont les œuvres n'ont pas toujours rencontré le succès auquel elles pouvaient légitimement prétendre.

Il n'est pas à croire qu'avec l'âge les écrivains de cette catégorie se montrent différents d'eux-mêmes, c'est-à-dire mieux prémunis contre l'injustice de la

(1) Par cinq voix à Jules Renard contre deux à Henry Céard et deux à Victor Margueritte.

(2) Par sept voix à Mme Judith Gautier contre deux à Paul Claudel. Rémy de Gourmont était candidat (Cf. *Epilogues*, volume complémentaire, p. 203, 16 septembre 1910. *Mercure de France).*

(3) Par cinq voix à Jean Ajalbert contre trois à Georges Courteline et une à Raoul Ponchon. C'est à partir de l'avant-dernier scrutin pour cette élection que M. Lucien Descaves, partisan de Georges Courteline, cessa de prendre part aux délibérations de l'Académie Goncourt (Voir *Cri de Paris*, 18 novembre 1917).

(4) Par six voix à Henry Céard contre trois à Georges Courteline.

(5) Par six voix à Emile Bergerat contre une à Raoul Ponchon et une à Han Ryner. Paul Adam, pressenti par les Dix, avait refusé à cause de ses projets de candidature à l'Académie française.

foule à leur endroit ; du moins n'est-il pas consolant pour eux, qui n'ont jamais cherché que l'estime de leurs pairs, de trouver cette estime, au bout de leur carrière, mensuellement ?

Un calculateur mal intentionné ayant établi que l'âge moyen de l'Académicien Goncourt est de soixante-six ans, demandait un jour si Edmond de Goncourt ne le trouverait pas trop élevé pour le rôle qu'il lui a assigné de juger les jeunes écrivains. Il fut rappelé au calculateur que Goncourt, dans son journal, avait spécifié, à la date du 14 juillet 1882, qu'il voulait — nous le savons — faire une pension de six mille francs à dix hommes de lettres pour éviter à ceux-ci de « perdre leur temps et leur talent dans le travail d'un ministère ou dans les œuvres basses du journalisme » et que, sauf rares exceptions, à soixante-six ans on ne travaille plus dans un ministère, ni dans les œuvres basses du journalisme. A soixante-six ans, on a pris sa retraite. Et Goncourt ne voulait pas faire de son Académie une maison de retraite, puisqu'il parlait, dans son testament, de la « réalisation de ma jeune Académie » et, plus précis encore, pour désigner les membres de cette jeune Académie : « les jeunes Académiciens » (cf. Testament du 16 novembre 1884).

Faut-il donc conclure que ces probes littérateurs ont tort de vieillir ? Certes non !

Tout au plus pourrait-on déplorer que Goncourt n'ait pas prévu pour que sa jeune Académie restât vraiment jeune, une limite d'âge, cinquante-cinq ans, par exemple, au delà desquels la Société fût obligée de pourvoir au remplacement de ses Anciens. Cela eût été au moins original et neuf. Puisqu'au contraire on vieillit dans cette compagnie, ce n'est qu'une compagnie comme tant d'autres ; d'honorables personnalités de second plan y prennent l'illusion de prolonger leur autorité littéraire non par leurs œuvres, mais par le fait d'être groupées à dix d'une même génération obstinée à se défendre, résolue à ignorer, par exemple, que les romans des Goncourt n'ont pour la plupart qu'un intérêt « d'époque littéraire » et que leurs rééditions, avec ou sans postfaces, sont accueillies en toute indifférence.

L'influence des Goncourt ? Nous l'avons vu décroître en même temps que diminuait le nombre de leurs lecteurs et qu'augmentait le rendement commercial du prix qu'ils ont fondé. Leur écriture artiste, leur recherche de l'épithète rare, leur tarabiscotage de la phrase sont actuellement considérés comme des curiosités un peu byzantines ; leur système littéraire est mort, leur nom survit grâce à leurs recherches d'historiens, de collectionneurs et surtout, grâce à leur Académie.

« Une Académie de plus.... » C'est l'expression même du désenchantement

de Jules Renard lorsqu'il fut élu en remplacement de J.-K. Huysmans et qu'il écrivit[1] certain dialogue qui pourrait prendre place dans les *Sourires pincés*.

— « Qu'est-ce donc que cette Académie Goncourt ?
— « Une Académie de plus, exactement une Société littéraire.
— « Et vous en êtes ?
— « Par hasard ! Un coup de veine !
— « Que d'Académies ! N'importe qui peut donc en fonder une ?
— « Oui, s'il est riche et s'il obtient l'agrément du Conseil d'Etat.
— « Je ris, parce que je pense que, si je voulais, moi, sans me ruiner, je pourrais tout comme un autre créer une Académie nouvelle.
— « Certes ! Mais vous vous en gardez bien.
— « A quoi sert la vôtre ?
— « Elle nous offre quelques rentes.... »

Lui parlait-on du fameux prix annuel, Jules Renard provoquait de la part de son auditeur hypothétique, d'irrespectueuses questions afin d'y trouver prétexte à exprimer, non moins irrespectueusement, son opinion :

— « Qu'est-ce qu'un bon livre ?
— « Isolément, chacun des Dix le sait, mais, réunis, pourraient-ils se flatter de le savoir encore ? »

L'opinion désabusée qui se reflète dans les propos de Jules Renard, n'est pas particulière à cet « Académicien » ; J.-K. Huysmans, premier président, 1903, de la Compagnie (le second fut Léon Hennique, 1907 et le troisième Gustave Geffroy, 1912) avait décélé dans celle-ci « quelque chose de bien peu pratique et de singulièrement mal organisé » [2] ; nous avons vu qu'Alphonse Daudet lui-même, exécuteur testamentaire, s'offusquait de la solennité de ce mot « Académie » ; M. J.-H. Rosny aîné, qui a bien connu Goncourt, nous a montré le caractère mystique de sa conception : « Il souhaitait, a écrit M. Rosny, l'immortalité de la gloire comme un chrétien souhaite le Paradis [3] » ; M. Henry Céard, enfin, un des premiers inscrits sur les listes, estimait, après la mort du maître que M. de Goncourt « avait pris simplement des précautions d'outre-tombe pour le maintien de sa gloire [4] ».

Il convient de s'en tenir à cette dernière définition, saisissante en son raccourci et qui a comme l'odeur des fleurs funéraires. En somme, Edmond de Goncourt édfiia lui-même un temple à son souvenir, un gracieux monument dont les proportions et le style évoquent moins la majesté conventionnelle des Palais à coupole que le charme rococo de ces petits temples à colonnes comme les beaux esprits du XVIIIe siècle en dédiaient à l'amitié ou à l'amour et qu'on ne rencontre plus guère que dans les parcs abandonnés — ou dans les cimetières.

(1) *Paris-Journal*, 14 décembre 1908.
(2) Lettre du 9 mars 1900. Cette lettre d'Huysmans répond à des déclarations de Léon Hennique publiées par *Le Temps* du 7 mars 1900.
(3) *La Presse de Paris*, 29 novembre 1919.
(4) *Le Paris*, 20 août 1896.

LA LITTÉRATURE FÉMININE

PAR

HENRIETTE CHARASSON

Entre 1900 et 1905, il se produit dans la littérature française un phénomène qui ne s'était encore jamais vu : l'éclosion simultanée de talents féminins de premier ordre tels qu'on cria au miracle, et qu'il y avait réellement là quelque chose de merveilleux. L'apparition foudroyante d'écrivains comme Mme de Noailles, Colette, Gérard d'Houville, Marcelle Tinayre et Lucie Delarue-Mardrus, la faveur dont les entoure immédiatement le public, confèrent soudainement à la littérature féminine une importance extraordinaire. C'est une révélation, un transport... L'âge précédent n'avait cependant pas manqué de femmes de valeur, depuis Juliette Adam jusqu'à Séverine, sans oublier Rachilde.

Je dois parler premièrement de ces précurseurs, des femmes qui, ayant débuté ou s'étant fait un nom avant 1895, ont continué de vivre et d'écrire durant la période qui nous occupe.

D'abord leur doyenne : Mme Adam.

Les Précurseurs

Mme Adam (Juliette Lamber), née à Verberie (Oise), en 1836, mariée à seize ans à M. La Messine, devint veuve et se remaria avec Edmond Adam ; son salon fut un centre politique considérable. Elle fonda, en 1879, la *Nouvelle Revue*, où elle publia de retentissantes *Lettres sur la Politique extérieure*, et où elle révéla presque tous les écrivains qui allaient se faire un nom de 1880 à 1900. Les ouvrages politiques de Mme Juliette Adam sont trop liés à l'actualité pour demeurer ; ses romans [1], sans qualités intrinsèques de style, sans force ni vraie pénétration psychologique, ont eu un succès que nous ne nous expliquons plus. De la très abondante production de cette autoresse, il ne resterait sans doute rien, que le souvenir d'une intelligence éclatante et suggestive, d'une rayonnante influence, si Juliette Lamber n'avait écrit ses



Juliette ADAM

[1] *Laide* (1877), *Païenne* (1882), *Chrétienne* (1911) etc.

Copyright 1923 by Librairie de France.

mémoires. Intéressants, pour l'historien politique, à partir du troisième volume, ces mémoires sont des plus attachants, au point de vue mœurs, dans leurs deux premiers tomes. On y peut étudier le travail des idées révolutionnaires après la Révolution et comprendre l'évolution politique intellectuelle de la bourgeoisie au XIXe siècle *(Le Roman de mon enfance, Mes premières années politiques et littéraires)*.

Mme Arvède Barine mourut en 1908. Ses débuts littéraires dataient du Second Empire. C'était une femme de lettres du temps passé : elle ne voulait pas qu'on la photographiât, haïssait la réclame et donnait ses œuvres au public sans livrer rien de son intimité. Comme Mme Adam, Mme Arvède Barine s'est souvent préoccupée de questions qui n'intéressent guère les femmes (1). Cet esprit indépendant et vigoureux a tracé, d'autre part, des portraits et des biographies d'une rare compréhension indulgente (2).


Mary Duclaux

Mme Mary Duclaux, poétesse anglaise, justement célèbre sous son nom de jeune fille, Mary Robinson, née à Leamington (Warwickshire) en 1857, a d'abord écrit en français sous le nom de Mme Darmesteter, qui était celui de son premier mari.

Cette émouvante poétesse est un critique remarquable qui, chose rare chez les femmes, *sait ce que c'est que la littérature*. Elle joint à l'érudition et à la pondération un charme très grand, une force discrète, un don d'animation qui lui sont très personnels. L'adorable lyrique de *The Italian Garden* a été chez nous un essayiste de premier ordre, un bon ouvrier de notre littérature *(Vies* de Renan et de Duclaux, *Froissard*, etc.*)*.

Mme Bentzon, née Marie-Thérèse de Salms, a laissé plus de quarante volumes dont la majeure partie en dehors de notre période. Elle a fait connaître chez nous Kipling, Ouida, Stevenson et les humoristes américains ; pendant trente

(1) Elle traduisit (en 1872) un ouvrage d'Herbert Barry sur la Russie et écrivit des livres sur l'œuvre de Jésus ouvrier et sur les cercles catholiques.

(2) *Saint François d'Assise, Histoire de la Grande Mademoiselle, Alfred de Musset, Portraits de Femmes, Princesses et grandes Dames, Bourgeois et Gens de peu.*

ans, elle a donné à la *Revue des Deux-Mondes* des articles d'information, d'analyse et de mise au point (¹).

Mme Séverine, Parisienne d'origine lorraine, née en 1855, est « pacifiste et subversive ». Ses ennemis politiques l'ont surnommée *Notre-Dame de la Larme à l'Œil*, à cause de sa vive sensibilité qui n'est pas toujours équilibrée et également répartie. Mme Séverine se reconnaît pour maître Jules Vallès.



SÉVERINE

Elle a été une journaliste professionnelle fort bien douée, éloquente, et dont certains reportages, au pays des mines ou des casseurs de sucre, auprès du Saint-Siège, ont fait sensation. Au début du xxe siècle, Mme Séverine jouissait d'une grande popularité, même dans la bourgeoisie.

On peut encore citer Mme Dieulafoy, plus connue à cause du costume masculin qu'elle avait pris l'habitude de porter, que pour son grand ouvrage sur *La Perse, la Chaldée et la Susiane*, et Mme Barratin, qui eut un salon et qui « *pensa* ».

Essayistes et Poétesses

L'originalité de Mme Alphonse Daudet tient dans sa gracieuse discrétion à une époque où les poétesses faisaient figure de bacchantes. Son lyrisme est, comme son être moral et physique, tout de pudeur (²). d'émotion contenue et de délicatesse ; elle n'est pas romantique, et, bien qu'elle ait su plaire à Hérédia, elle n'a rien de la sonorité et de l'afféterie parnassienne. Mme Daudet est aussi un délicat moraliste et un mémorialiste charmant (³).

Le nom de Mme Rosemonde Gérard doit surtout sa notoriété à la gloire rapide d'Edmond Rostand, son mari. Toutefois, son petit livre de vers, *Les*

(¹) On lui doit la *Satire de l'Esthétisme, la Société de l'Avenir, le Roman étranger en Angleterre, le Naturalisme aux Etats-Unis* et, avec ces études littéraires, de lucides essais sur les mœurs : *les Américaines chez elles, Choses et Gens d'Amérique, Nouvelle France et Nouvelle Angleterre, Questions Américaines, Femmes d'Amérique*, ainsi que des études sur la Russie. Elle a publié une vingtaine de romans psychologiques ou sociaux, d'un intérêt surtout actuel.

(²) *Poésies* (1895), *Miroirs et Mirages* (1899), *Les Archipels lumineux* (1913), etc.

(³) *L'Enfance d'une Parisienne* (1883), *Enfants et mères* (1889), *Souvenirs d'un groupe littéraire* (1910).

Pipeaux (1889), n'est pas sans charme mignard, ni sans grâce familière. Ce talent n'a pas mûri, et Mme Rostand n'a plus rien publié que de médiocres pièces, en collaboration avec l'un de ses fils.

Poètesses et Romancières

Mlle Vacaresco, qui appartient à une des plus vieilles et plus nobles familles de Roumanie, fut demoiselle d'honneur de la reine Elizabeth (Carmen Sylva). L'adolescente, dont l'Académie venait de couronner le premier recueil, vit briser par la « raison d'Etat » un rêve d'amour royal, qui n'a cessé d'alimenter son lyrisme. Romantique d'inspiration, la poésie de Mlle Vacaresco a la pureté mais non pas la raideur du Parnasse, *(L'Ame sereine*, 1896) et une sorte de maîtrise morale corrige en elle la violence orientale. Elle doit beaucoup au folk-lore de son pays, (*Nuits d'Orient*, 1907), dont elle a gardé une note de noblesse familière. Elle nous a donné aussi deux romans où elle étudie les mœurs paysannes roumaines, particulièrement dans *Le Sortilège.*

Marie Krysinka, dans ses *Rythmes pittoresques* (1890, Vanier), inaugura le vers libre. Son nom restera peut-être à cause de sa tentative poétique. Elle est morte en 1908, après avoir publié : *Joies Errantes* et *Intermèdes.*

Mme Tola-Dorian (née princesse Mestchersky) débuta en 1888 chez Lemerre. Ses vers, surtout parnassiens, et qui eurent du succès, ennuient aujourd'hui.



Photo Nadar

Daniel LESUEUR

Mme Daniel-Lesueur (Jeanne Loiseau), née à Paris en 1864, est morte en 1920. Poète dans *Fleurs d'Avril* et *Rêves et Visions*, (1885) elle exalte tantôt la grandeur du passé de l'humanité, tantôt elle chante des visions attiques ou des thèmes philosophiques. L'inspiration lyrique de Mme Lesueur n'a pas survécu à sa jeunesse. Après une vingtaine de romans d'analyses, devançant le goût du public pour le roman d'aventures, elle s'est lancée résolument dans le feuilleton (*Le Marquis de Valcors*, *Madame l'Ambassadrice*). En 1908, elle s'essaie, avec *Nietzschéenne*, au roman de caractère. Elle a écrit aussi pour le théâtre (1).

Mme Gyp, comtesse de Mirabeau-Martel, est aussi un auteur populaire,

(1) *Fiancée*, à l'Odéon en 1894 ; *Hors du Mariage*, aux Français en 1899 ; *le Masque d'Amour*, chez Sarah Bernhardt en 1905.

dont la production fut extraordinairement abondante. Elle a inventé un poncif, et les éditions à bon marché ont mis à la portée de tous son esprit vif, mais court, déjà démodé, ses enfants terribles, son *Bob* qui fut célèbre, ses jeunes filles insupportables, qu'elle croit charmantes, ses gentlemen « pourris de chic » déjà ridicules. Après avoir su évoquer une société qui se décompose, Mme Gyp est tombée dans le procédé, et ses dialogues semblent un « à la manière » d'elle-même. Son meilleur livre est *Un Raté*.

Mme Jean Bertheroy, née Berthe Barillier, a débuté en 1889, par un poème biblique et des vers parnassiens (1). Elle est surtout connue pour ses romans antiques ou historiques qui ont eu du succès (2), et qui sont d'un labeur honorable et consciencieux. Elle a composé aussi une dizaine de romans modernes, qui témoignent de sa puissance de travail, mais dont la psychologie me semble assez conventionnelle.

Avant de nous arrêter sur les romancières dont les noms jettent un vif éclat sur cette période : Mme Rachilde, Judith Gautier, Marni et G. de Peyrebrune, il faut encore nommer Mme Braga (comtesse de Puliga), prodigieusement féconde, et Mme Marie-Anne de Bovet (marquise de Boishébert) qui, de 1889 à 1920, a publié, tant en recueils de voyage ou de nouvelles qu'en romans, quarante-et-un volumes ; Mme Poradowska qui a débuté en 1880 et a écrit jusqu'en 1913 ; Mme Jacques Fréhel (3) dont les récits bretonnants ont de réels dons de style, des qualités de mystère et de lyrisme.

Mme Georges de Peyrebrune, déjà oubliée, a joui, justement, d'une grande notoriété. On regarde ordinairement comme son meilleur livre *Victoire la Rouge*, où il y a de la puissance et qui évoque le Périgord noir, et j'avoue une faiblesse pour *Frères Colombe*. C'est une idéaliste.



Photo Taponier

Jeanne MARNI

« Peintre et confesseur de la femme amoureuse », a dit M. de Bonnefon de Mme Marni : ses dialogues (4) mordants et mélancoliques ont un peu vieilli, mais reprendront un jour leur valeur de documents de mœurs. Le premier tome de sa trilogie, *Le Livre d'une Amoureuse*, offre d'abord un intéressant caractère de femme, mais des péripéties encore feuilletonesques : *Pierre Tisserand* et *Souffrir* sont tout à fait remar-

(1) *Marie-Magdeleine.*
(2) *La Vierge de Syracuse* (1900) ; *la Danseuse de Pompéi* (1898) ; *les Chanteurs florentins.*
(3) *Dorine* (1890), *le Cabaret des Larmes* (1902), *les Ailes brisées* (1914), etc. Mme Frehel est morte en 1917.
(4) *Dialogues de Courtisanes*, *Vieilles*, *Manoune* (3 actes au Gymnase).

quables, tant par le caractère d'homme qui y est étudié que par la façon dont l'auteur semble débrider une plaie secrète.

Mme Judith Gautier, fille du poète (1850-1917), fut un « lettré chinois » ; c'est surtout de la Chine qu'elle s'est inspirée, bien qu'elle ait donné également des traductions du persan et du japonais. Ses admirables adaptations poétiques du *Livre de Jade*, ce roman *Le Dragon impérial*, publié avant ses vingt ans et que Rémy de Gourmont regardait comme « une œuvre de génie » que l'on ne recommence pas deux fois dans sa vie, ce délicieux récit des *Princesses d'Amour*, ne sont que les meilleurs livres d'un ensemble toujours curieux, souvent parfait, mais froid. Elle a livré un peu d'elle-même, sans le vouloir, dans son étude sur Wagner, et on lira toujours avec un indicible plaisir ses deux volumes de mémoires, *Le Collier des Jours*, confus, sans ordre, même chronologique, mais merveilleusement écrits et que le milieu où elle avait vécu rend attachant.



Judith GAUTIER

S'il fallait indiquer les ancêtres littéraires de Mme Rachilde (1), on les trouverait facilement : Laclos, Théophile Gautier (celui de *Mlle de Maupin*), Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam et Ponson du Terrail. L'exaltation, le goût du morbide et de l'invraisemblable ; une curiosité du vice tout intellectuelle ; un satanisme assez naïf ; l'imagination vive et sans contrôle ; la haine du réalisme, même justifié ; l'impossibilité d'observer la vie sous son vrai sens ; enfin, malgré son dédain total de foi religieuse, un besoin désespéré d'absolu qui n'est, en somme, que l'envers d'un sens catholique insoupçonné, voilà ses caractéristiques, avec un style pailleté et visionnaire, un esprit dansant, et soudain de grandes élévations de l'âme.

Presque tous ses personnages sont des pervertis cérébraux, des « hors nature » (c'est le titre d'un de ses livres) qui créent eux-mêmes leur hantise et leur misère. Mais il manque à ses romans cette « crédibilité » que Bourget regarde comme le don essentiel du romancier, et ils n'éveillent pas l'émotion trouble, la honte complice : tablant sur des désirs abominables, des rites de réprouvés, ces livres étincelants sont presque chastes par ce qu'ils ont d'artificiel.

(1) *M. Vénus* (1883), *le Mordu* (1889), *la Princesse des Ténèbres* (1890), *l'Heure Sexuelle* (1891), *La Tour d'Amour* (1899), *le Meneur de Louves* (1905), *Son Printemps* (1912), *Dans le Puits* (1919), etc.

Les grands noms du début du siècle

Avant tout autre nom, il faut inscrire ici celui de Mme la comtesse de Noailles qui est notre plus grande et notre plus célèbre femme de lettres, et



Comtesse DE NOAILLES

Que suis-je ? Un humble atome errant,
Dont l'ardeur fut grave et pieuse,
Qui vit le réel d'un oeil franc,
Voilé de stupeur amoureuse
Et j'ai rendu, en l'adorant,
L'évidence mystérieuse...

(Les Forces Éternelles)

probablement, avec Elisabeth Browning, la seule poétesse de génie des temps modernes.

Née Brancovan-Bibesco, Roumaine par son père, Grecque et, dit-on, Anglaise par ses ancêtres maternels, Mme de Noailles, que Paris a vu naître, a publié, peu après son mariage, un volume de vers écrits avant vingt ans (1) et qui reste encore le préféré de certains de ses admirateurs ; puis, coup sur coup, un autre livre de vers et trois romans retentissants, mais inégaux. Chez elle, comme chez beaucoup d'autoresses, on ne sent pas de progression dans l'art ; ses défauts comme ses qualités resteront intacts au long de sa vie littéraire.

Celle qu'on a appelé la Muse des Jardins et qui n'aimait à chanter que la vie de la nature, ressentie par elle avec un trouble plaisir, celle que l'amour mettait en effervescence, courant ivre où son instinct la poussait, sans contrainte intérieure, celle-là pouvait être d'abord considérée comme une vraie païenne. Or, en 1913, après un silence de six ans, Mme de Noailles nous a donné un livre admirable (2) où, prolongeant sa note habituelle, une autre note résonne et soudain module dans un ton inattendu :

Les lumineux climats d'où sont venus mes pères
Ne me préparaient pas à m'approcher de vous

Ainsi dit-elle à Dieu.

Cependant, la veine mystique qui coulait çà et là à travers ce recueil et cette plainte de l'âme, n'apparaissent plus que noyées par la fièvre païenne, l'âcreté sensuelle et le défi dans *Les Forces éternelles* (1920) et dans les proses qui suivent.

Mais ce qui fait la grandeur de tout l'œuvre d'Anna de Noailles, c'est qu'il émane d'une âme insatisfaite, qui aspire au delà des limites où l'on prétend borner sa joie, c'est que ce chant éperdu, strident, passionné de sirène, a pour base inconsciente le regret et le besoin des véritables forces éternelles. C'est la grandeur tragique de cette forcenée voluptueuse que son impuissance même à se contenter de sa volupté.

Mme de Noailles égale sa prose à sa poésie. Elle n'a pas tort si, sans tenir compte d'idées qui ne sont pas toujours justes, on étudie seulement dans cette prose la qualité d'une phrase souple, admirablement rythmée et glissante, renouvelée de Chateaubriand, aussi savoureuse que la plus savoureuse phrase de Mme Colette. Toutefois, Mme de Noailles n'est pas un romancier, surtout un romancier de mœurs, et son souffle ne dépasse pas celui de la longue nouvelle. On s'intéressera à ses romans surtout par ce qu'ils nous semblent révéler d'elle.

(1) *Le Cœur innombrable* (1901). Ensuite : *l'Ombre des Jours* (1902), *les Eblouissements* (1907).
(2) *Les Vivants et les Morts.*

Dans *La Domination*, le moins bon de ses livres, le seul qui n'ait pas été réédité, (sur son désir), il semble qu'elle ait essayé de transposer dans le personnage d'Antoine tout ce qui, en elle, est masculin et qu'elle a plus d'une fois indiqué dans ses vers : son « égoïsme sacré », son goût de la domination, sa curiosité cruelle. *Le Visage émerveillé* est une fantaisie délicieusement écrite où éclate son art merveilleux à cueillir la sensation et à la fixer sur une page comme un beau papillon tremblant ; mais toute vraisemblance psychologique, toute réalité de mœurs sont absentes de ce récit. Ce n'est pas seulement la prose soyeuse et diaprée, travaillée comme une broderie chinoise, qui fait le mérite de *La Nouvelle Espérance*, mais la profondeur des observations intimes, leur raccourci, leur lucidité impitoyable. C'est une confession, à la troisième personne. On peut regarder ce roman très romantique comme un chef-d'œuvre de l'absurde, mais c'est un *chef-d'œuvre*. On ne comprendra bien l'inspiration de Mme de Noailles qu'à travers l'âme de Sabine.

Mme Lucie Delarue-Mardrus, née en 1880 [1], à Honfleur, d'un père Normand et d'une mère Parisienne, a épousé en 1900 le Dr Mardrus, le traducteur des *Mille et une Nuits*. Ces trois faits dominent son œuvre, consacré tour à tour à Paris où elle a vécu, à la campagne normande où s'est écoulée son enfance et où elle retourne souvent, à l'Afrique du Nord où elle a fait de longs séjours.



Lucie Delarue-Mardrus

L'odeur de mon pays était dans une pomme.
Je l'ai mordue avec les yeux fermés du somme
Pour me croire debout dans un herbage vert.
Lucie Delarue-Mardrus

C'est d'abord comme poétesse que Mme Mardrus, qui est surtout connue de nos jours comme romancière, se révéla. Profondément artiste, habile quand elle le veut à choisir ses mots et ses cadences, elle affectionnait dans ses premiers recueils les rythmes discords, les maladresses prosaïques, et d'agressives rencontres verbales. Cependant, c'est parfois un très grand poète, et

[1] Par méfiance et par courtoisie, je n'ai point demandé de dates de naissance, et je ne publie que celles qui m'ont été volontairement communiquées ou qui ont déjà été imprimées ailleurs.

il faudra le reconnaître le jour où elle publiera un choix de ses meilleures poésies.

Laisser croire que son inspiration se limite à des thèmes d'ardeur et de rût, d'angoisse métaphysique ou de lyrisme descriptif, serait donner d'elle une idée bien incomplète. Sa voix rude et forte, parfois rocailleuse, ou folle comme une mer démontée, atteint cependant certains jours à l'ingénuité d'un enfant dans *Ferveur* (1902), dans *Horizon* (1904), et sa brusquerie naturelle se contraint fort bien jusqu'à la douceur verlainienne dans les lieds en octosyllabes des *Souffles de Tempête* (1908). Et si le livre de vers qu'elle a consacré à sa mère ne contient pas ses meilleures pièces au point de vue de la forme, il achève de révéler la sensibilité riche et nuancée de cette poétesse qui fit parfois des fautes de goût, qui n'eut jamais de fautes de cœur.

Mme Mardrus qui, contrairement à la plupart des femmes qui écrivent, est en constante progression, marque dans ses romans successifs le même souci de perfectionnement. Après des nouvelles assez hardies et un premier roman réaliste, elle publie le gentil récit des *Six Petites Filles* (1909), qui nous offre beaucoup d'elle-même et de son enfance ; puis, jusque vers 1913, une suite de romans souvent mal écrits, que la nécessité de les composer par tranches, comme des nouvelles, réduit à des raccourcis psychologiques douteux. Et quel style volontairement brutal et presque vulgaire, souvent, avec une sorte de hantise du sexe, de l'amour dépravé, névrosé ou bestial, des milieux décomposés, des êtres irresponsables ! Mettons à part, toutefois, *Comme tout le monde*, roman provincial qui est une manière de chef-d'œuvre. Mais, même dans ses récits les moins bons, il faut admirer le mouvement, l'imagination créatrice, le don d'inventer des héroïnes différentes de soi et de les renouveler. Depuis 1914 où elle a publié *Un Cancre*, qui contient de si belles descriptions de la campagne normande, le talent de romancière de Mme Mardrus a grandi, et sa langue, sans perdre toujours cette raucité qui lui est naturelle et n'est pas sans saveur, s'est singulièrement épurée. Presque tous ses romans sont maintenant des études d'enfants ou d'adolescents (1), écrits avec une tendresse qui gagne le lecteur, et beaucoup de finesse psychologique. (2)

La gloire future de Mme Colette (3) est une certitude aux yeux de pres-

(1) *Toutoune* est un roman exquis, l'*Ex-Voto* un indiscutable chef-d'œuvre.

(2) Autres œuvres : POÉSIE : *Occident* (1900), *la Figure de Proue* (1908), *Par Vents et Marées* (1912).
ROMANS : *Marie fille-mère* (1909), *l'Acharnée* (1910), *Tout l'Amour* (1911), *La Monnaie de Singe* (1912), *l'Inexpérimentée* (1912), *Douce Moitié* (1913), *Un roman civil* (1916). *Deux Amants* (1918), *L'âme aux trois visages* (1919).

(3) Mme Colette, née à Saint-Sauveur-en-Puisaye (Yonne), d'un père français et d'une mère belge, dont le père était mulâtre, a commencé d'écrire sous le pseudonyme de son mari, Willy ; on lui doit les *Claudine*. Les *Dialogues de bêtes*, parus, sous la signature « Colette Willy », sont de 1904. Divorcée, remariée en 1912 avec

que tous nos contemporains ; je ne partage pas tout à fait leur avis. Certes, si l'agrément de la langue, la science du rythme et des consonances, un sens merveilleux du monde visible et une adresse aiguë à rendre en toutes leurs nuances, et dans des paroles veloutées, ses plus âpres et ses plus pittoresques sensations, suffisaient, joints à un esprit facile et gouailleur, à faire un grand romancier, Mme Colette serait un grand romancier. Mais, jusqu'ici, il lui manquait le don de s'extérioriser et de composer.



Photo Manuel

COLETTE

Si l'on excepte, en effet, le récent *Chéri* (1920), et des fantaisies comme *Mitsou* (1919) qui ne passent guère le ton de *La Vie Parisienne*, Mme Colette n'a jamais su nous parler que d'elle-même. D'autre part, elle a souvent gâté ses lucides dons d'analyste en écrivant pour plaire, en pipant ses souvenirs, en *flirtant* avec son lecteur ; elle dose alors, sans souci de l'âpre vérité psychologique, un mélange de pudeur factice, de sensualité roublarde et de sensiblerie dont le charme est immédiat, mais qui, pas plus que la « beauté du diable » ne saurait résister au temps. (1)

Nullement spontanée, quoi qu'on croie, ni dans son admirable style travaillé (2), ni dans ses analyses personnelles, Mme Colette a réussi à se faire passer pour « instinctive ». « Instinctive », « soumise à l'instinct », telle fut, durant les quelques quinze premières années du siècle, la plus grande louange que les critiques semblaient pouvoir décerner à une autoresse. Je ne vois guère que Rémy de Gourmont

M. Henri de Jouvenel, elle a, depuis, adopté le pseudonyme « Colette ». Durant plusieurs années, Mme Colette a exercé au music-hall la profession de danseuse et de mime, dont on trouvera la trace littéraire dans certaines pages des *Vrilles*, et dans presque tout *l'Envers* et toute *la Vagabonde*.

(1) Est-ce auprès d'un Stendhal ou d'un Proust qu'on oserait la dire profond psychologue ? Est-ce même auprès d'un A. Daudet ou d'un Dickens qu'on accordera *de la vie* à ses pantins d'avant 1920 ?

(2) Voir tel aveu de « femme de lettres » dans *la Vagabonde* (1910).

qui ait su résister à l'engouement littéraire suscité par *la Retraite sentimentale* et *La Vagabonde*, et en apprécier exactement la portée.

Mme Colette a de l'esprit, — mais cet esprit boulevardier dont les racines ne sont pas profondes et qui risque de rendre exaspérantes dans l'avenir des pages que relèvent pourtant des beautés de style supérieures.

Nul, en effet, ne saurait songer à nier son merveilleux métier ni surtout cette prose rythmée, souple, charnelle, d'une câline et subtile sensualité qui, ajoutant à sa pittoresque mémoire, fait d'elle un rare et troublant styliste. Mais quel malheur qu'elle n'emploie point son instrument à nous jouer d'autre musique! Comment ne pas déplorer sa complaisance envers la turpitude, la bassesse, la méchanceté, — trop significative dans *Chéri*, son premier roman composé?... Ni Molière, ni Laclos, ni Lesage, ni Balzac, n'ont voulu peindre des enfants de chœur; mais dans leurs plus inquiétantes compositions, je ne sais quelle nuance, quelle démarche trahissait le moraliste et mettait en garde le lecteur. La sympathie égayée de Mme Colette est infiniment dangereuse et l'on ne peut regarder comme un chef-d'œuvre un livre où tout ce qui fait la seule valeur de l'homme est paisiblement bafoué.



GÉRARD D'HOUVILLE

Le rire d'un enfant, le parfum d'une fleur, l'ombre d'un arbre.... cela vaut la grande peine d'être né.

Gérard d'Houville

L'hérédité et le milieu, autant qu'un don naturel, devaient tourner Mme d'Houville [1] vers la littérature, encore que personne moins qu'elle ne soit femme de lettres : en vain la presse-t-on de réunir ses vers dispersés et parfois anonymes. Peut-être, d'ailleurs, aurait-on quelque déception à les lire en volume ; qui

(1) Née à Paris, (fille du poète José-Maria de Hérédia, d'origine cubaine), a épousé en 1896 M. Henri de Régnier ; a eu d'abord pour beaux-frères M. Pierre Louys et M. Maurice Maindron, puis M. Gilbert de Voisins et M. René Doumic.

sait si, à trop attendre, leur parfum subtil, mais point fortement personnel, ne s'est évanoui ? Mi-parnassienne et mi-mallarméenne, cette poésie indiquait une rare et naturelle science du vers et, à côté de pièces un peu vides ou obscures, il en était de charmantes.

Toutefois, c'est à ses romans (1) que Mme Gérard d'Houville doit sa célébrité. Les héroïnes de Mme d'Houville sont presque toujours de gentils animaux païens dont elle étudie les petites âmes de « voyou candide », « inconscientes et tendres », avec infiniment de grâce et d'allure. On pourrait se choquer, chez ce séduisant auteur, d'une sorte de « débraillé » de l'esprit, s'il n'était aussi adroitement *éludé* par sa distinction naturelle, son élégance d'écrire, par tout ce qui, chez Mme d'Houville, est « racé ». Elle a comme retrouvé cet art délicat de Mme d'Aulnoy et de Mme Leprince de Beaumont, cet art d'un siècle où l'on contait pour conter. Sa fantaisie est piquante, et toujours soutenue par son esprit lettré et orné ; son romantisme sentimental est atténué par une malice discrète et une classique sobriété d'expression. Il est dommage seulement que Mme Gérard d'Houville ne compose pas, qu'elle se laisse aller sans contrainte à son lyrisme descriptif et qu'elle n'ait jamais le courage de s'imposer des coupures. *Jeune Fille* (1917), par exemple, contient près de cinquante pages inutiles, et presque faussement poétiques.

Mme Marcelle Tinayre (2) n'avait pas vingt ans quand elle écrivit *Avant l'Amour*, qui parut en 1895 dans *La Nouvelle Revue* que dirigeait alors Juliette Adam. Sa célébrité date de *La Maison du Péché* (1902) et fut éclatante. C'est plutôt un homme de lettres qu'une femme de lettres ; jamais elle n'a songé à se raconter dans un roman ; elle ne dénude ni son corps ni son âme. Elle n'obéit pas seulement à l'inspiration, ne travaille pas seulement son


Photo Manuel

Marcelle TINAYRE

(1) *L'Inconstante* (1903), *Esclave* (1905), *le Temps d'aimer* (1908), *le Séducteur* (1914), etc.

(2) Née à Tulle (Corrèze). Autres romans : *La Rançon* (1899), *Hellé* (1900), *la Rebelle* (1906), *l'Amour qui pleure* (1908), *La Douceur de vivre* (1911), *La Veillée des Armes* (1915), *Perséphone* (1920), etc.

style, elle construit, elle prépare, elle délimite. Elle ne subit pas sa sensibilité, elle la dirige. Elle a de la méthode, sans raideur. Son style est souple et allongé.

Toutefois, ses romans sont fort inégaux, de même que ses sujets. On a coutume de regarder comme son chef-d'œuvre *La Maison du Péché*, mais on devrait convenir qu'une erreur de psychologie en vicie la fin. Aussi, préférè-je dans tout son œuvre, et bien qu'elle soit d'une conception moins puissante, la belle *Ombre de l'Amour* (1909), d'une analyse tendre, fine et forte, qui abonde en descriptions admirables et concises.

Mme Marcelle Tinayre n'a pas de génie, mais elle a un vrai talent.

Bien plus qu'aux parnassiens, Renée Vivien (1) a pris directement aux symbolistes, et elle abuse malheureusement de leur vocabulaire si désuet, comme de leur goût de la nuance et de l'estompé, poussé jusqu'à l'effacement. Il faut pourtant lui reconnaître une grâce languide et de la distinction, de l'harmonie, souvent un don heureux d'expression concise, et surtout une résonance profonde de l'âme qui tonifie parfois brusquement ce gris-perle évanescent : Renée Vivien a souffert cruellement de ne pas être comme tout le monde, et, cœur droit et sain, d'habiter un corps perverti, voué aux amitiés suspectes où se meurtrissait sa tendresse ingénue. Son inspiration est donc double : tantôt elle s'enorgueillit d'être celle qui peut s'avouer à elle-même : « L'art délicat du vice occupe tes loisirs », et qui chante « ses bien-aimées » ; tantôt elle soupire : « Mon cœur est las enfin des mauvaises amours », et souffre de se voir mise au *pilori*. Charles Maurras, pour des raisons littéraires, Jean de Gourmont, pour des raisons psychologiques, ont très bien vu que sa poésie « était plus mystique que sensuelle », et qu'elle avait « l'accent d'une conscience très religieuse, méthodiquement pervertie, mais qui garde la notion du mal moral ». C'est par ce *sentiment du péché*, très fort chez elle, que Renée Vivien a su trouver des accents durables.



Renée VIVIEN

(1) Pauline Tarn, en littérature Renée Vivien, était née à Londres en 1877. Elle savait beaucoup de langues, lisait le grec, voyagea énormément ; elle avait une petite maison à Mytilène, et l'on dit que sur ses derniers jours elle fit appeler un prêtre catholique : par dégoût de la vie, elle s'était laissée mourir de faim, en septembre 1909. — *Etudes et Préludes* (1901), *Cendres et poussières* (1902), *Evocations* (1905), *Flambeaux éteints* (1907), *Sillages* (1908). Posthumes : *Dans un Coin de Violettes* (1910), *Le Vent des Vaisseaux* (1910), *Haillons* (1910).

Mme Aurel est un essayiste rébarbatif, fin moraliste, mais peu souple. Fernand Divoire l'appelle justement « une timide violente et maladroite ». Sans câlinerie, ni grâce féminines, elle manque de tact, le sait, le veut peut-être, et s'en moque. Cette absence d'adresse, elle la porte dans la composition de ses livres, dans le style, dans le sujet, dans la façon d'aborder le sujet. *Le Couple* est un amas remarquable de richesses et d'inutilités : entre tant de pensées profondes et banales, elle n'a pas su choisir. On dirait que ses idées ne se clarifient pour elle qu'au fur et à mesure qu'elle les écrit. L'obscurité, si nourrie, de sa pensée s'aggrave de l'obscurité d'un style rauque, bizarre, où éclatent comme des éclairs des phrases brutales et lumineuses.

Enfin, le sujet de son éternel livre n'est pas de ceux qui flattent : elle y crie l'horreur de la « petite femme » chère à notre époque, y exalte la « dame », écrit non pas pour revendiquer les droits de la femme, mais pour qu'on rencontre plus souvent cet admirable individu double : *Le Couple.* Elle a des aveux aigus, des aperçus psychologiques et physiologiques d'une prodigieuse finesse ; elle a noté des vérités camouflées, — noyées hélas, dans du bizarre !

Du *Couple* (1911), de *La Semaine d'Amour* (1913), de *Voici la Femme* (1909), des *Saisons de la Mort* (1916), véritables mines riches et ténébreuses, on extrairait deux volumes de pages choisies de premier ordre.

Marie Lenéru (1) a écrit : « A quinze ans, j'étais la fille littéraire du Père Lacordaire ; à vingt-cinq ans, celle de Saint-Just et de Barrès : à trente, enfin, je ne me trompais plus. » C'est alors que Curel la mit, comme elle dit, « en branle ».

Elle écrivit *Les Affranchis*, pièce d'idées jouée à l'Odéon en 1911, qui eut un grand succès. Louée, discutée, Marie Lenéru intéressait autant sans doute par son infirmité que par son talent et son originalité.

C'est la seule femme de lettres qui se soit classée hors de pair au théâtre. Elle avait l'art d'animer ses personnages et de précipiter une crise, dépouillée des éléments inutiles. On eut le tort de la pousser trop « à songer au public », à choisir par conséquent des sujets où son insuffisance réaliste s'accuse : cette cornélienne était faite uniquement pour les sujets dénudés, les conflits d'âme et d'intelligence.

On ne peut guère appliquer le qualificatif de chef-d'œuvre qu'à ses *Affranchis*, pièce sévère, mais non pas froide, d'une sobriété acérée, d'une densité classique, d'une marche virile où, pour être dominée, la passion n'éclate pas moins âpre, et dont le style est dur et brillant comme un cristal taillé.

D'une haute intelligence, et merveilleusement douée pour l'introspection,

(1) Marie Lenéru, fille d'un officier de marine, petite-fille d'un amiral, naquit à Brest en 1875 et mourut de la grippe à la fin de 1918. A quatorze ans, elle devint complètement sourde et presque aveugle. Elle devait, trois ans plus tard, retrouver incomplètement la vue, mais ne retrouva jamais l'ouïe.

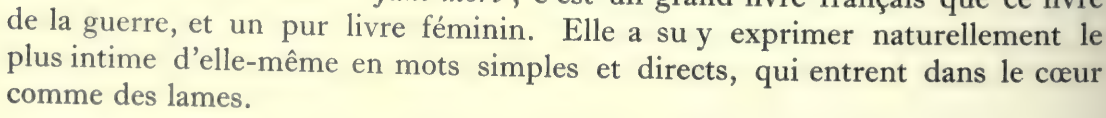
Marie Lenéru, forcée par son infirmité de se replier davantage encore sur elle-même, restera par ce *Journal* auquel elle ne venait que dans ses « migraines morales », qui n'était pas écrit « pour être publié », mais dont elle désirait « qu'il fût publiable ». D'une séduction moins immédiate que Marie Bashkirtcheff, Marie Lenéru retient par une autre qualité d'âme et même d'intelligence : passionnée de perfectionnement dès son enfance, elle nous frappe jusqu'à sa fin par son besoin d'absolu, sa violence intime contrôlée par la volonté et par cette persistance en elle de l'esprit catholique, même après qu'elle eut perdu la foi. Cette cornélienne, qui avait rêvé d'être carmélite, demeurait toutefois femme et s'avouait qu'elle eût préféré la séduction d'une élégante à « tout le talent et toute la laideur des Eliot et des Staël » (1).

La Poésie



Photo Boissonnas

JANE CATULLE-MENDÈS



Parmi les poétesses qu'il me reste à signaler, il faut compter, immédiatement après les plus grandes, Mmes Mendès, Cécile Périn, Perdriel-Vaissière, Harlette Gregh, Hélène Picard, Marguerite Burnat-Provins, Cécile Sauvage, Marie Noël, Jeanne Termier-Boussac, Amélie Murat.

Tournons-nous d'abord vers les amoureuses discrètes et les maternelles.

L'apparition des *Charmes* (1904), de Mme Catulle Mendès, excita un grand enthousiasme parmi les critiques. Dans le *Cœur magnifique* (1909), il y a moins de spontanéité, moins de grâce et plus d'habileté ; elle y fait preuve d'un vrai talent, mais qui ne sait se borner ; romantique du Parnasse, ses vers souples et travaillés coulent sans tarir ; elle-même a écrit : « Mon ivresse est sublime, ardente et monotone. » Pour moi, qui n'aime pas beaucoup non plus ses recueils de souvenirs, Mme Mendès reste l'auteur d'un ouvrage à la vérité unique : *La Prière sur l'Enfant mort* ; c'est un grand livre français que ce livre de la guerre, et un pur livre féminin. Elle a su y exprimer naturellement le plus intime d'elle-même en mots simples et directs, qui entrent dans le cœur comme des lames.

(1) Autres drames : *Le Redoutable* (1912), *La Triomphatrice* (1918), *La Paix*. Elle laisse un Essai sur *Saint-Just* et des pièces inédites.

Mais voici trois poétesses qui, à l'époque où les femmes étaient ivres de ce qu'elles appelaient « la vie », n'ont pas cru sacrifier leur art en nous montrant des visages français et des gestes discrets, parents de ceux de la princesse de Clèves et de Madeleine de Nièvre.

Mme Cécile Périn, dont les meilleurs livres sont *Les Variations* (1) et *La Pelouse*, ne fut pas d'abord sans subir l'entraînement noaillien ; elle aussi a porté « sa jeunesse ainsi qu'un don divin », elle « a aimé la vie inexprimablement » ; elle a crié : « Je vous exalterai, mes yeux, ciel de mon âme », mais bien vite elle a cherché sa voie et son inspiration dans ses doux devoirs, elle a chanté « la joie de vieillir à deux » ; mère, enfin, elle s'est penchée sur son enfant. Sans splendeur, sa poésie est fine et délicate.



Photo Boisonnas

Cécile PÉRIN

Bretonne et femme de marin, Mme Perdriel-Vaissière a dit les tristesses de *Celles qui attendent* (1907), sans même espérer qu'on leur soit fidèle, et, qui, tentées et déchirées, se gardent pures ; dans *La Lumière fut* (1911), tour à tour mystique et maternelle, la poétesse reste infiniment touchante, et atteint même à l'originalité. Cet art est tendre et distingué.



Photo Pirou

Mme PERDRIEL-VAISSIÈRE

Il faut regretter que Mme Gregh n'ait plus rien publié des vers qu'elle a écrits, depuis ce recueil des poésies composées par elle entre vingt et vingt-quatre ans et qu'elle a intitulé *Jeunesse* (1907). Troubles de l'adolescence, beautés paisibles de la nature, sérénité de la vie d'épouse, méditations sur la vie humaine sont les principaux thèmes qu'elle développe avec talent.

Mmes Hélène Picard, Burnat-Provins, Marie Dauguet, Valentine de Saint-Point, Cécile Sauvage, Henriette Sauret, ont moins de discrétion. Ce sont les « amantes de la vie ».

Mme Hélène Picard a connu toutes les louanges, depuis celles de Faguet jusqu'à celles de Marc Lafargue. Et l'Académie l'a couronnée avec transport.

(1) Née à Reims en 1877. *Vivre* (1906), *Les Pas Légers* (1907), *Les Variations du Cœur pensif* (1911), *La Pelouse* (1914), *Les Captives* (1919), etc.

Je ne songe, quant à moi, à nier ni la personnalité sympathique, ni l'intensité de sensations, ni l'heureux naturel de cette romantique attardée et luxuriante, ni une sorte d'ingénuité assez touchante. Mais il lui manque, à mes yeux, d'être *une artiste*. Certes, Mme Hélène Picard avait un génie aimable, fait pour la poésie des choses familières et le touchant lyrisme des champs et des bois, tel qu'on le découvre dans *Les Lauriers sont coupés*, ou dans *Nous n'irons plus au bois*. Une critique imprudente l'a déchaînée vers des *Fresques*. On aime surtout, en général, son *Instant Eternel* (1906).



Hélène Picard

Mme Marguerite Burnat-Provins n'a pas excité moins d'enthousiasme avec certains de ses poèmes en petites proses rythmées. *Le Livre pour toi* (1907), sensuel jusqu'à la brutalité, est probablement l'un des ouvrages de femmes les plus hardis qu'on ait publié, mais il n'est pas pervers, et ses pièces courtes, condensées autour d'une pensée ou d'une image, sont parmi les meilleures qu'elle ait composées. Dans son œuvre abondant, inégal, bavard et monotone, mais qu'anime un vif et minutieux sentiment de la nature, *Le Livre pour toi*, *Le Cantique d'Eté*, *Le Chant du Verdier* sont les meilleurs recueils.

Mme Marie Dauguet, qui débuta par *La Naissance du Poète* en 1897 (1), est une des victimes de la mode frénétique qui sévissait au début du XXe siècle. Ecrivant vingt ans plus tard, et échappant à cette contagion de Mme de Noailles (qui, sur son tempérament fruste et fort, eut des effets déplorables), Mme Marie Dauguet aurait été sans doute notre meilleur poète bucolique.

S'il était bien certain que Mme de Saint-Point (2) fût une poétesse, c'est à la suite de Mme Dauguet qu'il faudrait la nommer, car elle aussi elle appartient à l'école du Tout-Pan ou Tutu-Panpan, et l'on n'a pas oublié ses conférences en l'honneur de la Luxure. Mais je m'étonne encore que ses vers secs, durs, mal rythmés et prétentieux, brutaux mais sans force, aient pu trouver des admirateurs qui ne fussent pas des pince-sans-rire.

Nous rattacherons aux amoureuses de la vie et de la terre Mme Cécile Sauvage (3), non sans saluer en l'auteur de *Tandis que la terre tourne* (1910), une des premières parmi nos jeunes poétesses. Hantée par le phénomène de l'éclosion, elle le chante en elle et autour d'elle d'une façon juste et spontanée,

(1) *A travers le Voile* (1902), *Par l'Amour* (1906), un récit de voyage, *Clartés* (1907), et enfin deux autres recueils de vers, *les Pastorales* (1908) et *l'Essor Victorieux* (1911).

(2) *Poèmes de la Mer et du Soleil* (1905), *Poèmes d'Orgueil* (1908), *la Soif et les Mirages* (1912), *Poèmes-drames idéistes* (1917) et quelques romans incohérents et maniérés.

(3) Il faut admirer, dans son premier volume : « l'Ame en bourgeon », véritable poème de la grossesse, d'une rare saveur.

et sans le réduire à cet anthropomorphisme génésique particulier à Mme Dauguet. Malheureusement, les admirateurs de Mme Sauvage ont été déçus par *Le Vallon* (1913). Le livre est gris et ennuyeux.

Violente, âpre à vivre, se montrait aussi dans ses vers en 1907, Mlle Jehanne d'Orliac, qui, depuis, s'est fait un nom dans le roman. Il y a du talent, de l'imagination, une sensibilité pittoresque dans *Les Murmures*, *Les Chants*, *Les Cris*, mais beaucoup de heurts et de désordre!



Jehanne D'ORLIAC

Du désordre, on en trouvait dans le premier recueil de Mme Henriette Sauret, *Je respire* (1914), tentative neuve de lyrisme scientifique, appliqué au corps humain, mais quelle joie de vivre, quel don d'images neuves, suggestives, que de richesses dans cet art direct dont on pouvait déjà tant espérer! Il faut rendre justice également, en dehors de toute opinion politique, à ses recueils de guerre. En vers rudes, essoufflés, souvent semblables à de la prose hachée, en vers directs, comme *dictés* en elle par la révolte de l'amoureuse, de l'humanitaire et de la fervente de « la vie », Mme Sauret a maudit la guerre détestée des épouses. Dans *Les Forces détournées* (1917), et *L'Amour à la Géhenne* (1919), son vers vit, émeut, révolte même, et on ne l'oublie pas ; cette poétesse se distingue de tant d'autres par le *tempérament*.

A l'opposé de tout ce lyrisme excessif, il faudrait placer le courant spiritualiste ou catholique : ce n'est pas par sa *Vie Nuancée* (1915), que Mme Lucie Faure-Goyau a marqué sur son temps ; mais Mlle Marie Noël doit nous arrêter. Cette poétesse inégale et surprenante qui compose depuis 1907 et qui débuta dans *La Revue des Deux-Mondes* avant la guerre, a publié en 1920 seulement un recueil *Les Chansons et les Heures* entièrement achevé dès 1914, et qu'ont admiré en même temps les critiques les plus différents. Le lyrisme de Marie Noël n'est jamais *direct*, ou bien, si elle se raconte, c'est sur un ton de chanson qui, volontairement, déroute. Cet art ne doit rien à la culture, on dirait que pour lui la Renaissance n'a pas existé. Il est catholique comme les églises gothiques.

Il semble que la poétesse ait parfois hérité de Villon, sans le savoir, un réalisme sobre, un mètre âpre et puissant, en même temps que sa voix enfantine, sa foi totale, son vers soudain liquide. C'est souvent un grand poète.

Mme Jeanne Termier-Boussac, qui eut l'honneur, à vingt-et-un ans, d'une préface de Léon Bloy, publiait en 1909 un sombre recueil de vers baudelairiens, *Derniers Refuges*, qui ressemble à une nuit trouée d'éclairs. Elle a fait paraître en 1920 des *Poèmes*, poèmes de son veuvage, de sa foi meurtrie et reconquise.

Ils sont d'une forme mûre et dominée, d'une volontaire et émouvante sobriété.

L'œuvre d'Amélie Murat est plus important. [1] Ses *Bucoliques d'été* ont des parties admirables. Sa muse est sans apprêts, grave et tendre, rustiquement mais noblement drapée. M[lle] Amélie Murat, qui est d'origine auvergnate, est la première femme que l'on puisse comparer au poète forézien, Louis Mercier. Elle a son vers plein et ferme, son lyrisme noble et simple, sa grandeur discrète, mais la foi, chez elle, âme pourtant *pétrie* de catholicisme, est plus tremblante.

M[me] Claire Virenque avait une jolie voix cristalline comme son âme pure, fine et suavement fervente. Et ses vers d'amour même sont spiritualisés par un accent digne et comme virginal. Ses pièces mystiques sont d'un art distingué, tendre, dont la naïveté délicieuse évoque à la fois saint François d'Assise et saint François de Sales. M[lle] Emilie Arnal n'a pas cette élégance spontanée, cette musicalité instinctive. Pourtant, sa belle âme forte et limpide et sa franchise suppléent à son manque d'art et font aimer sa plainte. Elle a publié en 1909 un roman solide et honnête : *Marthe Brienz.*

Il faut citer encore M[lles] Jean Balde, Marthe Dupuy *(L'Idylle en Fleurs)* ; Hélène Séguin *(Le Soleil sur le Toit)* ; Jeanne Bernard-Arnoux *(Le Jardin des Roses)*; Marie-Louise Vignon *(Chants de Jeunesse)*, Lya Berger.

A ces poétesses discrètes et sentimentales, ajoutons M[me] Marguerite Comert *(Comme on pleure à vingt ans*, 1896*)*; Annie Perrey *(Voici mon Cœur*, 1907) M[me] Marguerite Henri Rozier *(Celle qui passe*, 1911*)* ; M[me] Nervat qui, en collaboration avec son mari, publia en 1900 *Le Geste d'Accueil*, puis *Les Rêves unis ;* Antonine Coulet, enfant prodige dont la précocité n'a su aboutir qu'à la banalité régulière de *L'Envolée* (1914) ; M[lle] Sandy ; la duchesse de Rohan, bien connue par la ferveur avec laquelle elle sert la poésie ; M[me] Basset d'Auriac ; M[lle] France Darget qui a publié en 1901, sous les auspices de Sully Prud'homme, ses premiers vers. Lucienne Gaulard-Eon et Adrienne Blanc-Peridier ont écrit des poèmes patriotiques ou guerriers, d'un art classique.

J'arrive à des Muses plus intellectuelles ou visuelles que sensibles : Nicolette Hennique *(Des Rêves et des Choses*, 1900*)*, savante parnassienne tournée vers l'antiquité ; M[me] Anne Osmont, une naturiste qui, avec quelques retours romantiques dans la forme, est aussi une parnassienne ; M[lle] Elsa Koeberlé, dont la grâce se souvient de Mallarmé et recherche les demi-teintes : *La Guirlande des Jours* (1900). Mallarméenne, encore, M[lle] Galzy.

Mallarméenne aussi, la poésie subtile, complexe, délicieusement obscure et un peu fade de M[me] Jean Dominique *(Le Puits d'Azur*, 1912). M[me] André

[1] *D'un Cœur Fervent* (1909), *Le livre de Poésie* (1910), *Humblement sur l'autel* (1919), *Les Bucoliques* (1920).

Corthis a subi l'ascendant d'Henri de Régnier dans *Gemmes et Moires* (1906). Elle n'a pas publié d'autres vers et doit sa notoriété à ses romans.

De Samain et de Régnier, nous rapprocherons *Les Tablettes de Cire* de Mme de Brimont (1913), et plus précisément de Mallarmé ses *Mirages* (1919) comme Mme Roger de Nereys : *Des Brises qui venaient de Paros* (1919). Art terriblement intellectuel que celui de Mme Laurent-Evrard (comtesse de la Baume, morte en 1912) qu'admirait Rémy de Gourmont et qui rappelle celui de Marie Krysinska ; plus intellectuelle encore, la dadaïste Céline Arnauld. Mme de Magallon est éloquente ; Mme Jacques Trève *(Rêves d'Avril*, 1902) a de la facilité naturelle et un métier acquis. Ce sont des fragments d'un poème philosophique (ou métaphysique), *Le Nocturne Inconnu*, que Mme Danyl-Helm a présentés dans ses *Préludes*, chaleureusement préfacés par Anatole France.



Baronne DE BRIMONT

Je cite encore Mmes Berthe Reynold *(Les Rais Prestigieux)* ; Adrienne Lautère, que sa connaissance imparfaite du génie de notre langue gêne pour exprimer toute sa pensée ; Barrère-Affre ; Jeanne Leuba et ses tableaux indochinois ; Jeanne Dortzal, qui est très douée, s'est essayée dans tous les genres mais me paraît manquer de personnalité (1).

Hélas ! comment signaler toutes les poétesses ? Entre la baronne de Baye, parnassienne qui ne laisse pas à ses heures d'être tendre, ardente et langoureuse *(Grisailles et Pastels)*, et Mlle Simone de Caillavet *(Les Heures latines)*, en passant par ces deux mortes, la tendre Sahuqué *(Le Chemin solitaire)*, ou l'ardente Delebecque *(Je meurs de soif auprès de la Fontaine*, 1907*)*, il resterait bien des noms à indiquer, bien des œuvres à classer. Il faut limiter ce choix.

Le Roman

Parmi les romancières qui se sont révélées pendant les dix premières années de la période qui nous occupe, celles que la critique ou le public a le plus favorisées sont Mmes Leconte de Nouy, Claude Ferval, Myriam Harry, Gabrielle Réval, Colette Yver et Reynès-Monlaur.

M. de Bonnefon a très joliment dit, de Mme Leconte de Nouy, qu'elle est « une Précieuse sans ridicule ». Ses romans sont fort inégaux, mais *Amitié*

(1) *Vers sur le sable* (1899), *Vers l'Infini* (1904), *Le Jardin des Dieux* (1908), *Sur les Toits bleus du Ciel* (1912), etc.

Amoureuse, malgré des longueurs et des afféteries, reste une œuvre exquise, d'une psychologie fine et idéaliste mais juste, et peut-être supérieure, en vérité, au *Temps d'aimer*, sans en avoir pourtant la jolie écriture. Ce roman par lettres, dont le succès a été et reste prodigieux, a déjà tout l'intérêt d'une étude de mœurs périmées, tant les mœurs ont changé depuis vingt-cinq ans et tant elles sont ici légèrement, mais judicieusement évoquées. *L'Amour est mon Péché* est une bonne peinture des milieux aristocratiques anglais, et dont les hardiesses s'entourent de pudeur.

Comme Mme Leconte de Nouy, Mme Claude Ferval (la baronne de Pierrebourg) s'est consacrée aux âmes de salons. Il y a bien de l'ironie discrète dans *Vie de Château*, mais toutes mes préférences vont au *Plus fort* (1903), qui est certainement l'œuvre la plus puissante de Mme Ferval ; cette histoire d'un pieux jeune homme, pris entre son amour coupable et sa foi, est comme le pendant de *La Maison du Péché*, et si Mme Ferval n'a pas le style velouté, rythmé et sensuel de Mme Tinayre, elle montre une connaissance bien plus fine et plus nourrie des vraies réactions d'un cœur mystique.


Photo Taponnier

Gabrielle Réval

Le premier roman de Mme Gabrielle Réval, *Les Sévriennes* (1900), où l'on voulut voir un livre à clef, fit sa fortune littéraire ; le mérite du livre, le petit scandale qu'il causait, les documents qu'il apportait sur un milieu mal connu, la curiosité qu'on avait de cet animal encore mal connu, « la jeune fille qui travaille », lança l'ouvrage et les suivants. Mme Reval, avant d'aborder le roman psychologique ou le roman historique, s'est longuement consacrée, en bonne féministe, aux milieux où les femmes luttent pour gagner leur vie. Il y avait encore une psychologie un peu conventionnelle dans ses premiers livres ; mais déjà du mouvement, un joli sens descriptif, et ce don de conter qui entraîne à sa suite le lecteur (1).

Mme Myriam Harry, petite-fille d'un Israélite, fille d'un Juif russe orthodoxe converti à l'anglicanisme et d'une doctoresse allemande, élevée à

(1) *Lycée de jeunes filles*, *Lycéennes*, *La Cruche cassée*, *Le Royaume de Printemps*, *Les Camps-Volantes de la Riviéra*, *La Bachelière*, etc.

Jérusalem dans une vieille maison sarrazine, parlant l'anglais, l'allemand, l'arabe, fut emmenée à quatorze ans en Allemagne, envoyée à dix-sept ans en France ; elle a voyagé non seulement en Europe et dans le sud de l'Afrique, mais aux Indes, à Ceylan, en Indo-Chine ; imaginez quels mémoires intéressants pourra nous donner, sous le nom de Siona, cette autoresse « française », et combien le miracle de notre langue et de notre civilisation sera nécessaire pour ordonner littérairement ce chaos.



Photo Taponier

Myriam HARRY

Myriam Harry au moment de la "Conquête de Jérusalem"

La langue de Mme Harry n'est pas toujours très pure ; et il n'est pas vrai que Jules Lemaître « l'ait exorcisée du romantisme », mais n'aurait-ce pas été la dépouiller de ses éléments essentiels ? *La Conquête de Jérusalem* (1905), son œuvre maîtresse, est mal composée et d'une psychologie sommaire, mais c'est une sorte d'épopée en prose, « un livre de poésie sensuelle et de fièvre, étrangement luxuriant ». (Jules Lemaître.) Les autres romans [1] de Mme Harry ont moins de qualités, mais on lira avec émotion et attrait ses souvenirs romancés, d'une sensibilité émue, d'une observation prompte et imagée.

Mme Reynès-Monlaur, mal connue des lettrés, bien que Maurras et Faguet, tour à tour, lui aient reconnu « le respect de la langue », est aimée du public catholique (*Le Rayon* (1902) atteint aujourd'hui la 114e édition). Elle possède une intelligence ferme, une psychologie pénétrante, une émotion haute et sereine, et le sens de la composition joint au don descriptif. Il faut lire ses *Autels Morts.*



Photo Piro

Colette YVER

Mme Colette Yver [2], à l'encontre de Mme Réval, n'est pas féministe ; c'est une catholique et une traditionaliste, dont presque tous les romans développent des thèses : non sans talent, mais quelquefois avec une outrance, une vision limitée, qui nuisent à la fois à la vérité de ces thèses et à la valeur psychologique du récit. D'ailleurs, elle compose bien, fait *vivre* ses personnages et sait peindre des milieux différents.

[1] *L'Ile de Volupté* (1907), *Madame Petit-Jardin* (1909), *La Petite Fille de Jérusalem* (1914), *Siona chez les Barbares* (1917), etc.

[2] *Les Cernelines, Princesses de Science, Le Mystère des Béatitudes, Les Dames du Palais*, etc.

Voici deux autres romancières spiritualistes : M[me] Jacques Morian *(Le Tournant)*, et Isabelle Kayser, née en Suisse en 1867 *(Marcienne de Flue)*.

M[lle] Pierre de Coulevain et M[lle] Mathilde Alanic se sont surtout donné pour tâche d'écrire pour les jeunes filles. Pierre de Coulevain a observé les Américaines, et ses études psychologiques sont nettes, fouillées, un peu trop optimistes, mais adroites et animées. Après *Noblesse Américaine* et *Eve Victorieuse*, elle a publié un livre d'observations plus personnelles, *Sur la Branche ;* puis *L'Ile Inconnue*, étude de l'âme anglaise. Un peu conventionnelle, mais avec de charmants dons de conteur, M[lle] Alanic s'est efforcée de peindre la vie de près, à la manière anglaise, en *choisissant* la vérité. La plupart de ses livres sont des analyses du cœur féminin. A sa suite, mais plus conventionnelles encore, il faut citer d'autres « romancières pour jeunes filles » : M[mes] Champol, Guy Chantepleure, Jean de La Brète, Jeanne Schultz.



Mathilde ALANIC

M[me] Jehan d'Ivray *(Le Prince Mourad)* s'est spécialisée dans le roman de mœurs turques, égyptiennes ou arabes. Elle écrit avec facilité et conte avec agrément. M[me] Claude Lemaître (1) est surtout l'auteur de *Cadet Oui-Oui*, idylle populaire contée avec un très grand charme et qui présente avec verve les mœurs des marins et des mareyeurs du Portel. Les deux sœurs d'Ulmès, Renée et Tony, ardemment féministes, révoltées par certaines conventions sociales, ont fait passer dans leur œuvre le reflet de leurs préoccupations, de leur pitié pour leurs sœurs, si désarmées devant l'amour et la vie. *Vierges faibles* et *Sybille femme* constituent leur roman le plus remarqué ; Renée devait l'achever seule : *Sybille mère*. Elles sont mortes l'une après l'autre pendant la guerre. M[me] Camille Pert, dans la lutte qu'elle a entreprise contre certaines plaies honteuses de l'humanité, confond la satire et l'exhibitionnisme : on connaît sa *Petite Cady* et les différentes « suites » de ce roman ; *Les Florilèges*, *L'Autel*, eurent un succès de scandale.

De M[me] Bulteau, dont les essais, signés « Femina », sont de premier ordre, il a paru, sous le nom de Jacques Vontade, deux récits, *Les Histoires amoureuses d'Odile*, et la curieuse *Lueur sur la Cime*, œuvres de moraliste plus qu'ouvrages romanesques proprement dits, car M[me] Bulteau n'était pas un romancier-né. La baronne Deslandes, sous le pseudonyme « Ossit », et la baronne Hélène de Zuylen de Nyevelt (2) ont écrit aussi des romans.

(1) *Les Chimères* (1909), *Le Bon Samaritain* (1910), etc. — (2) *L'Impossible Sincérité*, *L'Enjôleuse*.

C'est entre 1904 et 1909 que se placent les débuts d'une des plus brillantes parmi nos jeunes romancières; Mme André Corthis *(Le Pardon prématuré, Pour Moi seule, Sa vraie femme)* a le don d'invention et de construction, et l'adresse d'étudier les mœurs tout en analysant une crise intérieure. Il y a chez elle une sorte de chaleur brève qui fait penser parfois à du Noailles qui serait très ramassé ; et ce que son art a de serré rachète le romanesque ou l'exotisme de certaines de ses situations.



Photo Taponier

André Corthis

Mme Camille Marbo *(La Statue voilée* etc.*)*, a débuté à moins de vingt ans, manque d'*art*, mais sait décortiquer minutieusement la psychologie d'un être, et son réalisme est sobre.

Divinatrice, et susceptible de ces *éclairs* dont la psychologie anglaise abonde, Mme Laurent-Evrard *(Une Leçon de Vie)* enregistre trop de menus faits et ne sait rien sacrifier.

Plus intéressée par les faits sociaux et leurs répercussions que par un conflit tout intérieur, Mme Cruppi doit être placée dans le même groupe que Mmes Harlor et Marie Laparcerie, Yvette Prost, et Simone Bodève. Elle a débuté en 1905 avec un roman, *Avant l'Heure*.

Photo Manuel

Harlor

Mlle Harlor s'est fait connaître d'abord comme journaliste pendant dix ans ; vers 1908, elle a publié *Le Triomphe des Vaincus*, roman d'une force d'évocation et d'imagination assez rare chez une femme, puis *Tu es Femme* (1913). Mlle Marie Laparcerie [1] débute en 1909 avec un roman un peu traînant, mais non sans finesse, *La Comédie douloureuse*.

Mme Landre publie en 1905, *La Gargouille*, mélancolique récit naturaliste, plein d'une pitié brutale. Ses deux meilleurs romans sont *Bob et Bobette*, étude des enfants de deux filles de bas étage, qu'anime une pitié sincère, et *Où va l'Amour?* pages farouches, vibrantes, aveux singulièrement aigus. Il manque à Mme Landre d'écrire lentement et de composer avec soin, mais on ne peut nier sa facilité. C'est en outre une humoriste.

[1] *Un inconnu passa* (1918), *La Fête est finie* (1919), etc.

Réaliste aussi, Mme Simone Bodève s'est attachée à des personnages d'âme plus profonde et de vie plus réglée ; après *Clo* et *Son Mari*, *La Petite Lotte* fourmille de personnages vrais, frappants. Enfant du peuple, autodidacte, Simone Bodève a tous les défauts de l'autodidacte, surtout quand elle veut philosopher. Mais quel regard profond et direct elle avait su jeter autour d'elle! Je dis « avait », car elle est morte pendant la guerre, épuisée de travail. Pour connaître l'existence des ouvrières et des employées à Paris au début du xxe siècle, il faudra recourir à la première partie de *La Petite Lotte* et à ses études sur *Celles qui travaillent* (1913).

A la suite de Simone Bodève, on placerait Marguerite Audoux, cet autre autodidacte qui, tout en continuant son métier de couturière, a romancé de touchants souvenirs d'enfance et d'adolescence : *Marie-Claire* (1910). Mais le « métier » de Marguerite Audoux, écrivain, n'est pas inégal comme celui de Simone Bodève : ses récits de *L'Atelier de Marie-Claire*, sont discrets, racontés d'une voix douce et cristalline, dans une fine grisaille française, et peu à peu l'on est pénétré par cette tristesse « étale », par cet accent si poliment déchirant. Octave Mirbeau et Charles-Louis Philippe admiraient l'art de Marguerite Audoux.

Cette intégration du roman anglais (de seconde zone) dans notre littérature d'imagination, qu'a tentée Mlle Alanic, il me semble que Mlle Yvette Prost (1) l'a réalisée. Ses romans émouvants et honnêtes sont la vie même. Elle a ce don de familiarité, cet humour intime, ce don de la vie intérieure, des romanciers anglais. Yvette Prost s'intéresse surtout aux enfants pauvres, aux *Vies manquées*, et limite son observation à la province. Ses débuts sont de 1907.

Mme Lucy Achalme, est aussi une romancière provinciale attachée à sa région ; elle a publié en 1908 un admirable roman de mœurs auvergnates *Le Maître du Pain*, qui présente ces communautés de famille dont la persistance en Auvergne est un fait si peu connu ; c'est un des livres les plus solides et les plus gravement émouvants que l'intelligence féminine ait produits.

Née dans l'Afrique française du Nord, Mme Magali Boisnard nous a donné des récits algériens (2). Son premier livre est de 1907.

De 1910 à 1914, nous voyons débuter : dans le roman plus proprement psychologique, Mmes Claude Varèze, Pernette Gille, Annie de Pène, Madeleine André-Picard, Jeanne Broussan-Gaubert, Lucie Paul-Marguerite, Jeanne Galzy, Claude Sylve, Madeleine Paul, Andrée Viollis ; dans le roman de mœurs, Odette Keun, Neel Doff, Jeanne Marais, Marion Gilbert, Jean Balde ; dans le roman à thèse, Louise Compain, Odette Dulac, Pauline Valmy, Noel Francès.

(1) *Salutaire Orgueil*, *Catherine Aubier*, etc.
(2) *Les Endormies*, *l'Alerte au Désert*, *Maadith*. (Poème : *le Chant des Femmes*, 1917.)

Retenons de Claude Varèze qui a de l'avenir, cette forte étude d'un adultère en province, *La Route sans Clocher* (1914). De M[me] Pernette Gille, *Un Amour.*

M[me] Annie de Pène, morte en 1918, débuta en 1908 par des fantaisies dialoguées *(Pantins modernes)*. Son meilleur livre est assurément *Confidences de Femmes* (1914) ; encore influencée par Colette Willy, Annie de Pène y est pourtant bien elle-même ; il y a de la poésie, de la passion, de la malice, de l'émotion dans ses *Confidences,* il y a surtout de la finesse. En 1916, Annie de Pène publia *Sœur Véronique*, où l'influence de Marguerite Audoux est prépondérante.

C'est un roman d'adolescente que le très agréable *Criquet* (1913) de M[me] Andrée Viollis, et qui fait regretter que son auteur se soit surtout consacrée au journalisme [1] ; et ce sont de délicates études de l'âme enfantine que les récits de M[me] Hankes-Drielsma de Krabbé, *Le Partage de la Lune* (1914).

On pourrait rapprocher d'Annie de Pène, pour la gracieuse féminité de ses premiers romans, *(Josette Chardin, Reviendra-t-il)*, M[me] Broussan-Gaubert, si ses derniers récits ne marquaient un effort vers des réalisations plus importantes.

On ne doit à M[lle] Galzy, outre sa *Femme chez les garçons* (1919), qu'un roman, travaillé et annunziesque, *L'Ensevelie* (1912)*;* voici, de M[me] André-Picard, une étude féminine, *Mesdames Balmain* (1910) ; de M[me] Claude Sylve (M[lle] de Levis-Mirepoix), un essai mystique, *La Cité des Lampes* (1912).

Citons encore M[me] Madeleine Paul *(La Porte sombre) ;* M[me] Henriette Besançon *(L'Absente,* 1913*)* ; Camille Mallarmé *(Mon enfant ma sœur, la Casa Secca)*.

M[me] Lucie Paul-Margueritte a publié divers romans, dont *Le Singe et le Violon* (1918) qui a, dans l'observation, une âpre sobriété. Elle est plus banale dans ses Impressions et ses Dialogues.

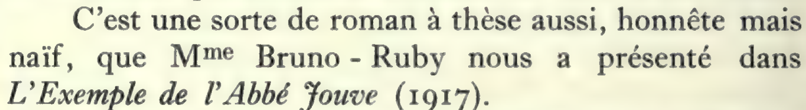
Il faut retenir M[lle] Jean Balde *(Les Ebauches, Les Liens)*, M[me] Neel Doff, Hollandaise, pour quelques récits déchirants et sobres : *Jours de Deuil, Contes farouches, Keetje.*

M[me] Odette Keun est aussi un romancier de mœurs, fort remarquable : cosmopolite et libre-penseuse, sa passion de la liberté va jusqu'à la frénésie. Elle n'écrit pas bien, mais elle a un tel tempérament d'écrivain qu'elle s'impose malgré tout au lecteur. *Une Femme moderne* est comme un énorme sanglot de l'âme et de la chair. Après un premier roman en 1914, *Les Maisons sur le Sable*, elle a publié *Mesdemoiselles Daisne, de Constantinople* (1918), *Les Oasis dans la Montagne* (1920). M[me] Marion Gilbert, normande, est une régionaliste *(Du Sang sur la Falaise,* 1913, *L'Amour de la Blonde,* 1920*)*. M[lle] Jeanne Marais, morte à trente ans, avait, outre tant de romans pimentés et grivois, publié *Amitié*

[1] M[me] Viollis a publié aussi, en collaboration avec son mari, *Puycerrampion* (1911).

allemande, un mois avant la guerre : un livre presque prophétique, que la critique laissa passer inaperçu.

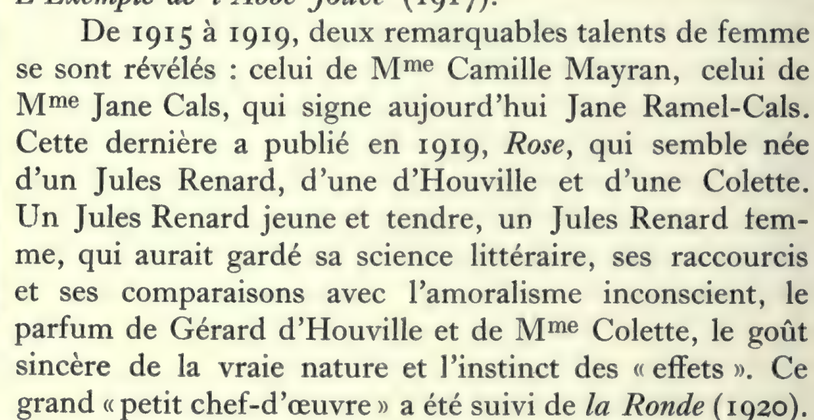
Durant la même période, nous trouverons les débuts de quelques romancières qui écrivent pour soutenir des thèses féministes ; telle Mme Louise Compain (*La Vie tragique de Geneviève*, et *L'Amour de Claire*, 1914) ; Mme Pauline Valmy qui, dans *La Chasse à l'Amour* (1913), défend l'amour libre sans pourtant condamner le mariage. Telle encore Mlle Noël Francès, catholique qui, dans ses *Entravées* (1911), en commentant la Genèse et le Nouveau Testament, justifie son féminisme. Telles enfin Mlle Odette Dulac, dont chaque livre tend à revendiquer un droit ou à mettre en vedette une idée : *Le Silence des Femmes* (1912), *La Houille rouge* (1916) et l'âpre Mme Marx, qui débute en librairie en 1920 avec *Femme*.



C'est une sorte de roman à thèse aussi, honnête mais naïf, que Mme Bruno - Ruby nous a présenté dans *L'Exemple de l'Abbé Jouve* (1917).



Jane Cals



De 1915 à 1919, deux remarquables talents de femme se sont révélés : celui de Mme Camille Mayran, celui de Mme Jane Cals, qui signe aujourd'hui Jane Ramel-Cals. Cette dernière a publié en 1919, *Rose*, qui semble née d'un Jules Renard, d'une d'Houville et d'une Colette. Un Jules Renard jeune et tendre, un Jules Renard femme, qui aurait gardé sa science littéraire, ses raccourcis et ses comparaisons avec l'amoralisme inconscient, le parfum de Gérard d'Houville et de Mme Colette, le goût sincère de la vraie nature et l'instinct des « effets ». Ce grand « petit chef-d'œuvre » a été suivi de *la Ronde* (1920).

Le talent de Mme Camille Mayran est plus volontaire, et à peine féminin, comme sa sensibilité. Mme Mayran n'a pas de charme, mais elle a de la force, de la certitude. En 1918, elle a publié deux longues nouvelles, *L'Histoire de Gotton Conixloo*, — suivie de *L'Oubliée* qui me semble presque la perfection dans la sobriété, une sobriété à la Mérimée. Mme Camille Mayran est la petite-nièce de Taine. Il faut beaucoup attendre d'elle.

Mme Blanche Vogt comprend le roman sous la forme d'une confession directe : *Amour socialiste* (1919) est un livre d'une ironie âpre et étincelante, où il y a du mouvement et un vif sentiment de la nature.

Mme Faure-Favier conte pour conter ; sa grâce et son imagination la servent dans une fantaisie comme *Les Choses qui seront vieilles* (1919), et surtout dans son œuvre de début, *Six Contes et deux Rêves* (1918).

D'abord intéressée par le théâtre, Mlle Jehanne d'Orliac s'adonne depuis

quelques années au roman ; psychologue remarquable, elle l'est davantage dans la biographie que dans la fiction ; son étude sur Mme de Maintenon (en préface à son roman *Madeleine de Glapion*, 1919), est excellente. Ses romans, au contraire mal composés *(Vers Lui*, 1918 ; *Un Grand Blessé* 1917), inégaux et amers, témoignent d'une imagination créatrice, inapte toutefois à se maîtriser.

La guerre ne joue qu'un rôle épisodique dans les livres de femmes, soit qu'elle fournisse le point de départ de l'intrigue, ou sa conclusion, soit qu'elle nous plonge dans l'atmosphère de l'arrière. Mme Marguerite Henry-Rozier, avant d'étudier en 1919 l'âme d'un enfant, *Gilbert Tiennot*, a pourtant peint *Le Chagrin sous les vieux toits*. Mme Yves Pascal a évoqué la petite Parisienne légère et charmante dans la grande tourmente *(Noune et la Guerre*, 1918*)*. Mlle Geneviève Duhamelet, après avoir esquissé avec assez de verve *Ces Dames de l'Hôpital 336* (1917), a étudié *Les Inépousées* (1918).


Isabelle SANDY

C'est par un roman de guerre, inhabile et flottant, mais à l'ardeur contrôlée, à la grâce souffrante, que débuta en 1917 Mlle Isabelle Sandy : *Chantal Daunoy*. Ariégeoise, Mlle Sandy demande son inspiration à son pays et compose des récits tourmentés et fiévreux : *La Descente de Croix*. Elle a de l'avenir.

Parmi les bons romanciers réalistes révélés par la guerre, il faut placer Mme Elie Dautrin, *L'Envolée* (1917), *L'Absent* (1919). A la fois lyrique et réaliste, voici Mme Raymonde Machard avec *Tu enfanteras* (1919). Monographie, émouvante confession, sorte d'épopée bourgeoise de la maternité consentie. Romancier réaliste aussi, observateur de mœurs locales, Mme Elissa Rhais a d'agréables dons de couleur et le sens du pittoresque : *Sadda la Marocaine* (1919), *Le Café chantant.*


Photo Taponier

Raymonde MACHARD

Les Essais

Il m'a paru intéressant, plutôt que de suivre un ordre chronologique, de grouper ici selon leur genre les autoresses que j'appelle synthétiquement des essayistes, c'est-à-dire celles qui, depuis 1900 environ jusqu'à 1920, se sont plus spécialement adonnées à la critique littéraire, comme Mme Jean Dornis, Mme Cruppi, — à l'histoire littéraire,

comme Mme Pailleron ; celles qui se sont surtout consacrées à des biographies, comme Mme Judith Cladel, Sainte-Marie Perrin, Saint-René Taillandier, Anne-Marie Goichon, Claude Ferval, IsabelleRimbaud, Louise Clermont, Valentine Thomson, J.-Ph. Heuzey, la duchesse de Clermont-Tonnerre ; puis les philosophes, psychologues, moralistes : les Zanta, Borély, Brisson, les Lucie Félix-Faure-Goyau, Marguerite Féraud, Jacques Trève, les Bulteau, et ces auteurs de mémoires personnels, de relations de voyage, comme Mmes Armen Ohanian, Lucie Cousturier, Isabelle Eberhart, Marguerite Yerta, la princesse Bibesco ; forcément ces classifications demeurent un peu arbitraires, car Isabelle Rimbaud, biographe, est l'auteur d'un passionnant « journal » ; Mme Goyau, biographe aussi, qui a écrit une vie de Newman, fut surtout une moraliste ; moraliste, Mme Bulteau fut encore une voyageuse. Mais, puisque ces classifications sont le seul moyen d'apporter un peu de clarté dans mon exposé, je m'efforcerai le plus possible de les observer.

La Critique

Mme Cruppi, qui a entrepris une série d'études sur *Les Femmes Ecrivains d'aujourd'hui*, a donné en 1911 son premier volume, consacré à la littérature féminine en Suède. Son jugement est précis, sa décision rapide, elle a de la curiosité, une grande activité spirituelle, des jugements solides et mesurés.

Bien que Mme Jean Dornis ait publié plusieurs romans, émouvants et agréablement conventionnels, c'est surtout par ses livres de critique qu'elle est connue. Ses ouvrages sur l'Italie contemporaine sont de précieux répertoires d'informations motivées ; son *Essai sur Leconte de Lisle* (1919) est un travail excellent, et, de son essai sur « la sensibilité dans la poésie contemporaine » (1919), l'information abondante fait à l'heure actuelle un livre encore utile.



Jean Dornis

Mlle Yvonne de Romains a publié, en 1909, un volume de critiques littéraires pétulantes, *Semeurs d'idées*, et une étude incisive sur la Grèce, d'après les livres consacrés à ce pays (*Les Dieux éternels*, 1911).

C'est plutôt une œuvre d'historien littéraire et de psychologue qu'une œuvre de « critique » précisément que nous donne Mme Marie-Louise Pailleron : depuis quatorze ans, elle utilise tous les documents (lettres, manuscrits, livres, revues) qu'elle tient de son grand-père François Buloz pour alimenter un travail qu'elle intitule

François Buloz et ses Amis, et dont les premiers tomes ont un grand intérêt.

Mme Louise Pillion est une des rares femmes de notre époque qui se soit adonnées d'une façon suivie à la critique d'art. Elle a publié en 1912 un remarquable ouvrage, *Les Sculpteurs français au XIIe siècle*. Par là, elle se rattache à Mlle Judith Cladel, sans lui ressembler.

Les Biographies

Mlle Judith Cladel est, avant tout, amie de la Biographie, où elle excelle : elle a publié une *Vie de Léon Cladel* (1905), un *Auguste Rodin*, une *Mademoiselle de La Vallière* (1912), un *Général Gallieni* (1917). Elle avait débuté très tôt par une pièce jouée au Théâtre de l'Œuvre : *Le Volant* (1895) et a publié en 1905 un roman audacieux : *Confession d'une Amante*.

A la même héroïne que Judith Cladel, Mme Claude Ferval s'est intéressée : *Un Double Amour* : *Mademoiselle de La Vallière* (1913), avec un vraie talent.

Encore des biographies historiques, par Mme Reynès-Monlaur : *La Duchesse de Montmorency* (1898), *Angélique Arnaud* (1900). Mlle Valentine Thomson, après un travail littéraire sur *Chérubin*, a donné tous ses soins à un vivant portrait de *Rachel*, cependant que la duchesse de Clermont-Tonnerre s'essayait aussi dans l'histoire avec son *Histoire de Samuel Bernard et de ses enfants* (1914).

Mlle de Mestral-Combremont a écrit *La Belle Madame Colet* et Mme Taillandier *Mme de Maintenon*.

Les contemporains n'ont pas été tout à fait négligés par nos femmes de lettres : Mlle Louise Clermont a classé et commenté les fragments laissés par son frère, dans un livre aussi émouvant qu'intelligent : *Emile Clermont* (1919). Mlle Goichon a composé un bel *Emile Psichari* qui fait honneur à sa lucidité.



Isabelle Rimbaud

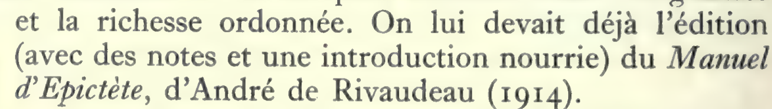
Est-il nécessaire que je rappelle les nobles écrits mystiques, drus et ingénus que nous devons à Isabelle Rimbaud sur le poète des *Illuminations*? *(Mon Frère Arthur)*. Rédigés depuis longtemps, mais publiés tardivement, ils pouvaient faire prévoir l'écrivain remarquable que la guerre devait faire naître, et sur qui je reviendrai.

Le livre que Mme J.-Ph. Heuzey a consacré à la mémoire de Lucie Félix-Faure-Goyau (1916) est un chef-d'œuvre de la biographie. Mme Heuzey a étudié son amie avec une lumineuse sympathie qui n'atténue pas le sens critique.

Moralistes

Ce n'est ni par ses souvenirs de voyage, ni par ses vers, délicats mais sans grande originalité, que Mme Lucie Faure-Goyau mérite de laisser un nom, c'est par quelques-uns de ses essais [1], « à la manière anglaise ». Pénétrée de la dignité humaine de la femme et du vrai but de son influence, Mme Goyau était féministe sans parti pris politique. Il faut lire ses posthumes : *Choses d'Ame*.

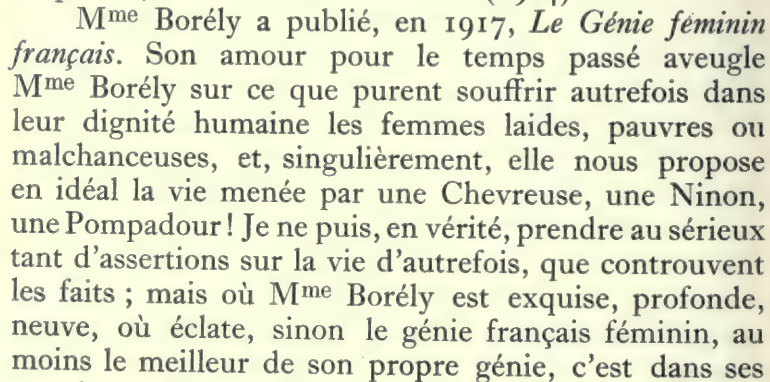
A la suite du féminisme catholique, prôné par Mme Adam dans *La Vie des Ames* (1919) et par Mlle Noël Francès dans ces *Entravées* (1911) qui sont autant un essai qu'un roman, il faut placer Mme Marguerite Féraud avec *La Femme devant les Urnes* (1919), livre fortement pensé, solidement mené, et d'une haute portée morale. Mlle Léontine Zanta, élève de Bergson, et qui, depuis trois ans, s'avère ardente féministe catholique, a l'un de nos plus beaux cerveaux de femme, et des plus équilibrés, sans en avoir moins de grâce. De son remarquable travail sur *La Renaissance du Stoïcisme au XVIe siècle* (1914), on a pu écrire que « la lucidité est sa qualité maîtresse ». On en peut admirer aussi l'originalité

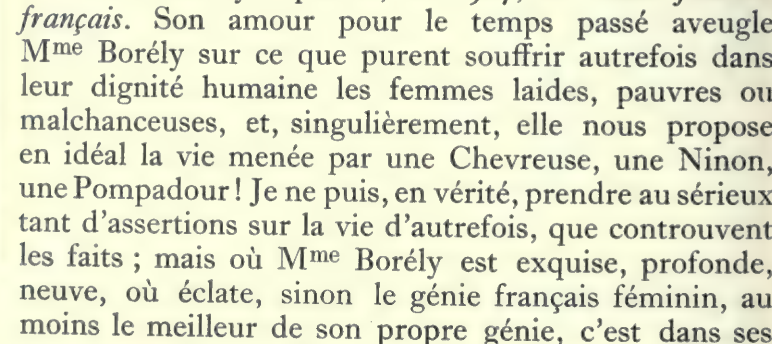


et la richesse ordonnée. On lui devait déjà l'édition (avec des notes et une introduction nourrie) du *Manuel d'Epictète*, d'André de Rivaudeau (1914).

Photo Femina

Marthe Borély





Mme Borély a publié, en 1917, *Le Génie féminin français*. Son amour pour le temps passé aveugle Mme Borély sur ce que purent souffrir autrefois dans leur dignité humaine les femmes laides, pauvres ou malchanceuses, et, singulièrement, elle nous propose en idéal la vie menée par une Chevreuse, une Ninon, une Pompadour ! Je ne puis, en vérité, prendre au sérieux tant d'assertions sur la vie d'autrefois, que controuvent les faits ; mais où Mme Borély est exquise, profonde, neuve, où éclate, sinon le génie français féminin, au moins le meilleur de son propre génie, c'est dans ses aperçus psychologiques, ses observations sur l'amour. Le livre de Mme Borély, où l'homme est placé sans restriction sur le pavois, lui a valu de grandes louanges de la critique masculine. Il le mérite en tout cas par son esprit charmant.

Certaines phrases de Mme Jacques Trèves *(Le Rôle de la Femme dans la Vie des Héros*, 1913*)* pourraient être du « Génie féminin français », nonobstant un rythme tendu dont n'use guère l'aimable Borély. Il est regrettable que ce livre, d'une inspiration élevée, soit gâté par un style faussement poétique et nietzschéen... Pour la même raison, je ne saurais goûter le lyrisme échevelé et la philosophie obscure du *Royaume des Ombres* (1910). Citons encore, trop rapidement, Mme Brisson (Yvonne Sarcey) des *Annales*, Mme Colette Yver, Mme Léon Daudet, autres antiféministes de bon sens et sans acrimonie.

(1) *Newman* (1900), *Les Femmes dans l'œuvre de Dante* (1902), *Ames païennes, âmes chrétiennes* (1908), *L'Ame des Enfants*... (1912), *Christianisme et culture féminine* (1914).

Les Voyages

Ce fut un grand moraliste que Mme Bulteau, qui signait ses livres et ses chroniques du pseudonyme de « Fœmina », plus préoccupée d'observer l'être humain que d'établir une thèse. Elle nous a laissé un livre étonnant de vivacité, de lucidité, de nouveauté psychologique, *L'Ame des Anglais* (1910), mais qui pèche par des longueurs, une composition médiocre, une forme de plaisanterie qui vieillira peut-être vite, et *Un Voyage* (1914): des notes sur la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, l'Italie, où se trouvent ses plus fortes pages.



Photo Talma

Henriette CHARASSON (1)

A Mme Reynès Monlaur, nous devons aussi deux tomes sur *Jérusalem*. J'ai déjà signalé, à propos de ses romans, la grande voyageuse qu'est Odette Keun ; il convient de faire ici une place à Isabelle Eberhardt, bien qu'elle laisse aussi un roman, d'ailleurs inachevé : *Trimardeur*. Isabelle Eberhardt était fille d'une Allemande et d'un Russe ; née en 1877, à Genève, elle est morte en 1904 en Afrique, dans une inondation, après une vie douloureuse. Elle était devenue musulmane, avait épousé un sous-officier spahi, et fit de grandes randonnées dans le Sud-Oranais et le Sud-Constantinois. Elle n'a rien d'une moraliste, elle est fruste et simple dans sa complexité. C'est une manière de peintre littéraire et de mystique, de grand talent, qu'on n'a pu mieux comparer qu'à un Loti féminin *(A l'Ombre chaude de l'Islam, Pages d'Islam)*. C'était une mélancolique, ardente et discrète errante.

C'est aussi de Pierre Loti qu'on a rapproché la Princesse Bibesco quand, au sortir de l'adolescence, elle écrivit ses frais *Huit Paradis* (1908), qui ravirent Jean Moréas, Henri Bidou et Robert de Montesquiou.

Ajoutons, à ces souvenirs de voyage, *Les Dévoilées du Caucase*, de la duchesse de Rohan, *Le Jardin fermé* de Mme Marc Hélys, scènes de la vie féminine turque, et *Clartés*, de Mme Dauguet, récit d'un séjour en Italie.

(1) Mme Charasson, l'auteur de ce chapitre, a précédemment publié *A Hente*, poémes, *Jules Tellier*, critique, *Grigri*, récits. Elle donne depuis une douzaine d'années des critiques régulières dans nombre de journaux et de revues, et a reçu en 1920 *le Prix de la Critique*.

Mémoires

Mi-mémoires et mi-souvenirs de voyage sont les deux volumes de Mlle Armen Ohanian : *La Danseuse de Shamaka* (1919), *Dans les Griffes de la Civilisation* (1921). Le premier a du charme, et, pour dire les beaux pays traversés et la vie douce et changeante, Mlle Ohanian a gardé la grâce spontanée d'une petite fille. Signalons aussi les *Mémoires d'une petite Second Empire* de la féconde romancière Brada, sans oublier les *Notes et Impressions d'une Parisienne*, de Mme M.-L. Néron. Mlle Galzy a publié en 1919 *La Femme chez les Garçons*, souvenirs de son professorat durant la guerre, où il y a de la finesse et de la sensibilité et Lucie Cousturier, en 1920 : *Des Inconnues chez moi*, livre subtil.

Excellent reportage que *Les Cantinières de la Croix-Rouge* (1917), de Mme Marc Helys, recueils d'expériences personnelles où elle présente de multiples aspects du Paris laborieux et du Paris charitable. Ses *Provinces françaises pendant la Guerre* (1918) constituent un reportage plus littéraire.

La plupart des livres de guerre féminins sont surtout des histoires de pays envahis. Leur valeur documentaire est très grande, leur valeur d'art très inégale. Le plus remarquable est *Dans les Remous de la Bataille* d'Isabelle Rimbaud (1917). *Six Femmes et l'Invasion* (1917), de Mme Marguerite Yerta, est une œuvre vivante et spirituelle, qu'on relira plus tard.

Il serait injuste d'oublier le beau livre sobre de Mme Madeleine Havard de La Montagne : *La Vie agonisante des Pays envahis* (1919) et le dramatique récit du martyre d'un petit village ardennais : *Sur le Chemin du Calvaire*, de M.-L. Dromart, poétesse et romancière à qui sa belle conduite valut une citation, de même que les récits de guerre d'Henriette Célarié (*En Esclavage : Journal de deux Déportées*, 1919). L'arrière a aussi inspiré quelques essais intéressants, et c'est ainsi que Mme Noelle Roger, romancière suisse estimée, a publié des *Carnets d'une Infirmière* (1915) d'une beauté émouvante, d'une grandeur simple où le visage courageux de la France souffrante apparaît comme dans un miroir. Mlle Maïten d'Arguibert, qui cache sous ce pseudonyme un vieux nom bien connu, a écrit avant ses vingt ans : *Le Journal d'une Famille française durant la Guerre* (1917). Ce journal, qui n'est pas sans longueurs, est d'une spontanéité charmante et fait preuve parfois de maturité.

On excusera la rapidité de cet exposé et l'insuffisance des renseignements bibliographiques. La matière est si vaste, qu'en un chapitre il ne m'était possible de motiver mon jugement que sur quelques-unes de nos femmes de lettres les plus remarquables.

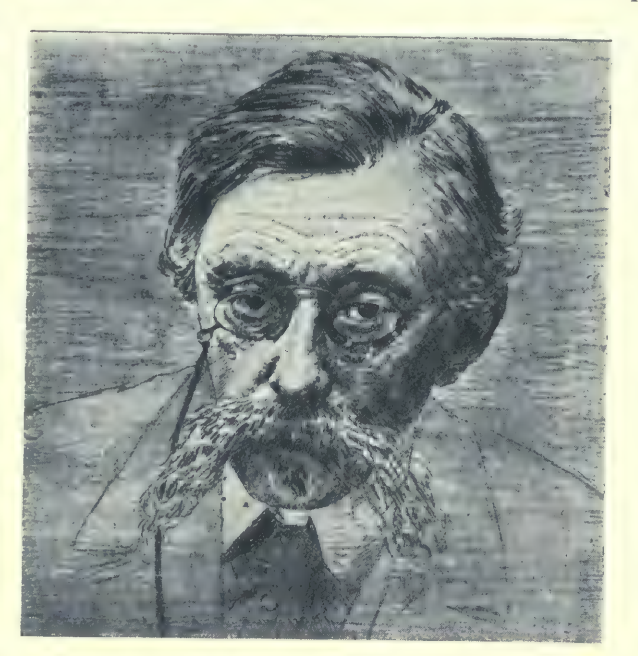
LA LITTÉRATURE FRANÇAISE A L'ÉTRANGER

I. BELGIQUE

par LOUIS DUMONT-WILDEN

C'EST assez justement qu'on a fait dater la littérature belge de 1880, époque où la fondation de la revue *La Jeune Belgique* marque le commencement du renouveau littéraire.

Avant cette date, il y eut, en Belgique, des écrivains qui n'étaient pas tous sans valeur. Sans remonter au temps lointain où les nations n'existaient pas comme entités psychologiques telles que nous les connaissons, et en s'en tenant à la période de l'histoire où la Belgique s'est constituée en Etat indépendant, on peut citer avec quelque considération des poètes comme Van Hasselt, des romanciers comme Moke, Van Bemmel (1804-1874), Greyson (1823-1900), Pergameni (1844-1903), de Reul (1832-1895), Marguerite Van de Wiele, sans parler de Charles de Coster (1817-1879) et de Pirmez (1832-1883), en qui *La Jeune Belgique* vit ses véritables précurseurs; ou de Camille Lemonnier (1844-1913), qui est demeuré une des grandes figures de la littérature belge, et qui publia ses premiers livres peu après la guerre de 1870. Mais le mouvement de *La Jeune Belgique* fut la première manifestation d'un désir d'autonomie intellectuelle et littéraire, et c'est dans ce sens qu'on peut dater de lui la littérature belge contemporaine.



Emile VERHAEREN

(Eau-forte de Charles Bernier)

Acte 4 page 104-105 14

Sachant ce qu'il a fait je veux ma part entière
Dans ce que vous nommez la faute et son complot
Ce sera mon seul vœu mon unique prière
Notre amour et de ceux qui traverseront la mort

Le Moine

Le roi Philippe est seul maître de votre sort

La Comtesse

Et que vous faut-il donc pour me frapper sur l'heure
Seule je me dis coupable, seule je demeure
Celle qui prépara la fuite des proscrits
J'ai vécu [illegible] autour de vos [illegible]
L'infant Carlos m'aimait : ma ferveur imprudente
A semé dans son cœur les semences ardentes :
Amour, lutte révolte et la pitié pour ceux
Dont vous noyez les cris en vos brasiers de feu
[illegible]
[illegible] et mon seul remords et mon seul tourment
Il sera de n'avoir pu à mon dernier moment
[illegible] Cet être
Ma vie cher fut écarté de vos éloignements féroces

Le Moine (désignant la comtesse

Elle est damnée Elle est damnée Amenez-la

La Comtesse (à l'infant

Carlos Carlos prince infant Carlos

D. Carlos (au moine

Non pas non pas
Une suprême fois, je veux, je veux, j'ordonne
La mort la mort entre les bras me sera bonne
Nous parlerons ensemble avec des mots d'espoir...

Une page du manuscrit de *Philippe II*, d'Émile Verhaeren



Louis Dumont-Wilden

En 1895, le mouvement de *La Jeune Belgique* avait fait son œuvre et il se mourait. Max Waller, son fondateur, enlevé à 27 ans, en 1889, la Revue avait été dirigée depuis par Henry Maubel (1), puis par Ivan Gilkin (2) et dans les dernières années du siècle, elle avait continué à refléter fort exactement les aspirations d'une jeunesse qui, tout en demeurant fidèle à son pays, suivait avec passion tous les mouvements de la pensée française. C'était l'époque du « naturalisme », la prose massive de Zola passait pour l'expression de la force, et le style tarabiscoté des Goncourt engendrait les merveilles du « macaque flamboyant ». En poésie, Victor Hugo régnait encore du haut de son Himalaya ; Leconte de Lisle évoquait en des vers rigides comme de l'airain, une Grèce archéologique et une barbarie romantique. Le public découvrait Baudelaire ; Gustave Moreau imposait son goût bizarre et pédantesque aux arts plastiques. Mais les impressionnistes n'étaient plus unanimement considérés comme les destructeurs de l'art français.

La Jeune Belgique fut naturaliste, goncourtiste, parnassienne, hellénisante avec une conviction de néophyte. Elle fut baudelairienne avec ivresse, baudelairienne jusqu'au satanisme, sinon jusqu'à la messe noire, baudelairienne jusqu'à l'inconsciente parodie.



Fernand Séverin

Or, en 1895, tout cela commençait à se démoder à Paris. Une nouvelle génération s'était levée, la génération symboliste. Ceux de 1889, comme on les a appelés, arrivant à l'âge où l'on cherche à s'exprimer, se révoltaient contre ce que la formule naturaliste avait d'étroit et de brutal, et aussi contre une poésie à quoi ils reprochaient d'être uniquement formelle et verbale. Avec quelque raison, sans doute, mais aussi avec l'injustice de la jeunesse, ils ne voyaient chez les Parnas-

(1) Né à Bruxelles en 1860, mort en 1915, Maubel tend à exprimer les nuances les plus fines et les plus fugitives du sentiment. Œuvres principales : *Miette, Etude de Jeune Fille, Quelqu'un d'aujourd'hui.* Bien qu'il se soit toujours tenu un peu en dehors du mouvement, on doit signaler parmi les écrivains de *La Jeune Belgique*, M. James Van Drunen (né au Hâvre en 1855). Œuvres principales (publiées hors commerce) : *Flemm Oso, Elles, Forêts, Quillebœuf.*

(2) Né à Bruxelles en 1858. Œuvres principales : *La Nuit* (vers), *Le Cerisier fleuri* (vers), *Prométhée* (poème dramatique).

siens, fussent-ils Banville, Leconte de Lisle ou Heredia, que des faiseurs de vers sans âme. Par contre, ils admiraient exclusivement Verlaine, Rimbaud, Mallarmé et Moréas. Certains rêvaient de transporter dans la poésie française, la fluidité, l'imprécision musicale du lyrisme anglais. Et pour y parvenir, tentaient la grande réforme de la prosodie : le vers libre.



Maurice MAETERLINK

Ce fut la grande querelle dont nous percevons encore aujourd'hui les échos amortis. En Belgique, elle eut un retentissement immédiat, et c'est elle qui provoqua la scission de *La Jeune Belgique*. C'est du reste à Liége, que l'école symboliste eut, en somme, sa première revue, *La Wallonie* (fondée en 1886), qui était dirigée par Albert Mockel [1], Henri de Régnier, Pierre-Marie Olin. Une quantité de jeunes publications suivirent le mouvement. A Gand, où, dès 1889, Maeterlinck avait publié ses *Serres chaudes*, d'une inspiration nettement symboliste, ce fut *Le Réveil*, excellente revue à laquelle collabora toute la jeune littérature de l'époque, et notamment un poète exquis qui, depuis son premier recueil, *L'Ame en exil*, paru en 1895, n'a plus publié que dans les revues, mais qui a donné notamment au *Masque* quelques poèmes parfaits : Georges Marlow. A Bruxelles ce fut *L'Art moderne*, que dirigeaient Edmond Picard [2] et Octave

[1] Né à Liége en 1866. Œuvres principales : *Chantefable un peu naïve* (vers), *Propos et Littérature* (critique), *Clartés* (vers), *Contes pour les enfants d'hier*.

[2] Né à Bruxelles en 1836, avocat, jurisconsulte, homme politique. Son œuvre considérable touche à tous les domaines. Ouvrages principaux : *Paradoxe sur l'Avocat*, *Mon Oncle le Jurisconsulte*, *L'Amiral*. Théâtre : *Charles le Téméraire*, *Jéricho*, *Psyché*.

assagi d'innombrables déboires

~~Tentant~~ par ~~l'expérience~~, il se résigna à un rôle plus modeste. Au milieu d'inconscience que la nature [illegible] et les investigations de [illegible] nécessairement [illegible]. Il conquit patiemment un îlot, une ligne de domaine acquis à des phénomènes que les lois du [illegible] la matière, tels que nous ~~croyons~~ les connaître, ne suffisent pas à expliquer. Il arrivait ainsi peu à peu, sinon à nous prouver, du moins à nous acheminer vers la preuve qu'il y a dans l'homme, que l'on peut ~~prendre~~ considérer comme une sorte de résumé de l'univers, une vie, une force spirituelle, autre que celle qui émane de ses organes et de son cerveau matériel et conscient, et qui ne dépend plus uniquement de l'existence de son corps. Reconnaissons que cet îlot de nos occultistes, qui prend maintenant le nom de métapsychisme, est encore bien désordonné.

Une page manuscrite du *Grand Secret* de MAURICE MAETERLINCK



Van Lerberghe

Maus (1). Et enfin, ce *Coq rouge*, né de la sécession d'une partie des collaborateurs de *La Jeune Belgique*, dont Emile Verhaeren, Eugène Demolder, Georges Eekhoud, Maurice des Ombiaux. Tandis que les fondateurs de *La Jeune Belgique*, ceux qui se disaient les héritiers de Waller, les Giraud, les Gilkin, les Valère Gille entendaient rester fidèles à l'esthétique de 1880, les dissidents du *Coq rouge* adoptaient toutes les formules nouvelles qui étaient alors représentées par *Le Mercure de France* et *La Revue blanche*. Dans leur amour de la nouveauté, ils allaient des spéculations prosodiques de Robert de Souza aux divagations anarchistes dont *La Revue blanche* s'était fait une spécialité et auxquelles le Barrès de cette époque donnait un aspect de suprême dandysme philosophique. D'autres, dont Verhaeren, rêvaient de donner au socialisme l'art qui devait l'ennoblir et de préparer le peuple à son émancipation. Comme il est absolument impossible de séparer complètement la politique de la littérature, tandis que *Le Coq rouge* était d'extrême-gauche, *La Jeune Belgique* inclinait vers la droite.

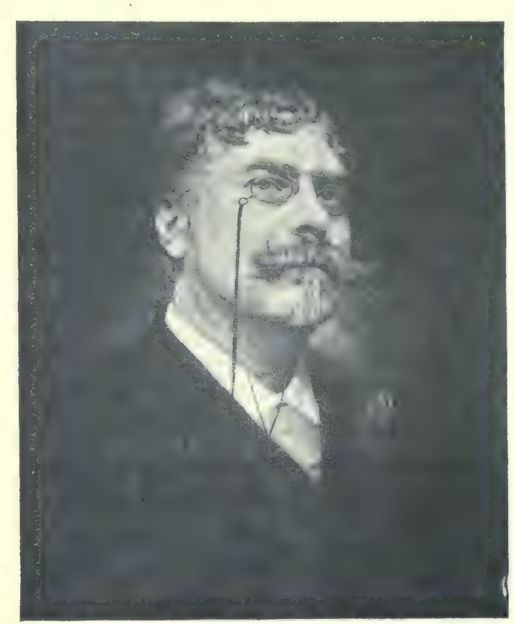
Pendant les premières années de cette période qui commence en 1895, toute la vie littéraire belge fut absorbée par cette querelle.

Elle n'avait guère de communication avec le public d'ailleurs. Tout cela se passait en vase clos. Les lecteurs, les acheteurs restaient profondément indifférents. La Belgique ignorait la littérature belge. Les revues les plus « célèbres » comptaient à peine quelques centaines d'abonnés, exigeaient de la

(1) Né à Bruxelles en 1866, mort en 1919. Octave Maus a peu écrit, mais il a joué dans l'histoire de l'art et de la littérature belge le rôle d'un puissant animateur. Œuvre principale : *Préludes* (posthume).

part de leurs rédacteurs de lourds sacrifices ; elles étaient toujours à la recherche du Mécène. Les livres ne se vendaient pas ; écouler *une* édition était un succès et la carrière d'homme de lettres était essentiellement désintéressée.

Depuis, la plupart de ces jeunes héros de l'indépendance littéraire ayant pris de l'âge, étant devenus des personnages plus ou moins considérables dans les journaux, l'administration ou la politique, la littérature nationale a été en quelque sorte reconnue par l'État. Les livres se vendent un peu mieux, les revues ont un peu plus d'abonnés, mais surtout, ah ! surtout, le métier d'écrivain, loin de desservir un homme dans sa carrière administrative est maintenant considéré comme un titre, et la Belgique



Camille LEMONNIER

[illegible]

Affectueusement à vous, et toute vive gratitude.

Camille Lemonnier

29 Oct. 19.

a fini par avoir une sorte de littérature d'Etat. La fondation récente de l'Académie de langue et de littérature française n'a fait que consacrer cette évolution des idées.

Mais au moment dont nous parlons, ce mouvement ne s'esquisse pas encore, et il faudra attendre l'avènement d'Albert Ier qui a toujours accordé à la littérature l'attention la plus sympathique pour voir naître cette protection officielle qui, d'ailleurs, n'est pas sans danger. Ce qui caractérise au contraire la littérature belge à ses débuts, c'est une allure de fronde, d'indépendance et de désintéressement. Elle suit toujours de très près le mouvement littéraire français, mais c'est aux écoles d'avant-garde que vont ses sympathies. Or, à Paris, à cette époque (vers 1895), une nouvelle génération vient d'apparaître et a cru apporter une formule nouvelle ; au symbolisme a succédé le « naturisme ».



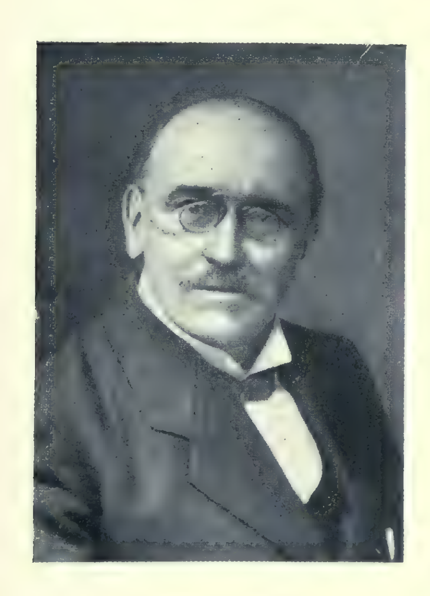
Eugène Demolder

A peine formulée à Paris, la doctrine naturiste trouva des disciples enthousiastes en Belgique. Trois jeunes gens à peine sortis de l'adolescence, Henri Van de Putte [1], André Ruyters [2] et Georges Rency [3], fondèrent une revue qui, par son intransigeance frondeuse, fit immédiatement quelque bruit : *L'Art jeune*. Elle était en communication directe avec les chefs du mouvement parisien, Eugène Montfort, Saint-Georges de Bouhélier, Jean Viollis, Maurice Leblond. Ceux-ci vinrent plusieurs fois à Bruxelles apporter la bonne parole. On se rencontrait chez Camille Lemonnier. L'écrivain déjà glorieux, encore en pleine force, et que l'on commençait à appeler « le maréchal des Lettres belges », s'était toujours fait gloire d'être l'ami, le protecteur des jeunes, mais il avait été particulièrement séduit par la théorie naturiste qui convenait merveilleusement à son tempérament. Peut-être est-ce à lui que l'on doit les rares ouvrages où la pure doctrine est complètement appliquée : *Adam et Eve*, *Au Cœur frais de la Forêt*, amples fresques lyriques où les beautés de la vie naturelle et primitive sont exaltées avec un débordant enthousiasme, sont de véritables

(1) Né à Bruxelles en 1875. Œuvres principales : *La Planète, Dictionnaire... cherchez un adjectif en ique.*

(2) Né à Bruxelles en 1875. Œuvres principales : *Les Mains gantées et les Pieds nus*, *Le Tentateur*.

(3) Né à Bruxelles en 1875. Fondateur et directeur de *La Vie intellectuelle*. Œuvres principales : *Madeleine*, *Les Contes de la Hulotte*, *Figures littéraires*.



Georges Eekhoud

œuvres naturistes. Et, somme toute, on peut également rattacher au naturisme quelques-unes des œuvres principales de sa maturité, *Le Vent dans les Moulins*, *Comme va le Ruisseau*, *Le petit Homme de Dieu*, vastes poèmes en prose plutôt que romans, fresques somptueuses où il cherche à évoquer l'âme d'un pays.

Comme le naturisme français, le naturisme belge ne dura pas longtemps en tant qu'école. Le lien qui unissait les uns aux autres ceux qui s'en réclamaient ou qu'on put y rattacher, n'avait rien d'une discipline rigide comme pouvait l'être à la rigueur la prosodie symboliste. — Le naturisme était plutôt une aspiration juvénile qu'une esthétique. — Aussi, au bout d'un an ou deux, les rédacteurs de *L'Art jeune* se séparèrent-ils pour s'en aller chacun de leur côté : Georges Rency vers la critique (il dirige depuis dix ans *La Vie intellectuelle*), Henri Vandeputte vers une poésie impressionniste, où il y a de curieuses notations, de l'humanité et de la vie, mais qui est demeurée un peu amorphe, André Ruyters vers le roman psychologique. Après la disparition de *L'Art jeune*, le mouvement naturiste en Belgique se prolongea quelque temps, dans la revue *Antée*, qui fut fondée par Christian Beck [1], écrivain très heureusement doué, esprit original mais qui, après une vie d'aventures et de bohème, mourut trop jeune pour donner toute sa mesure. Mais si *Antée* groupait la plupart des épigones du naturisme, cette revue évitait dès ses premiers numéros de formuler la doctrine. Elle ne fut bientôt plus qu'une revue de jeunes, une revue de toutes les tendances nouvelles, et qui, par une réaction contre le courant nationaliste qui se dessinait déjà en Belgique, essayait de réunir dans une même phalange les écrivains de Paris et de Bruxelles, et s'efforçait d'être le moins « belge » possible.



Louis Delattre

A ce moment, d'ailleurs, le temps des écoles et des querelles esthétiques est passé. Une heureuse anarchie

(1) Né à Liége en 1880, mort à Paris en 1917.

règne dans les lettres, et les revues qui survivent ou qui naissent et renaissent, comme *Le Thyrse*, *La Vie intellectuelle*, *La Belgique artistique et littéraire*, *Le Masque*, *La Nervie*, *Le Flambeau*, *La Renaissance d'Occident*, ne sont plus que des groupements d'amitiés ou des recueils littéraires sans doctrine ni ligne directrice.

***

La Belgique est un pays où les divisions politiques sont profondes. Elles l'étaient encore plus avant la guerre qu'aujourd'hui. Il y avait un monde catholique, et un monde non catholique — libéral, radical, socialiste — entre lesquels il n'existait pour ainsi dire pas de point de contact. Cette division devait se traduire dans le domaine littéraire comme dans le domaine politique. De là, l'existence en Belgique, durant toute la période que nous étudions, d'une littérature spécifiquement catholique qui a son importance. Eut-elle toujours l'approbation de l'autorité ecclésiastique qui, généralement, ne donne son appui sans réserve qu'aux plus fades productions de la « bonne presse »? On en peut douter. Mais du moins s'efforça-t-elle constamment de ne pas mériter l'anathème et de défendre l'idéal chrétien, tout en gardant le souci de l'art.

C'était le beau temps des revues. La littérature catholique eut ses revues. Sa principale citadelle fut d'abord *La Revue générale*, vénérable et importante publication qui avait pour directeur politique M. Charles Woeste, Ministre d'Etat, chef parlementaire de la droite, mais dont le directeur littéraire, le critique Eugène Gilbert, était un esprit juste et libéral qui, tout en maintenant très fermement le point de vue catholique, mettait un admirable scrupule intellectuel à juger les œuvres qui choquaient le plus violemment ses convictions intimes (1).



Henri VANDEPUTTE,
à vingt ans

Avec plus d'ardeur et de combativité, un autre critique, M. Firmin Van den Bosch, menait le même combat et, tout en faisant les réserves dogmatiques d'usage, s'efforçait d'expliquer les écrivains modernes et de les faire admettre dans un public qui leur avait toujours été strictement fermé. La revue où il écrivait, *Durendal*, « revue catholique d'art et de littérature », était dirigée

(1) *La Revue Générale* est dirigée aujourd'hui par M. Henri Davignon.

par l'Abbé Henri Moeller qui a peu écrit lui-même, mais qui fut un excellent animateur. Parmi ses collaborateurs ordinaires, je citerai M. Henri Carton de Wiart (1) que son rôle politique n'a jamais arraché complètement à la littérature, Georges Virrès (2), à qui l'on doit toute une série de romans rustiques et provinciaux, parmi lesquels il en est d'excellents, Pol Demade, Henri Davignon, les poètes Frans Ansel, Thomas Braun, Pierre Nothomb, Victor Kinon.

Une revue qui dura moins longtemps, mais qui eut une certaine influence, *La Lutte*, groupa quelques-uns de ces mêmes écrivains, sous la direction pittoresque et prophétique de Georges Ramaekers (3), poète éloquent et dont le fougueux catholicisme s'apparente dans une certaine mesure à celui de Léon Bloy.

Enfin, vers la même époque, paraissait à Anvers, sous la direction d'Edmond De Bruyn, *Le Spectateur catholique*, revue qui défendait avec le même enthousiasme la pure doctrine religieuse, l'art le plus moderne et le régionalisme.

Pendant quelque temps, cette littérature catholique vécut assez à l'écart de l'autre. Mais l'effort même des critiques catholiques, comme MM. Eugène Gilbert et Firmin Van den Bosch, tendait à un rapprochement qui finit par s'opérer le plus naturellement du monde. Quelques années avant la guerre, la distinction s'effaçait, elle n'existe pour ainsi dire plus et c'est peut-être sur le terrain littéraire que la querelle des partis en Belgique a le moins d'âpreté.

***

Ce qui caractérise la vie littéraire belge de 1895 à 1920, c'est donc l'évolution du mouvement d'émancipation qui s'était dessiné vers 1880. Avant cette période, il ne serait venu à l'idée de personne en Belgique, ou ailleurs, qu'il pût y avoir une littérature belge indépendante de la littérature française.

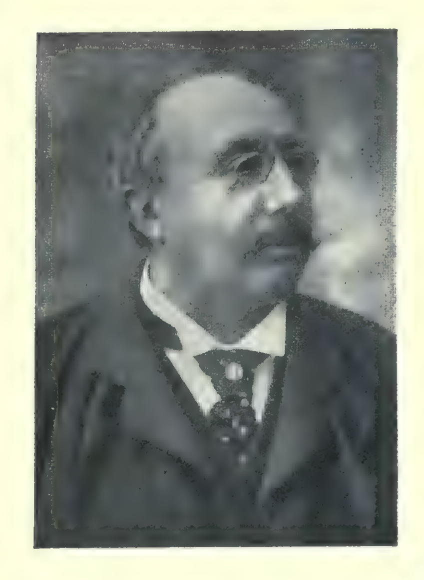
A partir de 1880, la littérature belge se prend au sérieux et sans avoir une conscience très nette de ses directions se veut *belge*; à mesure que les années s'écoulent, elle se nationalise de plus en plus, non qu'elle veuille sortir du cadre de la littérature française auquel elle sent bien qu'elle ne peut échapper, mais tout en demeu-


Yvan Gilkin

(1) Né à Bruxelles en 1869, avocat, député, ministre de la Justice, puis premier Ministre. Œuvres principales : *La Cité ardente*, *Les Vertus bourgeoises*, *Le Droit à la Joie*.

(2) Pseudonyme de M. Henri Briers, né à Tongres en 1869. Œuvres principales : *La Glèbe héroïque*, *La Bruyère ardente*.

(3) Né à Bruxelles en 1875. Œuvres principales : *Le Chant des Trois Règnes*, *Le Roi détrôné*.



Edmond PICARD

rant dans ce cadre, elle s'efforce d'accentuer ses différences. Cependant, ce mouvement si vivant par le jeu des idées et l'ardeur des polémiques, qu'a-t-il produit en fait d'œuvres? Une agitation littéraire n'est pas nécessairement une littérature.

Dans les innombrables articles, volumes et conférences que l'on a consacrés à la littérature belge, on s'accorde généralement à célébrer la période des débuts, le mouvement de *La Jeune Belgique* comme la période la plus brillante. Mais quand on voit quelles sont les dates des œuvres belges les plus saillantes, on constate qu'elles sont presque toutes postérieures à cette période d'effervescence. De 1880 à 1895, la génération de *La Jeune Belgique* s'ébroue, jette sa gourme, s'essaye ; c'est quand la revue aura disparu, que les écrivains qui l'avaient fondée commenceront à travailler sérieusement et à tenir leurs promesses. Quelques-uns les ont tenues magnifiquement, et les noms de Giraud, de Gilkin, d'Eekhoud, de Grégoire Le Roy, de Max Elskamp, ont leur place dans l'histoire de la littérature universelle de la fin du XIXe siècle.

Cependant, il faut bien constater que deux d'entre eux seulement, Maeterlinck (1) et Verhaeren (2) ont conquis la très grande notoriété, la notoriété universelle, *mondiale* pour employer un mot à la mode. Si l'on songe que l'on peut compter sur les doigts les écrivains français et anglais dont le nom a traversé les mers, la Belgique n'a pas à se plaindre de cette proportion.

Ils doivent cette gloire sonore à ce fait qu'ils ont représenté, avec éclat, un moment de l'esprit — si vous voulez de la sensibilité européenne — ou même, pour Maeterlinck du moins, de la sensibilité américano-européenne. Ses drames poétiques, et particulièrement *La*



Max Elskamp

Max ELSKAMP

(1) Né à Gand en 1862. Œuvres principales : *Serres chaudes*, *Douze Chansons* (vers), *La Princesse Maleine*, *L'Intruse*, *Les Aveugles*, *Les Sept Princesses*, *Pelléas et Mélisande*, *La Mort de Tintagiles*, *Monna Vanna*, *Joyzelle*, *L'Oiseau bleu* (théâtre), *Le Trésor des Humbles*, *La Sagesse et la Destinée*, *La Vie des Abeilles*, *Le Temple enseveli*, *L'Intelligence des Fleurs*, *L'Hôte inconnu* (essais).

(2) La bibliographie d'Emile Verhaeren se trouve dans le chapitre Poésie (bibliographie).


Maurice des Ombiaux

Princesse Maleine et *Pelléas et Mélisande*, sont, en effet, les œuvres les plus caractéristiques du théâtre symboliste. Peut-être même le théâtre de Maeterlinck est-il le seul théâtre symboliste — car le théâtre d'Ibsen, que le symbolisme adopta, était né avant lui et son succès en Allemagne et dans les pays scandinaves s'était développé en dehors de lui. — Son atmosphère légendaire, son esthétisme « préraphaélite » et anglo-saxon est l'atmosphère même du symbolisme, et ses personnages, petites marionnettes délicates manœuvrées par l'Inconscient sont l'expression la plus complète de la philosophie indécise qui est à la base du symbolisme. Je ne crois pas qu'il doive quelque chose à Bergson, mais il est le produit du même climat moral, de la même réaction, contre l'intellectualisme positiviste et même cartésien qui a produit le bergsonisme.

Une étrange lumière crépusculaire régnait alors sur le monde de l'Intelligence, une vague inquiétude possédait les âmes énervées ; peut-être était-ce l'instinctive attente de la grande catastrophe ? Un vague besoin religieux se superposait à l'irréligion générale, un besoin de se fondre dans un mysticisme sans limite et sans objet, un désir confus de prier devant le Dieu inconnu qu'on appelait l'Inconscient.

C'est à cet état d'esprit — oserai-je écrire : à cet état d'âme — que répondait l'œuvre de Maeterlinck. Et d'abord le Maeterlinck des « petits drames pour marionnettes », mais aussi et surtout le Maeterlinck des essais philosophiques et moraux : *Le Trésor des Humbles*, *La Sagesse et la Destinée*, *Le Temple enseveli*, etc..., sortes de méditations religieuses à l'usage des gens qui n'ont pas de religion.

Verhaeren, lui aussi, répondait à certain besoin de l'âme européenne, à ce moment climatérique qui va de 1900 à 1914, mais avec plus de naïveté. Lui aussi, il satisfaisait ce vague besoin de mysticisme d'une époque irréligieuse. Mais avec la générosité d'une nature tout impulsive, son mysticisme à lui c'était le mysticisme de l'appel au peuple. Il fut, surtout à l'époque des *Aubes* et des *Forces tumultueuses*, le poète favori du socialisme international,


Max Waller



Edmond GLESENER

(Croquis de M. G.-M. Stevens.)

de l'espérance messianique en la justice sociale. Poète français et grand poète français, l'Europe nouvelle saluait en lui, par surcroît, l'écrivain qui traduisait en français les émotions et les aspirations d'une âme germanique. Car ce flamand francisé avait une sensibilité toute germanique — germanique ! je ne dis pas allemande. — Cela ne répondait-il pas tout à fait aux désirs et aux illusions d'un certain cosmopolitisme ?

Mais ce qui fait la grandeur de Verhaeren, c'est que cette tendance à l'universalité s'alliait chez lui à un vigoureux instinct national. Son intelligence très ornée était toute française de formation, son cœur ingénu et un peu fruste était celui d'un Flandrien des rives de l'Escaut. C'est en Flamand naïf et émerveillé qu'il voyait le vaste monde et qu'il lui parlait. C'est pourquoi ce poète universel est en même temps un poète national. Il a exprimé l'inquiétude, l'espérance, le sentiment européen à un moment de son histoire ; il a exprimé l'âme de son pays natal dans ce qu'elle a d'éternel.

C'est donc leur actualité qui a fait le succès « mondial » de Maeterlinck et de Verhaeren. C'est aussi son actualité qui a permis à la gloire de Camille Lemonnier [1] et à celle de George Eekhoud [2] de franchir les frontières de leur pays. Le naturalisme alors triomphait. Ils furent des naturalistes belges et ils bénéficièrent des succès de l'école. *Un Mâle* est peut-être même une des œuvres les plus parfaites de l'école naturaliste. Mais, comme la plupart des romans de Lemonnier, ce beau livre a subi la dépréciation, sans doute momentanée, de tout ce qui se rattache au naturalisme, aujourd'hui terriblement démodé. L'écrivain, très sensible à tous les courants littéraires, avait bien cherché à se renouveler — on a vu plus haut avec quel enthousiasme il avait adopté la formule naturiste qui, dans une certaine mesure, était une tentative de conciliation entre le naturalisme et le symbolisme. Mais ce « visuel », ce descriptif était au fond

(1) Né à Ixelles en 1844, mort en 1913. Il débuta par la critique d'art et, très « pénétré » de ses écrits, resta toujours très lié avec les artistes, tant en France qu'en Belgique. Ses romans sont extrêmement nombreux. Nous ne citerons ici que ceux qui apparaissent comme une date dans son œuvre : *Nos Flamands, Un Mâle, Thérèse Monique, Happe Chair, Madame Lupar, Au Cœur frais de la Forêt, Adam et Eve, Le Vent dans les Moulins, Le Petit Homme de Dieu, Comme va le Ruisseau, L'Arche, Tante Amy, L'Hallali.* On lui doit aussi un grand ouvrage descriptif et lyrique : *La Belgique.*

(2) Né à Anvers en 1854. Œuvres principales : *Kees Doorik, Kermesses, La Nouvelle Carthage, Les Fusillers de Malines, Escal Vigor, Le Cycle patibulaire, Les Libertins d'Anvers.*



« Mes Amis », Groupe d'écrivains et d'artistes belges, tableau de M. G.-M. Stevens.

De gauche à droite : Jean DE MOT, Edmond GLESENER, Octave MAUS, KUFFERATH, le sculpteur ROUSSEAU, VAN ZYPE, le musicien FLÉ, le peintre KHNOPFF, Yvan GILKIN, BACHA, Henri DE GROUX, DUMONT-WILDEN, GIRAUD, DES OMBIAUX.

un naturaliste de tempérament ; il n'a jamais pu se faire aux formes plus dépouillées, plus psychologiques, plus « classiques » du roman moderne.

C'est encore leur *actualité* qui a permis à des poètes, comme Rodenbach (1), van Lerberghe (2), Albert Mockel, Grégoire Le Roy (3), Max Elskamp, de franchir la frontière belge et de s'élancer sur un plus vaste théâtre. Après avoir débuté à *La Jeune Belgique*, par des vers parnassiens légers et faciles — un peu trop faciles, — Rodenbach était venu habiter Paris, où il bénéficia de l'engouement de l'époque pour tout ce qui venait du Nord et où il contribua à mettre à la mode les carillons, les béguinages et le charme un peu convenu des villes mortes. Il ne tarda pas à se rapprocher beaucoup de l'esthétique symboliste. Max Elskamp, lui, avait adopté le vers libre dès le début (1892). Sa poésie archaïsante et qui cherchait à rajeunir les vieilles formes populaires. fut immédiatement adoptée par l'école nouvelle. Il s'y est tenu fidèlement

(1) Né à Tournai en 1855, mort à Paris en 1892. Œuvres principales : *Les Tristesses, La Mer élégante, L'Hiver mondain, La Jeunesse blanche* (vers), *Bruges la Morte, Le Carillonneur* (roman), *Le Voile* (théâtre).

(2) Né à Gand en 1861, mort à Bruxelles en 1907. Œuvres principales : *Entrevisions, La Chanson d'Eve* (vers), *Pan* (théâtre).

(3) Né à Gand en 1862. Œuvres principales : *Mon Cœur pleure d'autrefois, La Chanson du Pauvre* (vers), *Joë Trimborn* (contes).



Georges Rodenbach

jusque dans ses derniers ouvrages, *Sur les Routes de l'Exil* et *Les Chansons désabusées*. Grégoire Le Roy, lui, dont les débuts connurent aussi la consécration d'une gloire parisienne, est revenu au vers régulier, ne conservant de la métrique symboliste qu'une souplesse et une liberté que la poésie moderne n'eût pas connues sans elle ; personne n'a chanté avec plus d'ampleur et d'émotion la sérénité pleine de regret d'une ardente maturité.

Quant à Charles Van Lerberghe et à Albert Mockel, ils comptent sans conteste parmi les maîtres du symbolisme. Mockel est un de ses meilleurs théoriciens. Mais ce n'est pas là son principal titre de gloire ; les purs poèmes de *Clartés*, si conformes pourtant à toutes les doctrines de l'esthétique nouvelle s'élèvent pourtant bien au-dessus des recettes d'école et c'est pourquoi ils leur survivront toujours. De même *La Chanson d'Eve* de Van Lerberghe qui apparaît encore aujourd'hui comme un des poèmes les plus musicaux, les plus originaux et les plus nobles de la fin du XIXe siècle. « Van Lerberghe est le poète de l' « ineffable », a dit fort justement Albert Mockel ; exprimer l'ineffable, c'est justement ce qu'avait tenté le symbolisme.

Ces poètes, ces prosateurs à qui il faut joindre Eugène Demolder (1), excellent écrivain descriptif que Paris aima à l'égal de Bruxelles, et dont un roman, *La Route d'Emeraude*, compte parmi les œuvres marquantes de la période que nous étudions, purent conquérir sur le vaste théâtre parisien la place qu'ambitionne quiconque écrit en français, parce qu'ils participaient au courant littéraire du moment.

Par contre, d'autres écrivains belges parmi lesquels il en est d'excellents, n'ont pas la place à laquelle ils auraient droit dans la vie littéraire française, parce qu'ils se sont exilés eux-mêmes dans un art un peu étroitement local ou parce qu'ils se sont attardés dans des formules vieillies. Albert Giraud (2), par exemple, admirable artiste du vers, ne possède pas la gloire que son œuvre

(1) Né à Bruxelles en 1862, mort à Essonnes (Seine-et-Oise) en 1917. Œuvres principales : *Contes d'Yperdamme, La Route d'émeraude, Les Patins de la Reine de Hollande, Le Jardinier de la Pompadour*.

(2) Pseudonyme de M. Albert Keyenbergh, né à Louvain en 1860. Œuvres principales : *Hors du Siècle, Les Dernières Fêtes, La Guirlande des Dieux, La Frise empourprée, Le Laurier*.



Valère Gille

mérite, parce qu'il est demeuré purement parnassien à une époque où il n'y a plus de Parnassiens. La postérité ménage parfois à de telles fidélités d'éclatantes revanches. Le très noble orgueil de Giraud y compte bien. Du moins, dès à présent, occupe-t-il dans son pays une très haute situation morale et littéraire.

On pourrait en dire autant de Gilkin dont *La Nuit*, qui est d'une inspiration toute baudelairienne, parut à une époque où l'opinion littéraire se désintéressait de Baudelaire et surtout du pessimisme blasphématoire de Baudelaire, et qui fit imprimer un grand et noble poème philosophique, *Prométhée*, en un temps où personne ne faisait plus de poème philosophique. Valère Gille, Fernand Severin, autres épigones de *La Jeune Belgique* sont dans le même cas.

Quant aux prosateurs de cette période, leur gloire reste parfois un peu... locale, parce que leurs sujets, leurs personnages ont un caractère exclusivement local. Il est bien rare qu'un roman de mœurs conquière le public universel ; il faut pour cela qu'on puisse y voir un chef-d'œuvre ou que le pittoresque exceptionnel du milieu éveille la curiosité universelle.

Les cinq lustres que nous examinons ont vu pourtant naître toute une pléïade de romanciers de terroir fort intéressants. Tandis que Léopold Courouble [1] écrivait d'une plume ironique et attendrie ses aimables romans de mœurs bruxelloises où l'on voit passer les Kaekebroek, les Plattebrood, les Capellemans, prototypes du Beulemans de Fonson et Wicheler qui parcourut, lui, les scènes du monde entier, une constellation de romanciers wallons se levait. C'était Hubert Krains [2], peintre âpre et précis des mœurs de la Hesbaye, George Garnir [3], dont les romans rustiques, *Les Charneux*, *La Ferme aux Grives*, *Les Dix Javelles*, *La Chanson de la Rivière*, ont une fraîcheur agreste qui les apparente à l'œuvre d'André Theuriet, Louis Delattre [4], charmant conteur ironique et poétique à la fois et qui excelle dans le croquis de mœurs rurales, Maurice des Ombiaux [5] dont l'œuvre abondante et variée apparaît comme

[1] Né à Bruxelles en 1862, avocat, journaliste, substitut du procureur d'Etat au Congo. Œuvres principales : *La Famille Kaekebroek* (suite de romans de mœurs bruxelloises).

[2] Né à Waleffes en 1862. Œuvres principales : *Le Pain noir*, *Figures du Pays*.

[3] Né à Mons en 1862. Œuvres principales : *Contes à Marjolaine*, *Le Charmeur*, *La Ferme aux Grives*.

[4] Né à Fontaine-l'Evêque (Hainaut) en 1870. Œuvres principales : *Une Rose à la Bouche*, *Contes de mon Village*, *Les Carnets d'un Médecin de Village*, *Le Jeu des petites gens*.

[5] Né à Beaumont en 1868. Œuvres principales : *Mes Tonnelles*, *Histoire mirifique de Saint-Dodon*, *Jeux de cœur*, *Le Joyau de la Mître*, *Mihen d'Avène*, *Contes de Sambre-et-Meuse*, *Guidon d'Anderlecht*, *Le Maugré*.



Albert GIRAUD

(Croquis de M. G.-M. Stevens.)

une sorte d'illustration légendaire de toute la Wallonie, Edmond Glesener qui, dans *Le Cœur de François Remy*, a esquissé une sorte d'analyse pittoresque de l'âme populaire wallonne, tandis que dans la chronique d'un petit pays, il parquait en une sorte de fresque truculente, la Belgique d'avant la guerre, Hubert Stiernet, Georges Rency...

Le milieu flamand ou bruxellois a trouvé quelques bons peintres intimistes comme Abel Torcy, Sander Pierron, Frans Hellens, qu'une sorte de fantastique vaguement symbolique, mais souvent très savoureux, attire, Georges Virrès, Horace Van Offel. Enfin, tout un groupe d'écrivains très préoccupés de donner à la littérature une utilité nationale, se sont efforcés de démontrer par des romans, soit historiques, soit actuels, l'espèce de symbiose qui s'opère au point de vue psychologique entre la Flandre et la Wallonie et qui est peut-être en train de créer une âme mi-flamande, mi-wallonne et spécifiquement belge. Ce sont Henri Carton de Wiart, Henri Davignon, et dans un de ses romans du moins, *Fauquebois*, Pierre Nothomb. Quelques-uns ont abordé le roman psychologique ou mondain avec certaines nuances bruxelloises, comme Gustave Van Zype, Paul André, Max Deauville, Morisseau, Marguerite Baulu. Enfin, un jeune romancier tué à l'ennemi, Prosper-Henri Devos, avait écrit quelques romans pleins de promesse où il animait d'une vie puissante les rêveries de la jeunesse intellectuelle et artiste du Bruxelles de 1910 [1].

La production théâtrale n'a pas été aussi brillante que la production romanesque et poétique. Un grand nombre d'écrivains belges s'y sont essayés, mais presque toujours accessoirement, et sans grand succès, sauf Maeterlinck, dont le théâtre a un caractère tout particulier. Bien peu s'y sont spécialisés et seuls, MM. Fonson et Wicheler, avec *Le Mariage de Mademoiselle Beulemans*, ont vu leur réputation franchir la frontière. Les pièces austères et fortes de M. Van Zype, celle de M. Paul Spaak, aussi, eussent sans doute mérité meilleure fortune. Il leur a manqué je ne sais quoi : peut-être tout simplement la chance...

(1) Pour être aussi complet que possible, il faut mentionner encore les remarquables études d'art et les brillants essais de Charles Bernard, Gustave Van Zype, Edmond Joly, Léon Hennebicq, Eugène Baie et certaines œuvres historiques ou scientifiques qui ont eu une influence considérable sur la pensée belge, comme la grande Histoire de Belgique, de M. Henri Pirenne, les admirables travaux de M. Frans Cumont sur la fin du paganisme, les études et histoires littéraires de MM. Dumont-Wilden, Maurice Wilmotte, Counson, Paul de Reul.

Dans la génération nouvelle, on voit poindre quelques personnalités qui semblent pleines de promesses : Marguerite Duterme, Horace Van Offel, Paul Demasy, Fernand Crommelynck. Celui-ci, avec son *Cocu magnifique*, paraît même avoir trouvé une forme théâtrale inédite ; l'œuvre extrêmement intéressante et fort applaudie à Paris, paraît annoncer des œuvres nouvelles, pleines de sève et d'originalité.

***

Tel est, dans ses grandes lignes, le bilan de la Belgique littéraire avant 1914. Quelques personnes se sont attendues à ce que le grand bouleversement de la guerre fût le point de départ d'une sorte de renouveau intellectuel et littéraire. Peut-être le phénomène se produira-t-il un jour ; mais, en Belgique, pas plus qu'en France, la génération formée par la guerre ne s'est encore exprimée littérairement ; n'oublions pas que la rénovation de l'Europe, qui s'accomplit de 1789 à 1815, ne s'est traduite dans les lettres que par le romantisme, et que la Société française de la Révolution et de l'Empire a eu pour premier peintre Balzac.

Ce n'est pas que la guerre n'ait fait naître en Belgique un grand nombre d'écrits. Mais il me semble qu'ils ont surtout une valeur documentaire. Les tragiques événements de 1914-1918 manquent du recul nécessaire pour entrer dans le domaine de l'art. Le roman de la guerre est encore à faire ; le poème de la guerre existe-t-il ? *Facit indignatio versum*, disait Juvénal. Le fait est que l'indignation produite par l'invasion allemande a fait jaillir beaucoup plus de mauvais vers que de bons. Il y a pourtant quelques beaux cris de colère dans *Les Aigles rouges de la Guerre*, de Verhaeren ; dans *Le Laurier*, de Giraud, ainsi que dans les recueils de Marcel Wyseur et de Maurice Gauchez ; il y a de charmants poèmes dans *La Rose à la Lance nouée*, de Lucien Christophe, et les vers de Louis Boumal, qui mourut à la guerre, contiennent mieux que des promesses. Mais, dans les recueils des poètes soldats, ce qui domine, c'est un sentiment de nostalgie dont la guerre n'est que l'occasion. Ce n'est pas la guerre qui les a faits poètes. A peine la guerre finie, M. Maurice Gauchez s'est d'ailleurs empressé de publier un *Hymne à la Vie* où il n'est plus du tout question du grand drame.

Quant aux prosateurs, ceux d'entre eux qui ont fait la guerre ont presque tous publié des carnets de route, récits de bataille, souvenirs du front, qui ne tranchent guère sur la masse grisâtre de cette immense littérature de guerre, où les historiens de l'avenir trouveront peut-être beaucoup de renseignements psychologiques, mais dont les critiques littéraires ne retiendront, je crois, pas grand'chose. Parmi les meilleurs, il faut citer *L'Yser*, de Pierre Nothomb ; *La Bataille de l'Yser*, de Max Deauville ; *Les Vainqueurs de l'Yser*, de Jacques

Pirenne ; *Six Mois de Guerre en Belgique*, de Fernand Hubert Grimauty.

Mais, durant l'occupation, la plupart des écrivains de Belgique étaient demeurés au pays. Que faire dans une ville occupée par l'ennemi, à moins que l'on n'écrive ? Ces quatre années ont produit une sorte de littérature obsidionale, très intéressante au point de vue de la psychologie historique, mais un peu monochrome : iambes vengeresses, comme *Les Lauriers rouges*, d'Auguste Vierset ; notes pittoresques sur la vie au jour le jour, de M. George Garnir, *Pourquoi pas? Pendant l'Occupation ;* nouvelles de M. Glesener ; journal de M. Georges Virrès de M. Gheude ; de MM. Gilbart et de Thier ; de MM. Ooms et Louis Gille. Tous ces écrits traduisent une unanimité de sentiments qui montrent l'importance que l'invasion et l'occupation ont eu pour la formation de l'esprit public belge. Un des plus curieux de ces ouvrages est l'espèce de roman autobiographique de M. Ernest Verlant, *L'Œil sur les Ostrogoths*. Sous une forme romanesque un peu lâche, ces pages très vivantes retracent très fidèlement la vie intérieure d'un Belge d'une forte culture historique et philosophique pendant les premiers temps de l'occupation.

Et maintenant, des années ont passé. La vie a repris, mais il ne semble pas que la Belgique ait retrouvé son équilibre intellectuel. Toujours est-il que la production littéraire, en dehors de ces souvenirs de guerre, est assez pauvre. Quelques précieux recueils de vers, comme *Les Chansons désabusées*, de Max Elskamp et *Les Chemins dans l'Ombre*, de Grégoire Le Roy. Mais ces deux livres ne font que préciser, dans leur ample maturité, de puissantes personnalités littéraires qui avaient déjà donné toute leur mesure. De même, le charmant recueil de M. Thomas Braun, *A des Absents*, n'ajoute rien de nouveau à un talent déjà formé depuis longtemps. Parmi les poètes nouveaux venus, je citerai M. Raymond Limbosch, M. Gaston Pulings, Mme Marie Gevers, Mme Claude Bernière et le Père Hugues Lecocq, dont les *Quinze dévots mystères du Rosaire de Notre-Dame pour les gens de Wallonie* sont d'une charmante poésie religieuse et folklorique. Parmi les romanciers dont le talent se dessine, je citerai M. André Baillon, qui doit beaucoup à Charles-Louis Philippe, et qui nous donne de curieuses notations sur la vie la plus humble, et M. t'Serstevens, écrivain belge établi à Paris, dont le nom est connu depuis longtemps dans les milieux littéraires ; mais M. t'Serstevens paraît avoir acquis droit de cité à Paris, et je ne vois pas ce qui distingue son œuvre de celles de ses confrères français.

Dans tous les cas, aucune œuvre importante ne s'est produite depuis la guerre, traduisant un esprit nouveau. Ce n'est que dans quelques années que la génération qui se forme, et qui a subi l'influence de ces temps troublés, pourra donner sa mesure.

II. SUISSE

par

ROBERT DE TRAZ

La Suisse romande est un petit pays sans grandes villes. Mais elle est féconde en idées et en œuvres. Son peuple, peu nombreux, se nourrit d'une forte tradition intellectuelle. Pour s'en tenir à la seule littérature, énumérer Jean-Jacques Rousseau, Mme de Staël, Benjamin Constant, Vinet, Töpffer, Amiel, Charles Secretan, c'est dresser, durant un siècle et demi, d'assez beaux états de service.

Si elles se rattachent aux lettres françaises, comme la branche au tronc glorieux, les lettres romandes ont néanmoins leurs traits particuliers. Elles expriment une société qui n'est ni la société parisienne, ni une société provinciale. C'est la Réforme qui leur a donné le branle : auparavant, il n'y avait, entre ces lacs et ces montagnes, que quelques champs peu cultivés. Elle les a constitués en pays autonome. Ainsi, la Suisse romande a besoin de la France pour vivre spirituellement, mais ne se confond pas avec elle. Elle n'est pas une doublure, une réplique sans valeur, elle offre une variété originale du génie français.



Edouard ROD et Henry SPIESS

Si la Réforme a produit dans ce pays surtout des analystes et des moralistes — qu'ils soient romanciers, critiques, pédagogues ou théologiens — n'oublions pas d'ajouter qu'ils ont presque tous l'esprit cosmopolite. Commodément placée au centre de l'Europe, la Suisse romande est, de plus, trop restreinte pour suffire à ses enfants : de là, chez eux, le goût du voyage, la curiosité des âmes étrangères, la recherche des comparaisons. Très patriotes, ils aiment s'expatrier. Personne n'est aussi préoccupé de délimiter ses frontières, et puis de les franchir.



C.-F. Ramuz

Durant la fin du XIXe et le début du XXe siècles, d'autres influences ont commencé à agir. Un souci nouveau est apparu : celui de la forme. Trop souvent, les auteurs romands s'efforçaient de dire vrai plutôt que de bien dire. Des intentions excellentes, des pensées justes, des mouvements de sensibilité profonde ont ainsi avorté parce que le style leur a manqué. Depuis trente-cinq ans, un progrès indéniable a été accompli sur ce terrain. Si nul génie à l'égal de Rousseau, nul talent à l'égal de Mme de Staël ou de Constant n'ont surgi, on a vu paraître de fort bons écrivains, bien doués, maîtres de leur métier, et dont la plupart sont loin d'avoir donné tous leurs fruits. A côté de critiques et d'analystes, des lyriques sont nés. De son côté, le public est devenu plus difficile, plus raffiné. Des revues — comme *La Semaine littéraire* qui a fêté l'année dernière son trentième anniversaire — ont aidé à cet enrichissement général.

Comme nous devons borner notre exposé à quelques pages, nous ne pouvons citer tous les noms qui le mériteraient, ni entrer dans le détail des œuvres. Pour simplifier, nous diviserons les auteurs dont nous allons parler en trois classes : « génération ancienne », « génération moyenne », et « jeune génération ».

***

Dans la « génération ancienne », les deux noms les plus importants sont ceux d'Edouard Rod et de Philippe Monnier.

Edouard Rod (1) accomplit en ce moment le stage ingrat qui suit la mort de tout écrivain, durant lequel il se démode et il ennuie. La postérité négligera probablement ses romans « sociaux » qui ont perdu leur intérêt d'actualité et manquent de vie profonde. Ce genre d'écrits exige des vues très générales, une philosophie, — juste ou fantaisiste, il n'importe — des causes : ainsi, chez Balzac. Malheureusement pour lui, Rod a subi des influences académiques qui lui ont inspiré un conservatisme assez étroit, et plus politique que social. C'est à ces influences-là, et en particulier à celle de Brunetière, que Rod doit aussi d'avoir manqué une partie de son œuvre critique. Brunetière lui a dicté des

(1) 1857-1910.

incompréhensions dont son livre sur Stendhal demeure un témoignage fâcheux. Et pourtant Rod était extrêmement intelligent, curieux, souple, bien informé. Peut-être a-t-il manqué d'audace, de confiance dans sa propre nature.



Philippe MONNIER

Le vrai Rod, celui qui durera, nous le trouvons dans des analyses de passion, d'une passion tourmentée de scrupules et dénuée de volupté. *Le Silence*, *Les Roches blanches*, *L'Ombre s'étend sur la Montagne*, nous montrent des personnages inquiets qui s'étreignent et puis qui s'arrachent l'un à l'autre. L'amour y prend le caractère d'une fatalité, retentissant à travers des cœurs chrétiens. Il est subi mais combattu. Et le bonheur n'y brille qu'entre deux orages, comme un soleil menacé.

Pour décrire ces débats de la conscience et de l'amour, Rod a choisi un ton contenu qui trompe sur la violence du conflit. Mais le temps pâlira la couleur de bien des styles plus exaltés. Le sien, en camaïeu, conservera ses valeurs intactes. Et l'on s'apercevra alors combien les histoires qu'il raconte sont déchirantes, combien il rapporte exactement les sentiments dans leurs nuances les plus délicates. S'il néglige l'aventure ou même le désir, il vise à l'essentiel de l'âme, il s'attache à travers le désordre des événements et des caractères, à ce qui rend éternel l'individu, et éternelle la société ; il peint dans leur nudité des conflits qui dureront toujours. Ses personnages, exempts de vulgarité ou de bassesse, prennent naturellement figure de héros. Et comme eux généreux et pensif, Rod est un romancier d'une douceur, d'une compassion presque féminines.

Par cette perspicacité d'analyse et cette préoccupation des problèmes moraux, il était bien le fils de son pays. Quoique vivant à Paris, il lui est demeuré fidèle. Et il lui a consacré plusieurs livres : *Là-haut*, qui est incomplet, mais puissant par endroits, et son chef-d'œuvre, *Le Pasteur Cauche*, qui a passé presque inaperçu. Il faut dire que la critique romande n'a jamais été très juste à son égard, et lui en voulait d'échapper aux rivalités locales et aux coteries.

Rod avait conquis la grande célébrité et a laissé une œuvre abondante. Philippe Monnier (1) n'a écrit que quelques volumes, et il n'a jamais recherché la notoriété. Il la méritait, pourtant, et par la qualité de son caractère et par la

(1) 1864-1911.



G. de Reynold

qualité de son art. C'était un homme exquis et qui avait le goût de l'exquis. Il a partagé son existence entre Florence et Genève, et, comme Ruskin, il a chéri ces deux cités d'un même amour. A la gloire de l'Italie, il a composé deux ouvrages importants de critique et d'histoire (*Le Quattrocento* et *Venise au XVIIIe siècle*) où il a fait sourire des muses austères, et qui sont des tableaux multicolores et spirituels. A la gloire de sa patrie véritable, il a écrit de charmantes et vivantes chroniques *(Causeries genevoises, Le Livre de Blaise, Mon Village, La Genève de Töpffer)*. Il a tiré de modèles parfois secs et peu amènes, des portaits ironiques et tendres, il a évoqué le passé en adroit magicien ; il a décrit la nature à petites touches justes ; il s'est confessé lui-même sans qu'on s'en aperçût toujours et en détournant la tête pour ne pas se trahir. Son art, influencé par les Goncourt, est subtil ; il procède par images multiples, qu'il inscrit dans des phrases ingénieuses, parfois alambiquées. Une verve railleuse, qui taquine sans faire de peine, anime tout ce qu'il écrit d'un mouvement continu. Un tel style est un plaisir. Mais Monnier ne s'amuse pas seulement : son jeu de fléchettes porte plus loin qu'on ne le pense. Sous l'humeur vive et gracieuse, sous ce petit lyrisme brillant, et même brillanté, il y a de la mélancolie. Ce raffiné était sans dilettantisme. Il attachait de l'importance aux choses qu'il aimait. A la différence de Rod, Monnier dissimule sa gravité, mais il est grave comme lui... Tous deux sont morts trop tôt : le premier en 1910, à cinquante-trois ans, le second en 1911, à quarante-six.

Et il est mort aussi avant d'avoir fourni sa mesure, en proie à un mal incurable, le pauvre Louis Duchosal [1], dont le *Livre de Thulé* est rempli de beautés pathétiques. Seul, ou presque, parmi des poètes bêlants et timorés, il a su crier ses désirs et sa douleur. Certes, beaucoup de ses vers nous semblent aujourd'hui d'un symbolisme désuet et maniéré, mais certaines pièces ont un mouvement progressif, une exaltation admirables. Il avait le sens et la maîtrise de l'image, à un degré bien rare en ce pays. Les strophes, par exemple, qu'il adresse à sa mère, si humaines dans leur plainte contenue, ne passeront pas.

C'est à cette génération qu'il faut rattacher Henri Warnéry [2], noble cœur

(1) Mort en 1901 *(Le Livre de Thulé, Le Rameau d'or)*.

(2) 1859-1900 *(Poésies, Le Chemin d'Espérance, etc.)*.

tourmenté, auquel la destinée fut injuste, poète et romancier un peu mou, d'un idéalisme fade et pur, parfois soulevé d'un coup d'aile ; Warnéry, par son côté lamartinien, ses préoccupations morales, est très représentatif de l'âme romande. Ajoutons-lui Edouard Tavan ([1]), qui se donna beaucoup de peine pour être parnassien, et Jules Cougnard ([2]), poète souple et attendri. Enfin, citons Louis Dumur ([3]), esprit logicien jusque dans la fantaisie, mêlant de glace sa passion, et qui, après des livres amusants sur le Collège de Genève, entreprit sur la guerre une série de romans massifs.


Jacques CHENEVIÈRE

Passons aux critiques. Philippe Godet ([4]) a été un esprit clair et net, plus rapide que puissant, un caractère marqué de vivacité amusante et de franchise courageuse. Par son goût fervent des lettres, il a beaucoup contribué à la renaissance esthétique de son pays. Il croyait avec raison à la vertu des grands modèles, il se méfiait des modes changeantes. Comme on l'a dit à propos de sa mort récente et unanimement déplorée, il était à la fois classique et protestant : alliance de mots qui peut étonner en France où l'on associe volontiers Réforme et romantisme, mais qui paraît naturelle en Suisse où beaucoup de lecteurs et plusieurs écrivains se nourrissent de cette double tradition. Ce que Philippe Godet a écrit de plus remarquable, c'est son excellente *Histoire littéraire de la Suisse française* où il a donné certains jugements définitifs, avec un mélange exceptionnel de finesse et de bon sens, et sa biographie de *Madame de Charrière* où il montre l'exactitude, la perspicacité de l'historien et du psychologue. Et dans toute son œuvre est répandu un charme de séduction : c'est qu'il croyait à ce qu'il disait.

Paul Seippel ([5]) lui, est moins préoccupé de beautés littéraires que d'idées ; c'est un robuste chroniqueur, qu'intéresse la vie des âmes et capable ainsi d'écrire tour à tour un bon livre sur Romain Rolland et un non moins bon livre sur une jeune infirme pieuse. Pendant la crise née de la guerre, il a rendu de grands services, en cherchant toujours à unir les Suisses plutôt qu'à les diviser. Gaspard Vallette ([6]) était surtout un journaliste, ironique et vrai, auteur

([1]) 1848-1919 *(La Coupe d'onyx*, etc.*)*.
([2]) Né en 1855 *(Le Carillon tinte, Le Cadran solaire)*.
([3]) *(Un Coco de Génie, Les Trois Demoiselles du Père Maire, Nach Paris.)*
([4]) 1850-1922 *(Neuchâtel Suisse, Frédéric Godet, Art et Patrie*, etc.)
([5]) Né en 1858 *(Les Deux France, Escarmouches)*.
([6]) 1864-1911 *(Croquis de Route, Croquis genevois)*.



Daniel BAUD-BOVY

d'un ouvrage important sur *Jean-Jacques Rousseau genevois*. Maurice Muret ([1]) continue avec grand talent la coutume cosmopolite de son pays : ses études littéraires et politiques prouvent la souplesse de sa curiosité et l'excellence de son goût. Enfin, il faut citer, pour de belles pages de critique et de doctrine, Gaston Frommel, esprit vigoureux *(Esquisses littéraires)* qui sacrifia à la théologie un vrai talent d'écrivain.

***

Ce que j'ai appelé la « génération moyenne », et qui compte des auteurs de trente-cinq à quarante-cinq ans environ, est plus riche que la précédente en artistes. Elle est plus apte à l'expression, plus variée dans ses goûts et ses directions. Les trois noms qu'il faut aligner au premier rang sont ceux de C.-F. Ramuz, Henry Spiess et Gonzague de Reynold.

Au premier abord, Ramuz ([2]) semble un romancier réaliste, qui décrit l'écorce des choses et des êtres, et, de préférence, les écorces les plus rugueuses. Il peint des paysans, vaudois et valaisans, il raconte des existences étroites, sommaires, parfois très mornes ; il se méfie de toute fausse éloquence, de tout embellissement factice. Il est fort, il est dur. Puis, de livre en livre, se dégage mieux le lyrisme pessimiste qu'il contraignait tout d'abord, de même que ce pouvoir de transfiguration vraiment exceptionnel qui ajoute aux personnages du récit un halo étrange. Ramuz simplifie mais pour signifier davantage ; il ne multiplie pas les nuances, ni les dissertations d'une analyse logique, il cherche le trait direct et qui frappe, la parole ou le geste synthétique. Ces histoires montagnardes prennent ainsi un ton légendaire ; elles baignent dans la cruauté ou la peur ; un sentiment panique unifie les foules ; la catastrophe menace, annoncée par des signes vagues et formidables. Ramuz est le poète d'un symbolisme hallucinatoire. Il atteint à une grandeur qui est la marque des maîtres.

On peut regretter que le langage dont il use, à la fois biblique et rustique, nourri d'images familières et d'incorrections syntaxiques, se désarticule de plus en plus. Il tient à ces déformations de style, grâce auxquelles il compte s'exprimer

([1]) *Les Contemporains étrangers.*

([2]) Né en 1878 *(Aline, Les Circonstances de la Vie, Jean-Luc persécuté, La Guérison des Maladies, Terre du Ciel*, etc.*)*

plus profondément, plus instinctivement, dirait-on, mais qui le font patoiser et rendent certaines pages pénibles à lire et même à comprendre. Mais l'obstination même qu'il apporte à sa gaucherie voulue donne du caractère à cette œuvre ramassée, poignante, et si féconde qu'elle affirme, de volume en volume, sa puissance et sa nouveauté. A l'heure actuelle, Ramuz est le romancier le plus original de la Suisse romande.



Philippe Godet

On doit à Henry Spiess [1] des poèmes nobles et élégants, d'une grande beauté verbale. Ils scandent l'histoire d'une âme inquiète, soulevée parfois d'espérance et retombant, mais qui donne à sa plainte une expression toujours harmonieuse. Aucune dureté, aucune raideur dans cet art à la fois souple et serein ; le seul risque qu'il court est de se prendre lui-même à son propre rythme, et de trouver son plaisir uniquement à l'équilibre des syllabes. Jusqu'à Henry Spiess, la poésie romande est faite de tentatives ; grâce à lui, elle connaît enfin un accomplissement. Ici, l'intention se réalise, l'essai s'achève. Spiess interdit d'être désormais maladroit. *Le Silence des Heures*, *Les Chansons captives*, *Attendre*, sont les étapes d'un voyage mélancolique et radieux, au cours duquel un cœur ingénu transforme des inquiétudes en thèmes d'artiste. Ces livres ont, en plus de leur beauté, une valeur d'exemple et de modèle, dont on ne saurait exagérer l'importance.

Quant à G. de Reynold [2], c'est un poète aussi, souvent tenté par le vers libre, la « laisse claudélienne », mais surtout un conteur, un théoricien, un amateur d'idées générales qu'il expose avec une remarquable lucidité. L'intelligence, la volonté brillent chez lui. Il est un constructeur et un raisonneur. Sa prose est succulente, nourrie de beaux modèles classiques. Traditionaliste fervent et réfléchi, le meilleur de lui-même a passé à exalter sa foi catholique, à décrire sa patrie et à évoquer ses fastes. Historien et doctrinaire, il est préoccupé de vie publique, il enseigne les citoyens. Mais la Suisse d'ancien régime lui offre le climat qu'il préfère; le passé inspire le plus utilement cet humaniste rempli de bonne volonté, et que déçoit parfois la vie contemporaine. C'est peut-être dans ses volumes de *Cités et Pays suisses*, qui sont charmants de couleur, justes et représentatifs, que cette nature si bien douée, plus cérébrale

(1) Né en 1878 *(Le Silence des Heures, Chansons captives, Attendre, Le Visage ambigu,* etc.*)*

(2) Né en 1880 *(Les Lauriers de l'Armure, Histoire littéraire de la Suisse au XVIIIe siècle, Contes et Légendes de la Suisse héroïque, La Cité sur la Montagne,* etc.*)*.

parfois que sensible, s'est le mieux exprimée. On y trouve le juste équilibre de l'art et de la doctrine, et l'émotion personnelle y anime la description.

Après ces trois écrivains de grand mérite, deux autres sont à citer : Benjamin Vallotton (1) et Noëlle Roger (2). Le premier est, de tous ses confrères, le plus connu. Sa verve est savoureuse avec un excellent dessous de bon sens. Il a le don de mettre en scène et de conter ; il fait vivre des personnages populaires, narquois et sentencieux ; ses dialogues sont prestes et amusés. Sans doute son observation de l'homme est-elle d'un optimisme un peu superficiel. Il s'adresse à un public de braves gens dont l'applaudissement ne se fait pas attendre. Quant à Noëlle Roger, elle écoute sa sensibilité, parfois facile mais, en d'autres occasions, ainsi dans *De l'un à l'autre amour*, touchante et sincère. Elle est la confidente de la mère et de l'enfant ; elle devine certains drames obscurs à peine exprimés. Elle est généreuse, enthousiaste, prête à la pitié. Citons encore *Le Nouveau Déluge*, qui est une peinture vaste et dramatique.

Chose nouvelle, c'est durant ces trente dernières années que la Suisse romande a vu naître quelques œuvres dramatiques. Daniel Baud-Bovy (3) a donné des pièces d'une grâce charmante et rêveuse, ou des spectacles plus généraux, comme *Le Poème alpestre*, *La Fête de Juin* où il acclimate avec succès le lyrisme sur la scène. Baud-Bovy s'est fait également connaître comme un critique d'art dont la compétence s'exprime dans un style choisi (ses deux volumes sur *Les Peintres genevois* sont de premier ordre), et un voyageur plein de fantaisie, de curiosité, de goût.

René Morax (4), lui, s'est consacré à la forme dramatique. En pleine campagne, il a fait bâtir un théâtre de bois et il lui a fourni un répertoire. *La Nuit des Quatre-Temps*, *La Dîme*, *Henriette* sont des œuvres vigoureuses et saines qui, jouées par les paysans auxquelles elles sont destinées, parlent avec éloquence à la foule. Auteur également de la dernière *Fête des Vignerons*, Morax est un des auteurs les plus populaires de la Suisse contemporaine. Il le mérite parce qu'il lui a donné de grands tableaux de sa vie nationale, parce qu'il l'a aidée à se définir elle-même. Il a su agir, grouper les bonnes volontés, ériger sur le plateau vaudois ce théâtre deMézières qui est un lieu de joie et de beauté.

Fernand Chavannes (5), un peu étriqué et bizarre parfois, ne se contente pas des formules toutes faites. C'est un écrivain doué et tourmenté, qui n'a pas encore donné sa mesure.

(1) Né en 1878 (*La Moisson est grande*, *Ceux de Barivier*, *On changerait le cœur de place*, *Achille et Cie*, etc.).
(2) (*Docteur Germaine*, *Nos Mensonges*, *Les Carnets d'une Infirmière*, *Le Choix d'Andromaque*, etc.)
(3) Né en 1870 (*En Grèce par monts et par vaux*, *Vacances d'Artistes*, etc.).
(4) Né en 1873 (*Claude de Siviriez*, *Aliénor*, *Tell*, *Le Roi David*).
(5) *Bourg Saint-Maurice.*

Ajoutons à cette génération des auteurs qui, jusqu'en 1920, ont peu produit, mais dont les talents sont indiscutables. Jacques Chenevière (1) poète, est surtout un excellent romancier, attiré par les grands sujets, et qui les traite avec beaucoup de verve moqueuse, d'émotion contenue. Il sait admirablement peindre en quelques coups ses personnages, mener un dialogue; mais sous cette animation amusante se cache le désenchantement d'un profond observateur. Son lecteur croit se distraire mais, le livre fini, demeure saisi, inquiet... F. Roger-Cornaz (2) est un esprit ironique et rare, un styliste d'une pureté délicieuse. Il aime les décors du passé, la beauté littéraire. Dédaigneux, semble-t-il, il n'a donné que quelques pages, écrites avec une aisance parfaite... Albert Rheinwald (3) est un essayiste cultivé, un écrivain qui concerte ses phrases dans le goût barrésien.

Enfin, parmi les critiques, il est nécessaire de signaler Alexis François (4), à la fois érudit et enflammé, avec des parti-pris mais toujours nobles, Charly Clerc nuancé, ingénieux, dont on peut attendre beaucoup, et Pierre Kohler (5) dont les études sur le passé littéraire de la Suisse romande sont d'une finesse remarquable.

***

Et maintenant, en abordant la « jeune génération », il convient de ne pas l'enfermer dans une définition prématurée. On ne peut exiger d'elle des œuvres accomplies.

Sans juger au fond, nous pouvons du moins reconnaître dans ses esquisses une aisance charmante. Le temps des gaucheries est passé. Autrefois, les modes littéraires, qui voyageaient en diligence, n'arrivaient pas vite aux bords du Léman : les poètes romands ont été romantiques avec du retard. Aujourd'hui, ils sont au courant, à l'instant même, de l'innovation la plus récente. De là, beaucoup de facilité. Suivre la mode dégourdit la jeunesse.

Pierre Girard (6) est un poète d'une innocence heureuse. En pleine nature, il représente un faune qui serait ingénu. Il bondit et chante le bonheur primitif des sens. Des images enguirlandent et fleurissent ses poèmes qu'il compose

(1) Né en 1886 *(L'Ile déserte, Jouvence ou la Chimère.)*
(2) *Le Trianon de Porcelaine.*
(3) *La Lumière sur les Terrasses.*
(4) *Le Berceau de la Croix-Rouge.*
(5) *Madame de Staël et la Suisse.*
(6) Né en 1892 *(Le Pavillon dans les Vignes).*

comme des bouquets. Rarement on a mieux exprimé l'éclat de la lumière en juillet, l'abondance rutilante des jardins... René-Louis Piachaud ([1]) est plus âpre, plus maître de lui, plus personnel. Sensible et fier, d'une raison souvent goguenarde, il n'a aucune complaisance pour soi, pour les rêveries vagues, et la mélancolie qui se plaint. Il aime le nombre dans la phrase et la sobre véracité. Jamais il ne cesse d'apprendre son métier. Parmi bien des natures féminines, il est mâle... Moqueur et méchant, spirituel plus qu'il n'est permis, Georges Oltramare ([2]) a écrit des chroniques et des pièces de théâtre qui raillent l'homme et la femme dans leurs manèges amoureux. Désinvolte et audacieux, c'est un observateur qui va très loin, un amateur de vérités morales frappées en aphorismes. Sous le brocard étincelant, se dissimule parfois une inquiétude métaphysique. Peut-être étonnera-t-il par les œuvres qu'il médite ceux qui ne voient en lui qu'un ironiste...

Il serait vain de conclure ce rapide exposé. Rien ne s'arrête, les générations s'enchaînent les unes aux autres, les œuvres surgissent et feront à leur tour naître des œuvres. Dans le siècle qui vient, les écrivains romands continueront leur collaboration parfois discrète, parfois éclatante, à la glorieuse littérature française. Comme l'a dit un Genevois spirituel : « Messieurs les Français, vous nous avez donné Calvin, nous vous avons rendu Rousseau. Nous sommes quittes. Recommençons. »

([1]) Né en 1896 *(Les Jours se suivent)*.

([2]) Né en 1896 *(Le Rat d'Hôtel, Sans laisser de Traces)*.

III. CANADA

par

BERTHELOT BRUNET [1]

Nous sommes en 1895. Les bibliothèques, et surtout les librairies, regorgent de livres français. Les poètes aiment les nouveautés. Evidemment, — puisque la loi des cinquante ans régit toute l'histoire de la littérature canadienne (les poètes canadiens imitent toujours les poètes français d'il y a cinquante ans, nos écrivains ne lisent que des nouveautés vieilles d'un demi-siècle). Leconte de Lisle, qui est en France relégué à l'arrière-plan est chez nous au premier. (Que cela console les écrivains français délaissés par la gloire!)

1895. *L'Ecole littéraire de Montréal* est fondée. Des jeunes gens enthousiastes et ambitieux se sont mis en tête de créer une littérature canadienne. Parmi eux, il y a un poète qui mourra trop tôt pour devenir grand, Charles Gill.

Charles Gill : une curieuse figure. Très grand, barbe noire, exalté, bohème, il attirait les regards. Peintre, poète et musicien, il ne fut jamais qu'artiste. Il avait connu Verlaine. Au Canada, pays de cultivateurs et d'hommes d'affaires, cette attitude de bohème et d'artiste suffit pour faire une réputation. Gill eut une réputation. Ses amis, qui n'osaient être aussi *révolutionnaires* que lui l'admiraient et le craignaient.

Gill est un Parnassien qui ne dédaigne pas Lamartine. Il a voulu écrire une épopée qui est surtout un poème descriptif : *Le Cap Eternité*. De l'aveu unanime, cela ne vaut pas ce qu'on espérait. *Le Cap Eternité* est *La Pucelle* d'un Chapelain canadien : c'est long et pénible. Albert Lozeau qui aimait Gill et qui écrivit une préface pour ses œuvres posthumes ne cache pas son sentiment. Il brille cependant parmi ce fatras quelques beaux vers.

M. Jean Charbonneau est le vulgarisateur du Parnasse au Canada. Il connaît tous les défauts du Parnasse et les imite. Il a composé deux recueils de vers estimables : *Les Blessures* et *L'Age de sang*.

(1) La littérature canadienne de langue française ne date guère que du milieu du XIXe siècle. Avant 1895 on peut citer l'historien François Garneau, puis Pierre Chauveau, auteur de *Charles Guérin* (1853), roman à thèse, les poètes Cremazie, Nelligan, Lozeau, Demers, Pamphile Lemay, Louis Fréchette et William Charman. Il y a fort peu de romanciers canadiens ; le meilleur a sans doute été Philippe-Aubert de Gaspé.

Lozeau fut la grande admiration de ce temps. On l'admira et on le plaignit : paralytique, il écrivit des strophes émues et parfois remarquables. C'est notre Sully-Prudhomme : il en a les qualités et les défauts. S'il connaissait à fond sa langue, il serait souvent parfait. Poète intime, petit maître, son œuvre se compose surtout d'élégies et de tableautins.

M. Lozeau a été beaucoup loué. M. Auguste Dorchain lui a consacré quelques lignes. Pendant la guerre, il écrivit ses *Lauriers et Feuilles d'érable*, qui sont des poèmes patriotiques diversement appréciés. Il est encore très lu.

Un autre membre de l'*Ecole littéraire* qui fit parler de lui, c'est M. Ferland. Il a peu écrit : sa réputation n'en est pas moindre. C'est l'héritier des Fréchette (1) et des Chapman (2), adapté au goût du temps. Il est bien doué. Son vers est musical, parfois pittoresque.

A son propos, il est nécessaire de parler du régionalisme. Vers 1910, une politique purement canadienne entraîna la formation du parti nationaliste. Je n'ai pas à parler ici de son influence, qui fut grande. Mais il est certain que le nationalisme agit sur nos lettres et surtout sur notre critique, et qu'il fit beaucoup pour aider à l'avènement du régionalisme. On était fatigué de l'imitation. On lisait les écrivains rustiques français, on les admirait : on voulut faire comme eux. On prôna les ouvrages qui décrivaient le Canada, qui le chantaient. On loua ceux qui, à l'exemple de Ferland, dédiaient des poèmes à leur patrie.

A côté de cette école, par esprit de contradiction peut-être, une autre, celle de l'exotisme, fut créée.

Dans une partie de son œuvre, Lionel Léveillé fut le seul poète intégralement régionaliste. Seul, il comprit que le régionalisme consistait moins à accumuler les déclamations exaltées qu'à brosser des tableaux précis. M. Léveillé (Englebert Gallèze) n'a pas beaucoup écrit de ces gazettes rimées, où pourtant il excelle. Il aime mieux, comme tout le monde, *faire du Musset*, et il a tort.

Les autres régionalistes notoires sont Nérée Bauchemin, Louis-Joseph Doucet et Blanche Lamontagne.

Les élèves de nos écoles apprennent par cœur Blanche Lamontagne. Elle a d'abord imité Louis Mercier (que l'on adore au Canada) avec plus ou moins de bonheur. Elle décrit les labours, les récoltes. Elle chante le paysan canadien. Si elle avait su éviter l'émotion facile, peut-être serait-elle un poète remarquable.

Il y a quelques prosateurs régionalistes : l'abbé Groulx, le juge Rivard, le frère Marie-Victorin.

(1) Fréchette, le Victor Hugo canadien : *Les Voix d'un Exilé, La Légende d'un Peuple.*
(2) William Chapman, ancien poète aujourd'hui dédaigné.

Mais nous avons quelques poètes qui ne sont pas sans mérite. Nelligan, qui est mort depuis vingt ans, puisqu'il est irrémédiablement aliéné, aurait peut-être été un grand poète. Sans doute, imitait-il, comme tous les Canadiens. Baudelaire était son dieu et surtout Rollinat. Il était romantique. Mais il a signé de belles pages. Le nom de Nelligan restera dans l'histoire de nos lettres comme celui d'un précurseur. Il fut le premier écrivain canadien que des lettrés étrangers auraient pu lire sans fatigue.

Tout le reste est une introduction. C'est en 1910 que commence la période la plus originale de la littérature canadienne. En 1910, pour la première fois, la loi des cinquante ans, l'imitation des poètes français datant de cinquante ans, ne fut plus appliquée. Les écrivains canadiens lurent les anciens et ils lurent les modernes. Ils furent à jour.

Marcel Dugas est un des jeunes écrivains les plus connus. C'est un prosateur et un poète. Il imite les symbolistes de 1895 encore peu appréciés au Canada avant 1914.

Mais il aura ce mérite d'avoir fait connaître et admirer des poètes comme Morin et Chopin. Pour sa part, il a écrit de charmants petits poèmes rythmiques et vaporeux.

Il appartint à ce cercle du *Nigog* qui fit du bruit. Des jeunes gens, Fernand Préfontaine ; un architecte, Léo-Pol Morin ; un pianiste, Robert Laroque de Roquebrune, avaient fondé une petite revue consacrée à la défense et à la diffusion de l'art nouveau. Grâce à eux, les Canadiens connurent qu'il existait d'autres écrivains et d'autres musiciens que ceux que les grandes revues françaises leur faisaient connaître. On ne sait pas encore si ce mouvement a été fécond. Victor Barbeau en est sorti, qui fit une campagne remarquée contre les régionalistes. Et Jean Loranger, qui deviendra peut-être le plus original de nos poètes.

Paul Morin publia son *Paon d'émail* en 1912, si je ne me trompe. Jules Fournier, qui ne s'enthousiasmait pas souvent, plaça tout de suite le jeune poète parmi les plus grands. D'autres critiques l'accusèrent de paganisme. Pour Morin, Mme de Noailles, Henri de Régnier, Hérédia étaient des dieux.

Mais il était *exotiste*, il ne parlait guère de son pays. Les régionalistes, par conséquent, le dédaignèrent.

René Chopin est peut-être le meilleur écrivain canadien d'aujourd'hui. Des critiques l'accusèrent lui aussi, je crois, de paganisme. On ne l'en admira pas moins. Son premier volume, *Le Cœur en exil*, est inférieur à ses dernières œuvres. La technique de M. Chopin est savante. Son vers est fluide, et roide

lorsqu'il le veut. Il écrit *petit*, et il écrit *large*, si je puis me servir de ce jargon d'atelier.

M. Guy Delahaye, dont on a beaucoup ri, osa, le premier, être obscur. Son obscurité était sage. Il a incité quelques-uns à lire Mallarmé.

Alphonse Beauregard, qu'il serait difficile de classer, aime les idées, la philosophie, la pensée. Il réfléchit et il écrit. Il n'a guère commis, comme ses confrères, de madrigaux et de petits vers. Il ne croit pas que la prose suffise à l'expression des idées : il pense en vers. Il publia, environ 1910, ses *Forces*, où les alexandrins, bourrés d'idées plus ou moins originales, étaient banaux et ronflants comme les vers de Coppée, à qui Beauregard ne ressemble guère d'ailleurs. Plus tard, il nous donna *Les Alternances*. Aussi cérébrale que celle des *Forces*, la forme en était moins tendue et plus libre.

M. Albert Dreux a écrit deux volumes : *Les Soirs* et *Le Mauvais Passant*. Deux ou trois pièces du second recueil comptent parmi les meilleures pages de notre littérature.

M. Jean-Albert Loranger a révélé à ses compatriotes l'Unanimisme. C'est l'écrivain canadien le plus à jour. Cela surprend, si on songe à la loi des cinquante ans. Le premier volume de M. Loranger était un essai fort remarquable, intitulé *Atmosphères*, où l'on trouva l'influence de Charles-Louis Philippe et de Jules Romains. Un an après, M. Loranger publia ses *Poèmes*, beaucoup plus personnels.

D'autres poètes canadiens ont publié des œuvres dignes d'intérêt, de 1910 à 1920 : Je nommerai Léo d'Yril, Jean Nolin, Edouard Chauvin.

Le meilleur prosateur, et il fallait s'y attendre, pendant toute cette période, est Jules Fournier, un journaliste qui eut de l'esprit et de la culture. MM. Asselin, Monpetit, Chapais, Henri d'Arles, ont aussi écrit des pages qui furent admirées.

La littérature canadienne, c'est ce que nos écrivains ont produit, et surtout ce qu'ils produiront. Jusqu'à Nelligan, elle a été un peu pauvre. Seulement, il faut, en voyant ce qui est, le comparer à ce qui était, et tirer une conclusion. Cette conclusion, c'est que nous aurons probablement un jour cette littérature personnelle et riche vers laquelle nous tendons.

LES ÉCRIVAINS MORTS A LA GUERRE[1]

par EDMOND PILON

I

C'est un fait — dont nous n'avons pas à rechercher ici les causes — que, plus les guerres vont, plus elles sont funestes ; plus elles laissent à leur suite de ruines, de deuils, plus elles creusent de tombeaux. Certaines plaintes de



HENRY NOCQ

Avers et Revers de la Médaille des Écrivains tombés au Champ d'Honneur

Vigny, le tableau sombre et concentré qu'un enfant du siècle, qu'Alfred de Musset traça des lendemains qui suivirent les grandes guerres napoléoniennes, nous montrent quels bouleversements, quel amoindrissement dans tous les domaines,

(1) Les noms des écrivains tués à la guerre ou morts des suites de leurs blessures, sont tous en lettres majuscules.

et particulièrement dans celui des arts et des lettres, marquèrent le début des temps nouveaux. Après 1870, Théophile Gautier, que d'aussi sanglants conflits ne laissaient pas dupe, écrivait dans ses *Tableaux du Siège* : « *L'art a largement payé sa dette à la patrie dans cette guerre funeste. Ses plus chers enfants sont tombés à la fleur de l'âge, pleins d'audace, de génie, de feu, et l'avenir de la peinture en est peut-être compromis pour longtemps.* »

Bon Théo! sensible Musset! hautain et plaintif Vigny! Qu'eussent-ils dit, s'ils eussent assisté aux tragiques événements de 1914-1918? S'ils eussent vu tomber, par dizaines et dizaines, tous ces ardents et fiers jeunes hommes chargés de promesses fécondes et de réalisations neuves? Qu'eussent-ils pensé les vieux maîtres? « *A cause de tels morts*, a dit Eugène Montfort, à propos de son ami LOUIS CODET tombé dans le combat, *nous ne pouvons pardonner à la guerre.* »

Non, nous ne lui pardonnons pas. Nous ne lui pardonnons pas d'avoir, en opposition avec toute une phraséologie vaine et qui va contre le « progrès » dont on nous berne, dépassé en destruction et en horreur toutes les autres guerres qui la devancèrent dans tous les temps. Maurras, qui a élevé bien des *Tombeaux* à ceux qui succombèrent victimes de fatalités historiques et d'incuries politiques successives, l'a pu constater avec une logique serrée : « C'est la première fois qu'un aussi grand nombre d'écrivains est ainsi fauché à la guerre. Et sans doute que cela s'explique d'abord tout à la fois par le développement de la profession littéraire et par l'application du service militaire universel. »

Pêle-mêle, sans distinction d'opinions, de confessions, de partis, d'origine, ils tombèrent dans le combat. Et c'est cette unanimité dans le sacrifice qu'un maître, qui les aimait d'un même cœur les uns et les autres, a pu noter dès, le début du conflit mondial, quand, le 15 janvier 1915, il écrivait : « Ils tombent à droite, ils tombent à gauche. Le troisième *Bulletin des écrivains*, qui nous donne l'éloge de PIERRE GILBERT pai Charles Maurras, nous annonce la mort de LÉON BONNEFF. L'un appartenait à la *Revue critique des idées et des livres*, à la littérature nationaliste et néo-classique. L'autre appartenait à l'*Humanité*, à la littérature socialiste et naturaliste. L'un défendait la tradition, l'autre défendait la révolution, mais tous deux défendaient la France. » (Remy de Gourmont, *Pendant l'orage*, Paris, 1915.)

II

La Mobilisation. — Les plus jeunes des Morts.

Comment ces morts furent frappés, de la façon qu'ils périrent, s'offrant au fatal holocauste, c'est ce qu'à l'aide du *Bulletin des écrivains*, si judicieusement conçu et rédigé, des numéros spéciaux du *Divan*, de la *Revue critique*, de maints articles de presse, d'hommages collectifs comme ceux de la Société des Gens de Lettres, de l'Association des écrivains combattants, il est facile d'établir.

Parmi les premiers qui furent emportés dans ces jours sanglants, tout d'abord nous nommerons les enfants, les benjamins, jadis on eût dit les *Marie-Louise*, ceux enfin qui n'avaient pas vingt ans et qui, presque sans transition, venaient de passer des bancs du collège aux mouvements des armées.

> Pauvres enfants couchés dans votre dernier lit...
> O chers jeunes gens morts que je n'ai pas connus...


PAUL LINTIER.

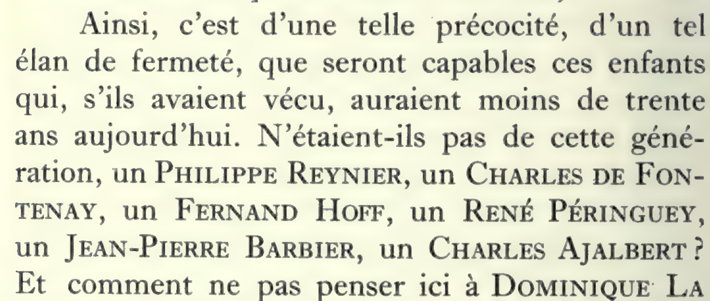
Ne dirait-on pas qu'ils ont été écrits pour eux ces vers, ces très beaux vers que Louis Le Cardonnel, dans *Carmina sacra*, par une sorte de fatal pressentiment, dédiait, dès avant la guerre, à JEAN-MARC BERNARD ? Ceux-là, c'était la promesse, c'était la fleur. Dieu sait ce que nous avons perdu en les perdant! Remy de Gourmont, qui songeait, en écrivant cela, au jeune poète ANDRÉ PUGET et à ses pareils, brisés dès le printemps de leur vie, a nommé amèrement cette *fauchaison*, cette *décimation*, ajoute M. Daniel Halévy! Et, non moins bien qu'eux, en pensant à PAUL LINTIER, auteur de *Ma pièce*, qui périt atteint à vingt-trois ans, M. Henri Béraud, de son côté, pouvait ajouter, très justement : « A notre âge, Laforgue, Tellier, Charles-Louis Philippe et d'autres avaient réalisé. Mais ceux de vingt ans n'ont écrit que des préfaces. Ils pensaient se mettre à la tâche, lever l'outil... la mort est venue. »

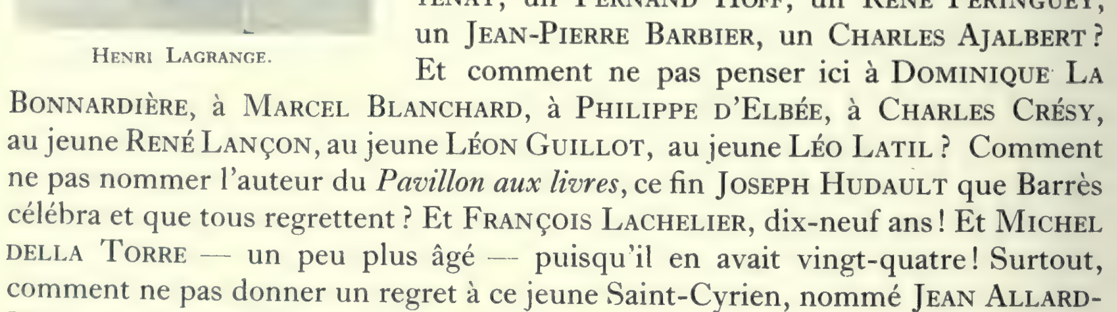
Ah! cette mort, toute voilée, vêtue de crêpe et qui vient, pour ceux qui ont accompli leur tâche, comme pour ce GUSTAVE GENEVOIX, romancier, âgé de soixante-huit ans, si brave, et qui tint à faire la campagne de 1914 comme

il avait fait celle de 1870 ; pour l'érudit JOSEPH DÉCHELETTE, tué à cinquante-cinq ans au champ d'honneur, elle est déjà une forme hideuse, une cruelle marâtre ; mais pour ces enfants, ces nouveaux venus, nés à peine à la vie et à la poésie !

Vingt ans en 1914. Tel est le titre, éloquent dans sa concision, que les amis de HENRI LAGRANGE ont donné au recueil des *études politiques et littéraires*, des portraits et polémiques, des lettres de guerre qu'avait esquissés ou écrites avec la passion et le bouillonnement de son âge, ce jeune soldat mort à vingt et un ans, en 1915, à l'hôpital de Montereau, des suites de ses blessures. « *Je ne me serai pas trompé s'il sort net et clair de ces pages que la génération qui monte est promise à la restauration d'un grand pays, ou bien au suicide, et peut-être au martyre.* »


HENRI LAGRANGE.


On demeure confondu d'apprendre que des lignes semblables, d'une précision vraiment terrible, furent écrites par LAGRANGE lui-même, au début de l'année 1914, au cours d'un projet de roman. « Ces lignes font mal », dit Barrès *(Les diverses Familles spirituelles de la France)*.

Ainsi, c'est d'une telle précocité, d'un tel élan de fermeté, que seront capables ces enfants qui, s'ils avaient vécu, auraient moins de trente ans aujourd'hui. N'étaient-ils pas de cette génération, un PHILIPPE REYNIER, un CHARLES DE FONTENAY, un FERNAND HOFF, un RENÉ PÉRINGUEY, un JEAN-PIERRE BARBIER, un CHARLES AJALBERT ? Et comment ne pas penser ici à DOMINIQUE LA BONNARDIÈRE, à MARCEL BLANCHARD, à PHILIPPE D'ELBÉE, à CHARLES CRÉSY, au jeune RENÉ LANÇON, au jeune LÉON GUILLOT, au jeune LÉO LATIL ? Comment ne pas nommer l'auteur du *Pavillon aux livres*, ce fin JOSEPH HUDAULT que Barrès célébra et que tous regrettent ? Et FRANÇOIS LACHELIER, dix-neuf ans ! Et MICHEL DELLA TORRE — un peu plus âgé — puisqu'il en avait vingt-quatre ! Surtout, comment ne pas donner un regret à ce jeune Saint-Cyrien, nommé JEAN ALLARD-MEEUS qui, selon Etienne Lamy, emporta avec lui, dans son sac de soldat, le manuscrit de « son volume de vers » : *Rêves d'amour et de gloire ?*


Et vous HOURCADE, et vous DROUET,
Et vous BERNARD, ô jeune maître.
Qui chantiez hier sous le hêtre
Et que voilà sous le cyprès...

Ces vers, chargés de regret, composés par Henry Dérieux, nous tenons à les disposer dans ces pages, tel un noir laurier, sur ces fronts sanglants et jeunes. De JEAN-MARC BERNARD nous dirons, tout à l'heure, le génie ailé, le franc sourire, la belle confiance. En attendant, nous tenons à nommer OLIVIER HOURCADE, un croyant et pur poète, tombé à vingt-deux ans ; nous tenons à nous arrêter un instant devant le sillon où repose à jamais, auprès de ses compagnons d'armes, à Consenvoye, auprès de Verdun, le sergent MARCEL DROUET. DROUET avait vingt-six ans ! On possède, de lui, deux légers recueils : *L'Ombre qui tourne*, *Quelques feuillets du livre juvénile*, enfin les pages souillées de boue et brûlées de poudre du *Cahier rouge*, son journal de guerre. « Un Français vif et poli, d'une race de gentilshommes et de chevaliers» *(Georges Ducrocq)*, le charme, la franchise et l'honneur même, voilà DROUET. Si je ne me trompe, il est tombé non loin de Samogneux, ce village où Gœthe, dans la *Campagne de France*, dit qu'en allant sur Verdun, il rencontra « une charrette à deux roues attelée d'un seul cheval », conduite par un enfant et dans laquelle se tenait « une jeune fille ou femme merveilleusement belle » et qui fuyait aux approches de l'armée prussienne.



MARCEL DROUET.

III

Des principaux écrivains tombés en 1914

L'armée prussienne ! On sait comment, après ses premiers succès militaires, elle força les barrières de Belgique, pénétra en France. Aussitôt, commencèrent nos deuils, furent atteints les meilleurs des nôtres. D'abord, MAURICE LUTHARD, de la *Revue critique*, qui avait donné à la science historique les plus belles promesses, était tué le 18 août, au combat de Loudrefing, en Lorraine annexée.

Parmi les écrivains, ce fut le premier ; ensuite, tombèrent les meilleurs, les plus grands de nos lettres ; et d'abord ERNEST PSICHARI, immolé en Belgique même, à Saint-Vincent Rossignol, le 22 août. Le 31 août, l'un de ceux qui avaient donné, dans le roman colonial, les plus belles réalisations, EMILE NOLLY (capitaine Détanger) recevait la blessure mortelle à laquelle il devait succomber quelques jours plus tard. Enfin, c'était PÉGUY. Tandis que MAURICE DEROURE était tué le 7 septembre dans la Meuse, près de Souilly, c'était

en pleine bataille de la Marne, le 5 septembre, qu'était abattu CHARLES PÉGUY.

Ah! ce mois de septembre, particulièrement au moment même et dans les semaines qui suivirent le « redressement » de la Marne, que de pertes il nous coûta! Le 8 septembre, le lendemain même du jour où mourait DEROURE, trois jours après CHARLES PÉGUY, tombait le lieutenant PIERRE GILBERT. C'était au combat de Chatel-Raould, encore dans la Marne. Et ce même mois de septembre, qui devait voir, le 26, à Longueval, le sacrifice de CHARLES MULLER, nous valait encore deux des deuils les plus cruels de ces débuts d'une longue guerre: d'abord la disparition, au combat de Courbessaux, d'ANDRÉ DU FRESNOIS; puis, un peu plus tard, le 22 septembre, au bois Saint-Remy, dans la Meuse, celle D'ALAIN-FOURNIER.

Ainsi commençait la guerre : en enlevant aux lettres françaises les principaux de ceux qui nous étaient chers. La mort de LOUIS CODET, celle de LÉON BONNEFF, celle de trois poètes : CHARLES PERROT, CHARLES DUMAS, JEAN DE LA VILLE DE MIRMONT devaient ensanglanter la fin de la même année 1914. On sait que c'est à l'hôpital du Havre, le 27 décembre, que succomba CODET, blessé en Flandre depuis le 5 novembre. Le 29 décembre, à l'hôpital de Toul, LÉON BONNEFF expirait tandis que son frère, MAURICE BONNEFF, depuis le 25 septembre, était porté disparu. Le 23 octobre, PERROT était tué auprès d'Arras. C'est le 31 octobre que CHARLES DUMAS était frappé. Enfin, à Verneuil, dans l'Aisne, dans l'après-midi du 28 novembre, JEAN DE LA VILLE, sergent au 57e régiment d'infanterie, se trouvait, par suite de l'éclatement d'un obus de gros calibre, enseveli avec deux de ses hommes. Il eut les reins brisés et succomba, dit Georges Le Cardonnel, son biographe, sans avoir repris connaissance.

De tels sacrifices sont sans prix. De toutes les années de la guerre, l'année 1914 fut celle qui préleva, sur l'art et les lettres, le plus lourd tribut ; même l'année 1915 qui, pourtant, nous prit DESPAX, DES RIEUX, SAILHAN, PERGAUD, THIERRY, D'HUMIÈRES, DROUOT, BERNARD, GAUTHIER-FERRIÈRES, ACKER, LAFON et JEAN FLORENCE, ne nous frappa pas aussi intimement, aussi durement dans nos affections et dans nos cœurs. C'est qu'aussi bien ceux-là, ceux de 1914, n'étaient pas seulement, pour la plupart et par la date, les premiers de nos morts ; mais aussi ils l'étaient par les réalisations, par le talent, enfin et surtout par cette sorte d'influence vraiment souveraine que deux ou trois d'entre eux, et d'abord PSICHARI et PÉGUY, exerçaient sur les générations grandissantes. Vis-à-vis de ceux-là, a dit François Porché une fois en pensant à PÉGUY, « nous étions comme

des recrues vis-à-vis du soldat qui a déjà vu le feu ». PÉGUY était un chef, PSICHARI en était un autre.

Petit-fils de Renan, par sa mère, Noémi Renan, ERNEST PSICHARI était né le 27 septembre 1883 ; et l'on eût dit que son grand-père, par cette sorte de prescience qui avertit les plus grands comme les plus humbles, avait prévu le destin d'Ernest. C'est quand, dans une lettre adressée de Paris au Dr Fuquet, et récemment exhumée, il écrivait à son ami, en lui annonçant, le 28 septembre 1883, la naissance d'un petit-fils : « *Pauvre enfant ! Quel avenir verra-t-il ? Quelle France aura-t-il pour patrie ?* »



ERNEST PSICHARI, à dos de chameau.

Au moment de la déclaration de guerre, ERNEST PSICHARI avait juste dépassé la trentaine, et pourtant, par la maturité de son talent, la pureté et l'élan de sa foi, la décision de ses actes, on peut dire que, déjà, c'était un maître. Les armes, les lettres et la religion devaient solliciter tour à tour et souvent à la fois cette âme soulevée d'un feu inextinguible. « Sa vie ne fut qu'une lutte spirituelle, un combat d'âme », a dit de lui Henri Massis. Nous savons aujourd'hui — et cela Jacques Maritain nous l'a depuis confirmé — que l'intention d'ERNEST PSICHARI était, si la guerre ne se fût point produite, d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Pourtant, ce qui chez l'auteur de l'*Appel des armes* et du *Voyage du centurion* était une intention, ne devait jamais se réaliser. Et ce n'est

pas le moins poignant du livre de Mlle Goichon : *Ernest Psichari d'après des documents inédits*, que tout ce chapitre relatif au combat de Saint-Vincent-Rossignol, et dans lequel nous voyons le jeune lieutenant d'artillerie soutenir, du feu de sa batterie, la marche en avant des 1er et 2e régiments d'infanterie coloniale, du 3e chasseurs d'Afrique et des dragons détachés à la manœuvre. Refoulées par un ennemi supérieur en nombre, ces troupes ne tardèrent pas à faiblir. C'est pour assurer leur protection que — dit la citation — le lieutenant Psichari, du 2e régiment d'artillerie coloniale, fit mener « à bras une pièce de 75 qu'il plaça dans le village et avec laquelle il tira efficacement sur les masses ennemies qui cherchaient à y pénétrer ». Atteint par une balle, ERNEST PSICHARI, dit simplement son biographe, tout comme le canonnier LINTIER, comme le lieutenant - colonel PATRICE MAHON (romancier, en littérature : ART ROE) fut tué sur sa pièce.



CHARLES PÉGUY.

Et, comme si cela n'était pas suffisant, comme si le deuil d'une illustre famille n'était pas assez grand, le frère cadet d'Ernest, MICHEL PSICHARI, promis à un destin semblable, paraissait, lui aussi, marqué déjà. Quand MICHEL PSICHARI succomba à son tour, en 1917, quelqu'un put dire (M. André Fribourg, dans le *Bulletin des écrivains*, juin 1918), de l'âme subtile et résignée de Michel qu'elle alla rejoindre « l'âme mystique de son frère Ernest ».

En ce qui concerne CHARLES PÉGUY, chacun se souvient que son rôle d'animateur, « d'embaucheur de dévouements », comme dit Barrès, particulièrement depuis 1900, n'avait cessé de grandir. Grâce à son enthousiasme d'apôtre, PÉGUY était parvenu à grouper autour de lui, nombre d'auteurs désintéressés, de talents divers et qui se reliaient à lui, en dehors de tout esprit de doctrine, par le sentiment de la probité intellectuelle. Ainsi Romain Rolland, Moselly, Lavergne, Daniel Halévy, François Porché, les frères Tharaud, Suarès, Benda, Schlumberger, Spire, Vuillaume, etc., avaient été appelés à se rencontrer plus d'une fois dans ces bureaux de la rue de la Sorbonne, demeurés légendaires, et dans lesquels ses amis nous ont représenté tant de fois PÉGUY ordonnant et dirigeant cette grande œuvre des *Cahiers de la Quinzaine* demeurée attachée à son nom.

M. René Johannet, qui l'a bien sincèrement dépeint, a dit de l'Orléanais PÉGUY, têtu et résistant comme les sarments des vignes de sa contrée : « *Il voulait toujours partir en bataille, former des ligues.* » Un combatif : oui, c'est bien cela qu'était cet écrivain, toujours à la défense et à l'attaque, fils de France et de Jeanne d'Arc, vrai paysan. « Un vigneron des côtes et des sables de la Loire », voilà comment PÉGUY s'intitulait. Comme Paul-Louis ? Non, pas comme Paul-Louis. Péguy avait moins d'aigreur que Courier. De plus, il était pauvre, et il savait bien que, dans ce siècle, dur aux penseurs, ingrat aux écrivains, il n'avait rien à attendre. Plus tard, disait-il, « *je serai un vieux cassé, un vieux courbé, un vieux noueux. Je serai un vieux retors... je serai un vieux rompu, un vieux tordu, un vieux moulu, un vieux tortu, toutes les rimes (populaires) en u, sauf deux (ou trois) dont l'une est que je ne serai certainement pas un vieux cossu...* »


La tombe de PÉGUY.

Pauvre et glorieux Péguy ! les événements ne lui permirent pas de devenir tout cela qu'il énumérait.

Dans un livre plein de piété et d'évocation : *Avec Charles Péguy de la Lorraine à la Marne* (août-septembre 1914), M. Victor Boudon, témoin de la fin émouvante du poète, a raconté, avec tous les détails, comment celui-ci tomba, un peu au-dessus de Meaux, entre Monthyon et Villeroy, le 5 septembre 1914, en plein champ de bataille de la Marne. De son côté, un autre soldat écrivain, le capitaine CLAUDE CASIMIR-PÉRIER, qui devait succomber peu après sous les balles allemandes, rapporta en ces termes, à la veuve du maître, les derniers moments de son ami : « *Madame, mon cher ami et camarade* PÉGUY *a été tué en brave, debout*

devant ses hommes, face à l'ennemi. C'est moi qui commande maintenant, et j'ai eu le douloureux devoir de reconnaître son corps le surlendemain. J'ai eu soin qu'il reposât dans un cimetière de village... »

Sur l'humble, sur la vieille maison du faubourg Bourgogne, à Orléans, cette maison que M. André Mabille de Poncheville, dans son petit ouvrage : *Charles Péguy et sa mère*, a décrite avec un soin attendri, la municipalité de la vieille ville aimée de Jeanne d'Arc a depuis fait apposer cette plaque commémorative :

Ici naquit le 7 *janvier* 1873

CHARLES PÉGUY

Homme de lettres et poète français

Mort au champ d'honneur à Villeroy

(Seine-et-Marne)

le 5 *septembre* 1914.

Issus de famille ouvrière, appliqués, sérieux, d'une grande netteté d'âme et d'un parfait courage, MAURICE et LÉON BONNEFF sont dignes de prendre place, dans cette liste funèbre, auprès du rural qu'était Péguy. Tous deux Franc-Comtois, les BONNEFF étaient nés à Gray (LÉON le 20 septembre 1882, MAURICE le 28 décembre 1884). *Les Métiers qui tuent*, enquête menée, auprès des Syndicats ouvriers, sur les maladies professionnelles, fut leur ouvrage de début. Peu après, parut *La Vie tragique des travailleurs*, leur « chef-d'œuvre » dit M. Lucien Descaves qui en écrivit la Préface. Enfin, de Maurice tout seul, nous eûmes *Didier, homme du peuple*, puis, de Léon : *Aubervilliers*, sorte de tableau de la vie suburbaine d'avant-guerre, retrouvé et publié après la mort de l'auteur.

Comme celle de PÉGUY et d'ALAIN-FOURNIER, mais dans un autre ordre, la perte de LOUIS CODET a été très vivement ressentie par ceux qui avaient lu cet exquis et fort chef-d'œuvre qu'est *La Petite Chiquette*, enfin par ceux à qui avait souri *La Rose du jardin* et dont *La Fortune de Bécot* et *César Capéran*, ces œuvres posthumes, avaient ajouté encore à tous les regrets. Il est vrai de dire que CODET n'était pas seulement le cœur le plus capable d'émotion. C'était aussi « une intelligence merveilleusement fine, souple et armée » *(Eugène Montfort)*, et Jean Viollis, qui a présenté cette petite merveille de philosophie souriante qu'est *César Capéran*, a écrit de CODET, non sans vérité, qu' « il avait

l'esprit le plus délicat, le goût le plus sûr, le cœur le plus rare ». « C'était, a dit encore Viollis, qui l'a compris on ne peut mieux, un frère puîné de La Fontaine ; il aimait le plaisir, la fantaisie, les voyages, la compagnie des femmes. » Et Montfort, qui l'a beaucoup connu, et qui avait reçu de lui, sous forme de dédicace, en partage avec Louis Bausil et Daniel Lantrac, le beau don de *La Petite Chiquette*, a pu ajouter, de cet écrivain d'une si rare vibration et d'une tendresse si juvénile : « Il avait quelque chose d'aérien à la façon du doux Gérard. Il paraissait à peine et il s'envolait. » Comme Gérard, LOUIS CODET avait connu la Bohême galante. Il est vrai de dire que la sienne était plus moderne et reflétait, avec beaucoup de grâce et de finesse, du moins dans les images qu'il en a laissées, tout ce monde vivant de Montmartre dont Renoir et Maurice Donnay s'étaient, avant lui, montrés le peintre et le poète classiques.



LOUIS CODET.

Puisque Montfort, en nommant CODET, a rappelé le fragile et charmant Nerval, comment, tout naturellement, à propos de l'un et de l'autre, ne pas évoquer ici cet ALAIN-FOURNIER dont la guerre ne laissa nulle trace et qui, le 22 septembre 1914, au bois Saint-Remy, dans la Meuse, dans une embuscade tendue par des soldats des régiments poméraniens, disparut dans ce même mystère des choses et dans cette nuit des éléments qui avaient saisi autrefois Gérard à son heure dernière ?



ALAIN-FOURNIER

PÉGUY (selon M. René Johannet, qui le répéta dans un article du *Correspondant*) disait, après avoir lu *Le Grand-Meaulnes*, qu'il avait reconnu, dans FOURNIER, le « signe du génie » ; génie très

particulier, il est vrai, que Barrès situe auprès de celui de Nodier, et dont M. Julien Benda, qui en reconnut, aussitôt la publication, « le mélange singulièrement heureux de rêve et de réalité » ajoute qu'en présence de l'extraordinaire sécheresse des récits psychologiques et cérébraux d'alors, ce livre surprit par sa fraîcheur et sa poésie « comme une source au milieu du désert ».

M. Jacques Rivière, dans une étude où l'affection se complète des éléments les plus étendus de l'information, a parfaitement dit comment ALAIN-FOURNIER en écrivant *Le Grand-Meaulnes*, n'a fait que représenter un état d'âme et relater des circonstances, enfin des habitudes de vivre et de penser qui lui étaient ordinaires. « Mon livre sera peut-être un perpétuel va-et-vient insensible du rêve à la réalité. »

C'est dans un tel sentiment, selon M. Rivière, que FOURNIER conçut et réalisa ce récit nouveau et si prenant que fut *Le Grand-Meaulnes*. C'est également dans ce sentiment qu'il ébaucha *Colombe Blanchet*, un roman auquel il travailla activement pendant les années 1913 et 1914, et dont il ne laissa que des fragments. Pour nous, nous sommes assurés que les critiques futurs placeront très haut le seul livre achevé que FOURNIER a laissé. Moins justes que ne le seront leurs successeurs, les membres de l'Académie Goncourt n'ont pas su, l'année où *Le Grand-Meaulnes* parut, discerner tout ce que ce délicieux livre, sous son air de féerie, renfermait de charme et de nouveauté.

Comme ALAIN-FOURNIER avait eu son berceau dans le Berri, le berceau des ancêtres de MAURICE DEROURE avait été l'Auvergne. « Le don de créer des êtres vivants », écrit M. Henry Bordeaux (dans son livre : *Trois tombes*) appartenait à l'auteur de *L'Eveil*, MAURICE DEROURE. Et c'étaient aussi des êtres vivants que l'auteur de *La Maison de danse*, de *Rikette aux enfers*, et de plusieurs séries de pastiches littéraires : *A la manière de...* (écrits en collaboration avec M. Paul Reboux) tantôt fantaisistes et tantôt sérieux, savait camper dans ses ouvrages. « Une cervelle claire de Français, avec un rire d'honnête homme » *(Louis Thomas)*, mais un rire qui avait bien des nuances, voilà MULLER. Sous le titre : CHARLES MULLER *et ses amis*, a paru, en 1918, un recueil mémorial dans lequel Edmond Rostand, Henri de Régnier, Pierre Mille, Tharaud, Reboux, Mme Tinayre et quelques autres ont exprimé leur chagrin de la disparition d'un ami si rare et d'un écrivain si particulier.

Si nous avons vu, dans *L'Appel des armes*, ERNEST PSICHARI rendre justice aux qualités, à la résignation et aux croyances des Maures, nous pouvons assurer que nul, autant qu'EMILE NOLLY (capitaine Détanger), un autre écrivain tué en 1914, ne surprit plus justement le secret du caractère subtil et compliqué de la race annamite. Dans un style d'une grande sobriété, un peu sévère, mais

dont la sévérité même est rachetée par un pittoresque bien observé, une grande vérité dans l'étude des âmes et la peinture des caractères, ce romancier sut intéresser passionnément le public français à la psychologie de tout un peuple extrême-oriental. A ce point de vue, ce sont des livres tout francs, d'une seule venue, écrits et pensés par un homme robuste, ardent pionnier et lettré délicat, que ces récits qui retinrent aussitôt la faveur : *Hiên le Maboul*, *Le Chemin de la Victoire*, *La Barque annamite*, enfin ces *Heures Khmères*, son premier livre, plus volontiers descriptif mais dans lequel la nostalgie de l'Asie apparaît déjà.



CHARLES MULLER.

Dans *Hiên le Maboul*, c'est lui, EMILE NOLLY, qui, confiant au papier à quel point il abhorrait une vieillesse, cause de toutes les déchéances et qu'il sentait venir, avait formulé le vœu de « s'en aller tout d'un coup, un jour, au grand soleil, le long d'un talus, le front brisé par une balle ou fendu par un coup de sabre... » Une mort militaire, une mort de soldat, voilà ce que souhaitait, bien avant que la guerre vînt, ce mâle officier et ce maître écrivain. Cette mort, à laquelle il avait pensé en Annam, si loin de la France, c'est le 3 septembre 1914, sur le champ de bataille, en Lorraine, que NOLLY la rencontra. Une balle de shrapnell, qui vint le frapper derrière l'épaule, auprès de la nuque, l'abattit raide. Né à Irieux, dans la Loire, en 1880, EMILE NOLLY (capitaine Détanger) avait à peine trente-quatre ans. « Ceux qui ont eu le privilège de son amitié le pleurent », a dit Georges Lecomte, au moment même. L'Académie française, dans sa séance du 29 juillet 1915, en attribuant son grand prix de littérature à l'auteur de *Hiên le Maboul* et de *La Barque annamite* n'a fait que renforcer et confirmer un jugement et des regrets que tous partagent.

Avec CHARLES DUMAS, CHARLES PERROT et JEAN DE LA VILLE DE MIRMONT, tombés, eux aussi, à l'automne 1914, ce sont des Muses moins martiales qui sont en deuil ; mais ce deuil même n'est pas moins lourd aux fronts inspirés.

« Pur comme cristal, écrit Léo Larguier dans des lignes émouvantes, CHARLES

Dumas était un beau chevalier mystique, un jeune prince romantique ». Sa poésie était à sa ressemblance et participait de sa personne si distinguée et si charmante. Avec *L'Ombre et les proies*, avec *L'Eau souterraine*, on peut dire que Charles Dumas était parvenu à ce haut degré de perfection qui donnait tant de prix à ses ouvrages. « Sens de la musique, de l'harmonie, du rythme... », comme l'a fait remarquer Charles Derennes, inspiration dégagée de toute bassesse, une tenue irréprochable dans son œuvre comme dans sa vie, voilà ce fier poète, tombé le 31 octobre 1914, à l'âge de trente-trois ans, en accomplissant, dans la Somme, comme capitaine au 102e régiment d'infanterie, une reconnaissance des plus périlleuses.

Lié étroitement avec Charles Perrot, le romancier du *Printemps sans soleil* et le poète de *La Plainte intérieure*, Charles Dumas n'avait fait que suivre de quelques jours le sort de son ami. C'était, en effet, une semaine avant que Dumas pérît, devant Arras, le 23 octobre, que Charles Perrot était tombé. Sa poésie, a écrit M. Edmond Gojon (le *Bulletin des écrivains*) avait un « accent de douleur contenue ». Malgré tout, ajoute M. François de Tessan (Préface au *Printemps sans soleil*) « qui se bornerait à lire *La Plainte intérieure* — le seul volume qu'il ait publié de son vivant — n'aurait, de Charles Perrot, qu'une idée bien incomplète ». C'est qu'en Charles Perrot habita un homme d'action que la guerre révéla ; « son mépris total du danger, sa crânerie, son savoir militaire l'avaient porté au premier plan. » *(F. de Tessan.)*



Jean de La Ville de Mirmont.

Si Charles Dumas, lorsque la guerre éclata, avait atteint trente-trois ans, et Charles Perrot vingt-six, Jean de La Ville, né à Bordeaux, le 2 décembre 1886, en avait à peine vingt-huit. Fils de M. de La Ville de Mirmont, professeur de lettres à la Faculté de Bordeaux, Jean de La Ville avait eu pour maître, dans cette dernière cité, M. André Le Breton. Grâce à M. Le Breton, qui préfaça, de façon si touchante, les *Lettres de guerre* que le jeune poète adressa à sa famille, nous savons que Jean de La Ville était « un grand jeune homme svelte et élégant, aux cheveux noirs, au teint mat, un grand jeune homme pensif qui marchait la tête inclinée en avant ». « Nature inquiète et tendre, d'une sensibilité presque excessive, la rêverie avait de tout temps été son refuge. »

Mon Dieu, vous le voulez, je suis né dans un port...

avait écrit JEAN DE LA VILLE. Et c'est de ces rêveries, de ces songeries devant les cartes marines, les récits de voyage et les mappemondes que cette âme, avide d'infini, rapporta ces très beaux vers réunis depuis sous le titre *L'Horizon chimérique*, et dans lesquels JEAN DE LA VILLE, avec une sobriété toute baudelairienne, chanta tant de beaux voyages qu'il n'accomplit pas, monta sur tant de vaisseaux imaginaires, et, comme une sorte de Gordon Pym adolescent, appareilla vers des continents que nul ne visita jamais et d'où ne revint jamais aucun vaisseau.



PIERRE GILBERT.

Cette magnificence des horizons, cette beauté des couleurs, enfin ce chant des vocables qui enchantent l'esprit, c'était moins à des vaisseaux et à des Océans qu'à des œuvres humaines et au génie des poètes que venaient les demander un PIERRE GILBERT et un ANDRÉ DU FRESNOIS, ces deux autres disparus de 1914. Ici, nous ne nous livrerons pas au travail vain de confronter l'un par l'autre deux esprits si exceptionnels, deux intelligences d'une telle qualité. Sans doute, il y avait plus d'art chez DU FRESNOIS, et, chez GILBERT, plus de construction et d'équilibre ; mais tous deux venaient des mêmes sources, tous deux avaient bu à la coupe française.



ANDRÉ DU FRESNOIS.

Ici, je pense à ces « fruits délicieux de l'expérience », à ces manifestations d'une race polie et d'une pensée prudente qui enchantaient chez Lemaître et dont GILBERT faisait sa délectation. Mais comment ne pas songer, en même temps, à ce que DU FRESNOIS, huit ans plus tard, dans la *Revue critique*, devait écrire sur le même auteur : « Voici les fruits nouveaux du loisir studieux de M. Jules Lemaître. Le vieil arbre les a portés... » En vérité, c'était sur ce vieil arbre qu'étaient nés et qu'avaient grandi l'un et l'autre. Tous deux, DU FRESNOIS et GILBERT combattaient sur les mêmes frontières, et c'était le plus souvent avec ces deux armes : l'ironie et l'admiration, que tous deux faisaient les francs-tireurs.

« Délicieux DU FRESNOIS, pour qui tout était scintillement, sourire, vous qui compreniez tout » ; c'est ainsi, dans *Le Divan*, peu de temps après sa

mort, que Louis Thomas a parlé de son ami. Mais Eugène Marsan n'a pas parlé moins bien de GILBERT, ni avec moins d'affection : « Une intelligence lumineuse, un goût hautain, l'esprit le plus orné, une âme très claire... », voilà ,au seuil de *La Forêt des Cippes*, recueil en deux volumes des essais et des travaux de son ami, comment il nomme ce dernier. Sans cesser de s'appuyer sur la raison, la dialectique de GILBERT ne renie ni les passions ni les mouvements que suscitent celles-ci ; mais seulement elle les discipline. « Sourire de franchise et de grâce », a dit, en nommant GILBERT, M. Frédéric Plessis. Et de cet être si subtil et si ferme à la fois, martial et juvénile ensemble, Marsan a montré le « profil si pur et si viril qu'on le verrait dessiné sous le casque romain ». Cela rappelle le mot de Maurras sur son grand ami, sur cet animateur de ses idées : « Né de famille militaire, il eût été soldat de métier. » Cela se vit bien, quand, le 2 août 1914, d'un seul élan, « il se donna à sa patrie et à la guerre ». Un peu plus tard, le 8 septembre, « ce sacrifice d'une génération rédemptrice », dont il avait parlé huit ans plus tôt, s'accomplissait sur les champs sanglants.

IV

Les Grands Morts des années 1915 à 1918

Après que son ami Antoine Chasteignier eut été tué au siège de Thérouanne, Pierre de Ronsard lui éleva en vers un très beau tombeau. Ainsi, lors de la récente guerre, ont fait nombre d'écrivains survivants pour leurs amis morts. M. Henry Nocq lui-même, dans la très artistique composition qu'il grava pour la *Médaille des écrivains tombés au champ d'honneur*, s'est inspiré de cette idée, il a repris le thème du grand poète. C'est lorsqu'il a représenté la victoire, ainsi que l'a dépeinte Barrès ([1]), « assise avec la plus belle expression de tristesse sur un tombeau qu'elle enveloppe et protège de ses grandes ailes. La tête courbée, elle appuie son visage sur le revers de sa main gauche. C'est le geste familier de l'art antique pour représenter la douleur pensive ». De plus, sur ce tombeau, sont posés un livre ouvert, une épée, un képi, pour caractériser l'écrivain-soldat. Ces divers attributs constituent, dans leur réunion, un emblème immortel. Oui, ceux qui sont tombés étaient des soldats. Ils l'étaient comme tous les Français ; mais aussi ils étaient des écrivains. C'est ce qu'a entendu dire M. Emile Henriot quand il a écrit que des morts comme EMILE DESPAX, comme ALAIN-

(1) MAURICE BARRÈS : *La Médaille des écrivains tombés au champ d'honneur*, un opuscule chez Rollin et Feuardent, Paris, 1915.

FOURNIER, comme PAUL DROUOT « dépassent leur propre gloire... Sous la dépouille du soldat, à côté de leur fusil tombé, c'est une lyre brisée que l'on relève ».

Cette lyre, il faut le dire ici, elle n'avait jamais retenti plus sonore et plus pure que sous les doigts des poètes épargnés en 1914 et que la mort atteignit durant la longue période qui s'étend de 1915 à 1918 : un DESPAX, un DES RIEUX, un SAILHAN, un DROUOT, un JEAN-MARC BERNARD.

EMILE DESPAX, pour le nommer d'abord, puisque c'est lui le premier qui tomba en cette année 1915 (le 23 janvier), vivait comme ALAIN-FOURNIER sous l'empire d'un monde de rêves. Ces rêves habitaient une sorte de demeure enchantée, claire, rustique et pourtant élégante dans son agencement qu'il appelait *La Maison des Glycines :* car tel est le titre de son recueil principal de poèmes.



EMILE DESPAX.

Le charme de la mort et celui de la vie
Mêlaient leur influence en toi, cœur inquiet...

ces deux vers de Paul Guigou me semblent à merveille caractériser cette poésie d'EMILE DESPAX, cette poésie qui, sous une apparence nonchalante et des dehors souriants, dissimule une âme d'une grande vibration douloureuse. A vrai dire, l'idée de la dispersion ne cessa jamais de hanter ce poète qu'on croyait voué seulement aux Muses de Chénier et d'Anacréon.

... J'ai fait ma couche
Bien étroite et je l'ai mesurée à mon corps,
Ainsi, déjà, je suis couché comme les morts...

avait-il écrit une fois. Ou bien encore :

Maître, je veux souffrir et mourir en poète...

C'est en s'adressant à Jean Moréas qu'EMILE DESPAX, dès l'année 1905, exprimait déjà ce vœu funèbre. Et ce vers, ce grand beau vers, qui traduit avec émotion l'angoisse informulée encore d'un destin fragile, on pourrait très exactement en faire l'application à ce puissant et fort DES RIEUX qui devait succomber, un mois après DESPAX, le 27 février 1915, en vue de la forêt de Malancourt.

Issu d'une famille provençale, LIONEL DES RIEUX avait été, de bonne heure, marqué du sceau divin. A défaut de l'épée, qu'avaient portée ses aïeux, l'auteur du *Chœur des Muses* et de *La belle saison*, choisit la lyre française ; car c'est bien française qu'il faut dire, et telle que Malherbe et Chénier en eussent aimé la vibration. « Mistral, a écrit Charles Maurras, dans le parfait tombeau élevé

à la mémoire de son ami, Mistral qui aimait Lionel comme Lionel aimait la Provence, souhaitait de lui voir employer la langue de *Miréio.* » Cependant, DES RIEUX, de préférence, choisit celle de Jean Moréas. Et c'est dans cette forme concentrée que le poète composa ces vers d'une ligne sobre, d'un pur métal, et dont quelques-uns sont dédiés à ces riantes cités du Midi français dont il aimait tant les jardins parfumés, les fontaines qui jasent et les murs antiques : Avignon, Marseille, Maillane, Aix, les Martigues, enfin et par-dessus les autres, cette ville romaine d'Orange où l'on représenta plusieurs de ses œuvres tragiques : *Hécube* d'abord, puis, en 1921, ce *Guillaume d'Orange*, dont Marsan a dit que c'est, dans son développement tout héroïque, « le poème de l'honneur français ».



LIONEL DES RIEUX.

Un autre poète que la vieille terre de France avait nourri de sa riche sève, et qui publia deux recueils remarqués : *Petits poèmes* et *Paysages intérieurs*, n'a, comme DES RIEUX, et comme DESPAX, laissé que des regrets à ceux qui attendaient de son évolution des œuvres décisives. Nous voulons parler de LOUIS SAILHAN, tombé à Perthes le 11 mars 1915, originaire de la Gascogne et dont l'abbé Henri Brémond écrit (dans *Le Correspondant*) qu'il était « simple, modeste, généreux », et que de ses chansons exquises, fleurant le miel et le terroir, se dégage un accent virgilien plein de force et de sincérité.



LOUIS SAILHAN.

Avec *Eurydice deux fois perdue*, son œuvre posthume, que M. René Boylesve présenta, dans sa grâce d'anthologie, comme un petit ouvrage mutilé « par l'obus allemand qui ensevelit son auteur », nous avons le sentiment qu'un sourd travail s'accomplissait en PAUL DROUOT, et que c'était de plus en plus vers la perfection que tendait l'auteur de *La Grappe de raisin* et de *Sous le vocable du chêne*. « Le destin de ces pages, a fait remarquer le compagnon fraternel du poète, M. Jean-Louis Vaudoyer, est certainement immortel ! La joie et la détresse de l'amour n'ont pas souvent inspiré de pareils accents. » Le fait est que les fragments que nous possédons de ce livre exhalent ce que la passion concentre en soi de plus déchirant et de plus tendre. Emile Henriot, qui a tracé de PAUL DROUOT un portrait vivant et qui nous le représente tel qu'il était

avant que s'accomplît son destin, c'est-à-dire « grand, fier comme un dieu, rieur, la main nerveuse, l'œil plein de flamme et de tendresse », Emile Henriot écrit qu'un si charmant aède, tout en nuances et en sentiments, n'était pas fait pour la guerre. « Cependant, dit-il, il s'est donné à elle. » C'est qu'il était porté par ce nom, ce grand nom de Drouot que son aïeul (le général du Premier Empire) lui avait transmis.

On sait comment le commandant Madelin, frère de M. Louis Madelin, étant tombé dans une charge, en avant des lignes, PAUL DROUOT se porta en plein jour, sous le feu, et fut assez heureux pour ramener, au prix d'efforts surhumains, le corps de son officier. Lui-même, le 9 juin 1915, tomba atteint par un obus, devant Notre-Dame-de-Lorette. Et ce fut un obus également, mais, cette fois, à Carency, non loin de ce même plateau de Lorette, qui vint, sans pitié, briser cette « chère tête gauloise, ronde et bonne » de JEAN-MARC BERNARD.



PAUL DROUOT.

Fagus n'a pas en vain nommé Ariel ce gentil trouvère, ce franc garçon « la générosité du cœur dans la raison ailée ». Ah! celui-là! Par ses vers juvéniles, sa tendre plainte, ou parfois sa moquerie à l'adresse des cuistres, on peut dire qu'il était vraiment le sylphe, et de toute cette génération si spontanée, et qui se levait pour tous les combats, un peu le préféré. Qu'on se rappelle *Les Guêpes*, et la querelle incessante, hardie, que ce petit provincial menait en faveur de ses idées. Cela, c'était BERNARD partisan, BERNARD combatif, celui à qui son ami, RAOUL MONIER, avait montré la voie royale.

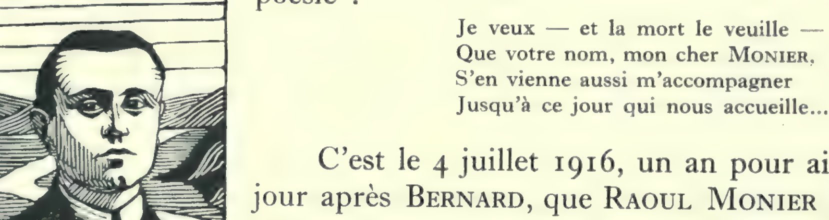
Des rêveries qu'il avait menées, auprès de Saint-Rambert d'Albon, sur les pentes de l'Ardèche, nous savons que Jean-Marc a composé un livre qui appelle toutes les sympathies et provoque tous les regrets. C'est ce recueil d' « Amours, Bergeries et Jeux » intitulé *Sub tegmine fagi*, signé JEAN-MARC BERNARD, *Dauphinois*, dédié à Fagus et duquel s'élève, avec un accent à la fois mélancolique et tendre, le chant de ce jeune homme qui semblait fait pour vivre bien plus volontiers au temps de courtoisie et des cours d'amour qu'en ce siècle de meurtre et de brutalité.

Tout récemment, MM. Henri Martineau et Henri Clouard ont publié, augmentée des *Reliquiæ* de RAOUL MONIER, une édition complète, établie avec soin, des *Œuvres* du poète. De plus, la *Revue critique* (6 novembre 1919), le *Revue fédéraliste* (avril 1921) ont réuni, sur les circonstances de l'engagement, du départ au front et de la mort de JEAN-MARC BERNARD, les souvenirs et les renseignements les plus touchants et les plus précis. D'un tel poète, le nom ne mourra pas. Déjà, sur la maison habitée en dernier lieu par lui, à Saint-Rambert d'Albon, non loin de Lyon, au bord du Rhône, des mains amies ont apposé avec solennité une plaque revêtue de l'inscription suivante :

Ici habitait le poète
JEAN-MARC BERNARD
Dauphinois
Mort pour la France
1881-1915

Tous ceux qui aiment les beaux vers reliront à jamais, dans *Sub tegmine fagi*, l'inoubliable épître, offerte par Jean-Marc à son frère en poésie :

Je veux — et la mort le veuille —
Que votre nom, mon cher MONIER,
S'en vienne aussi m'accompagner
Jusqu'à ce jour qui nous accueille...



JEAN-MARC BERNARD.

C'est le 4 juillet 1916, un an pour ainsi dire jour pour jour après BERNARD, que RAOUL MONIER mourut des suites de ses blessures reçues devant Thiaumont. Ne pas faire figurer le nom de RAOUL MONIER à côté de celui de JEAN-MARC BERNARD, c'est comme si, par exemple, dans l'ombre de PÉGUY on se refusait à dresser celle de JEAN LOTTE, l'écrivain religieux, son ami, son compagnon, tué lui aussi dans la guerre :

Du plus profond de la tranchée,
Nous élevons les mains vers vous,
Seigneur !

La vie terrible des tranchées, cette vie de pluie battante, de froid mortel, d'enlisement et de boue dont JEAN-MARC BERNARD dut supporter le supplice et qu'il évoque ici, elle fut longtemps le lot d'EMILE CLERMONT, tué le 5 mai 1916.

« CLERMONT, note Daniel Halévy dans une pathétique préface au *Passage de l'Aisne*, un écrit posthume de l'auteur de *Laure* donné dans *Les Cahiers verts*,

CLERMONT n'a pas connu, comme un FOURNIER, un PSICHARI, un PÉGUY, le sacrifice éclatant des premières batailles. Il a vécu quinze mois dans la tranchée... » Et cette vie, nous savons comment elle s'acheva : par la plus atroce des morts. C'était près de Maisons de Champagne. « On s'attendait à une attaque. EMILE CLERMONT, qui avait été récemment promu sous-lieutenant, se haussa un moment au-dessus du parapet de la tranchée pour surveiller les mouvements de l'ennemi. Un obus éclata tout près qui lui emporta la tête... » (*Etienne Rey*, le *Bulletin des écrivains*, avril 1916.)

Comme pour BERNARD, il n'y avait rien qui fût plus contraire à la nature délicate, affinée de CLERMONT que ce sauvage corps à corps des tranchées. L'auteur de tant de pages belles et frémissantes, pour ne pas succomber aux visions dantesques que la guerre lui offrait alors, dut accomplir un effort surhumain. C'est ce que, vraiment stoïque, il appelait « se bien tenir ». « *Ne pas avoir d'autre témoin que soi-même, se bien tenir !* » Quelle sublimité !


EMILE CLERMONT.

Cette mort que, d'abord, il abhorrait, bientôt, par une sorte de mâle accoutumance, il en vint à la regarder en face », voire à s'en expliquer. « *Libéré par la mort, mort militaire, mort par la guerre, de cette manière que je n'avais pas prévue, qui sort de tous les cadres et de toutes les lois, mais belle, même volontaire.* » Voilà, selon Mlle Louise Clermont, qui le relata dans le beau livre consacré à la mémoire de son frère *(Emile Clermont, sa vie, son œuvre)*, au bout de peu de temps, ce qu'il écrivait. Et ce qu'il ajoutait de PÉGUY, sur son carnet de guerre, en pensant à la mort de ce poète qu'il admirait, ne fait que renforcer encore son idée dominante : l'idée de sacrifice. « *Transformé au jour de sa mort*, écrit-il de PÉGUY ; *un point final à son œuvre, tout à coup complète, détachée de la matière, détachée des choses terrestres, signée : un ensemble clos, vivant, achevé !* »

Aller « aussi loin dans le don de soi qu'aucun homme est jamais allé » et cela d'autant plus que cet homme « sait le prix de son sang », le prix du sang qu'il « offre », ainsi, d'autre part, s'exprime Henri Ghéon en pensant à son ami le lieutenant de vaisseau DUPOUEY dont les *Lettres* posthumes, présentées par André Gide, sont si admirables. Le don, le sacrifice, l'offrande, voilà — presque joyeusement — ce qu'ont apporté, à leur patrie et à leur Dieu, un PÉGUY, un CLERMONT, un PSICHARI ; voilà ce que le poétique et frêle ANDRÉ

Lafon, mort en juin 1915, dans un hôpital de Bordeaux, des suites de maladie contractée dans le service, affirmait à son tour par ces mots : « Je me mets disait-il, aux mains de Dieu, et me tiens prêt à répondre à son appel. »

Après *L'Elève Gilles*, qui semble un peu son portrait vivant, et qui avait obtenu à l'Académie française le grand prix de littérature, Lafon avait publié *La Maison sur la rive*, « une grave, douce et virile nouvelle » *(Henri Brémond)* dont le charme austère étonna de la part d'un si jeune écrivain. Mais, entre temps, André Lafon, auteur de *La Maison pauvre* et de *Poèmes provinciaux*, n'avait cessé d'être cet intimiste lyrique dont Barrès a écrit qu' « il appartient à ce petit groupe dont Francis Jammes est le représentant le plus caractérisé et que l'on peut rattacher aux inspirations religieuses, domestiques et passionnées de Lamartine dans son sublime *Jocelyn*. »



André Lafon.

Travaillant de jour et de nuit, absorbé tout entier dans son obscur labeur du Ministère de la Guerre, Pierre Fons, le parfait prosateur de *La Divinité quotidienne* et de *L'Offrande au mystère*, le poète inspiré de *L'Heure amoureuse et funéraire*, laissa lui aussi, comme Lafon, loin du front des armées, sa vie s'épuiser dans une tâche ingrate. Admis en février 1917, à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, il fut, peu de temps après, transporté à Cambo, et c'est là qu'il succomba, le 23 avril de la même année. Peu de temps avant sa mort, son évolution mystique s'était accentuée. Pour cette raison, dans le cortège des écrivains croyants, à côté d'un Péguy, d'un Dupouey, d'un Psichari, d'un Lotte, nous n'avons garde d'oublier Pierre Fons.

Ici, cependant, nous touchons à une autre catégorie d'écrivains, non moins vaillants, abattus comme les précédents dans le combat farouche ou morts des suites de leurs blessures : le puissant, le divers, l'original Guillaume Apollinaire (dont il sera parlé dans un autre fascicule de cette collection) ; Adrien Bertrand, le plus gentil esprit voltairien qui fut jamais ; Albert Thierry, qui avait reçu l'enseignement révolutionnaire et dont les *Carnets de guerre*, publiés par la *Grande Revue*, retracent le stoïcisme, la grandeur d'âme et le dévouement; enfin Louis Pergaud, un maître romancier, peintre animé de la vie rustique et des animaux, et dont le moins qu'on puisse dire est qu'il faisait de la nature sa seule croyance.

« *L'Appel du sol*, qui obtint le prix Goncourt, très noble et très fier ouvrage

où les pages descriptives sont parmi les plus poignantes que les combattants aient produites. » Ainsi s'exprima M. André Billy, dans la notice qu'il écrivit à la mémoire d'ADRIEN BERTRAND. Prosateur, ce dernier était également poète. Il l'était avec cette pointe de paganisme marquée au coin du bon lettré dont ses deux recueils lyriques : *Les Jardins de Priape* et *Les Vergers de Cypris* demeurent l'expression élégante ; enfin, il l'était encore jusque dans ces exquises réminiscences voltairiennes qu'il assembla, avant d'expirer, dans cet ironique, amer et souriant recueil qu'il intitula *L'Orage sur le jardin de Candide*. Atteint, dès 1914, d'une blessure qui finit par être mortelle, ADRIEN BERTRAND se savait depuis longtemps condamné. « Il fallait l'opérer toutes les semaines », dit son ami, M. Billy. Malgré tout, avec un surprenant courage, BERTRAND écrivait encore. « Il écrivait dans son lit, au crayon. C'est dans son lit que fut composé *L'Appel du sol*. Le même hiver, il fit représenter au Théâtre Français *La Nouvelle Bérénice*. Triomphant hiver! Hélas! le dernier... »


ALBERT THIERRY.

Non moins que BERTRAND, et tout autant que lui, sinon dans une forme aussi raffinée au moins dans un style impeccable et d'une trame robuste, un autre écrivain combattant, ALBERT THIERRY, tué le 26 mai 1915, à Aix-Noulette (il était né à Montargis en 1881), avait, l'un des premiers, répondu à cet *Appel du sol* dont BERTRAND a parlé. Aussi socialiste que BERTRAND était républicain, élevé à cette grande école de PÉGUY qui fut si féconde et dont les lettres de tout un temps reçurent l'empreinte, ALBERT THIERRY avait éprouvé, aussitôt le début des hostilités, la nécessité d'accourir à la défense de tout cela qui est notre patrimoine : non seulement les monuments et les chefs-d'œuvre, mais « ces belles campagnes moissonnées », et « ces belles eaux, et ces chers arbres! « *Ah! mourrai-je*, disait THIERRY, *sans pouvoir dire combien j'aime la douce douceur de la terre?* » Ou bien, encore dans le même carnet, il écrit jusqu'à quel point il aime « cette lumière française qui fait tout voir et par qui tout est voilé. »

De tels accents sont poignants, et chez l'auteur du *Sourire blessé* et de *L'Homme en proie aux enfants*, révèlent une âme haute, et dont on n'a pas dit assez, peut-être, tout ce qu'elle renfermait de ferveur et d'amour. Pour moi, tout comme Paul Desjardins, tout comme Barrès qui lui rendirent hommage, je ne sépare pas le souvenir d'ALBERT THIERRY de ces *Carnets de guerre* où il mit le meilleur de lui, ces *Carnets* où il tint à rendre un hommage si fervent et si simple à la mémoire des écrivains qui le précédèrent dans

l'hécatombe : ALAIN-FOURNIER, ERNEST PSICHARI ou CHARLES PÉGUY. « Je l'aimais, dit-il doucement de ce dernier, je devais beaucoup à son génie. »



LOUIS PERGAUD.

LOUIS PERGAUD, de même qu'ALBERT THIERRY, avait été instituteur ; ainsi qu'ADRIEN BERTRAND, il avait reçu le prix Goncourt. Si je le place ici auprès d'eux, c'est que, comme eux, il avait un idéal, si j'ose dire, démocratique, et que, comme eux, il avait un grand talent. Mme Rachilde, qui l'appelle maternellement *notre prix Goncourt* (et de fait, PERGAUD était le prix Goncourt du *Mercure de France*, année 1910) a laissé de l'auteur de *Goupil à Margot*, du *Roman de Miraut*, de *La Revanche du Corbeau*, de *La Guerre des boutons* et de tant d'autres écrits voués à l'étude de l'homme et des animaux, un portrait où elle le représente « droit et haut, de cette race de chefs primitifs qu'on nommait chefs parce qu'ils dépassaient les autres de tout le front et que leurs yeux étaient exercés à voir de loin. »



ROBERT D'HUMIÈRES.

La caractéristique d'une telle guerre, en qui se confondirent, sous le même uniforme, toutes les conditions, tous les états, ce fut d'établir un rapprochement entre les castes, ce fut de créer, devant le danger et devant la mort, cette sorte de lien venu de la ressemblance des épreuves et de la communauté des souffrances. A ce point de vue, rien n'est plus éloquent que de voir se rapprocher, se confondre et souvent s'unir dans un destin unique beaucoup de ces écrivains dont l'origine était si dissemblable : à côté d'un THIERRY ou d'un BONNEFF, le comte LIONEL DES RIEUX, auprès d'un PÉGUY un LÉON DE MONTESQUIOU, non loin d'un PERGAUD, ce vicomte ROBERT D'HUMIÈRES dont l'illustre écrivain anglais Rudyard Kipling, qui l'avait connu et apprécié, a dit que c'était une grande âme et un gentilhomme chevaleresque : « *...Great mind, a chivalrous gentleman...* »

Placer à la suite de ROBERT D'HUMIÈRES, traducteur des *Livres de la Jungle*, auteur du *Livre de la Beauté*, des écrivains de caractère si différent, mais reliés entre eux par ce même sentiment d'idéal, de noble élévation qui animait ce fin poète, ce pur prosateur et ce grand lettré, c'est ce qu'approuveront tous ceux qui approchèrent de LUCIEN ROLMER et de JEAN FLORENCE, enfin quiconnurent GAUTHIER-FERRIÈRES et PAUL ACKER.



LUCIEN ROLMER.

A LUCIEN ROLMER, M. Camille Mauclair, qui avait élevé déjà un beau tombeau à ROBERT D'HUMIÈRES (Préface au *Livre de la Beauté*), dressa aussi un cénotaphe. C'est dans ce *Bulletin des écrivains* d'août 1916, dans lequel sur l'enthousiaste poète des *Chants perdus*, le romancier des *Héritiers de Madame Fornoul*, il rappela de pieux souvenirs et définit le talent sincère et fougueux de cet écrivain. M. J.-Jean Desthieux a, d'autre part, dans la revue *Le Divan* (novembre 1917) relaté les circonstances dramatiques de la mort de ce petit Provençal nerveux et trapu : la tranchée dans laquelle il se battait ayant été prise, et « comme il refusait de se soumettre, l'officier prussien, froidement, lui brûla la cervelle. »



PAUL ACKER.

C'est également la tête brisée, mais dans un accident d'automobile qui se produisit en service commandé, à Neuhausen, en Alsace, le 27 juin 1915, que mourut PAUL ACKER. Par des interviews d'une charmante malice, d'élégantes comédies, mais surtout des romans ayant pour cadre l'Alsace, notamment *Les Exilés*, *Les Demoiselles Bertram*, etc., ce subtil conteur avait conquis une réelle notoriété. (Voir, sur PAUL ACKER : *Henry Bordeaux*, *Trois tombes*, Paris, 1915.)

Pour GAUTHIER-FERRIÈRES, n'est-ce pas lui qui avait rapporté, dans un charmant livre consacré à l'auteur de *Sylvie*, ces propos de Gérard de Nerval : « *Où vais-je ? Où peut-on souhaiter d'aller ? Je vais au-devant du printemps, je vais au-devant du soleil... Il flamboie à mes yeux dans les brumes colorées de l'Orient.* » Hélas ! en écoutant l'insidieux conseil, en deman-

dant à partir comme brancardier à l'armée d'Orient, le poète des *Ombres heureuses*, de *La Belle matinée*, de *La Romance à Madame*, du *Miroir brisé*, allait pour ainsi dire, de lui-même, au-devant de son destin. On connaît la fatalité de celui-ci ; ce n'est pas sans une ironie assez crâne que l'accueillit GAUTHIER-FERRIÈRES :

Comme mon fusil, ma pipe est bouchée,
Je n'ai plus de feu, même en amadou,
Et j'attends la mort dans quelque tranchée
Par un coup tiré nul ne saura d'où...

Ainsi, le 17 juillet 1915, dans le cimetière même de Sebdul-Bahr, aux Dardanelles, fut tué, d'une balle au ventre, celui dont son ami, M. Albert-Emile Sorel, a dit qu'il achevait « sa vie terrestre par le seul acte qui parût digne de sa belle âme, et qui faisait, de son dernier geste, le plus beau poème qu'il eût rêvé jamais d'écrire. »


GAUTHIER-FERRIÈRES.

Autant qu'un ROBERT D'HUMIÈRES, un GAUTHIER-FERRIÈRES, un LUCIEN ROLMER, tant de ceux enfin que moissonna la guerre en ces années de deuil et de sang, JEAN FLORENCE avait placé son idéal dans la Beauté. Cette beauté insaisissable, cette eurythmie, au radieux visage, d'une perfection impossible, FLORENCE savait bien qu'il n'appartient pas aux hommes de la saisir. « *La beauté parfaite n'est pas de ce monde*, disait-il. *La vie est une poésie parfaite. Mais la parfaite beauté n'est pas vivante, et c'est peut-être la mort.* » (*La Phalange*, 20 juin 1910.) Ainsi cet écrivain délicat, ce savant lettré, auteur des essais les plus subtils, des dissertations métaphysiques les plus ingénieuses, avait abouti à cette découverte décevante, à cette conclusion hautement baudelairienne d'une mort et d'une beauté sœurs, en quelque sorte fondues dans une image unique, et telles qu'un poète peut les imaginer en rêvant à Platon et à Vinci. Et c'est ce qui fait que M. Jean Royère, en étudiant tous les aspects de cette pensée si personnelle, a été amené à dire : « A y regarder de près, la théorie de JEAN FLORENCE est une doctrine de droit divin de l'Art et de la Pensée et comme une sorte de classicisme éternel. »

Cette éternité, à laquelle il rêvait pour l'œuvre d'art d'un parfait contour

et d'une sereine beauté, on peut dire que JEAN FLORENCE en résolut l'énigme obscure au combat de Neuville-Saint-Vaast, le 6 juin 1915,le jour où, frappé par une balle ennemie, il tomba à trente-deux ans.

V

De divers écrivains politiques, sociaux, régionalistes ou religieux tués à la guerre.

Le biographe informé de JEAN FLORENCE, et son confrère à *La Phalange*, M. Jean Royère a pu, non sans un certain accent véridique, écrire, de cette pensée si souple et si déliée de son ami, qu'elle ne répugnait pas, par le jeu de ses nuances mêmes, le prisme de ses mille facettes, à ceux que cet auteur appelle « les théoriciens de *l'Action française* ». Et théoriciens de *l'Action française*, voilà ce que se trouvent être, précisément, à côté d'un DES RIEUX ou d'un GILBERT, ces écrivains si hautement combatifs et si nettement Français, tous immolés dans le sacrifice : un ALFRED DE LA BARRE DE NANTEUIL, un OCTAVE DE BARRAL, un LÉON DE MONTESQUIOU, voire un NOEL TROUVÉ, un MAURICE LUTHARD, un JOSEPH DE BONNE, un LOUIS DE LA SALLE, un ANDRÉ FERNET.

De ce dernier, l'un de ses amis, M. Gilbert de Voisins, a montré la fin audacieuse. « Vous savez, dit-il, comment il est mort. Près d'un mois, on fut à son sujet dans la plus noire incertitude. Aucune nouvelle. On le croyait prisonnier, on le croyait disparu, on le croyait sauvé, on se leurrait de n'importe quel espoir... et puis on sut, qu'aviateur, il avait été frappé en plein vol, qu'il était tombé les ailes brisées. » (*Le Divan*, mars 1917.) ANDRÉ FERNET avait publié, en 1910, un roman, *L'Ascète*, et trois ans plus tard, fait représenter à l'Odéon un drame en trois actes : *La Maison divisée*, dont le succès fut réel. A LOUIS DE LA SALLE, on devait également un roman : *Le Réactionnaire*, deux recueils de poèmes charmants et singuliers : *Impressions de voyage et autres* et *Les vaines Images*.

A NOEL TROUVÉ, tué au combat de Dannevoux, dans la Meuse, le 1er septembre 1914, Charles Maurras a consacré un monument. Je dirai que c'est dans ce recueil de *Tombeaux* (Paris, 1921), si nostalgique — hélas! — et si nombreux, que je ne puis jamais l'ouvrir sans penser à cette allée des Alyscamps où vint *Mireille*, cette allée funéraire que j'ai vue à Arles et que le vent de la Provence, en passant au travers des cyprès, emplit de je ne sais quelle plainte

sourde et majestueuse. Dans ce recueil, M. Charles Maurras n'a pas rendu justice au seul NOEL TROUVÉ. Il a célébré aussi, comme il convenait, non seulement LA SALLE et TROUVÉ, mais BARRAL, mais NANTEUIL, mais MAURICE LUTHARD, et ce vicomte JOSEPH DE BONNE, auteur de *La Lumière de Sicile*, récits de voyage, lequel, devenu lieutenant de tirailleurs, fut tué, le 25 septembre 1915, en entraînant sa compagnie ; enfin, il a rendu hommage à ce CHARLES BENOÎT, que M. André Thérive, d'autre part, a représenté « Provençal de vieille souche, pèlerin de Maillane, assidu aux Martigues, féru de félibrige » et qui, dans de fines pages sur *Racine à Uzès* ou *La Tristesse d'Aigues-Mortes*, enfin le *Tamaris et l'Olivier*, a donné la mesure de son talent.

Frappé le même jour que JOSEPH DE BONNE, LÉON DE MONTESQUIOU, dont la place dans ce choix de *Tombeaux* est si magnifique, fut tué à Souain, à la tête d'une compagnie du 2e régiment étranger, également à l'automne de 1915 (le 25 septembre). D'une âme naturellement noble et nette comme un fer d'épée qui n'a jamais failli, il avait donné à ses livres toute sa pensée, communiqué à ses écrits toute sa ferveur. Son *Système politique d'Auguste Comte* est si admirable que les positivistes mêmes sont, à tout moment, appelés à s'y reporter. *Les Raisons du nationalisme*, *Le Réalisme de Bonald*, *L'Œuvre de Frédéric Le Play*, des *Notes sur la Roumanie*, demeurent parmi les principaux de ses écrits. Mais, surtout, comment négliger cet ouvrage si courageux, si franc, d'une portée historique si vaste : 1870, dans lequel l'auteur étudie avec tant de conscience ces « causes du désastre » d'hier, génératrices fatales des catastrophes et des deuils d'aujourd'hui ?

Puisque LÉON DE MONTESQUIOU comprenait si bien Auguste Comte, et puisqu'il avait su, de sa doctrine, tirer de si justes conclusions, n'allons pas plus avant, dans ce champ des martyrs, sans nous rappeler un mot que le grand philosophe positiviste a prononcé une fois en parlant de cette « armée invisible des morts » qui, sur le champ de bataille « a plus combattu que celle des vivants ». Ces morts, avait dit EMILE CLERMONT, cité par Daniel Halévy, peu de temps avant d'en rejoindre lui-même « l'armée invisible », « il faudra y penser ». Et c'est bien ce que nous voulons faire, en nous efforçant à nommer ici, non seulement les personnalités très hautes dont furent privées les lettres françaises, mais encore en essayant de grouper, dans ce fascicule, nombre de ceux — moins connus — qui étaient appelés dans l'avenir à donner à celles-ci un éclat et un rayonnement insoupçonnés.

Après nous être incliné devant les écrivains qui avaient fait leur mot d'ordre de la tradition, comment ne pas saluer maintenant ce groupe des poètes et des

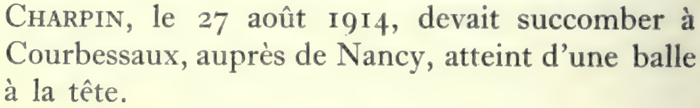
prosateurs israélites dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ont aidé par leur geste à cette tradition à se maintenir ? Tout à l'heure, c'était JEAN FLORENCE dont M. Bergson lui-même n'a pas craint de dire que c'était « un esprit de premier ordre, pénétrant, vigoureux, original ». Et maintenant, nous voulons penser à GEORGES DAVID qui, sous le nom de Jacques Balder, avait publié de chantants poèmes ; à GEORGES LÉVY, professeur et esthéticien, à ROGER CAHEN, à ROBERT HERTZ, enfin à AMÉDÉE ROTHSTEIN, physionomies affinées, délicates, savantes, et dont M. Maurice Barrès *(Les diverses Familles spirituelles)* a dit qu' « elles offrent quelque chose de rare et de singulier ». Enfin, MAXIME DAVID est là, qui avait écrit des études sur Hume ; et ROBERT ENG, qui était socialiste aussi sincère qu'excellent poète ; EMILE HAYEM, tué le 23 août 1914, à Brunstatt, près de Mulhouse, en menant la charge ; enfin, le ravissant poète d'*Et puis voici des vers*, *Au souffle des mois*, JOSEPH CAHN, mort des suites de ses blessures en 1917 !

« C'est l'attente d'une France nouvelle qui nous tient tous en suspens. » Voilà ce qu'auraient pu dire alors ces soldats ; et voilà les mots — vraiment pathétiques en leur signification — que, d'après Pierre Foncin, HENRY CELLERIER, l'auteur de *La Politique fédéraliste*, avait placés précisément en épigraphe à cet ouvrage qui ne fut publié qu'après la mort de l'auteur (disparu le 27 septembre 1914).

De la terre provinciale, de la vieille et forte glèbe, de même que CELLERIER, était venu aussi PAUL CORNU, PAUL CORNU que PÉGUY avait estimé, et dont *Les Cahiers du Centre* n'étaient pas sans ressembler, par plus d'un détail, aux *Cahiers de la Quinzaine*. Enfin, originaire du même Centre (puisque c'est de l'Auvergne !) était accouru JEAN L'OLAGNE, de son véritable nom Jean Angeli, à qui M. Henri Pourrat, dans son livre *Les Jardins sauvages*, a rendu justice et dont le lyrisme populaire, gonflé de l'air des montagnes, avait comme cet air même, quelque chose d'âpre et de salubre.

D'autres montagnes, puisque c'étaient les Pyrénées, LOUIS DULHOM-NOGUÈS, l'un des soldats de la Marne (tombé à Marcilly, le 8 septembre 1914) avait gardé la nostalgie et, dans *La première Gerbe*, chanté la splendeur. Mais JOSEPH DE JOANNÈS-PAGAN, venu de Marseille comme NOGUÈS des Pyrénées, dans son recueil : *Les Sons graves et doux*, s'était montré poète. Enfin, JOSEPH COMPAGNON, dans ses juvéniles *Poèmes*, avait célébré la Comté ! Cependant que, de la Vendée, RAYMOND COTTINEAU, (qui signait Jean L'Hiver) avait répondu à l'appel des armes. RAYMOND COTTINEAU avait appartenu à ce groupe des « Loups » dont BELVAL-DELAHAYE, tué lui-même à la guerre, avait été l'animateur.

Mais de toutes nos provinces, si souvent atteintes, il semble que ce soit celle-là, la patrie de *Mireille*, la terre du félibrige et des cigales, la Provence enfin, qui ait été frappée le plus durement. De cette contrée des parfums et du soleil, de ce domaine des fleurs et des belles filles — on ne le dira jamais assez! — les fils d'Aubanel, de Roumanille, de Mistral, sont venus en nombre! Et, quand nous disons « fils de Mistral », cela est vrai. Mistral, peu d'années avant sa mort, avait donné l'accolade à l'un de ses jeunes compatriotes tué à la guerre, cet inspiré Alexandre Peyron, dont *Lou Pœmo di soulitudo* avait conquis son suffrage. Et de même à Frédéric Charpin, sorte d'apôtre, esprit religieux et fort, le maître de Maillane, avait tendu la main : « *Vivo* Frédéric Charpin, *vive* Frédéric Charpin, *ni ennuyeux ni maussade, vif et gai comme une fauvette sur un pin !* » s'était-il écrié une fois. Hélas! le lieutenant Frédéric



Charpin, le 27 août 1914, devait succomber à Courbessaux, auprès de Nancy, atteint d'une balle à la tête.



Frédéric Charpin.

Ainsi, plus de vingt-cinq écrivains et poètes du Félibrige tombèrent au champ d'honneur. C'est un lourd tribut ; et elle est bien poignante l'inscription placée par Marcel Provence en tête de *Lou Delubre*, le bulletin consacré à la mémoire de ses compatriotes et de ses amis, les aèdes et les prosateurs de la revue *Les Quatre Dauphins :* « *An douna soun sang pèr la Grando Franço* » (« Ont donné leur sang pour la Grande France »). Et là se lisent, à côté des noms de Charles Benoît, de Charpin, de Dulhom-Noguès, de Lionel des Rieux, ceux d'Alfred Gabourdès, Elisée Gonnet, Paul Véran, Octave de Vitrolles, de Roger Brunel, de Pierre Jourdan. « Jourdan, des Rieux, Lombardon, Arné, Bernard, l'Allemagne (dit Marcel Provence) nous a tué tout cela, le meilleur de notre espoir, la moisson promise à la terre provençale. Que penser? Qu'écrire? Ces pertes sont irréparables. »

VI

Toujours la grande hécatombe : Historiens, Critiques, Philosophes, Voyageurs, Sociologues, Journalistes, Romanciers.

Montrons maintenant comment la guerre, après avoir durement frappé nos provinces géographiques, nos collectivités nationales, appauvrit de même ces autres provinces de l'intelligence que sont — à nos yeux — tant de beaux domaines du talent et de la création.

Historiens, archivistes, érudits, légion admirable de ceux qui remontent dans le passé pour rechercher et découvrir les assises du présent, voilà ce que furent ces autres écrivains ravis par la mort à notre gratitude. D'abord ALBERT MALET, sorte de fils spirituel de Michelet, mais avec plus de science, et dont un écrivain qui fut son élève attentif, M. René Bizet, a pu écrire « qu'il aimait l'histoire comme on aime un art ; il en devinait les mystères ». Puis FRANÇOIS-LAURENTIE, tué en 1915, à Blangy, devant Arras, dont toutes les pages étaient judicieuses ; enfin JOACHIM MERLANT, dont le livre sur *Senancour*, le travail intitulé *De Montaigne à Vauvenargues* sont de premier ordre. Ce sont, certes, de grands vides que laissa leur départ.

Mais CHARLES-LÉON BERNARDIN, capitaine comme JOACHIM MERLANT, et qui succomba comme lui des suites de ses blessures (en 1914), était un des bons historiens de la Lorraine. L'un des futurs maîtres de l'histoire était aussi RENÉ STUREL. M. Gustave Lanson, qui avait aidé à la formation de cet esprit si laborieux, a montré quel désastre, pour l'étude de notre XVIe siècle, amena la disparition d'un écrivain à qui nous devions déjà d'importants mémoires sur Amyot et sur l'hellénisme au temps de la Renaissance. Collaborateur au *Correspondant*, MAX DOUMIC, à qui ses mérites d'architecte permirent d'être, à côté de Barrès, l'un des défenseurs des églises menacées, eut ce sort singulier de tomber, pour ainsi dire, en vue de la plus belle de toutes nos églises de France, cette cathédrale de Reims qu'à la tête de ses braves légions de volontaires polonais il projetait de délivrer. Pour Robert Cernay, de son véritable nom ROBERT DE FRÉVILLE, dans le sillage de Taine, il était venu aussi à l'histoire. La guerre le ravit à l'avenir qui l'attendait.

L'avenir! C'était lui qui devait couronner le puissant effort critique de PIERRE-MAURICE MASSON, professeur de littérature française à l'Université de Fribourg, auteur d'une étude sur *Fénelon et Madame Guyon*, d'un ouvrage sur *Madame de Tencin*, enfin de trois volumes consacrés à la *Religion de Rousseau*

et dont un éclat d'obus, reçu en Lorraine, le 16 avril 1916, vint interrompre brutalement la carrière. A ses côtés, méritent de prendre place ces brillants écrivains d'art : EMILE BERTAUX, pour qui l'Italie de la Renaissance n'avait plus de secrets ; JEAN DE FOVILLE, subtil critique de la peinture ; JULES ECORCHEVILLE, le musicographe si informé, dont M. Vincent d'Indy, au nom de tout le monde musical, a pleuré la perte ; JOSEPH DÉCHELETTE, honoré par Camille Jullian, en raison de ses travaux sur la Gaule primitive, d'un splendide hommage.

Mais ici se pressent, en farouches cohortes, ces morts, tous ces autres morts : un historien comme GEORGES MATHIEU, salué aussi par Jullian ; un avocat lettré comme EUGÈNE NOLENT, le critique PIGHETTI DE RIVASSO, CLAUDE LEFILLEUL (pseudonyme de Philippe Gonard) dont le poète lyonnais Louis Pize a écrit que le nom « ne doit pas être séparé de ceux de PÉGUY et de LOTTE ». Pour le P. GILBERT DE GIRONDE, l'écrivain catholique, M. Armand Praviel n'a pas failli à retracer sa fin sublime. Atteint « d'une balle au front au moment où, à genoux dans une tranchée, il priait devant le corps d'un de ses hommes qui venait d'expirer », le P. DE GIRONDE succomba en donnant l'exemple de ce sacrifice auquel il s'était voué depuis longtemps en entrant dans les ordres.

Ecrivain catholique était de même PIERRE ROUSSELOT, disparu aux Eparges en 1915 ; enfin, ces autres moralistes et philosophes bien dignes de figurer à côté de tels émules : AUGUSTIN COCHIN, fils de feu M. Denys Cochin, dont les travaux sur la formation révolutionnaire depuis 1789 font autorité ; puis son cousin CLAUDE COCHIN, lequel, avec une forte maîtrise, en étudiant le Jansénisme et en se faisant le publicateur de *Lettres inédites du Cardinal de Retz*, s'était tourné, lui aussi, du côté de l'histoire. M. Abel Lefranc, professeur au Collège de France, a pu exprimer à quel point ce dernier, bon travailleur des lettres et loyal écrivain, laissa, après lui « avec des travaux qui feront vivre son nom, un grand exemple ».

Un grand exemple ! c'est ce que transmirent après eux, autant que les écrivains que nous venons de nommer, tant de romanciers, tant de poètes, non dénombrés encore dans ce fascicule, et dont il serait injuste de taire le souvenir : JACQUES NAYRAL, tué le 20 décembre 1914, d'un coup de baïonnette dans une charge, à qui nous ne devons pas que des œuvres en prose, mais *La Dentelle des heures*, fort aimable poème ; SYLVAIN ROYÉ, auteur du livre de *L'Holocauste*, et qui n'avait pas moins de courage que de talent ; GUSTAVE VALMONT, tombé à trente-trois ans, le 6 septembre 1914, auteur d'un recueil qui ne portait guère un titre guerrier : *L'Aile de l'amour ;* GEORGES AUDIBERT, tué le 28 septembre 1915, et qui, par une sorte de fatale prescience, avait donné

à son choix de poèmes juvéniles, ce titre effrayant : *Sous les yeux de la mort* ; ANDRÉ BRÉVAL, tué à Nieuport dans une tranchée ; GÉRARD MALLET, qui avait publié un recueil plein de mâles promesses : *Heures et Rêves* ; enfin, ROGER VINCENT, Français d'Afrique, tué le 9 mai 1915, devant Neuville-Saint-Vaast et dont de chauds et vivants poèmes empêcheront la mémoire de périr.

C'est à propos de GÉRARD MALLET que M. Jean-Louis Vaudoyer put écrire justement, en nommant cette foule des écrivains qui n'avaient pas atteint encore à la renommée et au grand public : « Guynemer exista ; Gouraud, Foch existent ; mais il y a surtout la Figure innombrable et innommée. » Cette Figure anonyme et majestueuse des morts, c'est la même que l'inspiré poète et valeureux combattant GABRIEL-TRISTAN FRANCONI avait entendu caractériser par cette autre appellation : *Un tel de l'armée française*, dans laquelle il semblait qu'il eût voulu magnifiquement (lui qui vécut et mourut en brave !) enfermer le symbole de la foule immense à laquelle se trouvent confondus tant des nôtres, tant d'écrivains, de rimeurs charmants, de conteurs adroits ou forts dont il n'a été que peu parlé : depuis l'auteur des *Ombres tremblantes* ou des *Pavots gris*, le souple et fin PIERRE DE ROZIÈRES, lequel nous promettait également un roman : *Le Vendangeoir aux Trois-Fontaines* : ou bien ces poètes encore : MARCEL TOUSSAINT, tué à Sailly-Sallisel sur la Somme comme LOUIS GENDREAU l'avait été à Crouy, jusqu'à JACQUES BAGUENIER-DESORMEAUX, dont *Marjolaine ou les Songes au Bois-dormant* annonçait un fier et gentil poète !



GABRIEL-TRISTAN FRANCONI.

Et là encore ce n'est point tout. Et il serait injuste de méconnaître JULES DUPIN, GEORGES PANCOL (*Virginy, tombe* 556), dont les *Journaux* posthumes témoignent, autant que les vers, d'un don ineffable et d'une parfaite noblesse ; PIERRE CORRARD, prosateur et romancier ; LOUIS CHAMPEAUX, PAUL FEUILLATRE, CHARLES D'OLLONE, également poète ; JOSEPH BRYDON, ROBERT DROUIN, OLIVIER DIRAISON-SAYLOR, auteur des *Maritimes* ; PAUL FIOLLE, tombé à Herbécourt, dans la Somme, où il servait en qualité d'aide-major (au 4e colonial) et dont le talent était tout balzacien ; LÉO BYRAM (capitaine Drevet), dans le roman colonial un émule d'EMILE NOLLY ; puis ce vaillant MAXENCE LEGRAND, auteur de *La Bataille perdue* ; RAYMOND GUASCO, secrétaire du journal *L'Opinion*, le fin conteur de *John Bull's Island*, porté d'abord disparu ; enfin, maints journalistes et non des moindres : HUGUES DESTREM, GUY DE CASSAGNAC, HENRI

Chervet, dont M. Jacques Boulenger, qui l'a bien connu, a dit que « c'était un homme de grand cœur et que son amitié était délicieuse ; » Henry du Roure célébré par l'abbé Brémond comme André Dupont, au talent si puissant et si divers, l'avait été par Léon Bloy.

O terre,

avait chanté, dans une élévation, bien avant qu'une balle le frappât lui-même, mais en pensant à tous ces morts dont nous venons d'assembler les cohortes, le jeune Charles de Fontenay :

O terre que nous défendons, nous t'avons creusée comme pour nous planter vivants, nous enracinant en toi, afin de te mieux défendre, barrière volontaire des pieux de nos corps respirants reliés entre eux par l'enchevêtrement des inextricables fils de notre amour...



Adrien Bertrand

L'appel du sol, n'est-ce pas Bertrand ? L'appel des armes, n'est-ce pas Psichari ? Voilà, depuis le début jusqu'à la fin du grand conflit, ce qui rassembla tous ces enfants des lettres. Le dernier qui l'entendit, le dernier qui succomba — ô ironie amère — le 11 novembre 1918, fut encore l'un des nôtres, ce jeune poète François Lafond, dix-huit ans, si doué et si charmant, lequel, comme marqué par son destin, avait devancé l'appel ! Jusqu'à la fin il avait rimé :

... Les morts que l'on oublie
Surgissant tout poudreux encor du sol natal,
Ivres, se pencheront dans le vent matinal
Pour y surprendre un peu de fanfare affaiblie...

L'Oubli des morts ! Montfort aujourd'hui s'insurge contre lui. Il s'est rebellé, Maeterlinck ! Et c'est quand il a écrit, si justement : « *Ils ne meurent pas à l'heure qu'ils descendent dans la terre, mais à mesure qu'ils descendent dans l'oubli.* » C'est pour nous élever contre un pareil oubli, contre la mortelle indifférence dont sont menacés tant des nôtres que ce chapitre, tout imparfait, tout incomplet qu'il soit, a été composé, très humblement.

LES SALONS LITTÉRAIRES

PAR

MAXIME REVON & PIERRE BILLOTEY

Les salons littéraires de notre époque ne laisseront pas vraisemblablement dans l'histoire la trace éclatante qu'y ont laissée ceux de Mme du Deffand, de Mlle de Lespinasse, de Mme Geoffrin, de Mme Necker, de Mme Récamier. Le temps est fini d'une civilisation délicate et supérieure, limitée au cercle d'une société choisie. Les journaux ont tué les salons. Les écrivains se rencontrent et causent, aujourd'hui, dans les bureaux de rédaction et dans les brasseries, et il semble bien que la plupart se détournent de réunions devenues uniquement mondaines où les personnes cultivées se font de plus en plus rares. Si les dernières années du XIXe siècle nous présentent encore quelques salons littéraires assez importants, nous n'en trouvons plus, vers 1914, que de secondaires, et presque plus aucun en 1920. Quant à l'influence des uns et des autres sur les lettres, elle est extrêmement difficile à discerner. Elle peut se définir, dans le cas le plus heureux, comme l'influence d'une femme de mérite sur un groupe de littérateurs, ou sur un seul d'entre eux qui agit à son tour sur les autres. Les exemples de Mme de Caillavet et d'Anatole France, de Mme de Loynes et de Jules Lemaître paraissent justifier cette opinion. Malheureusement la politique tint souvent une place trop considérable dans ces milieux, et l'on y perdit beaucoup de temps à concerter des élections académiques. Une toute récente parmi ces élections est un succès éclatant de l'influence féminime dans les salons ; le soir de l'élection de l'abbé Brémond, une grande poétesse disait, enthousiaste, à un écrivain : « Les femmes ont bien travaillé ! »



Mme Aubernon
Communiqué par *L'Illustration*

En 1895, nous trouvons constitués, et brillant depuis longtemps d'un prestige remarquable, trois grands salons où se joue encore un reflet des salons littéraires d'autrefois : le salon de Mme Aubernon, celui de Mme de Loynes, et celui de Mme Arman de Caillavet.

Le Salon de Mme Aubernon

Il fut incontestablement l'un des plus importants parmi ceux de l'époque étudiée ici. Jusqu'aux environs de 1902, la plupart des notoriétés littéraires et mondaines y parurent. Tout salon littéraire a son grand homme en chef. Alexandre Dumas fils tint longtemps ce rôle chez Mme Aubernon. Mais la brouille survint un jour entre elle et lui, à propos, dit-on, de Paul Deschanel, alors fort répandu dans ces milieux, où on le surnommait « *le sous-préfet des salons* ». Les habitués les plus connus furent : Renan, Thiers, Labiche, Brunetière, Anatole France, Henry Becque, Sardou, Ludovic Halévy, Albert Vandal, Pozzi, Jules Lemaître, Alfred Mézières, Paul Hervieu, Robert de Flers, Fernand Gregh, A. de Caillavet, Victor Brochard, Louis Ganderax, J. du Tillet, M. Le Corbeiller, Auguste Dorchain, Marcel Proust, Jacques Normand, le Comte de Germiny ; Mmes Louis Ganderax, de Saint-Victor, de Pierrebourg, de Gévrie, Arvède Barine, A. de Caillavet, Mlles Suger et Ch. Roux.

Ce salon avait une nuance politique marquée. Mme Aubernon et sa nièce, Mme de Nerville, se montraient si républicaines qu'on les surnommait *Les Précieuses radicales*.

Mme Aubernon était la nièce du banquier Laffitte. Elle s'appelait Lydie, de son petit nom. C'était une grosse femme. Les bras ressemblaient à de petits jambonneaux. Cependant, elle aimait les lettres. Elle essaya même d'écrire, malgré les durs conseils que de bons juges lui donnèrent. Mais son sourire charmait, et elle était toute pleine d'un enthousiasme ingénu. Elle avait un mari, d'avec lequel elle vivait séparée depuis très longtemps, et elle disait, parlant de lui et d'elle : « Nous célébrerons bientôt les noces d'or d'une séparation sans nuages. »

Elle recevait surtout à Paris, dans son hôtel du square de Messine (puis rue d'Astorg, et enfin rue Monchanin). L'été, elle habitait la campagne, et quelques intimes continuaient de se retrouver auprès d'elle, à Louveciennes, dans sa propriété du *Cœur Volant*.

Mme Aubernon figurait assez bien la bourgeoise du règne de Louis-Philippe. Chez elle, on se sentait en province. Et rien, peut-être, ne le fera comprendre mieux que ce détail infime : il y avait quelque part sur un meuble un assortiment

de ces fruits en cire que l'on fabriquait jadis. Et c'était le jeu rituel des familiers, que d'y conduire les nouveaux venus et de les engager à y mordre. Le cadre était plus cossu qu'élégant, et la table simplement bonne, sans recherche. (Elle était splendide, prodigieuse, chez Mme de Loynes.)

Ce qui donne au salon de Mme Aubernon une véritable importance, ce qui lui assigne un rôle assez bon dans l'histoire littéraire de notre temps, c'est la place que le théâtre y tint.

Mme Aubernon faisait jouer la comédie chez elle, très souvent, et avec un grand souci de la mise en scène. Elle donna des pièces de l'ancien répertoire, et aussi de Feuillet, de Sardou, de Godfernaux (le futur auteur de *Triplepatte*, avec Tristan Bernard), d'Edmond Sée. Elle eut la primeur de *La Parisienne* de Henry Becque, et ce fut Mme Aubernon qui fit représenter, avant le Théâtre de l'Œuvre, des drames des écrivains scandinaves, entre autres : *Borckmann* et *Maison de Poupée*, d'Ibsen. M. Victor du Bled assure que, pour *Borckmann*, les répétitions durèrent quinze mois, et qu'il y en eut cent seize.

Parmi les acteurs de ces pièces, on peut citer Mme A. Trousseau, Mlle Suger, le Comte de Germiny (excessivement remarquable, dit-on), Paul Deschanel, MM. Robert de Flers, Arman de Caillavet, Le Labez, Sautereau, etc.

C'est, répétons-le, par son amour du théâtre, par le souci qu'elle apporta dans le choix et la réalisation de pièces nouvelles, que Mme Aubernon exerça une influence sur la littérature de son époque.

Elle aimait à causer, elle savait faire causer. Tous ceux qui fréquentèrent chez elle, ceux surtout, qui y dînèrent, ont gardé le souvenir des brillantes conversations qu'ils y entendirent. A ces fameux dîners, où l'on était prié spécialement par un billet, il n'y avait au plus que douze à quatorze invités.

Mme Aubernon veillait à ce que la conversation fût générale, qu'il n'y eût point d'aparté. Un convive, — un orateur, plutôt — parlait, et tous écoutaient. Malheur à qui se permettait d'interrompre. La maîtresse de la maison agitait une sonnette en porcelaine et enjoignait à l'imprudent d'attendre son tour.

Un jour, dit-on, que Renan dissertait, Labiche osa élever la voix.

— Mais M. Renan n'a pas fini! s'écria Mme Aubernon.

Labiche, confus, se tut. Renan poursuivit. Et lorsqu'il eut terminé :

— Eh bien, reprit Mme Aubernon, à présent nous vous écoutons, Monsieur Labiche.

— Mais non... Mais non..., répondit ce dernier. Mme Aubernon insistait ; — il avoua :

— Je voulais seulement redemander des petits pois...

Elle préparait d'avance ses causeries, piochait un sujet, et le proposait

ensuite à ses convives, assez brusquement parfois pour les prendre au dépourvu. Un jour, comme elle avait réussi à faire venir à sa table Gabriele d'Annunzio, de passage à Paris, elle lui demanda soudain, avec autorité :

— Monsieur d'Annunzio, que pensez-vous de l'amour ?

D'Annunzio hésita. Sans doute craignait-il, en une telle matière, et devant des étrangers, de prêter à rire. En tout cas, il répliqua, sans politesse :

— Madame, lisez mes livres, et permettez-moi de déjeuner.

Une autre fois, elle interrogeait Mme Henri B... :

— Que pensez-vous de l'adultère ?

— Excusez-moi, répondit cette dame ; pour ce soir je n'avais préparé que l'inceste...

On cite souvent aussi la réplique de Renan, à qui elle demandait son opinion sur Shakespeare. Renan feignit l'embarras, et dit, doucement :

— Pardon, Madame... Est-ce pour un mariage ?

Mme Aubernon avait de l'esprit, et elle y ajoutait celui qu'elle trouvait dans ses lectures. Elle tenait des carnets, qu'elle remplissait des mots plaisants ou singuliers recueillis çà et là, et qu'elle plaçait ensuite quand l'occasion s'en présentait. Mais elle avait, d'elle-même, le brillant et la promptitude du langage.

Au moment de l'affaire Dreyfus, quand il commençait de devenir difficile de réunir certaines personnes, elle déclarait :

— Moi, je garde *mes* juifs.

Elle persistait à s'environner de quelques vieilles amies de sa mère, et pour s'en excuser, elle murmurait :

— Que voulez-vous ce sont mes *monstres sacrés*.

Ce salon fut toujours, sinon austère, du moins fort sérieux et entièrement consacré à la causerie littéraire ou philosophique. Mme Aubernon n'appréciait pas les jolies femmes, elle les écartait de ses dîners. Elle soutenait ce principe que les corsages trop capiteux sont les ennemis de la conversation générale.

Elle disait aussi :

— Je donne à causer, je ne donne pas à aimer.

Le Salon de Mme de Loynes

Parmi les présidentes de salons contemporains, Mme de Loynes apparaît comme la plus singulière et la plus attachante. Ceux qui l'ont vue, même âgée, en parlent avec admiration et avec ravissement. L'un d'eux nous disait, à propos d'elle : *J'ai connu Mme de Maintenon.*

Ses origines sont obscures. On raconte que Dumas fils la rencontra

au bal Mabille, alors qu'elle venait de débarquer à Paris, et qu'elle se faisait appeler Mme de Tourbey. Comme il écrivit vers ce temps *La Dame aux Camélias*, on n'a pas manqué d'établir un rapport de ressemblance entre Marguerite et la future Mme de Loynes.

Alexandre Dumas fils la confia à Sainte-Beuve, maître excellent et averti. C'est à ce dernier qu'elle déclarait ainsi son ambition :

— Je veux avoir tout Paris à mes pieds.

Elle y parvint, à tel point que la personnalité de cette femme extraordinaire déborde le cadre des salons, s'étend sur une époque, et même, pour la longévité de sa royauté, sur plusieurs époques.

A l'origine, Emile de Girardin prétendit faire d'elle une sorte d'Egérie pour le prince Napoléon, qui se trouvait incompris de la princesse. Ce prince, Jérôme, fils du roi de Westphalie, et l'ami de Sainte-Beuve et de Taine, était alors le chef des anti-cléricaux et des démocrates dressés contre l'Empire.



Photo Ministère des Beaux-Arts

Mme DE LOYNES, par Amaury Duval

Dès l'Empire, donc, Mme de Loynes tint un salon où se mélangeaient le monde des lettres, celui de la presse et celui de la Cour. Après 1871, il marqua plus encore son orientation politique, en se dévouant à Gambetta et à Jules Ferry. Il offre ici une certaine analogie avec le salon de Mme Edmond Adam, analogie qui se prolonge, puisque ces deux salons évoluèrent plus tard vers l'opposition au régime républicain. Cepen-

dant, chez Mme de Loynes, les tendances politiques s'enveloppèrent toujours du manteau littéraire.

C'est cette dernière période du Salon de l'avenue des Champs-Elysées qui entre exactement dans l'époque étudiée ici, en l'écourtant toutefois, puisque Mme de Loynes mourut dans l'hiver 1907-1908.

On allait chez elle de cinq à sept heures, sauf le dimanche. Elle se tenait à droite de la cheminée, avec un bichon sur les genoux. Les visiteurs s'installaient au petit bonheur, et non point *en rond*, selon la tradition observée ailleurs. Ces réunions, paraît-il, étaient infiniment délicieuses, et d'un bon ton complet. Mme de Loynes savait exciter la conversation, et elle possédait absolument ce don qui permet de la diriger. Sans presque qu'il y parût, elle prononçait un mot, et l'on glissait sur le sujet en débat. Un autre mot, et l'on reprenait. Elle avait l'art de faire briller les causeurs. Lorsque l'un d'eux, parlant encore, semblait près de se taire, et trop tôt, elle lui touchait l'épaule, et exclamait en riant :

— Ah! qu'il est bête, ce Barrès! (ou « ce Rochefort », ou tel autre).

L'interpellé, remis en train, et flatté, se lançait de nouveau, avec plus de verve.

Elle donnait un dîner chaque mardi. Les principaux convives étaient Renan, Clemenceau, Jules Lemaître. Ce dernier se plaçait au bout de la table, car il était en toute manière le maître de la maison.

Mme de Loynes l'avait connu à une redoute chez Arsène Houssaye, dans ce même hôtel de l'avenue Hoche où Mme A. de Caillavet transporta plus tard son salon.

Jules Lemaître était alors dans tout l'éclat de sa jeune gloire universitaire. Mme de Loynes le servit utilement, et le poussa même jusqu'à une situation de chef de parti pour laquelle il ne semble pas qu'il ait été fait. Bien qu'il y eût entre eux une différence d'âge considérable, ils furent de très tendres amis de cœur, et ils se prouvèrent une fidélité si longuement prolongée que Henry Becque disait :

— Que voulez-vous, pour Lemaître, elle a toujours soixante ans!...

La plupart des écrivains connus, quelques artistes aussi, les directeurs et les grands rédacteurs des journaux importants furent les familiers quotidiens, ou les convives hebdomadaires de Mme de Loynes. Flaubert y avait autrefois introduit G. de Maupassant, Renan y amena Anatole France, qui lui-même présenta M. Maurice Barrès. Léon Daudet y fut traité en fils chéri.

Les purs hommes politiques, sans attaches, ni ambitions littéraires, n'entrèrent point dans ce salon. Cependant la politique française y tint un rôle

de premier plan, non point tant la politique agissante, électorale, que celle émanée des hommes de pensée qui voulaient une rénovation nationale.

Durant les toutes dernières années, si agitées, du XIX[e] siècle, et sous les pressions du siècle nouveau, le salon de M[me] de Loynes fut le point de départ de deux actions : l'une dirigée dans le sens traditionnel, et l'autre vers une institution également traditionnelle. La *Patrie française* naquit là, et continua d'y garder son état-major intellectuel : J. Lemaître, Coppée, Déroulède, Brunetière, Forain, Detaille.

Dans ce salon, d'autre part, se fomentèrent de nombreuses accessions à l'Académie. Certainement, pour la *Patrie française*, plusieurs habitués de la maison ne ressemblaient point à des amis. On les retenait par l'espérance d'un fauteuil. Ils demeuraient, liés par la flatteuse promesse que l'on leur avait faite, et ils complétaient ainsi une réunion où l'on entendait ménager quelques divergences sans rudesse. On vit là, en même temps : Clemenceau et Rochefort, Paul Deschanel et le Général Boulanger.

La *Patrie française*, après avoir exercé une influence sérieuse, échoua aux élections, et cet échec retentit directement dans le salon de M[me] de Loynes. Elle-même ne dut pas s'en formaliser à l'excès, et sans doute n'éprouva-t-elle que le regret de n'avoir pas, pour cette fois, réussi dans une entreprise.

Dans son effort, moins ardent et plus désintéressé pour les écrivains, M[me] de Loynes trouva davantage de joies et de récompenses. Les grands amis et les plus hautes pensées de son cénacle étaient parvenus à l'Académie bien avant la fondation de la *Patrie française* (1899). Maurice Barrès, seul, n'y arriva qu'ensuite.

Autour de ces écrivains à tendances politiques définies, beaucoup d'autres gravitaient, dont les opinions étaient moins marquées. L'extrême goût littéraire de Lemaître, étroit souvent, et partial, se corrigeait par l'aménité, la largeur de vues de M[me] de Loynes. Elle ne méprisa pas l'âpre sévérité de Paul Hervieu, et pourtant l'esprit et la valeur de ce dernier étaient détestés par les principaux du salon. Mais elle ne restait point prisonnière de ses intimes, elle reconnaissait volontiers la culture des hommes qui se tenaient sur la réserve devant les idées professées par son entourage le plus proche. Peut-être même fut-elle trop indulgente à quelques-uns, dont le talent se montra ridiculement inférieur à leur ambition. L'encouragement qu'ils reçurent ainsi ne servit qu'à rendre leur chute plus cruelle et plus lourde.

De ce coin charmant et varié partirent bien des résolutions qui influencèrent les choix de l'Académie. Car ce salon ne fut point indépendant, bien que l'on y ait remarqué de vifs pamphlétaires, qui combattaient l'académisme.

Mme de Loynes, ramenée ou élevée à la bourgeoisie, observa toujours une attitude très bourgeoise dans ses penchants littéraires.

Sans doute, la vivacité de son esprit, son intelligence, les éléments dont elle disposa eussent dû faire d'elle une femme plus librement active. Mais elle craignit toujours de diminuer son influence, de perdre quelque province de son royaume. Elle voulut rester une directrice, retirée derrière ses illustres amis, et elle s'ingénia pour éviter ou pour adoucir les heurts entre tant d'hommes si divers qui, sans elle, ne se fussent jamais fréquentés. C'est surtout son habileté qu'il faut admirer, sa diplomatie de salon, aimable et délicate. Mme de Loynes eut l'ambition de régner, et elle la réalisa. Elle demeura charmante jusque dans la vieillesse, et nous pensons que l'avenir se souviendra d'elle, et qu'il lui accordera un peu de cette *douce gloire* qui pare encore pour nous Mme Récamier.

Le Salon de Mme Arman de Caillavet

Mlle Lippmann, dont le frère était gendre d'Alexandre Dumas fils, épousa M. Arman. Le père de ce dernier, riche propriétaire viticulteur à Capion, dans le Bordelais, s'était donné le plaisir facile d'ajouter à son nom celui décoratif de Caillavet, qui fit plus tard au théâtre une assez belle fortune. Ces légers détails dessinent d'avance l'aspect profondément bourgeois du lieu où nous pénétrons maintenant.

Dans son hôtel de l'avenue Hoche, Mme A. de Caillavet tint, dès avant 1895, et longtemps après, un salon littéraire des plus fréquentés, tellement fréquenté que, vers la fin, elle en disait elle-même :

— C'est une gare.

Il faut remarquer que le personnel des principaux salons de ce temps est à peu près le même. Ajoutons ici, au nombre des habitués les plus assidus : MM. Adrien Hébrard, Pierre Veber, Marcel Proust, de Flers. Celui-ci devint l'ami du fils de la maison, Gaston A. de Caillavet, et ils furent bientôt des collaborateurs inséparables. On rencontrait aussi, là, beaucoup de personnalités mondaines.

Mais ce qui assure à ce salon son rang et son importance particuliers, c'est qu'il eut Anatole France pour maître spirituel et pour grand homme.

Mme de Caillavet l'avait connu chez Mme Aubernon. Elle s'éprit absolument de l'auteur de *Thaïs* et lui sacrifia Victor Brochard, son galant philosophe.

Les témoins nous représentent M. Anatole France, au moment où il prit place chez elle, comme un homme timide, presque craintif. Sous l'influence de cette femme, on le vit se redresser. Elle lui insuffla la confiance en soi, et l'ambition

qui lui manquaient. Mme A. de Caillavet fut pour lui une directrice et une inspiratrice. Enfin, chose immense, elle le contraignit à travailler.

Il y avait chez elle, au deuxième étage, un petit salon où il écrivait. Elle s'y tenait le plus souvent. Mais le Maître, lorsqu'il descendait l'escalier pour se rendre aux réceptions, ne manquait pas à se coiffer de son chapeau. Les invités étaient donc bien obligés de croire qu'Anatole France arrivait du dehors.

Mme de Caillavet réussissait à le mettre en belle humeur, à le faire parler.

— Allons, Monsieur France, disait-elle, racontez-nous donc telle histoire...

Et il parlait, délicieux.



Mme Arman de Caillavet, dans son salon.

Elle-même écrivait, et fort bien sans doute, puisque M. Anatole France signait parfois sa prose. Elle fit pour lui un assez grand nombre de préfaces, notamment celle des *Plaisirs et des Jours*, de Marcel Proust. Elle publia de plus, sous un pseudonyme, un roman : *Le Roman d'une demoiselle de modes*.

Quant au mari, il rédigeait, sous l'étiquette de Djeb Topsail, la chronique du Yachting, au *Figaro*. C'était un fort bon homme. Il portait de singulières cravates blanches que M. Pierre Veber comparait aux ailes d'un moulin à vent. Il avait une très grosse verrue sur le nez, et il possédait une voix tonitruante. Mais il était antidreyfusard, et passait son temps à se disputer avec M. Anatole

France, au sujet de l'*affaire*. Ils se lançaient l'un à l'autre des pointes, même pendant les grands dîners. Mme de Caillavet ne parvenait que difficilement à faire régner la paix.

Toutes les notabilités de la littérature et de la politique défilèrent chez Mme A. de Caillavet. On y vit souvent des étrangers notamment Johan Bojer, Brandès, Guglielmo Ferrero.

C'est chez elle que M. Fernand Gregh, l'excellent poète, se souvient d'avoir entendu certain soir, au moment du café et du cigare, Clemenceau et Adrien Hébrard se rappeler leurs souvenirs de l'Empire et de la guerre, et dire ensemble, à propos des Allemands :

— Que ne nous ont-ils pas fait subir ! Le Destin doit un jour nous payer de ces souffrances...

Les Salons de Mme de Saint-Victor, de Mme de Pierrebourg et de Mme Bulteau



Photo Boissonnas et Taponier

Mme la Baronne A. DE PIERREBOURG (Claude Ferval)

Deux salons littéraires, moins importants sans doute que les précédents, les rappellent en ceci qu'ils en furent l'émanation et le prolongement. Celui de Mme de Pierrebourg [1] se montra peut-être le plus nettement académique. Paul Hervieu en fut le Président respecté. La mort de cet écrivain anéantit, dispersa cette réunion, fort brillante, paraît-il, et très choisie.

Mme de Saint-Victor était surtout éprise de politique, sans s'y mêler activement. Elle suivait avec passion les séances de la Chambre. Très liée avec Mme Aubernon, elle recevait chez elle à peu près les mêmes invités que celle-ci.

Tandis que le salon de Mme de Loynes réunissait des littérateurs à tendances conservatrices, et quelques hauts fonctionnaires, amis des lettres, un autre salon, celui de Mme Bulteau (*alias* Fœmina, *alias* Jacques

(1) En littérature Claude Ferval.

Vontade), mettait en rapport, vers le même temps et un peu après, les hommes politiques et les écrivains dévoués au régime actuel. Cependant un assez bel éclectisme laissait se côtoyer là un garde des sceaux de la République et un pamphlétaire royaliste, sans qu'ils se dédaignassent. En outre, à l'opposé de ce que l'on pouvait voir chez Mme de Loynes, on rencontrait chez Mme Bulteau



Photo Ellis

Réunion dans le salon de la Comtesse de Noailles des Femmes écrivains qui ont décerné à Myriam Harry le prix de 5.000 francs de *La Vie Heureuse*.

de nombreux étrangers, Italiens, Roumains, Espagnols, Argentins. Ce qui caractérisait l'esprit de *Fœmina*, c'était l'intérêt constant pour les problèmes intellectuels et moraux. On acclimatait dans ce milieu des esprits divers, rares, quelquefois assez excentriques. Médecins, artistes, journalistes, mettaient là

en commun leurs expériences du cœur, de la psychologie et de la physiologie de l'homme, pour le plus grand plaisir de la maîtresse de la maison.

Assurément, ce salon cosmopolite, original, rassemblait des personnalités que l'on n'a pas accoutumé de rencontrer partout. Son influence compta. *Fœmina* disposait de chroniques dans les journaux mondains, et par là elle pouvait faire connaître au public des artistes et des auteurs, parfois français, mais le plus souvent étrangers.

Nous ne pouvons ici que citer, en signalant leur mérite et leur intérêt, les salons de Mmes Muhlfeld, Daniel Lesueur, Guillaume Beer (la poétesse Jean Dornis), Alphonse Daudet, Demange et Greffulhe.

Le Salon de Mme Rachilde

Depuis la fondation du *Mercure de France*, Mme Rachilde (femme de M. Alfred Vallette, Directeur de cette revue), reçoit chaque mardi dans les salons attenants à la Direction. Ce fut d'abord rue de l'Echaudé-Saint-Germain, ensuite rue de Condé. Ainsi, certaines revues aiment à grouper leurs collaborateurs et les amis de ceux-ci. On sait que, du temps de Ferdinand Brunetière, la *Revue des Deux-Mondes* possédait aussi son salon.

Au *Mercure*, il semble que les personnages particulièrement illustres de la maison (Rémy de Gourmont et M. Henri de Régnier) n'aient pas fréquenté très assidûment ces mardis. On y rencontrait surtout les rédacteurs réguliers des chroniques de quinzaine, des poètes non encore parvenus à la grande notoriété, et des débutants qui profitaient avec empressement de l'aimable accueil que leur réservait le *Mercure de France*. Enfin, c'était, et il faut en louer Mme Rachilde, un *salon de jeunes*. M. Guy-Charles Cros en fut l'enfant gâté (on disait : *génial enfant*). M. Francis Carco y fit ses premiers pas.

L'aménité et la bonne hardiesse de Mme Rachilde tolèrent autour d'elle une conversation fort libre et le récit d'anecdotes, voire personnelles et fraîches de l'instant d'avant, qui ne seraient point à confesser partout. M. Fagus ne nous contredira pas. Cela ne signifie point que l'on soit là comme entre hommes et au café, mais on n'y manifeste aucune hypocrisie.

Les Salons d'hommes de lettres

Il est sans doute nécessaire de parler ici des salons tenus par quelques littérateurs célèbres, ou simplement connus. Ce ne sont peut-être point des salons, au sens strict du terme, puisqu'il leur manque à l'ordinaire une direction féminine. Une telle direction amplifie beaucoup les entretiens des hommes, ces

derniers fussent-ils préoccupés par des travaux semblables. Une femme ne tolérera point que la conversation roule pendant une soirée entière sur le même sujet étroit, professionnel. Sous la présidence d'une femme, et environnés d'autres femmes, écrivains et politiques deviennent aussitôt des hommes du monde. Telle est, nous semble-t-il, l'opération magique qui s'accomplit dans les salons, et qui les caractérise le mieux.

Les salons d'hommes de lettres, assez peu nombreux, présentent un intérêt tout différent. Un Maître y rassemble, tantôt quelques-uns de ses pairs, de la même génération que lui, et tantôt un certain nombre de jeunes admirateurs de qui les talents pourront être influencés par ce commerce périodique et assez familier. Du reste, ces maîtres qui reçoivent leurs confrères préfèrent en général que ces confrères soient des *jeunes*, à notoriété naissante et incapables encore de balancer leur propre gloire. Avec ceux de sa génération qui sont aussi célèbres que lui, le Maître se retrouve de préférence en des dîners où ne fréquentent pas les disciples. Ceux-ci, il les accueille dans son salon, où il règne, seul de son rang.



José-Maria de Hérédia
(Communiqué par *L'Illustration*)

Ainsi les dîners de Magny réunissaient ses égaux : Flaubert, Goncourt, Taine, Renan, Gautier, et d'autres. Mais Edmond de Goncourt ne priait pas ses amis illustres aux dimanches de son *Grenier*, qui ne voyaient guère que les nouveaux venus au monde des lettres. Ces réunions du Grenier, à Auteuil, sont à l'origine de notre période, le dernier quart de siècle. Edmond de Goncourt mourut pendant l'été de 1896. Mais l'hiver précédent, s'il fut la dernière saison du Grenier, en fut peut-être aussi la plus peuplée Goncourt vieilli se piquait de rassembler autour de lui tous les talents nouveaux qui se levaient. Il ne méprisait aucune tendance. Les symbolistes, les anti-naturalistes n'étaient pas moins bien reçus que leurs opposants. Le fond de l'assemblée se composait

cependant des disciples directs que Goncourt croyait tous marqués par son esthétique. Et l'on peut penser qu'au boulevard Montmorency, les naturalistes, plus que les autres, devaient se croire chez eux.

On aperçoit ici un caractère de ces salons présidés par un écrivain : ils prennent l'apparence d'écoles littéraires, et ils acquièrent une importance certaine dans les lettres, en encourageant des auteurs dont la direction est la même.

C'est pourquoi nous rappellerons aussi les réceptions du samedi chez José-Maria de Hérédia, d'abord rue Balzac, puis à l'Arsenal, quand le poète fut devenu le conservateur de cette bibliothèque. Hérédia, quoique marié, tenait seul son salon. Mme de Hérédia, dans le même moment, recevait ses amies dans une autre pièce. Pourtant, il faut supposer que la famille n'était pas sévèrement tenue à l'écart des réunions littéraires, puisque trois des plus aimés habitués de celles-ci, Maurice Maindron, M. Henri de Régnier et M. Pierre Louys devinrent ensuite les trois gendres de l'auteur des *Trophées*.

Hérédia accueillait non seulement de purs hommes de lettres, mais encore des voyageurs, des explorateurs, dont les récits plaisaient sans doute au poète d'origine exotique. Des romanciers aussi se rencontraient chez lui, Paul Hervieu, par exemple, que le maître de la maison chérissait. On y trouvait également des critiques qui s'étaient fait apprécier par quelque étude laudative sur l'école parnassienne. Mais les poètes, avant tout, formaient chez Hérédia le groupe le plus brillant.

La conversation roulait de préférence sur la technique des vers ; Hérédia se montrait fort pénétrant pour analyser les éléments poétiques d'un morceau. De plus, on y citait sans cesse mainte et mainte poésie. Ainsi, les jeunes rimeurs qui venaient chaque semaine fumer, pendant quatre heures, des cigares chez Hérédia, acquirent une science plus profonde de leur art. Véritablement, ils prirent là les leçons d'un maître excellent, plus enthousiaste que ne pourrait l'imaginer le simple lecteur des assez froids Trophées.

Hérédia parlait avec une fort grande liberté. Souvent son esprit s'aiguisait contre autrui. Mais, avant d'avouer une vérité cruelle, il prenait la précaution de feindre qu'on l'y poussait. Les anecdotes curieuses émaillaient ces palabres, et, après que le poète eut pris séance à l'Académie (1895), il se plaisait à en conter à ses invités les plus plaisantes histoires.

Stéphane Mallarmé tint aussi chez lui, rue de Rome, des réunions régulières, qui ont laissé à ceux qui y ont fréquenté le souvenir le plus délicieux et le plus noble.

Autour de lui se groupait en effet une véritable cour de poésie; la conver-

sation ne devait pas avoir de généralité frivole et libre, comme il se voit dans les salons ordinaires ; on questionnait le Maître, on lui soumettait ses derniers écrits et on lui demandait des leçons. Et Mallarmé enseignait ; il y avait là un spectacle d'allure antique et discipliné par la pensée.

Mallarmé n'avait point de salon et recevait dans une salle à manger, au poêle de faïence, où les sièges manquaient aux visiteurs qui, en nombre, s'asseyaient à terre, ramenant, par l'image de cette attitude, l'entretien au sens primitif des échanges d'idées platoniciens. Les parnassiens, les symbolistes, l'étrange aîné Villiers de l'Isle-Adam, tout ce qui avait quelque ferveur pour la poésie, se pressait en ce logis et en emporta pour l'avenir le précieux viatique d'une parole désintéressée, savante et obligeante.

Moroses et collet-monté, intéressées, de plus, furent les réceptions chez un autre poète, Charles de Pomairols. Il était assisté de sa femme, qui menait, dit-on, sévèrement et tambour battant, les évolutions de son mari et les opinions des assistants. Dans ce salon florissait la littérature dite spiritualiste. Ces réceptions avaient pour but une réussite académique, qui ne vint jamais.

Les Salons de Mme Aurel et de la duchesse de Rohan

Mme Aurel est parvenue à fonder une nouvelle espèce de salon, un type du genre : salon à récitations poétiques, à conférences. Ici, un écrivain en présente un autre à un public déjà initié aux choses littéraires. On est toujours dans un *salon entre soi*, et non dans une salle ouverte.

On se célèbre fraternellement et réciproquement, chacun à son tour.

L'initiative de Mme Aurel est aimable. Chez elle, du reste, on ne se borne pas à écouter un conférencier. Les invitations, libéralement distribuées, indiquent un emploi du temps bien découpé : *Causerie particulière*, *Causerie générale*, *Récitation*. Cette « causerie générale » et cette « causerie particulière » sont d'assez curieuses trouvailles, et qui plaisent d'abord.



Mme Aurel

Le salon de Mme Aurel, en somme, est moins un endroit où elle reçoit qu'un endroit où le poète, héros de ce lieu pour un jour, reçoit. Cette mode royale a été adoptée par quelques autres depuis.

La duchesse de Rohan, qui admet aussi chez elle des récitations poétiques, demeure bien la présidente de son salon, où elle groupe les lettrés et les écrivains que sa double habitude du monde et de la muse lui font agréer.

Conclusion

Tels furent, depuis 1895 jusqu'à 1920, les principaux salons littéraires. Si on les considère dans leur ensemble, il apparaît que leur éclat, vif encore au début de ce siècle, s'est affaibli depuis jusqu'à s'obscurcir presque absolument. Cette considération pourrait affliger, si l'on ne songeait que ces fameux cénacles n'agirent presque aucunement sur les lettres. D'autre part, on bavardera toujours en France, et la littérature est un sujet de conversation qui ne risque point de périr.

LES CAFÉS LITTÉRAIRES

par ANDRÉ BILLY

La date de 1895 marque assez exactement l'origine de la réaction contre le Symbolisme. Rapprochez-la d'une autre date avec laquelle elle peut, dans l'éloignement, se confondre : 30 juin 1893, fermeture de Tortoni. Son propriétaire se retire des affaires sans qu'il y ait acquéreur, un marchand de chaussures s'installe dans le local délaissé, sous les fenêtres de *L'Echo de Paris*, le Boulevard meurt, et il meurt dans le moment que le symbolisme, son irréconciliable ennemi, commence à vieillir. Avec le Chat Noir, l'un et l'autre ont donné au café et à la brasserie littéraires leur plus vif éclat. Il faut noter que l'école goncourtiste a peu fréquenté les cafés, ayant son « grenier d'Auteuil » et faisant volontiers bande à part.



Le Café Procope au XVIIIe siècle

Le Boulevard

En 1895, presque tous les établissements de l'ancien Boulevard existent encore. Le Café de Madrid n'a disparu qu'en 1897 ; le Café de Suède en 1901 ; le Café anglais en 1910 ; le Café des Variétés en 1911 ; la Maison Dorée en 1912 ; Durand, la même année ; le Café Riche qui disparut deux fois, d'abord en 1900, puis en 1916 ; le café Véron plus tard. Voilà pour les grandes

maisons, auprès desquelles CALISAYA et BOLS font figure de petites chapelles, mais Oscar Wilde et Ernest La Jeunesse ne les consacreront qu'aux approches de 1900. En 1895, donc, l'armature, si l'on peut dire, du Boulevard subsiste encore, du WEBER (rue Royale) au CROISSANT (rue Montmartre). Le règne de Mendès et de Courteline est à son apogée. Ce boulevard « fin de siècle » a sa physionomie bien particulière, non moins différente du boulevard romantique que du boulevard actuel. C'est le temps des hauts de forme à bords plats et des pardessus à pèlerine. L'omnibus Madeleine-Bastille est encore le maître de la chaussée où roulent les fiacres de l'Urbaine surmontés du bizarre tromblon blanc porté par les cochers en carrick beige. C'est la belle époque de l'absinthe, dont les relents anisés se mêlent à ceux du crottin, et c'est, hélas, l'époque de l'Affaire...



GRENET-DANCOURT MENDÈS COURTELINE DIERX

(Croquis de H.-G. Ibels)

Nous commencerons par le WEBER, le plus occidental des cafés littéraires. On a choisi pour cette étude, dont ses dimensions forcément restreintes feront souvent une simple nomenclature, l'ordre géographique, de préférence à l'ordre chronologique presque impossible à établir en cette matière. Sur le CAFÉ WEBER, nous avons quelques pages amusantes de Léon Daudet dans *Salons et Journaux*. Là fréquentaient avec lui, il y a quelque vingt ans, Marcel Proust, Toulet, Curnonsky, Maxime Dethomas, Santiago Rusinol, Claude Debussy, Forain, Mariéton ; groupe isolé, peu ouvert, auquel se joignaient pourtant Jean de Tinan, Henri Albert, Pierre Louys, Paul-Louis Garnier, et qui ne frayaient pas avec le boulevard de Mendès, de Courteline, de La Jeunesse (1).

Au coin de la rue Scribe et du boulevard, voici maintenant le GRAND CAFÉ,

(1) Pendant la guerre, dans la cohue des permissionnaires en bleu horizon, le WEBER vit, sous son plafond bas, se reformer une petite société de gens de lettres et de journalistes, dont beaucoup appartenaient au journal *L'Œuvre*, installé au n° 20 de la rue Royale : Robert Dieudonné, Edmond Sée, Charles Derennes, puis Jean Piot, Henri Béraud, etc...

« que fonda » — vous entendez bien comment — Courteline, dégoûté du NAPOLITAIN où on lui avait volé son pardessus. Un portrait de Courteline au café s'imposerait ici, mais l'auteur de *Boubouroche* n'aime pas qu'on dise qu'il est un homme de café, cela le met en rage : « Au café, je n'y f... jamais les pieds! J'y vais bien tous les jours faire la manille avec les copains, mais ça ne compte pas! » Nous éviterons donc d'insister sur les manilles de Courteline au GRAND CAFÉ, où le rejoignaient les habitués du CLOU et du NAPO.

Laissant à notre droite la rue Duphot et le bar du CHATAM, nous arrivons place de l'Opéra. Au CAFÉ DE LA PAIX, rien, ou rien qui vaille, mais au BAR DE LA PAIX, nous retrouvons Toulet, qui l'a illustré, et c'est tout un chapitre de la vie de café littéraire qui tient dans le cadre vaguement second Empire de ce petit établissement, remis aujourd'hui à neuf dans le goût pompéien. Toulet, christ hargneux, féroce, replié sur lui-même, l'œil luisant, s'y tenait de minuit à l'aube, mais plus volontiers le jeudi, ou, à parler exactement, le vendredi matin. Une petite cour l'entourait : Henri Chervet, André du Fresnois, René Dalize, Louis de La Salle, tous les quatre tués à la guerre. On nomme aussi Jean-Louis Vaudoyer, Edmond Jaloux, Eugène Marsan, Jacques Boulenger, Henri Clouard, François Fosca, et d'autres...

Près du BAR DE LA PAIX, WETZEL, un des cafés de La Jeunesse. De là, nous passons derrière l'Opéra et nous sommes devant SYLVAIN. Aujourd'hui, naturellement, c'est une banque. Chez SYLVAIN, on soupait avec Mendès et aussi avec Georges La Bruyère qui y avait sa « fine ». Nous prenons la Chaussée d'Antin et rallions le Boulevard des Capucines. Vers 1900, le CAFÉ JULLIEN occupait le local actuel de la maison LIBERTY. Cet établissement fut éphémère, c'était un rendez-vous de poètes : Ponchon, Bergerat, Marsolleau, Delorme. auxquels se joignaient Alphonse Allais, George Duval, et plus tard Rip, Robert Dieudonné, Paul Ardot. Les fidèles du JULLIEN marquaient à l'égard de la bande du NAPO un certain éloignement et, quand Mendès avait un mot à dire à Ponchon, à Bergerat, c'était toujours lui qui se dérangeait ou qui leur dépêchait un garçon. Au demeurant, le JULLIEN a laissé peu de trace dans l'histoire du boulevard.

Par contre, le NAPOLITAIN, son voisin, est encore le café le plus fréquenté des gens de plume et de théâtre ; de théâtre surtout, et de cinéma. De petits messieurs photogéniques y tiennent bureau de potins, tous les soirs de 6 à 8. Il y a vingt ans, la présence d'un Moréas, d'un Courteline, d'un Tailhade, donnait à ce lieu une autre allure. La Jeunesse y avait sa table. S'y asseyaient Apollinaire, Maurice Montégut, Gustave Kahn, Gomez Carrillo, Marcel Batilliat, Georges Pioch, Eugène Brieux, Claude Terrasse, Gabriel Astruc, Léon Hennique, Prod'homme, Ogier d'Ivry, Charles-Henri Hirsch, Armand

Sylvestre, Georges Maurevert, et le trio des « mousquetaires » : Rouzier-Dorcières, Henri de Bruchard et Laberdesque qui prétendaient faire régner du NAPOLITAIN au CARDINAL je ne sais quelle chevalerie de bravaches. Tous ces gens formaient de belles tables qui n'ont plus leurs pareilles de nos jours.

A deux pas de là, de l'autre côté de la rue de la Michodière, CALISAYA, qui devint dans la suite la BOITE A FURSY, abrita le prestigieux exil d'Oscar Wilde. Autour de lui se tenaient les collaborateurs de la *Revue blanche*, Jean de Mitty, Jarry, Soulaine, Capus, Bonnefon, Fénéon, Toulouse-Lautrec, Sarluis... On remarquait aussi Léon Parsons et quelques-uns de ses amis du parti guesdiste. La Jeunesse aussi, jusqu'à 6 heures, à moins qu'il ne fût en face, chez BOLS, son domaine particulier. Chaque heure de la journée voyait ce diable d'homme dans un café différent où son extraordinaire voix de fausset, sa face informe et bouffie, ses épingles de cravate, ses bagues, ses cannes, ses familiarités avec les garçons, le faisaient aussitôt le point de mire de toute la salle. La génération littéraire d'après-guerre a peine à s'imaginer ce que fut de 1896, date de la publication des *Nuits et Ennuis*, jusqu'à sa mort, la situation de La Jeunesse. On ne le lit plus, et pourtant il avait fait un début foudroyant, sur lequel il eut l'habileté de vivre en se créant une légende. Bref, un drôle d'esprit dans un drôle de corps. Avec Mendès, blond, olympien, solaire, La Jeunesse, le poil noir et embroussaillé, les pieds contournés, formait un contraste surprenant. Ces deux boulevardiers de la décadence sont maintenant bien oubliés, peut-être à tort.



CATULLE MENDÈS

(Croquis de Cazals)

Le CARDINAL, au coin de la rue de Richelieu, rassemblait les rédacteurs du *Journal*. C'est à la terrasse du CARDINAL, en prenant un demi par cinq degrés de froid, que le mélancolique Alphonse Allais aurait contracté la pneumonie dont il est mort, à l'hôtel, place Louvois, loin de son cher Honfleur.

A présent, nous remontons le boulevard Montmartre. Nous parvenons

au Véron (coin de la rue Vivienne). Il a fait place depuis peu à un tailleur. Qu'est devenue sa jolie décoration de style empire ? Ses derniers fidèles furent, à ma connaissance, le poète Marsolleau et Jacques Dyssord, un peu déplacés au milieu des journalistes... financiers qui composèrent, sur le tard, la principale clientèle de la maison.

Sur l'autre trottoir, le Café de Madrid et la Brasserie Maxéville furent par intermittence, et sans éclat, des cafés de journalistes. Enfin, achevant la longue ligne du boulevard, il convient de mentionner le Croissant où fut tué Jaurès, le Coq d'Or dans la rue Montmartre et, dans la rue du Croissant, le Petit Trou, où, à deux heures du matin, des journalistes mêlés à des typos arrosent d'un aigre petit vin blanc des huîtres et du fromage.

Montmartre

A mi-chemin de Montmartre, une station s'impose à la Taverne Pousset du carrefour Châteaudun, première du genre et surnommée le « cul de bouteille », où, tout le Théâtre Libre, Antoine en tête, venait boire des bocks après la représentation.

« J'y ai vu, m'a dit quelqu'un, Villiers de l'Isle-Adam, qui venait de toucher par hasard des droits, distribuer des louis d'or aux mendigots. » Mais cela nous remonte au delà de 1889. Rappelons au surplus que le père Pousset est mort en léguant à Mendès une somme vraisemblablement égale à celle que lui devait le poète.

La rue des Martyrs nous conduit tout droit au Clou fondé par l'acteur Mousseau, près de la Grande Pinte, devenue sous la direction de Gabriel Salis L'Ane Rouge (sobriquet donné par Willette à Rodolphe Salis, frère de Gabriel). Le Clou, dans les années 1897, 1898, 1899, 1900 et suivantes, vit arriver tous les soirs régulièrement à 9 heures et demie, Georges Courteline, retour de Saint-Mandé où il était allé dîner après l'apéritif du Napolitain ou du Grand Café. Bertrand Millenvoye, son collaborateur pour *La Conversion d'Alceste*, Robert Charvay, collaborateur de Paul Gavault pour *L'Enfant du Miracle*, Grenet-Dancourt, Paul Delmet, Georges Docquois, Robert Dieudonné, l'inévitable La Jeunesse, y paraissaient avec une régularité presque égale à la sienne. De temps à autre Léon Dierx venait prendre place sur la banquette de Courteline, mais le plus souvent on allait voir le vieux poète au café Victor, boulevard des Batignolles, qui peut être considéré comme l'extrême pointe occidentale de Montmartre, le café du Delta (Léon Bloy, Saint-Pol-Roux, etc...) figurant l'extrême pointe orientale.

Du Clou, le Chat Noir de la rue Victor-Massé n'était pas loin. Non, je ne raviverai pas des souvenirs cent fois rebattus. Au demeurant, Salis ferma boutique en janvier 1897, et le mouvement chat-noiresque ne rentre pas dans notre propos. Mais, vers 1896, le café du Chat Noir (la salle du bas) fut un des nids de la nouvelle couvée littéraire... Il y avait, le long de la rue, sous le grand vitrail, une immense et lourde table de chêne rectangulaire. C'est là que prenaient place les naturistes : Saint-Georges de Bouhélier, Maurice Le Blond, Eugène Montfort, Albert Fleury, Georges Pioch, avec le meublier Francis Jourdain, les peintres Bottini, Launay, le graveur Delcourt, avec Pawlowski, Léon-Paul Fargue, Maurice Cremnitz... On vit à la grande table du Chat Noir le jeune



Le Veau d'Or. — Vitrail de Willette *(Le Chat Noir)*

lord Douglas dans le temps le plus exécrable de sa renommée, dans l'année du procès d'Oscar Wilde, Léonard Sarluis qui avait alors une réputation de beauté, Ernest La Jeunesse, avant l'explosion des *Nuits*, *Ennuis*, etc..., bien différent de l'homme que l'on a connu plus tard, long et maigre, avec une serviette énorme sous le bras. Aussi, Tinan et Jarry. Tous ces jeunes gens avaient de dix-huit à vingt-deux ans. L'époque était littéraire. C'était le beau temps du *Mercure*, de la *Revue blanche*, des premières années du *Journal*. On ne parlait pas de prix à cette époque-là, non plus de tirages, d'éditeurs, etc., mais de Verlaine et de Mallarmé, des grands Parnassiens encore tous vivants, Leconte de Lisle, Hérédia, Dierx, Coppée, Mendès ; des symbolistes : Griffin, Régnier, Moréas,

sous l'influence desquels certains étaient encore entièrement, alors que d'autres désiraient et pressentaient autre chose, de Mirbeau, d'Huysmans...

Les naturistes allèrent ensuite place Pigalle, au café de la NOUVELLE ATHÈNES, qui avait déjà bien souvent servi de lieu de réunion à des groupes d'artistes.

C'est une entreprise un peu vaine que de distinguer, à Montmartre, les cafés littéraires de ceux qui ne le sont pas ou ne l'ont pas été. Littéraires, tous l'ont été, le sont ou le seront. Et artistiques par surcroît. Nous nous bornerons donc aux principaux en nous excusant auprès des autres et de leurs habitués, morts ou vivants.

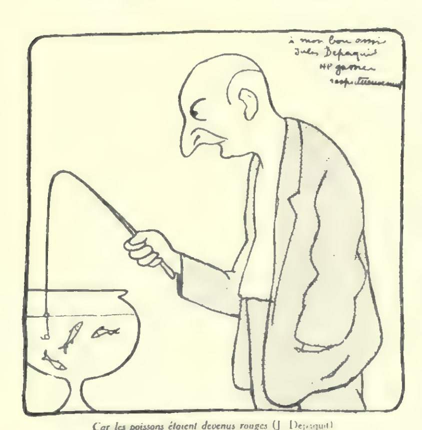
Il y a deux Montmartre : le haut et le bas. Le bas, nous venons de le parcourir. Le haut, c'est l'autre côté du boulevard extérieur, la rue Lepic, la place du Tertre, etc... Au temps du *Chat Noir*, le mouvement n'a guère dépassé le boulevard extérieur. Mais avec les années 1900, il a gagné peu à peu les hauteurs de la Butte pour s'achever vers 1907 dans la grande vogue du LAPIN AGILE où les contemporains d'André Gill, parrain de l'établissement, ne firent que des visites très espacées. Mais revenons à l'ordre géographique.



Un coin de Montmartre : la rue des Saules

Nous quittons le boulevard extérieur à la Place Blanche, nous montons la rue Lepic. Voici à gauche le RESTAURANT DES ARTISTES tenu par la Mère Coconnier. Tout Montmartre, tout le Paris des arts et des lettres y a défilé. A noter particulièrement, les dîners des MARGES en 1909, 1910 et 1911. Y venaient Apollinaire, Marc Lafargue, Jean Viollis, Louis Rouart, Emile Vuillermoz, et, naturellement, Montfort. Plus haut, passé la rue des Abbesses, CHEZ ARTHUR ou A LA POMPONNETTE a connu le succès grâce au dessinateur Poulbot. Je me souviens d'un soir qui n'est pas si loin, où Jean Richepin et Gustave Téry y

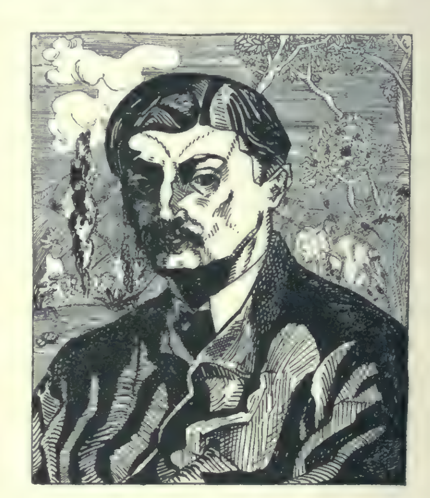
attendaient patiemment près du zinc leur tour de s'attabler. Plus haut encore dans la rue Lepic, Antoine, un ancien garçon du père Baty, de Montparnasse, a ouvert la VIGNE AUX MOINEAUX dont Jean Giraudoux fut un des premiers clients. Enfin, tout en haut de la rue Lepic, le café à l'enseigne AU TÉLÉPHONE, tenu par Courcial qu'on a surnommé, on ne sait pourquoi, Bidochard. Dans ses *Bals, Cafés et Cabarets*, André Warnod, le charmant historiographe des modernes curiosités parisiennes, a consacré plusieurs pages au TÉLÉPHONE. J'y relève les noms de Paul Fort, de Forain, de Picasso, de Mac Orlan, de Poulbot. La prospérité du TÉLÉPHONE semble avoir précédé de peu la révolution cubiste. Celle-ci vit ses adeptes se réunir rue Ravignan, à l'AMI EMILE où, là encore, les doctes et subtils propos d'Apollinaire firent merveille. Au coin de la rue des Saules et de la rue Norvins, la maison des BILLARDS EN BOIS abrita sous ses tonnelles de lyriques beuveries. Place du Tertre, c'est BOUSCARAT. « Delaw, dit Warnod » (1913), y vient en voisin avec sa femme et son grand chien Jap ; Jules Romains y dîne souvent avec toute sa bande... Jules Dépaquit en est un des plus anciens clients, il y habitait déjà au temps où logeaient dans ce café-hôtel ce pauvre Gaston Couté, le poète beauceron mort récemment. Pierre Mac Orlan, avant qu'il n'ait quitté Montmartre, en fut aussi un fidèle client. » Enfin, par la rue du Mont-Cenis et la rue Saint-Vincent, nous atteignons le LAPIN AGILE, auquel revient la place d'honneur dans l'histoire des cafés littéraires du haut Montmartre, pour la période des dix années qui ont précédé la guerre.



Car les poissons étaient devenus rouges (J. Depaquit)

DEPAQUIT, par H. P. Gassier

Guillaume Apollinaire, André Salmon, Max Jacob, Pierre Mac Orlan, Gaston Couté, André Godin, Roland Dorgelès, Francis Carco, Jean Pellerin formaient vers 1907 le gros de la clientèle littéraire du LAPIN. Il ne faut pas oublier non plus Jehan Rictus qui venait assez régulièrement « essayer » ses soliloques sur le public déjà fort mêlé que Frédé, l'avisé patron du cabaret, costumé en vieux loup de mer



GASTON COUTÉ, par M. Dubray

groenlandais ou napolitain, ralliait chaque soir autour de sa guitare. C'est à cette époque que le LAPIN fut le théâtre d'un suicide, celui d'un jeune peintre allemand qui se pendit, ivre de cocaïne ou de hachich, à l'espagnolette de la fenêtre, et d'un meurtre : celui d'un des fils de Frédé, tué dans un combat livré à des souteneurs qui avaient envahi la maison. Il est difficile à un cabaret d'être plus villonesque que ne l'était alors le LAPIN...

***

Nous avons vu les premières réunions des *Marges* se tenir en 1909, 1910 et 1911, rue Lepic, chez la MÈRE COCONNIER. C'était alors des dîners. En janvier 1914, au premier étage du CAFÉ DE L'UNIVERS, place du Théâtre-Français, se donnèrent des soirées hebdomadaires que la guerre n'allait pas tarder à interrompre. Après la paix, en avril 1919, commença aux DEUX-MAGOTS, devant Saint-Germain des Prés, sur la rive gauche, une nouvelle série de rendez-vous des *Marges* qui se tenaient le vendredi après-midi. Revenues à l'UNIVERS, en décembre 1920, ces réunions eurent lieu dès lors le jeudi soir très régulièrement. Le groupe des *Marges* ne constitue pas un cénacle, ainsi que le montre la liste des écrivains qui s'y sont sentis attirés par ces réunions (1) où règne un air de libéralisme, de désintéressement et de profond amour des lettres.



Le LAPIN AGILE
(Croquis d'A. Warnod)

Avec le café de l'UNIVERS, voisine l'illustre café de la RÉGENCE, hanté par les gens de la Comédie-Française et en général par les personnalités théâtrales, mais on a toujours vu les écrivains s'y arrêter volontiers. La RÉGENCE est le café préféré de M. Paul Souday qui ne dédaigne pas d'y rédiger ses chroniques et ses feuilletons du *Temps*.

Notre itinéraire se poursuivra désormais de l'autre côté de l'eau.

La Rive Gauche

Pour plus de clarté et de commodité, nous diviserons la rive gauche en trois secteurs : le faubourg Saint-Germain auquel, venant des environs du Palais-Royal,

(1) Pierre Champion, Guy Lavaud, Jean Royére, Pierre Lièvre, Fernand Fleuret, Henri Bachelin, Marc Lafargue, Paul Æschimann, Pierre Leguay, Michel Puy, André Warnod, Louis Chadourne, André Billy, Jules Bertaut, Pierre Billotey, Frick, Fagus, de Faramond, Léautaud, des Ombiaux, Pol Neveux, Julien Ochsé, Raoul Narsy, Jean Paulhan, Georges Le Cardonnel, René Fauchois, Marcel Martinet, Jaloux, Pierre Camo, Muselli, Edmond Pilon, Martial Piéchaud, André Thérive, P.-P. Plan, Mario Meunier, Dumont-Wilden, Eyquem, Derennes, André Mary, François Fosca, Ernest Tisserand, André Fontainas, Max Daireaux, Robert Campion, Benjamin Crémieux, Philippe Chabaneix, Tristan Derême, Elie Richard, Léon Deffoux, Jacques Dyssord, Claude Berton, Maxime Revon, Jean Carrère, Louis Piérard, etc...

nous aurons accès par le pont des Saints-Pères, le quartier Latin et Montparnasse.

Dans *Le Vrai J.-K. Huysman*, M. Gustave Coquiot mentionne un certain petit café « paisible et fané ». De quel café s'agit-il donc ? Je l'ai demandé à M. Gustave Coquiot qui a eu l'obligeance de me répondre : « Le café dont je ne sais plus le nom aujourd'hui, sans doute très transformé ou disparu, où j'allais vers 1894, 1895 et 1896 retrouver Huysmans, se trouvait rue des Saints-Pères, au coin de la rue Jacob. Nous nous tenions dans une sorte de box où ne venaient que quelques petits bourgeois du quartier, occupés toute une soirée à approfondir la science redoutable et mystérieuse des dominos. Souvent un nommé Stanislas Vaudois nous y rejoignait. C'était ce bonhomme-là, sexagénaire sans un poil sur la tête, un fou furieux d'occultisme, qui réjouissait fort Huysmans. Il est mort maintenant. On restait là, des heures, à entendre vraiment d'extraordinaires choses. Huysmans souriait, fumant de perpétuelles cigarettes. Nous allions dans ce petit café assez régulièrement, à cause de Vaudois. Un soir ou deux peut-être, Remy de Gourmont fut là, et aussi, plus souvent, Jean Lorrain qui apparaissait entre deux équipées nocturnes...»



Le café PROCOPE vers 1895

De Remy de Gourmont, le café de prédilection fut le CAFÉ DE FLORE, boulevard Saint-Germain. « Depuis qu'il habitait rue des Saints-Pères, m'écrit son frère, Jean de Gourmont, depuis 1898, c'est au CAFÉ DE FLORE que Remy venait quotidiennement en sortant du *Mercure* où il allait passer une heure avec Vallette. A FLORE, dès qu'il arrivait, le garçon lui apportait tous les journaux disponibles. Absorbant un vague Dubonnet ou un amer (il méprisait absolument l'absinthe dont l'odeur l'incommodait) il lisait et rêvait, étranger au bruit et aux conversations, et puis notait sur le papier de l'établissement des idées qu'il développait chez lui et qui se transformaient en *Epilogues*. Parfois, il

donnait à FLORE des rendez-vous à des amis, à de jeunes littérateurs, ou bien, sachant qu'on le trouvait là vers 6 heures, on y venait. Mais il était fort peu expansif et décourageait volontiers les inutiles conversations. Il écrivit beaucoup de lettres à FLORE, et je sais une correspondance féminine quotidienne qui fut écrite là... »

C'est au CAFÉ DE FLORE qu'eut lieu en 1912 la réunion constitutive des *Soirées de Paris*, à laquelle prirent part Guillaume Apollinaire, André Salmon, René Dalize, André Tudesq, et l'auteur de ces lignes. Plus tard, quand il eut pris personnellement la direction de la revue, Apollinaire tint ses assises à ce même CAFÉ DE FLORE où il était entouré surtout de peintres. A quelques mètres plus loin, les DEUX-MAGOTS avaient la préférence de Charles Derennes, de Pierre Benoît, de François Bernouard.

Des « marchands de vins » littéraires achèvent de donner à ce quartier Saint-Germain-des-Prés une physionomie particulièrement intéressante du point de vue auquel nous nous plaçons dans cette rapide esquisse : je citerai les TROIS PORTES, au coin de la rue de Buci et de la rue de Seine, et le PÈRE JEAN, rue de Seine, chez qui, vers 1903, se groupaient autour d'Alfred Jarry, Apollinaire et les collaborateurs de son *Festin d'Esope :* Max Jacob, Nicolas Deniker et Salmon.

***

Place Saint-Michel s'ouvre la porte du Quartier Latin. Tout de suite à gauche, à l'angle du quai, le premier café qui se présente fut autrefois le plus célèbre. Il s'appelle AU DÉPART, après avoir été AU SOLEIL D'OR. Dans son sous-sol ont eu lieu les légendaires soirées de *La Plume*, de Léon Deschamps, entre 1889 et 1895. Rappelons-nous que l'année 1897 vit se fermer le CHAT NOIR de Salis et notons une fois de plus le synchronisme qui fit expirer ensemble le Boulevard, le mouvement chat-noiresque et le mouvement symboliste. Le tracé de notre étude part précisément du point auquel ils aboutirent, sans s'opposer jamais autant que notre besoin de symétrie historique pourrait nous en persuader. J'ai parcouru plusieurs années de *La Plume*, de Deschamps,


Soirées de La Plume
Caveau du Soleil d'Or
1, Place St-Michel.
MCMIII
INVITATION
M Eugène Montfort
DEUX ENTRÉES

j'ai consulté les programmes d'une cinquantaine de ses soirées. A la blague près, ce sont des sommaires et des programmes qui n'auraient été nullement déplacés à Montmartre. Leur éclectisme excessif précipita d'ailleurs la décadence des soirées du SOLEIL D'OR et leur fin.

Le numéro 143 de *La Plume*, daté du 15-30 avril 1895, publie l'avis suivant :

Les soirées de La Plume, *telles que des milliers de personnes les fréquentèrent au* CAFÉ DE FLEURUS *où elles naquirent, au* SOLEIL D'OR, *au* CAFÉ DES LETTRES ET DES ARTS *(41, rue des Écoles), puis au* SOLEIL D'OR, *ont existé. Le samedi* 6 *avril a eu lieu la dernière de ces réunions hebdomadaires.*

Cependant, *La Plume* continua de paraître régulièrement. Mais Léon Deschamps mourut le 28 décembre 1899 et le 1er avril suivant, M. Karl Boès lui succédait au 31 de la rue Bonaparte. Aussitôt, la revue changea, accusa des tendances internationalistes et dreyfusistes. Le 21 novembre 1903, elle fêtait en un banquet son quinzième anniversaire.

Le soir même, les soirées se rouvraient au SOLEIL D'OR. On y vit cette fois-là M. et Mme Paul Fort, Henri Vernot, Mme Moreno, Charles-Louis Philippe, Paul Géraldy, etc... Enfin, huit jours après, au restaurant du PALAIS, se donnait le premier dîner de *La Plume*, nouvelle série. Le but de Karl Boès était de rajeunir sa revue et ses soirées en faisant voisiner les vétérans du symbolisme avec les nouveaux venus de la génération qui a maintenant quarante ans. Mais il n'y avait pas d'entente possible entre une jeunesse bouillante et frondeuse, et des pontifes plus ou moins glorieux ou plus ou moins aigris. Les nouvelles soirées de *La Plume* ne durèrent pas.

Souvenirs de LA PLUME : « Moréas y déclamait ses Stances ; Cazals, dessinateur, fidèle de Verlaine, s'y faisait voir également avec sa mèche en tire-bouchon, son pantalon en tire-bouchon, sa barbiche en tire-bouchon, bref... tout en tire-bouchon. »
LOUIS PERGAUD.
(Extrait des 64 Retrouvailles, à propos d'EDMOND ROCHER.)

Le dessinateur CAZALS, par JOSSOT.

De l'autre côté de la place Saint-Michel, une double arcade donne accès dans une sorte d'impasse où était naguère installée, ouvrant directement sur

le trottoir, la CIDRERIE D'HUBERT, chère, vers 1910-1912, au sensible poète Jacques Dyssord et à quelques-uns de ses amis : les Tharaud, Apollinaire, Tudesq, Thomas T. Topping, Toulet, Moréas, Maindron, Henri de Bruchard, Victor Méric, Edouard Guerber, Salmon, Pierre Louit, etc... Avec ses bols accrochés aux étagères à la mode normande, la CIDRERIE avait un air à la fois rustique et crapuleux qui lui était bien particulier. Le jus de la pomme y était bu surtout, cela va sans dire, à l'état de calvados.

Le CAFÉ DE CLUNY, au coin du boulevard Saint-Germain et du boulevard Saint-Michel, fut longtemps fréquenté par Raoul Ponchon, qui en a hanté bien d'autres, mais il mérite surtout d'avoir sa petite place dans l'histoire littéraire comme berceau de l'« Intégralisme ». Tous les soirs, en 1902, l'auteur d'*Éternité*, Adolphe Lacuzon, et les rédacteurs de la revue *Les Poèmes*, Jacques Roussille, Cubeylier de Beynac, Léon Vannoz, Guerber, Armand Demelin, y tenaient d'ambitieux et philosophiques colloques, y rédigeaient fiévreusement des communiqués et des manifestes.



MORÉAS, par La Jeunesse.

Nous voici maintenant au VACHETTE, dont Antoine Albalat a donné une physionomie très complète dans le chapitre de ses *Souvenirs de la vie littéraire* intitulé : *Jean Moréas et le café Vachette*. Disons tout de suite que le VACHETTE, dès avant la guerre, avait fermé ses portes pour laisser place à une banque. Mais pendant quinze ans il fut vraiment le type du café littéraire où, douze heures par jour, un groupe d'écrivains, renouvelé à tout moment par des arrivées et des départs, buvait et pérorait sans désemparer. Il est vrai que dans les derniers temps, la vie ayant fait son œuvre, les réunions du VACHETTE étaient moins suivies. « Je n'appelle plus ça *venir au café*, disait alors Moréas. Autrefois, j'entrais au café à 1 heure de l'après-midi... j'y restais jusqu'à 7 heures... On allait dîner. On revenait à 8 heures, jusqu'à 2 heures du matin... » (*Albalat*, p. 120). Le coin de Moréas et de ses amis, au VACHETTE, était à gauche et tout près de la porte, en bordure de la rue des Écoles. Sur ce petit univers composé du gérant, des garçons et des écrivains nommés plus loin, Moréas régnait sans conteste, il était le roi du café, si bien qu'après sa mort les habitués du VACHETTE continuèrent à être désignés comme les « amis de Moréas ». C'étaient, dans la première période, les frères Berthelot, Desrousseaux, Maindron, Hugues Rebell, René

Boylesve, Frédéric Loliée, Laurent Tailhade, Maurice Magre, Joachim Gasquet, Henri Albert, Jean de Mitty, Stuart Merrill, Maurice Du Plessys, Georges Casella, Gabriel Tarde, Charles Guérin, La Jeunesse, Toulet, Curnonsky, Malvy et ses amis de Toulouse, Jules Véran, Paul Souday, Jacques des Gachons, Déodat de Séverac...

On y voyait encore Émile Faguet qui venait tous les jours lire les gazettes et prendre sa demi-tasse en fumant un cigare de deux sous. Ce même Faguet fut longtemps un fidèle de la pension LAVEUR, célèbre depuis Courbet et Gambetta et dont beaucoup d'habitués du VACHETTE [1] furent les clients.

Après le VACHETTE venait le STEINBACH, disparu également et qui était le café de Maurice Maindron, comme le VACHETTE était celui de Moréas. Mais au STEINBACH, il n'y avait que deux réunions par semaine, le mercredi qui était le *grand jour* et le samedi qui était le *petit jour*. Les soirées du STEINBACH ne comportaient guère qu'un programme, toujours le même : un assaut d'érudition entre Maindron et l'auteur d'*Identité et Réalité*, le philosophe Émile Meyerson. Y assistaient une trentaine de types, dont les plus assidus étaient Louis Dumur, le musicien Dubreuilh, l'architecte Tellier, l'administrateur du Trocadéro Louis Bertrand, Roger Pressot et divers habitués du VACHETTE. Sur les minuit arrivait Moréas et la conversation se divisait. On se dispersait, les uns rentraient chez eux, les autres allaient finir la nuit aux Halles ou ailleurs. A noter que pendant six mois le groupe du STEINBACH se tint plus haut, au MAHIEU. Avant la guerre, le MAHIEU voyait tous les jours, après le déjeuner, Louis Dumur, Ami Chantre, Guy-Charles Cros, Georges Batault, Paul Æschimann, Pierre-Paul Plan, Fernand Roches.

Quant à la TAVERNE DU PANTHÉON, avant d'être le refuge du dernier groupe du VACHETTE [2], elle fut, dans les premiers mois de son existence, le siège, avec le D'HARCOURT, de Jean de Tinan et de son ami André Lebey. C'est aussi à cette époque qu'y avaient lieu les dîners du *Mercure* avec Rachilde, Vallette, Jarry, Gide, Valéry, Stuart Merrill, le docteur Buchet, Henri Albert, Ivanhoé Rambosson, Paul Léautaud, Charles Guérin, Gaston Danville. Le coup de revolver tiré par Jarry sur Christian Beck le fut à un de ces dîners du PANTHÉON.

Rue Saint-Jacques, il y avait l'ACADÉMIE DES TONNEAUX, « ancien endroit

[1] A la belle époque du VACHETTE, on y vit aussi Baragnon, René Gillouin, René Dalize, Apollinaire, Tudesq, Ernest Lombard, Glorget, Léo Larguier, Paul Brulat, Léon Lafage, Gustave Fréjaville, Marc Legrand, Ménabréa, Périlhou, Mavroudis, Henri Quittard, Souchon, Montfort, Carrère, Guerber, Giraudoux, Martia Piéchaud, Louis Thomas, Paul Morisse, Georges Le Cardonnel, Derennes, Étienne Rey, les Tharaud, Charles Tardieu, Casanova, Henri Rigal, etc...

[2] Le groupe Albalat (Paul Vulliaud, d'Alméras, Raymond Clauzel, Henri Mazel, etc.) qui se transporta finalement au café du CERCLE, boulevard Saint-Germain.

favori de Verlaine, Cazals, Gustave Le Rouge, m'écrit Alexandre Mercereau ; quelques autres et moi y fréquentâmes jusqu'à sa récente disparition. Ce lieu se nommait l'ACADÉMIE parce qu'on y rencontrait des mendiants, des distributeurs de prospectus, des tapeurs professionnels et des gens de métier indécis, parlant grec et latin, prompts à citer leurs classiques, férus de littérature ancienne et moderne... »

Que d'autres cafés du Quartier Latin mériteraient le titre de cafés littéraires ! En 1895, le VOLTAIRE était déjà en décadence, mais en face, dans le renfoncement formé par la rencontre de la rue Racine et de la rue Corneille, la CÔTE-D'OR attiraient quelques écrivains : Moréas, Tinan, Lebey, Toulet, Desrousseaux, Willy, Colette... Mentionnerai-je aussi le CAFÉ DE FLEURUS, ombragé par le Luxembourg, où Charles Morice organisa les « dîners du 14 » et où les *Tigres*, à la tête desquels rugissait le regretté Gabriel-Tristan Franconi, tinrent des séances de poésie, dans le même temps que les *Lions* et les *Loups* faisaient, tantôt chez PROCOPE, tantôt sur la rive droite, au bouillon Chartier de la rue Rochechouart, des efforts analogues pour ressusciter les coutumes du SOLEIL D'OR ? Tout cela fut éphémère. Le cœur n'y était plus. L'habitude de dire des vers au café paraissait définitivement perdu. A la CLOSERIE même, on se contentait de boire...

Les Collaborateurs et les Amis de " VERS ET PROSE " se réunissent au Café Voltaire (en face de l'Odéon), les MARDIS et SAMEDIS de chaque semaine, après le dîner.

Nous serions heureux de vous voir, à notre réunion, MARDI PROCHAIN 6 NOVEMBRE.

" VERS ET PROSE ", 18, Rue Boissonade

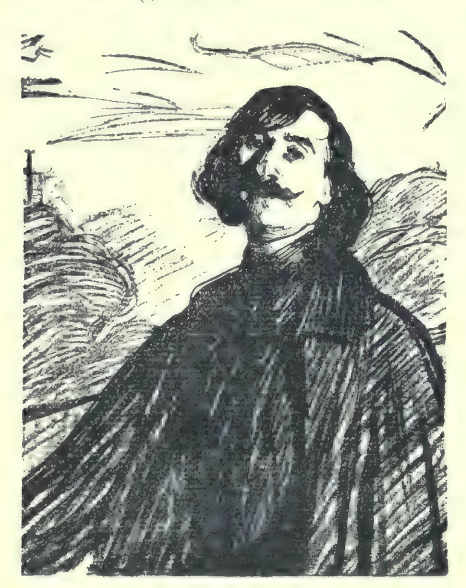
***

LA CLOSERIE !...

Ce fut plus qu'un café littéraire : un carrefour international, et organisé délibérément comme tel par les deux directeurs de *Vers et Prose* : Paul Fort et Alexandre Mercereau, qui, de leur table de marbre, purent avoir, plusieurs années durant, l'impression de dominer sur l'Europe et l'Amérique.

La CLOSERIE DES LILAS, dont l'enseigne lui vint d'un bal public situé jadis en cet endroit, offre sous les marronniers du carrefour de l'Observatoire une des terrasses les plus fraîches de Paris. C'est encore la ville et c'est déjà la banlieue. C'est encore le Quartier Latin et c'est aussi Montparnasse. L'air semble y être plus vif et plus pur que boulevard Saint-Michel, car on est là à flanc de coteau,

entre deux pentes dont l'une dévale sur les Gobelins et l'ancienne vallée de la Bièvre, l'autre sur les terrasses, les bassins, les verdures du Luxembourg. Certains soirs d'été, à la terrasse de la CLOSERIE, dans le brouhaha des conversations aux accents divers, dans la mêlée pittoresque des vareuses de velours ou d'homespun, des casquettes anglaises et des chapeaux Rembrandt, resteront parmi les tableaux les plus achevés de la vie littéraire aux environs des années 1910 et suivantes. Mais on allait déjà à la CLOSERIE vers 1902 et 1903. Paul Fort, Apollinaire, Salmon, Max Jacob s'y réunissaient vers le milieu de la nuit, autour de Moréas, dont c'était la dernière étape régulière avant le vagabondage dans Montrouge et le retour à l'aube en son logis de la porte d'Orléans. Les mardis de *Vers et Prose* imités des soirées de *La Plume*, exception faite des récitations poétiques, ne commencèrent que vers 1908. Ils eurent tout de suite une vogue énorme, tant parmi les poètes que parmi les peintres. En dehors des mardis ordinaires, il y eut à la CLOSERIE des réunions exceptionnelles organisées en manière d'hommage à des poètes de la génération symboliste : Roinard, Kahn, Fontainas... Il y eut des fêtes travesties, il y eut des réunions électorales quand, après la mort de Dierx, les amis de l'auteur des *Ballades françaises* posèrent sa candidature à la couronne de prince, candidature qui devait triompher, acclamée dans les salons de *Gil Blas* par des partisans frémissants. Énumérer tous ceux qui pendant cinq ou six ans défilèrent à la CLOSERIE serait impossible. On y venait de partout, de Montmartre et de Berlin, d'Auteuil et de Stockholm, de Prague, de Bucarest, de New-York, de Barcelone, de Rome, de Genève, de Bruxelles, de Zurich, d'Amsterdam, de Varsovie, de Moscou, de Londres, de toutes les capitales en un mot, et de tous les coins de Paris, mais principalement de toute la « rive gauche » dont la CLOSERIE fut le quartier général, lors de la guerre des deux rives conduite d'une part par Paul Fort et de l'autre par Paul Reboux. Cela se passait immédiatement avant l'autre guerre, la vraie, à laquelle personne ne pensait et qui, en août 1914, dispersa d'un seul coup, du jour au lendemain, les bataillons internationaux de Paul Fort, prince et général...



Paul FORT,
Dessin de M. ZULOAGA.

***

Et maintenant, pour conclure, allons-nous répéter après tant d'autres que les cafés littéraires se meurent, que les cafés littéraires sont morts, et que ces salons de la bohème n'ont plus de raison d'être puisqu'il n'y a plus de bohème ? S'il n'y a plus de bohème, comme on le dit, — mais est-ce bien sûr ? — il y aura toujours la jeunesse et son instinct grégaire qui la pousse à former des clans, des groupes. Et où les clans et les groupes se réuniraient-ils, sinon au café ?



Alfred JARRY, par Cazals.

Ce que l'on doit reconnaître, c'est que les écrivains d'âge mûr ne s'adonnent plus à l'apéritif qui fut la grande affaire dans la vie des Courteline, des La Jeunesse, des Mendès. On n'en cite plus que quelques-uns pour qui soit resté sacré le rite quotidien du vermouth cassis ou de la tasse sur laquelle vient s'incliner la verseuse au long col. A une ou deux exceptions près, il ne subsistait plus, en 1920, de cafés littéraires sur la rive droite.

LES ÉCOLES LITTÉRAIRES

PAR

MAURICE LE BLOND

La Réaction contre le Symbolisme. — Le Naturisme.

La période qui s'étend de 1890 à 1895 avait été pour le symbolisme celle du triomphe. Le grand public, initié par l'enquête fameuse de Jules Huret sur l'Évolution littéraire, s'était familiarisé avec les noms jusqu'alors obscurs de Mallarmé et de Verlaine, de Rimbaud, de Laforgue, et de Corbière. Au grand désespoir de Catulle Mendès, les poètes désertaient le Parnasse. Les combinaisons rythmiques de Gustave Kahn, d'Henri de Régnier, de Vielé Griffin, intéressaient uniquement les nouveaux venus. La plupart des romanciers, comme les Rosny, Paul Adam, Camille Lemonnier, de qui les premières œuvres s'alimentaient largement aux sources naturalistes, sacrifiaient désormais aux idéologies nouvelles, Marcel Schwob, Rémy de Gourmont, Jean Lorrain, etc..., devenus les collaborateurs des grands quotidiens littéraires, instruisaient leurs lecteurs des moindres nuances d'un art hermétique, mystérieux et tourmenté, qui paraissait inaccessible au vulgaire. Les tentatives dramatiques du Théâtre d'Art, puis de l'Œuvre, qui s'opposaient à celle d'Antoine, achevaient d'affirmer la vitalité de l'École nouvelle. Les revues symbolistes comme *Les Entretiens politiques et littéraires*, *La Revue blanche*, *Le Mercure de France*, étaient feuilletées comme des bréviaires par tous ceux qui débutaient dans les lettres, et elles étaient les seules où il leur fût permis de publier leurs poésies et leurs proses.



Jean Moréas
Dessin de Rouveyre.

Le symbolisme exerçait sur la jeunesse une extraordinaire fascination, une dictature incontestable. La plupart des jeunes écrivains de cette époque en

subirent tout d'abord le joug, quelque ardents qu'ils aient été par la suite à s'en affranchir : Camille Mauclair, André Gide, Alfred Jarry, Charles-Henri Hirsch. Il n'existait point de talent, semble-t-il, hormis la formule triomphante qui excusait toutes les névroses d'âme, les perversités spirituelles, les bizarreries verbales et les anomalies esthétiques. Tous ceux qui œuvraient ou divaguaient à côté du symbolisme se condamnaient à l'indifférence : l'instrumentisme de René Ghil, le magnificisme de Saint-Pol-Roux ne recrutaient pas de partisans. On comptait bien encore l'École romane française ; mais son chef Jean Moréas n'avait pas écrit encore ses *Stances* souveraines, enfin, la critique de M. Maurras ne laissait pas deviner ses conséquences, et qui, combinée avec d'autres facteurs, devait provoquer par la suite ce qu'on a appelé la Renaissance classique.

Pour se représenter l'étrange état d'esprit qui, vers 1895, régnait non seulement dans la littérature, mais dans les autres domaines de l'art, il faudrait relire certains articles de Mirbeau (1) parus à cette époque. De cette époque littéraire, Laurent Tailhade a tracé aussi un tableau exact et savoureux (*Le Français*, 20 janvier 1901) : « Autour de Verlaine et de Gustave Kahn, le troupeau des imitateurs proliférait... Les strophes amorphes et polymorphes inondèrent les revues ; ce ne furent que mètres essouflés et rimes par assonances. On traitait couramment les Parnassiens de gâteux et Victor Hugo d'imbécile. Suivirent entre temps le néo-christianisme, le préraphaëlisme et autres balivernes du même goût. Les primitifs régnèrent. Les maîtresses d'esthètes se coiffèrent à la Botticelli : on était stupide sur fond d'or. »



Eugène MONTFORT, à 20 ans.

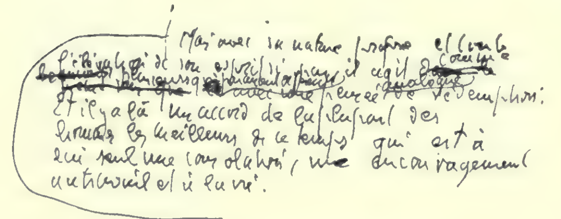
C'est alors que des jeunes gens, presque des enfants, puisque le plus âgé d'entre eux n'a pas atteint la vingtième année, se groupent et publient une petite revue, *Les Documents sur le Naturisme*. Et, tout de suite, ils se dressent contre le symbolisme triomphant. Saint-Georges de Bouhélier, Eugène Montfort, Albert Fleury, puis Michel Abadie, y exposent déjà des idées qu'ils développeront plus tard dans leurs ouvrages. Ils réprouvent les perversions ascétiques et les mysticités factices. Ils se déclarent las des anomalies et de l'anormal. Aux « hystéries décadentes », ils opposent les ardeurs d'une sensibilité qui s'inspire directement de la nature : « Nos aînés ont préconisé le culte de l'irréel, l'art du

(1) Entre autres : *Des lys! des lys!* (7 avril 1895), *Les Artistes de l'Ame* (juin 1896), *Botticelli proteste* (4-11 octobre 1896), dans le *Journal*.

songe, la recherche du frisson nouveau. Ils ont aimé les fleurs vénéneuses, les ténèbres et les fantômes, et ils furent d'incohérents spiritualistes. Pour nous, l'au-delà ne nous émeut pas, nous croyons en un panthéisme gigantesque et radieux. Ah! comme ces gens nous semblent fades et puérils avec leurs petits sadismes, leurs petites crises d'ascétisme! Et les âmes sœurs, les vierges-cygnes sont des amantes peu fécondes... en art surtout... Dans l'étreinte universelle, nous voulons rajeunir notre individu. Nous revenons vers la nature. Nous recherchons l'émotion saine et divine. Nous nous moquons de l'art pour l'art (1). »



SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER, à 20 ans



Dans les derniers jours de l'année 1896, la librairie du *Mercure de France* publie simultanément *L'Hiver en Méditation*, de Bouhélier, *Sylvie ou les Émois passionnés*, d'Eugène Montfort, et *L'Essai sur le Naturisme* où se trouvaient résumées les théories essentielles du groupe. Cette publication valut aux naturistes une notoriété immédiate. Ce n'était plus seulement dans les milieux symbolistes que l'on s'inquiétait : la jeunesse des écoles s'animait à son tour, la grande presse se faisait l'écho de ces polémiques et de ces discussions. Il devenait nécessaire de résumer les tendances principales du groupe dans un document définitif. La publication fut alors résolue d'un manifeste que rédigea Saint-Georges de Bouhélier et qui parut dans *Le Figaro*, le 10 janvier 1897. Quelques semaines plus tard, *La Revue naturiste* était fondée.

Partisans d'un lyrisme plus humain, d'une littérature plus immédiatement inspirée de notre sol, avides d'introduire dans leurs œuvres le reflet et l'écho des préoccupations contemporaines, la plupart des jeunes écrivains, quelle que fût leur origine, communièrent alors dans la réaction contre le symbolisme. Une génération tout entière vibrait pour le même idéal. On vit paraître en l'espace de quelques mois, ici et là, dix périodiques nouveaux, qui bataillaient pour la

(1) Maurice Le Blond (*Documents sur le Naturisme*, n° 11).

même cause : à Toulouse, *L'Effort*, avec Maurice Magre, Jean Viollis, Marc Lafargue, etc... ; à Paris, *L'Enclos*, avec Louis Lumet, Charles-Louis Philippe ; à Aix-en-Provence, *Les Mois dorés*, de Joachim Gasquet ; à Bruxelles, *L'Art jeune*, d'Henri Van de Putte (1), Ruyters et Rency.

Parmi leurs aînés, les naturistes rencontraient aussi d'illustres défenseurs et de puissants patronages. A côté d'Émile Zola et de Rodin, ces « grands vivants », se rangeaient Léon Dierx et Catulle Mendès, Gustave Larroumet qui représentait l'Institut, Paul Alexis et Rodenbach, Camille Lemonnier, Verhaeren et aussi Gustave Charpentier, qui n'était pas encore l'auteur de *Louise*, mais qui groupait autour de lui toutes les forces modernistes de Montmartre. Un autre esprit s'intéressait vivement à leur activité, M. Charles Maurras, qui, dès 1897, consacrait dans la *Revue encyclopédique*, une longue étude aux « Jeunes gens du Naturisme », pleine de curiosité sympathique (2).

En 1900, on peut dire que si la bataille n'est pas encore gagnée par les naturistes, elle est perdue pour les symbolistes. M. Henri de Régnier le constate avec mélancolie dans *Le Mercure de France*. (Poètes d'aujourd'hui, *Mercure de France*, août 1900) : « De nouvelles tendances se manifestent, des réputations s'acquièrent qui grandissent à leur tour... Le reproche général que l'on fait au symbolisme et qui les résume tous en un mot : c'est d'avoir négligé la Vie. Nous avons rêvé, ils veulent vivre et dire ce qu'ils ont vécu, directement, simplement, intimement, lyriquement. »



Henri DE RÉGNIER.

Henri de Régnier

Le temps est donc révolu où le même Henri de Régnier pouvait écrire (Enquête Huret) : « Nous voulons bannir de l'Art, délibérément en toute conscience, ce qu'on appelle les contingences, c'est-à-dire les accidents de milieu, d'époque, les faits particuliers. »

En somme, le symbolisme avait été le résultat d'une exaltation trop absolue

(1) C'est M. Henri Van de Putte, dans *L'Art jeune*, qui avait le premier usé du mot « naturisme » pour l'appliquer aux tendances nouvelles.

(2) Consulter Léon Blum (*Revue blanche*, 1er mars 1897), René Ghil (*La Critique*, 5 mars 1897), Numéro spécial consacré au Naturisme (*La Plume*, 1er novembre 1897), Edouard Rod (*Le Gaulois*, 7 janvier 1898), Henri Ghéon (*L'Ermitage*, juin 1898), Eugène Ledrain (*Nouvelle Revue*, 1er juillet 1898), Henry Bérenger (*La Revue des Revues*, 15 octobre 1898), Adolphe Retté (*Le Rappel*, 16 décembre 1899), etc.

de l'individu. Tous les liens qui unissaient celui-ci à sa race, à son sol, à son temps, à son pays, au milieu naturel ou social, devaient être, selon ses adeptes, abolis. Fatalement, leur art devait devenir ésotorique, dévier vers l'archaïsme, et, puisqu'il n'admettait que les seules disciplines du Moi, aboutir à l'anarchie intellectuelle. Pour le même motif, il allait déterminer une crise de cosmopolitisme sans précédent ; les Lettres s'engouaient de la peinture préraphaëlite, du théâtre scandinave, du roman russe, de la musique wagnérienne, alors que les principaux représentants de la tradition française, que les Maîtres de chez nous se trouvaient méconnus ou délaissés.

Ç'aura été le grand mérite de la génération naturiste d'avoir compris que l'individu n'est rien s'il n'est avant tout un homme de son temps, rattaché à sa race par de fortes traditions, et que les « accidents de lieu ou d'époque », au lieu d'être des « contingences » négligeables, demeurent, au contraire, essentiels.



Maurice LE BLOND, à 20 ans.

Maurice Le Blond

Toutes les écoles littéraires que nous allons voir par la suite naître et mourir au cours des premières années du XXe siècle, à l'exclusion du futurisme et du dadaïsme, se réclameront de ces vérités désormais acquises. Il semble d'ailleurs que M. Eugène Montfort ait excellemment résumé les conquêtes du naturisme (1). « Le poète ne s'exprime plus allégoriquement mais directement. Il ne prend plus ses sujets dans le rêve, mais dans la vie, car il a compris enfin celle-ci plus belle, plus profonde et plus haute que tous les rêves... Le naturel, la simplicité, l'humanité sont les caractères de cette littérature nouvelle, alors que ceux de la précédente étaient la recherche, le compliqué, le manque d'humanité. »

Pour en finir avec le naturisme, il conviendrait de mentionner encore deux initiatives qui se produisirent sous ses auspices, la fondation du Collège d'Esthétique moderne et le Congrès de la Jeunesse, lequel tint ses assises en 1900.

Le Collège d'Esthétique était né du double souci d'étudier, de coordonner les doctrines des novateurs, à quelque art qu'ils appartinssent, et de commenter la beauté moderne. Il se proposait aussi d'instituer une Maison commune des artistes. Pendant deux années, dans un atelier situé au fond d'une cour de la rue La Rochefoucauld, ses fondateurs organisèrent toute une série de manifes-

(1) *La Revue*, 1er août 1902. Étude sur la littérature nouvelle.

tations intéressantes : conférences, expositions, etc... Parmi les jeunes hommes, alors inconnus, qui fréquentèrent le Collège d'Esthétique, beaucoup, comme Elie Faure, Van Dongen, René Fauchois, Pierre Rameil, Guillaume Apollinaire, André Maginot, sont devenus diversement célèbres ; et il faut regretter que le manque d'argent ait obligé le Collège d'Esthétique à fermer ses portes au moment où il aurait pu devenir une institution durable.

Le Congrès de la Jeunesse avait pour but de réunir les jeunes hommes de la nouvelle génération, non seulement les littérateurs, mais les étudiants et les représentants des différentes tendances religieuses et politiques. Au moment où s'achevait l'Exposition de 1900, et si peu de temps après l'affaire Dreyfus, il était piquant de confronter les représentants les plus qualifiés de la jeunesse. Le Congrès se réunit à la mairie de Saint-Sulpice les 1er et 2 décembre 1900. Il fut l'occasion de controverses passionnées et de hautes joutes oratoires auxquelles prirent part de jeunes orateurs comme J.-Paul Boncour, Jacques Bainville, Maurice Colrat, Henry de Jouvenel, Georges Deherme, Marc Sangnier, etc..., toute l'élite politique du lendemain étant confondue avec la jeunesse littéraire.

Lendemain du Naturisme. - L'Humanisme. - L'École Française. - L'Intégralisme. - La Renaissance Classique et le Néo-Symbolisme. - Le groupe de l'Abbaye et l'Unanimisme.

Vers 1902, les principales idées naturistes s'étant désormais imposées, le groupement se désagrégea, chacun désirant travailler isolément au libre épanouissement de sa propre personnalité. Bouhélier, qui écrira plus tard son *Carnaval des Enfants*, va s'adonner presque exclusivement au théâtre, laissant à Mme de Noailles la gloire de donner au naturisme son expression poétique. Montfort s'apprête à publier ses *Marges* et poursuit la publication de ses romans.



Photo G. L. Manuel, frères.

Fernand GREGH.

Fernand Gregh

Cependant, quelques personnalités croient utile de continuer ou de reprendre la lutte contre le symbolisme. Tel est le cas de M. Fernand Gregh qui, dans *Le Figaro* du 1er décembre 1902, publie un manifeste pour « lancer l'Humanisme ». A la vérité, ce mani-

feste n'apportait point contre le symbolisme d'arguments nouveaux, il constituait plutôt l'affirmation individuelle d'un beau poète qui avait écrit déjà *La Beauté de vivre* et *Les Clartés humaines.* Son unique tort était de surgir, tout armé, au lendemain de la bataille. M. Gregh résumait ainsi ses tendances : *clarté pour la forme; et pour le fond, de l'humanité.* Il devait trouver un appui sérieux chez le critique du *Temps*, M. Gaston Deschamps, jusqu'alors indifférent àl a jeune littérature.

La même année vit s'affirmer *L'École française.* Un certain nombre d'écrivains, très différents entre eux par leur âge et par leurs origines, s'étaient groupés pour publier chez Fasquelle un volume collectif, sous ce titre *La Foi nouvelle*, et dont les principaux signataires étaient M. C. Poinsot, Georges Normandy, Edmond Blanguernon, A. Boschot, Charles Méré, Marcel Roland, Han Ryner. Les uns puisaient leur inspiration dans l'art social, les autres dans le régionalisme, et cette École française, sans véritable cohésion, apparaît plutôt comme une manifestation momentanée en faveur du vers dit libéré. Malheureusement, le vers libéré ne constituait plus à cette époque une nouveauté, depuis longtemps il était revendiqué par les naturistes et plus particulièrement pratiqué par le groupe toulousain de *L'Effort.*


Adolphe LACUZON.

En somme, ces deux groupements n'apportent guère que des redites. *L'Intégralisme*, dont le programme rédigé par M. Adolphe Lacuzon parut dans *La Revue bleue* le 16 janvier 1904, et qui groupait les noms de MM. Cubelier de Beynac, Séb.-Ch. Leconte, Léon Vannoz, etc..., présente le mérite d'une théorie un peu abstraite, d'essence philosophique, mais intéressante. M. Lacuzon déclarait réagir contre certaines fadeurs, certaines puérilités dont le naturisme pouvait paraître en partie responsable, notamment les naïvetés volontaires et le zézaiement d'un Jammes, et contre le bucolisme excessif de quelques suiveurs. M. Lacuzon se rappelait cette formule de Shelley : « Les poètes sont les législateurs méconnus du monde. » Il assignait à la poésie la mission d'agrandir la conscience humaine au delà même des vérités contrôlées. L'intégralisme ne se proposait rien moins que d'exprimer la vie en fonction de la vie universelle. Conception trop doctrinaire qui fut, au début, soutenue par des critiques comme Ernest-Charles et André Billy, et qui pouvait susciter tout au plus une poésie scientifique, renouvelée de Sully-Prudhomme.

Il nous faut encore signaler vers la même date l'*impulsionnisme*, le *simultanéisme* et l'*École somptuaire.* Mais ces différentes écoles ne paraissent guère avoir

créé que des étiquettes inutiles. Rien ne justifiait la création de ces barbarismes éphémères, et le peu d'attrait qu'exerçaient leurs théories allait favoriser deux offensives extrêmement sérieuses de réaction littéraire, l'une menée en faveur du symbolisme par M. Jean Royère, la seconde dirigée contre toutes les tendances de la littérature moderne, et qui devait grouper sous le nom de Renaissance Classique une importante partie de la jeunesse contemporaine.

Ceux qu'on appela les néo-symbolistes s'exprimèrent principalement dans *L'Occident*, *Vers et Prose*, et dans *La Phalange*. Dévoués surtout au culte de Stéphane Mallarmé, leur effort ne détermina pas d'œuvres nouvelles ; leur tâche, qui fut plutôt celle de critiques et d'exégètes, tendait à remettre en faveur des maîtres auxquels le naturisme avait porté un coup très dur. Le principal représentant de ce symbolisme expurgé est aujourd'hui M. Paul Valéry.



Louis BERTRAND chez lui.

Étant donné que la Comédie française ne sait plus jouer l'ancien répertoire vaut-il bien la peine d'entretenir pour jouer devant un auditoire de vieilles dames et de collégiens le Gendre de M. Poirier, Adrienne Lecouvreur ou Mademoiselle de la Seiglière, et autres rhapsodies d'Augier ou de Dumas fils ?

Louis Bertrand

La Renaissance Classique fut accueillie avec transport par la foule de ces esprits timides qui trembleront toujours devant les recherches trop originales, les notations hardies, chères aux écoles qui caractérisèrent la fin du XIXe siècle.

C'est dans sa copieuse préface, écrite pour les *Chants séculaires* de Joachim Gasquet, que M. Louis Bertrand, romancier dont la manière s'était inspirée jusqu'alors de Flaubert et de Zola, affirmait son désir et son espoir d'une Renaissance Classique dans les lettres françaises. Soulevé par l'exemple de Mistral, imprégné des théories de Charles Maurras, M. Louis Bertrand soutenait que le poète et l'artiste devaient être avant tout « l'expression de leur race, qui n'est que l'hérédité sélectionnée ». Il s'insurgeait contre ce qu'il appelait les « mauvaises disciplines du XIXe siècle », et aboutissait à un « nationalisme littéraire » qui n'a guère cessé de subsister. Le succès des *Stances* de Jean Moréas, bien plus que celui des *Chants séculaires*, consacra cette formule de la Renaissance

Classique, à laquelle les travaux de M. Pierre Lasserre sur le romantisme apportèrent, quelques années plus tard, un regain de force et de vitalité. La conception du néo-classicisme n'est point de celles qui pouvaient donner naissance à des ouvrages neufs et vivants, mais elle a abouti à créer un état d'esprit critique dont il serait vain de nier l'importance. La critique dite « d'action française » procède de ce néo-classicisme, et après s'être attaquée à la littérature moderne, elle tend à faire le procès de la société contemporaine tout entière.

Une tentative de restauration symboliste, et un de ces retours au traditionalisme étroit qui marquent les époques de fatigue, telles sont donc les manifestations intellectuelles qui distinguent les premières années du XXe siècle. Il



faut attendre l'année 1907 pour voir se dessiner une conception nouvelle de la poésie avec le groupe de l'Abbaye. A la vérité, ce groupe fut plus qu'une école littéraire et autre chose qu'une chapelle : une sorte de phalanstère intellectuel. Vers cette époque, quelques artistes et écrivains s'étaient avisés de louer un domaine abandonné situé à Créteil, au bord de la Marne, pour y vivre en communauté. Des travaux de typographie devaient fournir le moyen de subsister à ces jeunes hommes désireux de réaliser, dans un cadre harmonieux, un vieux rêve fouriériste et qui s'appelaient, entre autres, Georges Duhamel, Charles Vildrac, René Arcos, Jules Romains, Albert Doyen, Chennevière, etc...

Le groupe de l'Abbaye de Créteil dut se dissoudre après quelques mois

d'existence. A l'heure actuelle, l'histoire véritable de cette curieuse expérience phalanstérienne, sur laquelle on a beaucoup discouru, reste à mettre au point. Si, d'ailleurs, l'Abbaye importe à nos yeux, c'est surtout pour avoir été le berceau de l'Unanimisme.

En 1908, M. Jules Romains publie un poème *La Vie unanime*, bientôt suivi d'*Odes et Prières*, *Les Copains*, *Europe*, etc... Normalien, agrégé de philosophie, Jules Romains est imprégné des théories nouvelles de Tarde, Durkheim, Gustave Le Bon, sur la psychologie des foules. Ainsi est-il tenté d'adapter à la poésie les conceptions des philosophes contemporains. Selon ces sociologues, une foule, une agglomération quelconque, possède des caractères différents de ceux des individus qui la composent. Ces groupes constituent des organismes éphémères, des collectivités hétérogènes, formées d'individus disparates qui se sont amalgamés, semblables aux cellules qui composeraient un corps animal. Mais pendant tout le temps que durera cet être provisoire, la personnalité de chacune de ces cellules va s'abolir pour manifester des caractères différents. Le poète, selon M. Romains, doit être l'interprète de ces mentalités collectives. « Si tu vois, écrit-il, un groupe naissant dans une rue de la ville, marche vers lui et donne-lui ton corps... »

Si le mot « unanimisme » est une trouvaille, il faut reconnaître que la théorie de M. Romains comptait de nombreux précurseurs. Sans remonter jusqu'aux tragiques grecs, à Shakespeare, à Balzac, à Victor Hugo, qui ont parfaitement senti l'emprise formidable des foules sur l'individu, M. Florian-Parmentier, dans son *Histoire Contemporaine des Lettres françaises*, cite parmi les modernes qui avaient pénétré très avant la troublante et complexe psychologie des foules : «Emile Zola, Verhaeren, Paul Adam, Rosny aîné, Elémir Bourges, Ch.-L. Philippe, Louis Bertrand, Bouhélier, Randau, Canudo, et même René Ghil chez qui M. Romains aurait fréquenté assidûment ». J'ajouterai que, dans les premières œuvres de Bouhélier, écrites par le futur poète du naturisme, alors qu'il n'avait pas dix-huit ans, telles que *La Vie héroïque*, on trouve déjà les principes de l'Unanimisme, et *La Résurrection des Dieux*, du même auteur, annonce *Le Manuel de Déification*. Enfin, M. Henri Van de Putte, dans ses poèmes aigus, visionnaires et whitmaniens de *La Planète* pourrait passer pour un des adeptes, avant la lettre, de l'Unanimisme.

Le fait de retrouver à M. Jules Romains des précurseurs ne diminue en rien la valeur de cet écrivain, dont l'œuvre touffue, diverse, volontaire et puissante, mérite le respect. Son didactisme et le ton professoral dont il ne s'est jamais dépouillé, lui ont d'ailleurs beaucoup nui. La plupart des hôtes de l'Abbaye

ont plus ou moins rompu avec lui, protestant contre tout embrigadement sous la bannière unanimiste. Les « copains » ont refusé de passer pour des disciples. Quoi qu'il en soit, il y a entre des poètes comme Romains et Vildrac, René Arcos, Duhamel, Georges Chennevière, Luc Durtain, Pierre-Jean Jouve, un air de famille, et selon l'expression de l'un d'eux, M. Duhamel, « ils sont bien les fruits d'un même arbre, les enfants d'une même saison. La poésie est pour eux une introduction à la vie lyrique, ils ne cherchent pas à nous éblouir par une virtuosité superficielle, par le brillant extérieur des mots, par les concetti, par les acrobaties rythmiques, par l'opulence des rimes insolentes et nouvelles riches... » [1] Ces écrivains, qui ont donné de fortes œuvres comme *Le Paquebot "Tenacity"*, *La Vie des Martyrs*, représentent une génération plus jeune, d'esprits originaux, dressée à nouveau contre les conceptions vieillies du symbolisme, à la recherche d'une expression riche, imagée, humaine et passionnante, de l'existence moderne.



Charles VILDRAC, par Rouveyre.

O potentats, gens de guerre
Qui nous teniez à merci !
Sombre engeance, vieux gendarmes
Faux courage et faux honneur !
Charles Vildrac

Futuristes - Cubistes et Dadaïstes - Conclusion



Georges CHENNEVIÈRE.

Bien que M. F.-T. Marinetti soit italien, il y aurait injustice à négliger le futurisme dans cette étude de nos plus récentes écoles littéraires. Les déclarations de l'auteur de *Mafarka* et de *La Ville charnelle*, ses « mandements » grandiloquents, ses proclamations répandues et distribuées chez nous sous forme de prospectus, n'ont pas seulement alimenté la verve



René ARCOS.

(1) Georges Duhamel. Conférence faite à l'Institut des Hautes Études de Bruxelles, publiée dans *L'Art libre* (juin 1921).

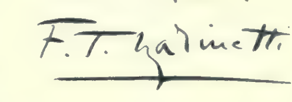
des chroniqueurs, ses formules violemment outrancières réussirent à déterminer un état d'esprit, une mentalité générale, dont les jeunes hommes d'aujourd'hui sont malgré eux imprégnés.

Le manifeste du futurisme, publié en 1909, fait penser en même temps à Tartarin et à Zarathustra. La profession de foi de ces nouveaux iconoclastes était rédigée sur un ton prophétique et déclamatoire qui voulait être terrible et qui suscita en Italie, où le culte du passé s'est transformé en industrie nationale, une véritable émotion :

« La littérature ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, proclamait M. Marinetti, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing.

« Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle : la beauté de la vitesse. Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux tels des serpents à l'haleine explosive, une automobile rugissante, qui a l'air de courir sous la mitraille, est plus belle que la victoire de Samothrace.

F.-T. Marinetti.



« Nous sommes sur le promontoire extrême des siècles!!!... A quoi bon regarder derrière nous, du moment qu'il nous faut défoncer les vantaux mystérieux de l'impossible? Le Temps et l'Espace sont morts hier. Nous vivons déjà dans l'Absolu, puisque nous avons déjà créé l'éternelle vitesse omniprésente.

« Nous voulons glorifier la guerre, — seule hygiène du monde — le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles idées qui tuent, et le mépris de la femme.

« Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques, combattre le moralisme, le féminisme, et toutes les lâchetés opportunistes et utilitaires. »

Ces explosions d'un verbalisme violent et incendiaire s'expliquaient, à la rigueur, en Italie, restée trop longtemps le marché des brocanteurs et des cicerones; en France, il était difficile de ne pas se rappeler que, depuis cinquante ans, presque toutes les écoles littéraires s'étaient efforcées d'extraire de la vie moderne son lyrisme et sa beauté.

M. Marinetti écrivait : « Nous chanterons les grandes foules agitées par le travail, le plaisir ou la révolte ; les ressacs multicolores et polyphoniques des révolutions dans les capitales modernes ; la vibration nocturne des arsenaux et

des chantiers sous leurs violentes lunes électriques ; les gares gloutonnes, avaleuses de serpents qui fument ; les usines suspendues aux nuages par les ficelles de leurs fumées ; les ponts aux bonds de gymnastes lancés sur la coutellerie diabolique des fleuves ensoleillés ; les paquebots aventureux flairant l'horizon ; les locomotives au grand poitrail, qui piaffent sur les rails. »

Mais, en France, depuis longtemps, les aspects de la cité moderne sont magnifiés par les romanciers, les peintres et les poètes. La poésie des machines, le pathétique des usines, le pittoresque de la ville industrielle, sans remonter jusqu'à Zola avec *Germinal* et *La Bête humaine*, jusqu'à Claude Monet et ses paysages de gares, jusqu'à Verhaeren et ses *Villes tentaculaires*, combien d'artistes en ont célébré la splendeur ! Il y a des années que le Naturisme a condamné l'attrait de l'archaïsme et s'est proposé d'extraire le merveilleux humain qui réside dans le Présent. Quant au Futur, il appartient à la Vie elle-même, et non à l'Œuvre d'art, de le créer ; seule, l'hypothèse scientifique peut devancer le temps.

A son début, le futurisme avait été accueilli, par un esprit inventif et critique d'une rare curiosité, Guillaume Apollinaire, très au courant de toutes les possibilités esthétiques de son époque, et qui devait devenir l'apôtre du cubisme. Le cubisme laissera dans l'histoire de la peinture moderne une trace profonde en ce sens qu'il a substitué à l'analyse de la lumière, chère aux impressionnistes, l'étude du volume. Peut-on dire que le cubisme fut, à proprement parler, une école littéraire ? Il faut bien l'admettre, puisque nous ne possédons aucune épithète pour désigner autrement le groupe connu sous le nom de groupe de la rue Ravignan et dont faisaient partie Max Jacob, Apollinaire et André Salmon. Il est évident que, par leurs critiques, Apollinaire et Salmon ont fait plus que d'influencer les peintres, ils ont propagé une manière de sentir qui a fini par toucher beaucoup de jeunes littérateurs. Apollinaire a été pendant les dernières années qui précédèrent la guerre, l'animateur, malicieux et inventif, de tous les milieux d'avant-garde. Je ne sais si des livres comme *L'Enchanteur pourrissant*, *L'Hérésiarque*, *Alcools*, etc..., donnent une idée pleine de ce cubisme littéraire, de ce surréalisme, que concevait l'intelligence étrangement créatrice de leur auteur. Mais il avait été purifié par la guerre. A la fin de sa vie, il rêvait d'une poésie synthétique qui aurait pu être l'expression définitive du Cubisme littéraire. Dans un article, *L'Esprit nouveau et les Poètes*, qui est peut-être la dernière page qu'il ait écrite, Apollinaire a esquissé le tableau de cette poésie nouvelle [1].

« Nous pouvons espérer, pour ce qui constitue la matière et les moyens de

(1) *Mercure de France*, 1er décembre 1918.

l'art, une liberté d'une opulence inimaginable. Les poètes font aujourd'hui l'apprentissage de cette liberté encyclopédique. Dans le domaine de l'inspiration, leur liberté ne peut être moins grande que celle d'un journal quotidien qui traite dans une seule feuille des matières les plus diverses, parcourt des pays les plus éloignés.

« Le nouveau existe bien, sans être un progrès. Il est tout dans la surprise. C'est ce qu'il y a de plus vivant, de plus neuf. *La surprise est le plus grand ressort du nouveau...* L'esprit nouveau est avant tout l'ennemi de l'esthétisme, des formules et de tout snobisme. Il ne lutte point contre quelque école que ce soit, car il ne veut pas être une école, mais un des grands courants de littérature englobant toutes les écoles depuis le symbolisme et le naturisme » et Apollinaire conclut : « il faut *machiner la poésie comme on a machiné le monde* ».

Prenons cette dernière formule, et rapprochons-la de cette boutade de Jean Cocteau dans son *Potomak :* « Le plus grand chef-d'œuvre de la littérature n'est jamais qu'un lexique en désordre », et nous comprendrons la différence fondamentale qui existe entre le Cubisme et le Dadaïsme.

Si une volonté constructive a présidé à la naissance du cubisme, les dadaïstes, eux, ne réclament que la destruction. Les dadaïstes sont les descendants directs des décadents de 1886. Lautréamont, l'auteur des *Chants de Maldoror*, semble être leur ancêtre. L'incohérence est leur seule règle, la négation de tout, leur *credo* essentiel.

Écoutez M. Paul Dermée : « Tout est dada, chacun a ses dadas, vous vénérez vos dadas dont vous avez fait des dieux. Les dadaïstes connaissent leurs dadas et s'en moquent. C'est la grande supériorité qu'ils ont sur vous. . Dada détruit et se borne à cela (1). » Et M. Tristan Tzara : « Dada ne signifie rien. » Et M. Francis Picabia : « Vous tous qui êtes sérieux, vous sentirez plus mauvais que la m... de vache. Dada, lui, ne sent rien, il n'est rien, rien, rien (2). »

La critique, jusqu'ici, a refusé de prêter attention aux productions des dadaïstes, mais les expositions dada, les conférences dada, les bals dada, ont fait la joie des journalistes. On y a vu un art pour les bébés et il est certain que certains poèmes dada, certaines paroles « en liberté » ne sont malgré leurs artifices typographiques que d'assez pauvres vagissements. A l'inverse des décadents qui étaient des « malades de littérature », qui se vantaient d'avoir « lu tous les livres » mais n'avaient pas su toujours se les assimiler, les dadaïstes qui rêvent d'abolir la mémoire, de « détruire les tiroirs du cerveau », ne peuvent que bénéficier

(1) *Manifeste Dada*, 1918.
(2) *Dadaphone*, nº 7, mars 1920.

de cet état d'inculture, né de la guerre et si répandu parmi les générations toutes nouvelles.

Puisque Dada préconise de *tout oublier*, il recrutera fatalement des fidèles parmi des gens qui trouvent beaucoup plus simple de ne *rien savoir*. Enfin, balayer, nettoyer, démoraliser, propager le dégoût de la littérature, est une entreprise de fanatisme facile, à la portée d'une jeunesse paresseuse et ignorante « qui porte ce signe assez effrayant de ne se connaître aucun objet de culte dans le passé (1). »

***

Parvenu au terme de ce chapitre, je me demande si le lecteur ne va pas être pris par cette mélancolie qui envahissait Jean Moréas, au moment de mourir, et qui lui faisait dire à un confident : « Les écoles, c'est de la plaisanterie, ça n'existe pas. »

Il est certain que, seules, les œuvres doivent compter. Le reste n'est qu'accessoire. Mais les écoles, cependant, ont leur opportunité. Elles aident les personnalités à prendre conscience d'elles-mêmes et à s'affirmer. Elles apportent, à une heure déterminée, un certain nombre de vérités dont toute la collectivité littéraire se trouve enrichie. Leur histoire enfin permet de mieux comprendre l'évolution des genres. Naturisme, Humanisme, Unanimisme, etc..., sont davantage que des néologismes plus ou moins heureux. Les étiquettes représentent des idées vivantes, des tendances précises ou vagues, dont le choc n'a pas été stérile. Des théories qu'elles recouvraient on peut retrouver la trace et l'influence dans toute la production romanesque, théâtrale et lyrique de ces vingt-cinq dernières années. Souvent, même, leur action profite surtout à des individus étrangers aux groupes qui en prirent l'initiative. Les écoles littéraires ne sont dangereuses que pour les personnalités secondaires qui demeurent esclaves de leurs formules, et l'exemple semble démontrer qu'elles furent toujours salutaires à ceux de leurs adeptes qui surent s'en dégager à temps, pour obéir à leur tempérament et à leur expérience personnelle.

---

(1) Pierre Lasserre. *L'Opinion*, 27 mai 1922.

LES CHAPELLES LITTÉRAIRES

PAR

PHILOXÈNE BISSON

Certaines écoles littéraires du XIX[e] siècle nourrissaient de grandes ambitions : il s'agissait pour elles, non seulement d'exprimer la façon nouvelle dont la génération la dernière venue sentait et envisageait la vie, les nuances inédites de sa sensibilité, son attitude personnelle, ses réactions originales en face de la nature, elles se flattaient encore de traduire les aspirations philosophiques, les conceptions scientifiques et les idées sociales d'une époque. Tel, par exemple, le naturalisme. Avant lui, le romantisme s'était montré déjà animé des mêmes désirs, bien qu'il les eût peut-être énoncés plus vaguement. Après le naturalisme, le naturisme, éphémère comme école, mais d'une singulière importance comme créateur d'idées et comme révélateur de sentiments, témoigne d'ambitions semblables. Le Parnasse et le symbolisme demeurèrent, sans doute, plus exclusivement littéraires : c'était des écoles exclusivement poétiques, sans romanciers, sans dramaturges, elles n'en rendaient pas moins fidèlement les tendances d'une génération, chacune possédant son vocabulaire, ses règles, ses idées et ses lieux communs ; les parnassiens parlaient tous, comme les symbolistes, le même langage.

Qu'est-ce donc qu'une école, sinon la réunion d'un certain nombre d'écrivains qui se sont reconnus parents, dont les sentiments voisinent et se ressemblent et qui, pour les exprimer, usent du même lexique, emploient la même syntaxe. Il y a une panoplie parnassienne et une grammaire symboliste. Les membres d'une école font bloc, ils forment escouade, compagnie, bataillons, ils ont une discipline et reconnaissent des chefs.

Rien de pareil pour la chapelle. Le petit dieu qu'on adore dans la chapelle n'obéit à aucun chef. C'est un sauvage qui se tient jalousement à l'écart. Il est l'anarchiste de la grande société littéraire. Sa personnalité est trop forte ou bien trop particulière pour qu il ait pu se trouver beaucoup de points communs avec les écrivains de sa génération. Ceux-ci ne l'ont pas compris et il les a méprisés. Il s'est élevé seul, farouche, dans une contrée vierge ; ne parlant pas

aux humains de son âge, il s'est formé un langage, car ses idées, ses sentiments, il ne pourrait les exprimer dans l'idiome courant. Pour le comprendre, il faudra étudier le mécanisme de sa pensée, démonter son vocabulaire, rejoindre la façon dont il l'emploie.

Plusieurs curieux, qu'attire le mystère, s'approchent. L'homme les séduit, tout fleuri des charmes qui s'épanouissent dans la solitude. Il parle, on est conquis. Les jeunes hommes en appellent d'autres, se transmettant la nouvelle merveilleuse : un maître, ils ont un maître ! Et voilà qu'autour du prestigieux inconnu, la chapelle s'élève.


Portrait de MALLARMÉ, par Gauguin.

***

Le type du poète de chapelle le plus caractérisé que l'on ait pu rencontrer dans l'époque qui nous intéresse, c'est Stéphane Mallarmé. Il nous appartient, étant mort en 1898, la plupart de ses disciples et de ses fidèles se trouvant encore parmi nous, et son influence sur la poésie n'étant pas éteinte.

Stéphane Mallarmé apparut à la fin de l'Empire dans le groupe parnassien. Mais ses tendances — il était wagnérien et avait le goût du lyrisme mystérieux — devaient rapidement l'isoler. Quand il écrivit *L'Après-midi d'un Faune*, ses camarades du Parnasse crièrent au scandale. Il demeura donc seul, jusqu'environ 1885 où les jeunes poètes, qui devaient s'appeler symbolistes, et qui se répétaient

entre eux avec dévotion *Les Fleurs*, *L'Azur*, *Les Fenêtres*, en firent leur maître. Dès lors, brillèrent ces *mardis* de la rue de Rome où la jeunesse poétique alla, jusqu'en 1898, écouter respectueusement la parole de Mallarmé.

Celui-ci, le mardi soir, recevait ses amis et assistait fidèlement aux matinées

que je vous verrai ! A présent j'
n'aurais que le courage de vous
réciter tous les vers que je sais par
cœur des Poèmes Saturniens,
aimant mieux, tant je suis hors de
moi encore, me suspendre à la
volupté qu'ils me donnent, que de
l'expliquer.

Vous aurez, après mon travail de
cet hiver, une vraie lettre, et,
jusque là, vous vivrez autour de
moi comme mes amis absents !

Votre tout dévoué

Stéphane Mallarmé

Fragment d'une lettre de Stéphane MALLARMÉ à Paul VERLAINE *(Collection Kra)*.

du dimanche de Lamoureux ; six ou sept mois de l'année, depuis la liquidation de sa retraite de professeur d'anglais, il vivait à Valvins, près de Fontainebleau, où il canotait avec passion. (Mauclair : *L'Art en silence*.) M. Camille Mauclair définit ainsi l'esthétique de Mallarmé : il fut l'applicateur systématique de

l'hégélianisme aux lettres françaises ; pour lui, les idées pures sont les seuls êtres virtuels et réels de l'univers, alors que les objets et toutes les formes de la matière n'en sont que les signes ; c'est pour exprimer les idées pures que le poète doit se servir des réalités, il s'énoncera donc par symboles, religieusement : sa langue ne peut être celle de la conversation usuelle, mais une langue épurée, choisie dans le parler habituel et soumise à des lois spéciales, à l'exemple de tous les dialectes sacrés.

Voilà, en bref, la doctrine qu'enseigna le mardi à ses disciples attentifs l'auteur des *Divagations*. Son enseignement était d'un charme infini, l'homme étant séduisant à l'extrême, tout délicatesse et discrétion ; d'autre part (dit encore M. Mauclair), c'était un logicien parfaitement organisé, doué d'un cerveau philosophique extraordinaire, et dont les défauts mêmes furent des excès de rigorisme dans le raisonnement. En tout cas, ses propos, ses démonstrations emportaient l'adhésion absolue de tous ses auditeurs : on l'écoutait, muet et incliné ; la petite salle à manger de la rue de Rome où Stéphane Mallarmé parlait, est demeurée inoubliable pour tous ceux qui y ont pénétré. L'encens de cette chapelle possédait vraiment une odeur divine.

« Comment donc Mallarmé nous fascinait-il ? Par ses magnifiques yeux amoureux et rêveurs, luisants dans son visage large au nez volontaire, à la barbe courte, grise et pointue, aux oreilles faunesques, un visage sensuel à la Henri IV, typique par l'écartement sensible des yeux sous de forts sourcils : par le geste persuasif, balancé, d'une main dont le pouce semblait modeler le vide, mais surtout par la voix, une voix chantante, infiniment souple dans les inflexions, et assourdie par, hélas ! la maladie future que nous ne prévoyions pas, ce spasme du larynx qui, un soir de septembre 1898, l'étouffa brusquement à Valvins. Ce regard et cette voix donnaient à toute la personne une sorte de majesté : on eût dit que cet homme, pourtant né dans la petite bourgeoisie, incarnait des siècles de vieille éducation française, et avait toujours accoutumé de converser avec des rois — encore que bien des princes et des rois n'eussent été, auprès de lui, que des brutes. Il contenait une formidable puissance de rêve accumulée, il s'était, au cours de la vie, construit un monde tout de rêves, où il se réfugiait aussitôt qu'il n'était plus forcé de s'aventurer dans l'autre (1). »

Les disciples de Stéphane Mallarmé, les fervents de la chapelle, ont-ils servi la réputation de leur divinité ou l'ont-ils au contraire desservie ? « On l'embaumait vivant », dit M. Mauclair. Et plus loin : « J'ai toujours pensé que ceux qui l'aimèrent le plus sincèrement, l'aimèrent assez mal en voulant le garder

(1) Camille Mauclair. *Servitude et Grandeur littéraires.*

pour eux, en faire un sphinx, épaissir encore la muraille qui l'isolait du monde extérieur, affirmer qu'il y avait en un coin du monde un génie qu'eux seuls pouvaient comprendre... »

Que demeurera-t-il de l'œuvre de cet exquis philosophe ? « Mon art est une impasse... » s'est-il écrié un jour dans un aveu désespéré à Louis Le Cardonnel. Il n'en a pas moins exercé une influence considérable « si diverse et partant, si féconde, qu'elle est méconnaissable souvent en fait » (Maxime Revon).

Henri de Régnier, un des plus distingués fidèles de Mallarmé, a essayé de mettre exactement à sa place le beau sphinx du symbolisme. Il définit en même temps avec exactitude le poète ou le prosateur de chapelle : « Ne serait-il pas possible, écrit-il, d'établir une liste d'écrivains dont les œuvres délicates et singulières forment dans la pénombre de notre littérature un groupe un peu à l'écart, et dont les écrits, quelque peu exceptionnels, attirent la curiosité justement parce qu'ils sont en dehors de la grande voie lumineuse d'où leurs auteurs se sont éloignés par raffinement, par souci d'un art plus subtil ou plus spécial, qui n'était pas d'écrire dans le goût de leur temps, et qui était le signe chez eux d'une disposition d'esprit particulièrement originale... Admettons qu'ils ne fassent pas partie de la grande architecture littéraire d'une époque, qu'ils ne lui soient pas indispensables, mais reconnaissons-leur, dans l'ensemble de la structure, une valeur d'ornementation. Vénérons leur chapelle discrète au flanc de la cathédrale... Au milieu d'eux, je distingue Stéphane Mallarmé, en attendant qu'un jour peut-être il soit appelé dans le chœur où sa voix fine et haute se mêlera aux grandes orgues de la poésie [1]. »

***

En même temps que celle de Mallarmé, aucune chapelle ne s'éleva ; la sienne suffisait. L'autre grand poète vénéré des symbolistes, Verlaine, était trop clair et trop humain pour donner prétexte à un petit culte. Ses poèmes n'avaient pas besoin d'exégètes, il ne chantait pas pour un clan, mais pour tout le monde, pour tout être sensible à la poésie.

De tels poètes l'esprit de chapelle n'a que faire. C'est un esprit affecté d'amateur, de collectionneur, d'oisif et de faux artiste. Il s'agit de se distinguer du commun, de montrer des goûts particuliers, rares, étonnants. C'est cet esprit qui engendre le snobisme et l'affectation mondaine la plus ridicule, mais aussi la plus nuisible, parce qu'en général elle favorise des écrivains médiocres au

(1) Henri de Régnier. *Portraits et Souvenirs*.

détriment des meilleurs. Cet esprit était tout-puissant à l'époque du symbolisme et du décadentisme — école trop basse de plafond, a-t-on dit — au temps de l'Œuvre et des modèles coiffés à la Botticelli — qu'avait précédé le Sâr Peladan et sa Rose-Croix. Il fallait se donner un air, étonner le bourgeois : le symboliste hermétique et dédaigneux, c'était la suite, après des années, du poitrinaire romantique. Et le snob écarquillait les yeux. M. de Montesquiou l'émerveillait, Huysmans et les occultistes le faisaient rêver, Jules Bois, lui-même, l'inquiétait, Jean Lorrain, Oscar Wilde, tous les invertis littéraires excitaient sa curiosité. Mais ce n'est pas fini, puisque M. André Gide, M. Cocteau, les cubistes et puis les dadas continuent, ainsi que feu M. Marcel Proust, à ravir les snobs.

Des chapelles, cela ?... Mais en pensant célébrer le culte d'un vice mental ou d'une étrange perversion intellectuelle, en se croyant une attitude littéraire rare, n'arrive-t-il pas que des amateurs raffinés chantent une messe qui intéresse bien plus la psychophysiologie que la Poésie et l'Art ?

***

Après 1898, on ne vit guère s'édifier de chapelles, parce que la nouvelle génération, avide de nature, de grand air, d'humanité, la génération naturiste ne possédait pas du tout l'esprit de chapelle. Quand l'auteur est humain et puissant, quand c'est un grand poète, un grand artiste, il échappe à ses admirateurs, aux initiés. La chapelle devient alors cathédrale, une immense foule s'y presse et non plus quelques enfants de chœur. Tel fut le cas de Paul Claudel.

En 1905, Claudel qui avait déjà écrit *Tête d'Or*, *La Ville*, *Le Repos du Septième Jour*, *L'Échange* et *La Jeune Fille Violaine*, était encore inconnu du public. On se passait ses œuvres en grand mystère, on se répétait son nom à l'oreille. Il avait une chapelle, mais dont les fidèles gardaient le secret avec une prudence extraordinaire. C'est à ce moment-là qu'Eugène Montfort publia dans *Les Marges* (1) un article qui trouva beaucoup d'échos. L'article débutait ainsi :

« Cela n'est point sans saveur, quand on lit Paul Claudel, de se répéter que son nom est presqu'inconnu. Il est un de ceux d'aujourd'hui, de toujours, qui ont le plus puissamment embrassé la vie, un de ceux aux sens magnifiques et à l'âme très profonde ; la jeune fille, le fils, le roi, l'épouse, l'amant, le vieillard, les parents, mille cœurs à travers sa voix se sont exprimés, et toutes les choses

(1) Numéro de février 1905.

de la nature : forêts, montagnes, plaines, rivières, et l'Océan, et les bêtes, et les plantes... Il est Paul Claudel, un des plus beaux génies qui aient vécu. Et il est inconnu.

« Mais c'est l'amer privilège des très grands. Cependant, tandis que, en foule, les renommées éphémères s'élèvent à chaque instant et retombent, quelque part, dans l'ombre, une gloire couve, silencieuse, longtemps, mais pour éclater un jour dans un éblouissement dont les rayons ne s'éteindront plus. »

Il terminait en ces termes :

« Ai-je fait sentir la profondeur, la puissance, la variété, l'étendue de cette création magnifique, riche comme une forêt vierge, d'une exubérance inouïe, avec ses sources, ses sous-bois, ses lacs, ses clairières, ses grottes, avec ses parfums, ses fleurs sauvages, ses couleurs, ses ramages d'oiseaux ? Non, sans doute. Je n'ai presque rien dit !... Pour indiquer tous les aspects d'un tel poète, il faudrait bien des pages. Mais elles seront écrites, je n'en suis pas inquiet : les commentateurs ne manqueront point. Et que leur troupe arrive aujourd'hui ou demain, il n'importe ! Paul Claudel a le temps d'attendre.

« Oserais-je leur conseiller, cependant, dans l'intérêt de leur propre réputation, de venir le plus tôt possible ? »



Buste de CLAUDEL, par sa sœur.

Eugène Montfort ne se trompait pas. Cette gloire qui a couvé, silencieuse, longtemps, finit par éclater dans un éblouissement dont les rayons ne s'éteignent pas. Les commentateurs de Paul Claudel sont aujourd'hui légion. En 1905, l'auteur de *Tête d'Or* était las « du silence qui, depuis de longues années, le circonscrivait ». Il l'écrit dans sa lettre de remerciement à Eugène Montfort et ajoute : « On se lasse de parler comme dans une impénétrable ouate » [1].

Mais pourquoi ceux qui admiraient Claudel n'avaient-ils pas parlé plus tôt, pourquoi n'avaient-ils pas crié au grand poète ?... Marcel Schwob le fit savoir au rédacteur des *Marges* quand il lui écrivit : « Merci pour Claudel, et merci

(1) Cf. *Les Marges*, 1903-1908, pp. 254 à 256.

pour sa grande œuvre si admirable, si énorme que jusqu'ici ceux qui l'admirent se sont tus, crainte qu'on se moque d'eux. C'est comme si l'un d'entre nous trouvait un diamant gros comme une grenade : personne ne voudrait le croire... (1) »

Ainsi, parce que Claudel était trop grand et que son œuvre était trop admirable, ceux qui la connaissaient n'en parlaient pas! Ils voulaient être aveuglés tout seuls par leur gros diamant. On a rarement vu l'esprit de chapelle poussé à un tel point! Camille Mauclair, lui, a donné cette explication : « Les symbolistes se turent par jalousie. » (2) Ou par incompréhension peut-être ?... Ils étaient de la génération de Claudel. Les Parnassiens n'avaient pas compris leur contemporain Mallarmé. Pour Claudel, comme pour Mallarmé, il fallait sans doute attendre la venue d'une génération nouvelle.

Toujours est-il qu'en 1905 la chapelle Claudel fut démolie pour devenir une vaste église. C'est que Claudel n'était pas poète de chapelle. Des grands drames, comme *L'Otage*, peuvent émouvoir, non pas seulement quelques douzaines de disciples, mais une foule. Claudel a échappé aux petits amateurs et aux snobs, comme un Stendhal et un Baudelaire échappe aux Stendhaliens et aux Baudelairiens. En dépit de leurs carnets, de leurs fiches, de leur loupe, ils sont forcés, à leur grand regret, de laisser entrer tout le monde chez leurs grands hommes. Baudelairiens et Stendhaliens sont aujourd'hui superflus, puisque tout lettré, tout homme qui lit et pense ne peut pas ne point comprendre et admirer *Les Fleurs du Mal* et *La Chartreuse de Parme*. La même infortune arrivera vite aux Claudeliens, si elle ne leur est arrivée déjà.

***

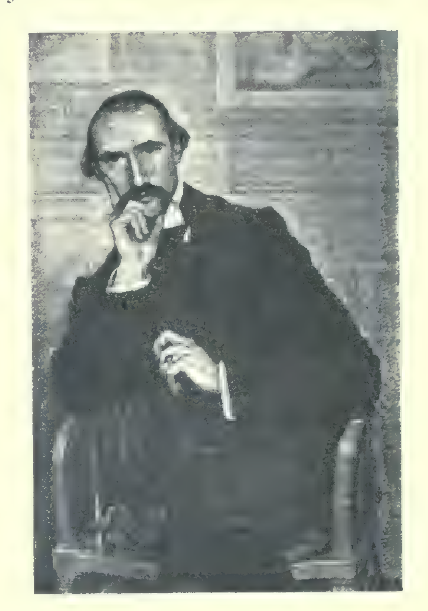
Si Paul Claudel n'est pas un auteur de chapelle, à cause de l'humanité profonde de ses ouvrages, M. André Gide, dont la psychologie est extrêmement particulière, qui présente lui-même un véritable cas, apparaît, au contraire, tout à fait comme un écrivain de cénacle. On doit reconnaître que, depuis 1895, c'est la chapelle Gide qui s'est montrée la plus résistante et la plus achevée, d'ailleurs c'est à peu près la seule chapelle de la littérature contemporaine, et si elle n'existait pas, nous en serions réduits à parler d'oratoires tout-à-fait minuscules.

M. André Chaumeix estime qu'André Gide est « le plus hermétique des maîtres de la jeunesse intellectuelle » (3). Pour M. Paul Souday, ses idées sont

(1) Cf. *Les Marges*, 1903-1908, pp. 254 à 256.
(2) *Id.*
(3) *Le Gaulois*, supplément littéraire.

un peu fuyantes et contradictoires ; il ne sait pas les lier, c'est un sophiste (1).

L'obscurité, des idées fuyantes, des sophismes, voilà qui exerce une forte séduction sur de tout jeunes gens sans expérience dont la critique n'est pas sûre. Le mystère les attire, et généralement ils sont séduits davantage par ce qui est maladif et absurde que par ce qui est sain et d'une droite logique. La raison, la sagesse, la logique, n'ont d'empire que sur les hommes faits ; elles sont impuissantes à agir sur les femmes ou sur les adolescents. M. Gide, qui professe le goût du vice, l'amour du mal, le culte du mensonge, et qui offre un exemple d'inversion mentale caractérisé, devait plaire aux jeunes écrivains non formés encore et cherchant autour d'eux quelque chose de curieux, d'étrange. L'auteur de *L'Immoraliste* faisait bien leur affaire : « Ce fond insoumis et pervers, plein de choses effrayantes dont il remue la vase, voilà proprement son domaine », écrivait de lui M. Henri Massis. Quelle perversité séduisante pour des enfants malades de littérature ! Et c'est bien là, en effet, ce qui les attire, puisqu'un jeune disciple de M. Gide, M. Marcel Arland, a noté dans *La Nouvelle Revue française* (2) : « Chez les uns, il a surtout insinué un goût passionné pour certaines amoralités, certaines expériences psychologiques, d'une pratique dangereuse et fort charmante. Lafcadio a maintenant appris d'autres manières plus nuancées que par le passé de tuer un homme ou de commettre un acte gratuit... »



André GIDE, par Van Rysselberghe.

***

Développer le goût de certaines amoralités et apprendre des manières nuancées de tuer un homme : on voit tout de suite que des chapelles de cette nature ne sont plus exclusivement littéraires. Elles intéressent la morale, elles dépendent de la physiologie. C'est que plus le siècle ira, plus la littérature deviendra « physique », participant du détraquement universel, du déraillement général. Pourrait-on citer encore comme des chapelles littéraires celle d'une Renée Vivien, celle d'un Jean Cocteau ? Étranges petits temples de la mode, où presque rien ne rappelle un grand passé, où l'art est en vérité mélangé à trop d'autres choses.

(1) *Le Temps*.
(2) Numéro du 1er avril 1922.

En 1920, après la guerre, on peut donc dire qu'il n'existe plus de chapelles. Sans doute faudra-t-il attendre bien des années avant de voir se recomposer un milieu intellectuel qui permette de nouveau la pratique de ces petits cultes trop raffinés. Présentement, ils semblent bien périmés.



Jean Cocteau
portrait-charge d'Oberlé.

TYPES CURIEUX
ET
PITTORESQUES [1]

GUILLAUME APOLLINAIRE

PAR

FERNAND FLEURET

Apollinaire cherchait avant tout à séduire. Ceux qui l'ont approché savent combien il y réussissait. Cependant, de tous les portraits que l'on a laissés de lui, aucun ne se ressemble, et bien peu sont les amis qui l'ont connu sous son vrai jour. C'est que, pour mieux plaire, il s'identifiait à son interlocuteur ; il en pénétrait très rapidement les goûts et les pensées, il en prenait parfois les manières, et je lui ai même trouvé dans la journée plusieurs intonations ou façons de parler différentes, selon qu'il venait de s'entretenir avec les uns ou les autres. Ainsi ai-je souvent deviné s'il quittait Max Jacob, René Dupuis, Picasso, Jarry, Paul Fort, Moréas, ou Elémir Bourges. Vous retrouviez votre voix dans sa bouche, un peu de vos pensées dans les siennes, et quelquefois de vos lettres dans ses articles. J'ai toujours cru qu'il avait fait sa propre charge dans l'amusante nouvelle qui a pour titre la *Disparition d'Honoré Subrac*, et qui traite du mimétisme. Si donc j'avais le loisir de dépeindre Apollinaire à mon tour, au lieu d'évoquer ici quelques souvenirs, peut-être ne serait-il pas reconnaissable pour ceux qui m'ont précédé. A vrai dire, j'ai connu deux Apollinaire, d'une différence assez marquée, le premier bien avant l'*Hérésiarque*, quand il demeurait rue Gros, au-dessus d'un sellier ; le second, quand il se fit le défenseur des

(1) *Nous avons voulu montrer dans ce chapitre que, durant ces vingt-cinq années, la vie littéraire n'était pas encore bourgeoise et plate. Choisir dix écrivains pittoresques, alors qu'il y en eut peut-être cent, nous rendra bien suspect d'arbitraire.... Mais le moyen d'agir autrement? Nous avons essayé de donner les plus représentatifs, tout en offrant à notre lecteur une série assez variée.* (Note de l'Éditeur).

Cubistes. Et je ne sais plus si la chose est réelle ou si je l'ai rêvée, mais, un soir que je passais avec le premier sur le pont de Grenelle, et que je marchais en l'écoutant les yeux à terre, il me serra vivement la main et me dit un adieu précipité. Je le cherchai à mon côté : il avait déjà disparu. J'entendis alors un dernier adieu dans les airs, et je vis mon compagnon, s'élever sur un char de feu, comme le prophète Élie, précédé par des pihis de la Chine, « qui n'ont qu'une seule aile et qui volent par couples ». Je suivis longtemps d'un regard d'envie le poète appelé si jeune chez les Dieux, et qui se confondit avec la pompe crépusculaire. Le lendemain matin, je le retrouvai à la Bibliothèque Nationale. Son premier mot fut celui de *Cubisme*, son second celui de *Futurisme*, et alors je vis bien que ce n'était pas le même homme, mais un sosie subtilement enseigné par un marchand de tableaux modernes. Je crois pourtant que c'est un rêve, le personnage étant trop difficile à soutenir.

J'ai parlé de la Bibliothèque Nationale : c'est là que je connus Apollinaire. Il travaillait alors sur Andréa de Nerciat et sur l'Arétin — le Divin Arétin, comme il ne manquait jamais de dire avec une pointe de malice. Il portait, le jour de notre rencontre, un gilet gris-bleu à boutons de métal, où étaient figurées des galères, et qui provenaient d'un ancien uniforme de la Hanse hollandaise. Ce gilet lui était plus cher qu'au Père Ubu son gilet à phynances. Il l'avait acheté à Amsterdam, disait-il, où il n'était peut-être jamais allé. Cette ville lui suggérait des histoires de folk-lore sur le Juif-Errant, des rêveries sur Robinson Crusoë, des dissertations sur le *Putanisme d'Amsterdam*, et, par enchaînement bibliographique, sur la *Puttana Errante*, de Lorenzo Veniero. De là nous rejoignions les Conteurs Italiens, qu'il connaissait parfaitement et lisait dans leur langue, sa langue maternelle. Ainsi perdions-nous tous les jours une bonne heure en bavardages, à cette table de la Réserve où nous travaillâmes côte-à-côte pendant plusieurs années. Il arrivait souvent que je lusse ses livres et qu'il lût les miens. Mais sa lecture n'était jamais très assidue. Tantôt il semblait sucer distraitement des bonbons, faisant la moue, ou torturant sa bouche enfantine ; tantôt les yeux vers la coupole, il murmurait inlassablement un refrain de sa composition, toujours le même : *Foutre ! foutre! foutre! foutre! foutre! foutre!* Ou bien, il allait rendre visite, du côté des *bulletins blancs*, à l'érudit Maurice Tourneux, lequel lui avait communiqué de précieux renseignements sur Andréa de Nerciat. Maurice Tourneux les avait rédigés au dos de ses anciens faire-part de mariage !... Apollinaire avait ainsi toute une série d'historiettes concernant les hommes de son temps. Elles contribuaient à nous faire perdre le nôtre. Elles accréditaient parfois des fables bouffonnes de son invention, comme celle de l'urine en bouteille que je lui aurais fait prendre pour du cidre.

Enfin, nous sortions, ivres de liberté. Emboîtant le pas à de jeunes personnes dont nous n'avions souvent vu que le chignon, nous allions au hasard d'une poursuite sans dessein, et quelquefois fort loin, à Montsouris ou aux Batignolles. Il tirait, en sortant, une pipe Narcisse ; il la plongeait dans le cornet de papier contenant ses quatre ou cinq sous de caporal quotidiens, et il frottait ses allumettes contre les murs. Alors, toujours guidés par les cheveux d'or ou d'ébène, nous parlions presque invariablement de Casanova, pour qui nous professions un véritable culte ; de Francesco Colonna, l'auteur du *Songe de Poliphile*, que je trouve encore l'un des plus beaux livres du monde ; de Blaise de Vigenère, de Restif, de Milord l'Arsouille et de Stendhal. Quand nous en étions fatigués, Guillaume chantait la demi-douzaine de chansons de Goliards qu'il avait retenues, et dont il inventait la musique, une musique discordante et ridicule. Ou bien nous improvisions des « chansons farcies », comme les collégiens de notre enfance, ou bien encore des complaintes populaires sans queue ni tête. J'ai dit ailleurs que nous avions composé de la sorte, rue Notre-Dame-de-Lorette, en nous rendant à la banque de son frère, le poème d'*Alcools* intitulé le *Voyageur*. Il le retoucha pour l'impression.



Guillaume Apollinaire

mon retard —
Et Philippe ? rien
ne pour l'enterrement
Vous ferez quelque chose
sans doute sur lui —
et moi plus tard
si vous voulez bien
merci pr la Turquie votre Guil. Apollinaire
je suis éreinté —

Nous finissions par échouer dans un café, mais le plus souvent chez un bistro. Il en connaissait de singuliers, ornés d'enseignes parlantes comme au temps du *Petit-More* et du *Mouton-Blanc*. Les uns avaient été fréquentés par des écrivains de jadis ; d'autres l'étaient exclusivement par des corps de métiers, artisans, portefaix ou lapidaires. Il savait quelle était la spécialité de chacun : celui-ci possédait le meilleur aramon de Paris ; celui-là se distinguait par son vin doux ; cet autre était unique pour son racki de Constantinople. A cette place, Moréas lui avait parlé de son père et de sa petite maison de Grèce entourée d'oliviers ; là, Jarry avait tiré son revolver, ou versé l'encrier dans son pernod. Il s'intéressait avec bonhomie aux conversations des petites gens qui boivent debout au comptoir et cherchent surtout à s'étonner réciproquemment par leurs prouesses musculaires. Il avait pour eux la curiosité de Caylus, de Mercier, de Restif et de M. de Jouy. Cependant, la fantaisie prenait bientôt le dessus, et tous les buveurs devenaient des héros de mémoires policiers ou de romans d'aventures, réunis dans un dessein invraisemblable et dérisoire. Ces inventions, qui tournaient en opéra-buffa, me font songer à la statue de Goldoni, à Venise, près du Vapore, quand, à midi et à six heures, le plaisant Italien se trouve entouré de la foule des marchands et des commis, et qu'amusé par leurs propos il paraît enfanter une œuvre nouvelle.

Guillaume semblait avoir oublié les passantes que nous avions suivies depuis la rue Richelieu jusqu'au point imprécis où la conversation nous les avait fait perdre. Il n'en racontait pas moins, le lendemain, à quelque confident, des aventures étonnantes. Tantôt, c'était une acrobate, et tantôt une camériste. Il invoquait ma présence et mon témoignage. J'admire encore la fécondité de son esprit, qui eût pu donner une suite importante aux *Contemporaines*. Il goûtait ainsi des plaisirs qu'il n'avait pas toujours partagés ; il souffrait de chagrins imaginaires, il adoptait les uns et les autres dans sa mémoire inquiète, comme des souvenirs justifiés par des faits, et je crois qu'il les aurait confiés aux pierres de l'Ile-Saint-Louis, pareil à l'auteur de *Mes Inscriptions*.

Souvent, nous retournions pédestrement à Auteuil. Comme il était fort économe, il vêtait en rentrant de vieux habits. Une fois, il crut devoir corriger sa tenue en nouant des faveurs de soie bleue à ses souliers noirs. Cette innovation « poétique » lui donna l'envie de s'exhiber dans la rue, et la prétention de lancer une mode. J'eus beaucoup de mal à l'en dissuader. Je partageais, ces soirs-là, l'unique repas de mon ami. In illo tempore, il ne mangeait guère, faute d'argent, que du bouilli froid, qu'il rapportait le lundi de la maison maternelle — le bouilli refusé par les domestiques —, avec cinq ou six poires de petite taille. C'est dire qu'il en mangeait peu, hélas ! et qu'il en offrait de même.

Il s'étonnait que j'eusse encore faim, et, fronçant le sourcil, il me donnait parcimonieusement une « barre de chocolat ». Nous passions dans son bureau, et, là, assis comme les *Joueurs* de Cézanne devant un verre de vin rouge, nos vestes pendues à l'espagnolette, nous lisions des poèmes ou des contes de mon hôte, les *Bigarrures* de Tabourot des Accords, qui lui donnèrent l'idée des *Calligrammes*, ou les *Gesta Romanorum*, dont la naïveté le faisait rire comme un enfant. Il n'avait pas encore de sculptures nègres, mais le portrait d'Ubu Roi, taillé dans un marron par Alfred Jarry et pendu au mur, lui tenait lieu de fétiche. Sur Jarry, il ne tarissait pas. C'était l'homme qui l'étonnait le plus pour avoir réalisé la fantaisie dans la vie quotidienne et quelque peu incarné le personnage de Panurge. Il y avait aussi son portrait par le Douanier Rousseau, que tout le monde connaît, et qui est une horreur charmante. On voyait par la fenêtre de grandes flammes sombres vaciller au sommet de cheminées d'usine. Apollinaire aimait à se convaincre que ces flambeaux géants brûlaient en son honneur. D'autres fois, il y voyait l'image de sa gloire future. Sa librairie était bien garnie d'ouvrages rares et surtout curieux, qu'il achetait à vil prix rue Ménard. Il était à peu près le seul séducteur qui pût entrer dans la boutique : la vendeuse, une virago forte en gueule et toujours avinée, jetait les amateurs à la porte.



Fernand Fleuret

Nous fîmes meilleure chère au temps du baron Mollet : il avait une façon exquise d'accommoder les moules à la marinière et les côtelettes milanaises. Quand Apollinaire se mêlait de cuisine, il confectionnait des ratatouilles, où, parfois, sa fantaisie lui faisait introduire du tabac à priser. « C'est, disait-il, la recette usitée par le maître-queux du Jockey-Club pour donner le goût de gibier à la viande de veau. » Il fallait le croire sur parole ! Il avait, d'ailleurs, une grande puissance de sophisme, et il se prenait lui-même à ses pièges.

A ce propos, je me souviens que, durant les inondations, nous sortîmes de la Bibliothèque à la tombée du jour, et dans un brouillard sinistre. Il parlait de la Fin du Monde pour m'effrayer. Il prétendit, à l'angle de la rue Richelieu et des Boulevards, que l'asphalte mollissait, et qu'enfin l'eau des égouts minait la chaussée. « Mais parlez-moi donc, bon Dieu ! me cria-t-il au bout d'un

instant, en me saisissant désespérément par le bras, vous voyez bien que nous sommes foutus, et que nous allons enfoncer jusqu'aux genoux ! » Il avait ses yeux hagards et désespérés qu'on lui voyait si souvent, et qui semblaient lire dans un avenir prochain sa fatale destinée.

Un soir, le regard d'Apollinaire me frappa davantage. C'était en 1913. Il était venu chez moi avec quelques amis. Nous étions assis tous deux à une petite table, sous un buisson de fleurs. Son visage me rappelait, par un artifice de coiffure, celui d'Oscar Wilde, quand une rose chut en tournoyant dans sa coupe, pareille au passereau blessé. Nous eumes tous deux la même pensée, celle de sa fin prématurée, et je vis son regard plaintif « sortir de la paupière ainsi qu'un long soupir. » Il hésita quelques secondes, puis il porta sans mot dire la coupe à ses lèvres en me serrant doucement la main. Quand il eut fini, nous nous regardâmes encore en silence, avec le sentiment que nous avions compris l'un et l'autre le présage mélancolique. Pourquoi n'avons-nous pas songé à l'Ode du poète de Téos ; pourquoi n'avons-nous pas dissipé le malaise par ces vers de Ronsard :

Versons ces roses dans ce vin,
Dans ce vin versons ces roses.

Comme tous les poètes, il vivait environné de présages et de signes mystérieux. Les plus frappants sont ceux qui précédèrent immédiatement sa mort. Eugène Montfort, dont j'invoque ici le témoignage, reçut des tranchées belges une lettre d'un ancien secrétaire d'Apollinaire, le suppliant de le rassurer. Par une garde de nuit, Apollinaire lui était apparu : il craignait qu'il ne fût mort. Montfort répondit courrier pour courrier qu'Apollinaire était bien vivant. Mais le lendemain Apollinaire s'éteignait, un crucifix sur la poitrine. Moi-même, le jour de sa mort, ignorant la maladie qui l'emporta si brusquement, je travaillais près d'une fenêtre quand un corbeau vint se percher sur la barre d'appui. Et ce corbeau, après m'avoir regardé tristement, reprit son vol vers le Boulevard Saint-Germain. Alors il me vint à l'esprit qu'Apollinaire était mort, et que j'en apprendrais la nouvelle le jour même dans une maison amie, et de la bouche d'une femme. Je chassai cette idée, pareille aux phantasmes de la fatigue qui traversent parfois la pensée des écrivains et j'essayai de me remettre au travail. Mais je voyais toujours l'image du corbeau, et je me rappelais le corbeau de Merlin et les corbeaux d'Apollonius de Tyane, desquels me parlait souvent mon ami. Je pensais encore à l'oiseau prophétique, au corbeau inspiré, que les Anciens consacrèrent au dieu de la Lyre. Je partis, ne pouvant tenir, et, comme j'entrais où je devais me rendre, Lucie Faure-Favier m'apprit la nouvelle que

je redoutais. Aujourd'hui même, devant écrire ces pages, j'ouvris un tiroir pour y prendre des plumes : je trouvai quelque chose que je n'avais pas revu depuis huit ans, une feuille de laurier pâlie, sur laquelle sont écrites ces lignes : *Cueilli à Nîmes, le* 27 *septembre* 1914, *par G. Apollinaire, conducteur de pièce.* Je l'interprète, Guillaume, comme un signe amical, une exhortation de ton esprit, toi qui, peut-être, au-delà du paradis des chrétiens, voisines avec les Muses dans une sphère où règnent les dieux oubliés, et dans un décor pareil à ces *Tableaux de Philostrate* que nous aimions tant à feuilleter ensemble !

Le convoi de Guillaume Apollinaire ne pouvait ressembler à tous les autres. Il fallait qu'un détail au moins rappelât la fantaisie romantique de l'auteur de l'*Hérésiarque* et des poésies *Rhénanes* contenues dans *Alcools*. Un personnage singulier, vêtu d'un manteau couleur de terre, coiffé d'un chapeau pointu à plume de coq, et chaussé de bottes à créneaux, attendait pensivement sur un un banc du boulevard que l'on se mît en marche. Quand le cortège s'ébranla, il se leva d'un air noble, livrant sa barbe blanche à la bise. Sa cape paraissait soulevée par une rapière : je crus reconnaître Schinderhannes. Allais-je voir aussi le Loreley, un cosaque Zaporogue, Merlin l'Enchanteur, un Chevau-Léger, le *Passant de Prague*, le *Matelot d'Amsterdam*, ou le *Baron d'Ormesan* sous les traits de son modèle Géry Piéret ?

Je revis, il y a quelques jours, l'apparence du bandit Schinderhannes. C'était à Montmartre, devant le *Lapin Agile*, où lamentait une plainte étouffée : Frédéric sonnait du cor devant sa maison, le poing dans le pavillon de l'instrument. Il sonnait pour l'anniversaire de Guillaume Apollinaire ; il sonnait religieusement, et sans personne que moi pour le voir, dans le vent du Rhin qui soufflait ce jour-là, qui sifflait si lugubrement ce jour-là !...

CHRISTIAN BECK

PAR

EUGÈNE MONTFORT

Christian Beck débarqua à Paris dans sa seizième année. Il arrivait de Liège en Wallonie et désirait mener en France l'existence brillante des hommes de lettres. Il portait déjà une grande barbe rousse, large et carrée, et parlait avec une lenteur extrême, après de très longs silences ; sa voix surprenait par son timbre grave. Quand il riait, tout son buste était agité de saccades régulières qu'il rythmait d'un aboiement singulier. Il avait le nez busqué, et des yeux gris et verts. Il se présenta d'abord au *Mercure de France*, ensuite à la *Revue Blanche* où il fit l'étonnement d'Alfred Jarry, puis de Félix Fénéon.

Christian Beck, qui était fort studieux, se promenait beaucoup au Luxembourg où il lisait. Il préférait les philosophes, il possédait lui-même un sérieux penchant pour la métaphysique. Il écrivit donc, d'un très bon style, quelques petits articles dans les revues, mais il s'aperçut assez vite que la vie éblouissante dont il avait rêvé était encore éloignée de lui. Il disait alors : « Je mène l'existence d'un cénobite, je couche sur la terre et je me nourris de racines. » Il avait, en effet, pour ne pas demeurer à l'hôtel, loué une chambre qui ne possédait d'autres meubles qu'une chaise, et quand il était fatigué de dormir sur sa chaise, il s'allongeait sur le parquet. Il semblait cependant toujours bien brossé et portait des faux-cols propres. Son luxe d'ailleurs était le faux-col. Un jour qu'il déménageait, n'ayant pas payé son loyer, on le vit dans un fiacre, avec sa chaise, six faux-cols qui sortaient de chez la blanchisseuse, et son chapeau haut de forme.

Son père lui envoyait tous les deux ou trois mois cinquante francs-or. Il se livrait alors à la débauche, et satisfaisait une journée entière son goût du luxe, de la table et de la volupté. Ensuite il retournait avec résignation à ses racines.

Il résolut cependant de changer d'existence, parce qu'il était avide de connaître le monde, et partit pour faire à pied le tour de l'Europe. Il voyagea alors pendant plusieurs mois à la façon des chemineaux, frappant à la porte des fermes et demandant asile, mangeant la soupe et couchant dans la grange, et il visita ainsi plusieurs pays, jusqu'aux contrées septentrionales, jusqu'à la Suède et la Norvège. Il faisait beaucoup de réflexions sur ce qu'il voyait et se formait l'esprit.

Quand il fut de retour en Belgique, son père, commerçant notable, lui représenta avec force qu'il ne pouvait pas continuer à vivre sans exercer quelque

métier, et il lui traça de l'existence du commis-voyageur un tableau très séduisant. Christian Beck, qui aimait tant les voyages, accepta de représenter le savon Sunlight, et tous les épiciers des Flandres reçurent sa visite. Sa voix, sa barbe, la façon dont il la caressait doucement, son étrange regard les frappait de stupeur, les rendait timides et incapables de résistance ; ils lui commandaient tous du savon. Le poète devenu riche décida de prendre un congé, pour travailler à sa guise. Il fonda une revue : *Vie nouvelle* et y écrivit, sous le nom de Joseph Bossi, une chronique des Sentiments de l'Amour. Car, tout en voyageant pour l'épicerie, il avait connu l'Amour, et l'Amour avait bouleversé ce jeune homme profondément sensible et philosophe, et auquel la tendresse maternelle avait de bonne heure manqué. Il publia aussi dans *Vie nouvelle*, *la Sensitive*, qu'il intitula roman et qui est encore une longue méditation sur l'Amour. Verhaeren, Vielé-Griffin, Van Lerberghe, Francis Jammes, Charles Guérin, d'autres collaborèrent à la revue de Christian Beck. Elle eut trois numéros.



Christian Beck

Voyant donc la carrière littéraire s'ouvrir cette fois devant lui, augmenté de l'expérience des voyages, du commerce des hommes et de l'Amour, Beck résolut de se mêler de nouveau à la vie parisienne. Ses amis le virent revenir, vêtu d'une large redingote beige, qui avait été taillée dans un ancien pardessus d'été de son père, coiffé d'un chapeau haut de forme et ganté de chevreau blanc. On l'invitait à déjeuner ; il n'arrivait jamais le jour où il avait été prié, mais de préférence la veille ou le lendemain. Il ne disait pas pourquoi, observait seulement : « Cela ne fait rien, n'est-ce pas ? » caressait sa barbe, puis se mettait à manger. Il mangeait beaucoup et longtemps. Et un jour que le poète Henri Vandeputte était venu à Paris, pour y voir son ami Charles-Louis Philippe, comme on était allé, immédiatement après le dîner, dans une brasserie pour y boire de la bière, Christian Beck demanda un homard, le mangea, puis dîna une deuxième fois avec plus d'appétit encore que la première. Il se rattrapait ainsi de ses anciens jeûnes.

Il avait raconté l'histoire du premier des hommes lequel se nommait Boula Matari. Philippe, depuis, ne l'appelait plus que Boula Matari. A cette époque, il aimait à se promener en voiture découverte et comme il cherchait la raison de cette prédilection, il la découvrit en ce qu'il était assis à bonne hauteur, moelleusement, dominant les passants et pouvant les considérer en fumant doucement un cigare. Il aimait tant cette sorte de promenade que, se trouvant en Italie, et rencontrant quelqu'un qu'il jugeait l'avoir offensé, il accepta cependant de passer l'après-midi avec lui en voiture, causant amicalement comme s'il ne se souvenait pas des griefs qu'il avait. Mais le lendemain, il lui envoyait deux officiers italiens pour lui demander raison de ses offenses précédentes.

Christian Beck aimait les voyages, le jeu, le vin, la table, les femmes, et par-dessus tout la philosophie et la littérature. Il disait de la Suisse et des pays de montagnes : « Si on les déployait comme on peut faire d'un papier chiffonné, ils donneraient une surface qui déborderait leurs frontières politiques. Le paysage y est potentiel : c'est là un de ses attraits profonds. »

Cependant le gain du savon Sunlight s'épuisait. Notre philosophe accepta une place de précepteur en Russie, et il partit pour la ville lointaine de Samara sur la Volga, où il vit des cosaques et, dans les champs, des charrues trainées par des chameaux, car dans cette contrée peu tempérée, l'hiver est glacial, l'été est brûlant. C'est vers ce temps qu'il publia, sous son pseudonyme de Joseph Bossi, un roman, *les Erreurs*, et un drame, *Adam*.

Quand il eut appris assez de latin aux petits Russes qu'on lui avait confiés, Christian Beck revint en France. Il y épousa une jeune fille qu'il avait remarquée à la Bibliothèque Nationale. Mais il avait contracté, au cours de son existence hasardeuse, une maladie de poitrine, à laquelle, malgré plusieurs séjours à Leysin et dans la haute montagne, il succomba.

HENRI DEGRON

PAR

TRISTAN KLINGSOR

Chapeau haut de forme et sandales, veston noir et pantalon de toile, tel était vers 1900, l'accoutrement fréquent d'Henri Degron. Sous cette coiffure de coupe cérémonieuse, mais de tenue fort négligée, se voyait une singulière figure d'oriental : de beaux yeux noirs bridés sous des sourcils épais, de grands cheveux plats couleur d'ébène, de jaunes pommettes saillantes et une bouche souriante, cachée par une fine moustache à reflets blonds. Henri Degron en effet était né en 1871 à Yokohama où son père était consul. Mais comme beaucoup de fils, c'est de l'esprit maternel qu'il avait hérité. Il ne put jamais se faire à nos habitudes. Il aimait la hâblerie, et il n'accordait que peu de conséquence à cette chose si précieuse pour nous, qui s'appelle l'argent. Il en empruntait volontiers et l'oubliait. Cela même lui paraissait une fonction naturelle. Je me souviens qu'en ces temps lointains où cent francs représentaient quelque chose, un de nos camarades, en général plus fortuné, eut besoin de pareille somme. Degron, pour l'obliger, se mit en quête et eut bientôt trouvé prêteur. Sur quoi, on va fêter l'événement chez quelque mastroquet de Belleville. Huîtres, vin blanc, tout y passe, ainsi d'ailleurs que le billet emprunté ; de sorte qu'une heure après notre malheureux camarade, tout de même un peu surpris, avait simplement cent francs de dettes de plus.



HENRI DEGRON

Pendant longtemps Henri Degron habita au fond de Vaugirard dans une maison qui appartenait au peintre Osbert. Je ne crois pas que cette location ait jamais été fructueuse pour le propriétaire. Mais Osbert avait le goût des poètes et tout s'arrangeait amicalement. Nul ne savait garder rancune à Degron. De fort bonne foi, il vous invitait à aller dans sa contrée éloignée partager un dîner hypothétique. Mais les quelques francs nécessaires manquant ce jour-là, Degron négligeait d'apparaître et l'invité revenait vers la Seine mourant de faim et fourbu par une marche de six kilomètres. L'été, Henri Degron aimait à passser quelque temps dans la vallée de Chevreuse au hameau de Trotigny. Il louait là au père Thibaut une bicoque sans plancher, avec un sol de terre battue. Bien des camarades de lettres y sont allés. On y festoyait chichement mais sans souci.

Un futur chef de bureau était envoyé avec une brouette chercher du bois sec. Un jour pour compléter le menu, nous fûmes sous la pluie pêcher la grenouille avec un chiffon de drap rouge. Le soir, on plaisantait et l'on disait des poèmes en plein air. C'est là que Degron aurait voulu avoir son buste.

La chose n'a pas été réalisée. Sa vie un peu irrégulière ne lui permit pas de conserver un petit emploi qu'il avait à la Préfecture de la Seine. Il dut faire du journalisme en province, à Roanne. Il était là, secrétaire de rédaction, d'un journal dirigé par J.-Ernest Charles. Cela ne lui réussit pas trop. A faire l'orateur de café, à vider les tasses il gagna, non point beaucoup d'or, mais une laryngite tuberculeuse. Cependant son père étant mort, laissant quelque médiocre fortune, il revint à Paris plein d'espoir. Il comptait retourner dans sa chère vallée de Chevreuse où, comme pour un vrai Japonais, tout prenait pour lui un caractère décoratif. Une branche d'arbre et un oiseau formaient à ses yeux tout un paysage ; une mare d'eau sale devenait le plus charmant des lacs. La dure réalité vint vite mettre terme à ce rêve. Pour soigner un nouvel accès de laryngite, Henri Degron dut entrer à l'hôpital Saint-Antoine ; il y fut opéré et mourut peu après le 17 novembre 1906. Dans le désir de permettre un jour la réalisation du vœu de notre ami, j'allai à l'hôpital avec un camarade prendre un moulage de son visage ; mais les années ont passé, ceux qui pouvaient le plus utilement s'employer à faire élever à Degron un buste, comme Stuart Merrill, sont disparus à leur tour et j'ignore moi-même ce qu'est devenue l'empreinte de plâtre que nous avions prise.



TRISTAN KLINGSOR

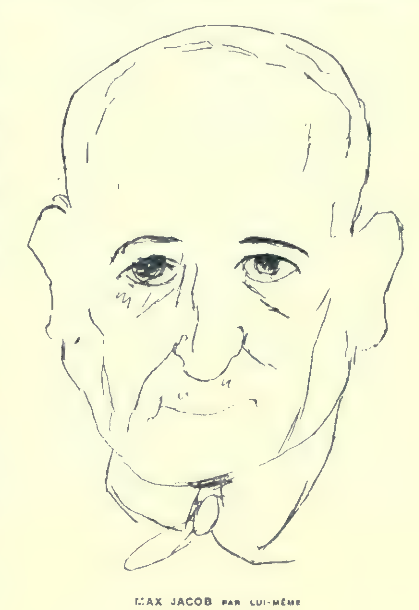
MAX JACOB

PAR

ANDRÉ BILLY

Quelques apparitions de Max Jacob.

La première, c'était à l'automne de 1903. Nous remontions le boulevard Saint-Michel sur lequel il venait de pleuvoir et dont les trottoirs brillaient. Nous allions à la Closerie des Lilas, Apollinaire, André Salmon, Nicolas Deniker, le baron Mollet, Max Jacob et moi. Max Jacob parlait. Nous l'écoutions. Il m'intriguait beaucoup. Je lui trouvais tout l'air d'un Révérend Père Jésuite : le crâne bien ras et déjà pailleté d'argent, quelque chose d'ascétique dans sa personne, qui contrastait avec la bouffonnerie un peu simiesque et secrètement salace de ses propos.



MAX JACOB PAR LUI-MÊME

Max Jacob

Quelques années plus tard, chez un ami commun, à Montrouge, une soirée. Max Jacob, éblouissant d'esprit, me tire mon horoscope. Époque où il lisait dans les lignes de la main, dans celles du visage. Mais il se faisait prier, s'excusait, se récusait, disait qu'il avait promis au bon Dieu de ne plus faire ceci, de ne plus faire cela. Il était déjà sur le chemin de l'Église. On colportait méchamment que cela devait lui rapporter... Pauvre Max !

Chez Baty, le marchand de vin du boulevard du Montparnasse, alors en pleine vogue. Max mange seul à une table. Je m'assieds en face de lui. Il porte une cravate rose. Il m'explique qu'il a une cravate de couleur particulière pour chaque jour de la semaine. Aujourd'hui, jour de la cravate rose. Raisons théosophiques, évidemment. Il entr'ouvre un carton à dessins et me donne une aquarelle signée de lui. « Et surtout, me recommande-t-il, ne dis à personne que je t'en ai fait cadeau, dis que tu me l'as payée cent sous ».

Au service religieux pour la mort d'André Dupont, dans cette église de

Montmartre qui ressemble à un immense réservoir en tôle. Max Jacob arbore un chapeau haute forme gris, une pèlerine en caoutchouc de même nuance qui s'entrouvre pour laisser voir une redingote de frère convers, et une cravate aussi bariolée qu'une lanterne vénitienne. Un Whistler. Sans oublier le monocle à large ganse...

A Quimper, sur le quai de l'Odet, à deux pas du terrain Bouchaballe, je suis plongé dans la contemplation d'un étalage d'antiquaire. Soudain, je me sens tiré par la manche. C'est Max Jacob. Il m'entraîne dans la boutique et m'en vante le contenu : gilets brodés, dentelles, vieux saints de bois, miniatures, camées, bahuts bretons, lits clos, etc. Tout cela très cher. Max Jacob, ou plutôt son frère — mais quelle ressemblance ! — m'avait pris pour un Américain !



André Billy

En mars 1920, chez Bernheim, « exposition de gouaches et dessins par Max Jacob. » On lit dans la préface du catalogue un petit essai d'autobiographie : « Je connais la danse, le chant et le piano, les madrigaux. Je connais le respect dû aux vieillards, aux savants, aux sépulcres blanchis, la joie, l'amour, la faim, l'isolement, les succès. J'ai des grades universitaires (ancien élève de .....). J'ai quarante-trois ans, j'ai peu de cheveux, guère de dents, j'écris ceci dans un hôpital clair et charmant où l'on soigne ma pneumonie... Mes fantaisies linéaires d'enfant n'ont étonné personne. Comme j'avais été toujours d'allure bourgeoise, la surprise fut grande quand, à vingt-trois ans, je déclarai que je serais peintre. Comme j'étais un garçon studieux, il y eut beaucoup de chagrin, des chagrins auxquels je compatis aujourd'hui. J'étais alors dur, autoritaire, pénétré de devoirs moraux, d'une seule pièce. Que j'ai changé, mon Dieu !... A l'Académie Jullian, je fus bien mal reçu. Un jeune homme élégant me demanda si je vendais des crayons ; ce monsieur perdait son esprit et son temps ; j'étais si abruti de timidité que je ne compris l'insolence que bien longtemps après en y pensant. M. J.-P. Laurens me fixa des pieds à la tête avec son sourcil levé et son petit œil laborieux, il prit mon crayon et en remonta voluptueusement le trait d'une jambe pour le corriger. Je ne vis plus jamais M. J.-P. Laurens. M. Benjamin Constant parlait du nez et parlait poésie gris-bleu. Comme il

n'avait pas l'air plus peintre que je ne l'avais, il eut peut-être un peu de sympathie pour moi, mais il ne la manifesta point. J'étais triste et pauvre, on me conseilla de faire le critique pour gagner ma vie... Ah, j'en ai suivi, des carrières pour subvenir aux frais de tels apprentissages : balayeur de boutique, clerc d'avoué, bonne d'enfant (oui!) et secrétaire, secrétaire, secrétaire, secrétaire... » J'en étais là de ma lecture quand je vis paraître Max Jacob au milieu de son exposition, et je fus bien étonné, car il était accompagné de M. Henry Lapauze qui, paraît-il, admire beaucoup sa peinture. « Fais-moi le plaisir de déjeûner un de ces jours, rue Gabrielle, me dit-il. Je prends mes repas dans la boutique d'une épicière où les commères du voisinage viennent boire le café. Tu verras, c'est un milieu délicieux... » Mais M. Lapauze l'emmena, non sans autorité.

Une autre fois, en haut des escaliers de la rue Muller, chez un bistro où nous le trouvons dînant tête à tête avec Raymond Radiguet ; il nous explique qu'il se tient là une fois par semaine pour recevoir ses amis.

Une autre fois devant l'église Saint-Pierre, près de la place du Tertre, à Montmartre. C'était en été, au milieu de la rue, et devant chacun de nous il y avait un homard. Max Jacob passa, tête nue, comme s'il eût suivi une procession ; une corde serrait à la ceinture son large pantalon de velours. Il nous dit qu'il allait au Sacré-Cœur pour l'Adoration perpétuelle, ce dont nous lui fîmes compliment. Il sourit, modeste et recueilli, et s'éloigna.

Enfin, une rencontre dans l'autobus. On jouait une opérette de lui au Trianon-Lyrique. Il ne tarissait pas d'éloges sur la gentillesse des gens de théâtre, l'extrême bonté du directeur, etc.

A présent, il est à Saint-Benoit-sur-Loire, dans un couvent, et le bruit courait l'autre jour qu'il en avait été chassé pour avoir prêté les livres d'André Salmon aux enfants de Marie de la paroisse. Vers le même temps, sa présence était signalée chez Liane de Pougy.

Ainsi se mêlent dans la vie de Max Jacob, le siècle et le cloître, le profane et le sacré, la perdition et la vertu. « La conversion de Max Jacob, a écrit son ami Henri Hertz, ne représente nullement un accident, une rupture, ni dans sa vie, ni dans son œuvre. Il a, si l'on peut dire, passé d'un dieu à un autre d'un seul mouvement, par le simple poids de douleur de son existence ; il s'est donné dans une pratique plus assidue au dieu des Chrétiens, tel qu'il était, avec une dévotion plus nonchalante, vis-à-vis du dieu des Juifs. Il a changé de dieu, mais il n'a pas changé ; l'impression que l'on emporte, dès qu'on l'entend parler, c'est plutôt que les dieux se sont reconciliés en lui... « Regrettons une fois de plus la mort du Douanier Rousseau ! Il aurait peint le baptême de Cyprien-Max Jacob, en présence de Picasso son parrain, sous un ciel de gloire où l'En-

Soph des Kabbalistes aurait ouvert les bras à Notre-Seigneur Jésus-Christ, cependant que Saint Cyprien, Père de l'Église, évêque de Carthage et patron du néophyte, eût détaché de sa tête son auréole pour en orner le chef de ce dernier... Saint Max Jacob! Et pourquoi pas? Ce ne serait que l'affaire de deux ou trois miracles, et Max n'en serait pas embarrassé.

ALFRED JARRY

PAR

PIERRE MAC ORLAN

Alfred Jarry naquit en 1873 à Laval. Sa personnalité littéraire s'affirma sur les gradins du lycée. Ceux qui doivent mourir jeunes connaissent jeunes l'inquiétude du travail intellectuel qu'une mâturité précoce permet de réaliser. Quand je songe à mes camarades et à moi-même, c'est-à-dire aux cancres flegmatiques d'un lycée de province vers 1897 par exemple, c'est un émerveillement que d'apprendre que Jarry écrivit *Ubu-Roi* à quinze ans. Cette précocité fut celle de Rimbaud. Elle est plus rare et infiniment plus distinguée que la précocité exclusivement sexuelle dont s'enorgueillissaient mes compagnons d'étude et de rugby. Est-ce pour eux un brevet de longue vie ? Il ne faudrait pas s'y fier. Les hommes qui connurent Jarry dès l'adolescence en gardèrent un souvenir puissant. La célébrité des adolescents qui en profitent ne survit pas, pour l'ordinaire, à leur adolescence. Celle de Jarry devait survivre, portée par Père Ubu qui me fit toujours l'effet d'un sphérique de mille mètres cubes avec, en guise de nacelle, une godasse réglementaire suspendue par un lacet d'uniforme.



Alfred Jarry

Je n'ai vu qu'une fois Jarry. C'était en 1904, je crois, il revenait d'une extraordinaire promenade en automobile avec son grand ami Maurice Raynal. Il portait, en l'honneur de ce voyage, peut-être, un bonnet de fourrure, d'un effet, sinon singulier, du moins inattendu, puisque c'était l'été. J'avais dèjà appris à aimer Jarry avec l'enthousiasme des jeunes gens. Sa figure était celle

d'un polytechnicien mal habillé en civil. Salmon l'accompagnait. L'atmosphère où évoluait à cette époque une partie de la jeune littérature et de la jeune peinture était grise d'aspect, mais excessivement dangereuse dans ses influences. C'était l'époque du petit bistro peuplé comme le sont les bars dans les quartiers où la guillotine fait spectacle ou comme le sont ceux de Rit Dyke quand les matelots sont partis. Jarry et ses compagnons, prodigues de sous dans les appareils à jetons, parlaient avec fantaisie et vivaient avec autorité au milieu d'une société irritable et peu habituée au commerce des idées générales. La Providence, qui protège les simples de la foudre, sut distinguer, sans doute, chez les poètes de ce temps cette mystérieuse pureté qui ouvrit à Villon les portes du paradis en dépit de ses antécédents. Jarry et d'autres virent trembler dans les verres du bar souillé de neige fondue, le vin de l'assassin et celui du chiffonnier qui trouva dans sa poubelle le tronc martyrisé d'Adèle : celle du bal du Pont-du-Nord. De là à l'expression synthétique d'un burlesque féroce il n'y a que la durée d'une nuit sans sommeil qui prolonge le souvenir du dernier camarade vaguement rencontré dans le petit jour au carrefour de Buci. Jarry malade de génie et de privations pensait dans la pureté mathématique du vide absolu, en dehors de toutes les conceptions décoratives et sentimentales de la vie qui lui revenait dans la bouche, vers midi, à l'heure du soleil, avec un goût d'amertume timide et désespéré. Aujourd'hui, la bouteille de champagne à quatre, dans un dancing, offre un port d'embarquement pour les camarades de vingt ans. Ce n'est pas plus ridicule. Mais c'est assez net pour établir entre les uns et les autres une différence de mœurs et d'émotion. Jarry, par sa manière de vivre fut ce que l'on appelle avec sympathie ou méfiance courtoise, un original. Il était la plus belle rose d'un chapeau garni d'autres roses. Une grande notoriété, son influence sur ceux qui le connurent, renforça ce qualificatif. Il vivait, dans cette fièvre lyrique, très intime, que donne l'extrême misère dont la gaité est naturellement dégagée de toute la douceur que comporte ce mot. Ce lyrisme mis en contact brutal avec l'air libre de la rue ou du bistro provoquait une explosion. Le burlesque aboutissait presque toujours à la violence. Un soir que Jarry dînait chez Raynal, il tira deux coups de revolver sur le sculpteur Manolo, par humeur, d'ailleurs momentanée. Deux dames enceintes, dit la chronique des « Soirées de Paris », s'évanouirent. Jarry s'en alla enchanté. Il jubilait littéralement et disait à ceux qu'il rencontrait : « Ah ! quelle gentille soirée ! Quelle agréable soirée ! » Les balles de revolver, quand elles peuvent devenir les éléments d'une anecdote, ne portent jamais. Manolo qui est un homme de talent et d'esprit subtil s'en console aisément.

Jarry était un personnage à mille facettes, mais son rayonnement ne variait

pas avec l'éclairage. Je pense qu'il devait évoluer ainsi, mais avec plus de tendresse, chez ses excellents amis : M. Vallette et Mme Rachilde. Il aimait également le docteur Saltas. Sa correspondance le prouve et donne l'aspect sentimental de Jarry, en dehors de la pureté nordique de ses livres, ceux d'un Baruch Spinoza, qui eût fréquenté, au lieu des crèmeries d'Haarlem, les comptoirs d'étain des bars de la Buci.

Si l'on contemple le Jarry chevelu écrivant *Ubu-Roi*, on imagine mal la génération sportive à laquelle appartenait Jarry. Cette génération commençait à s'émouvoir devant les virages relevés du vieux vélodrome de la Seine : la bicyclette fut à ses enthousiasmes ce que le rugby et la boxe anglaise furent pour la génération suivante. Pawlowski, Tristan Bernard, Lautrec, Launay, Bottini, etc., fréquentaient les vélodromes et connaissaient Choppy Warburton, le manager de Michaël.... Jarry aimait la bicyclette par goût pour la vitesse inutile. Il rêvait d'une quadruplette luttant contre un express, une quadruplette qui pût tenir son « emballage » sur une ligne droite prolongée comme l'infini des parallèles géométriques. M. Henry Desgranges écrivait alors « *La Tête et les jambes* », un des livres de chevet de toute une génération qui collait, à l'étude, à l'intérieur des couvercles de pupitres les portraits de Zimmermann et de Major Taylor. On retrouve toujours en marge de la vie littéraire de Jarry, et souvent mêlé à ses livres, ce haut goût pour le mouvement pavoisé par la couleur des maillots, les cris de la foule, la fanfare sur la pelouse et les encouragements aigus des déjà incompréhensibles petites « poules » aux corsages à manches « ballons ». On retrouve la présence de ces éléments très curieusement stylisés dans le *Surmâle*, les *Jours et les nuits* et dans les chroniques que Jarry écrivait pour le *Canard Sauvage*. D'une fantaisie souvent abstraite, les livres de Jarry ont toujours l'air d'avoir été écrits sur une banquise dans un paysage antarctique, sous la lumière froide d'un soleil qui appartient exclusivement à l'astronomie. Mais cette impression est spécieuse et la noblesse glaciale des paysages sentimentaux d'Alfred Jarry est faite, comme le blanc, de mille pigments colorés ; les éléments minuscules et innombrables de la vie parisienne, au bord de la Seine, au carrefour de Buci, jusqu'à Laval où le poète transportait son inquié-



Pierre Mac Orlan

tant décor pour vivre devant l'herbe et « refaire » de la santé, comme les perdrix blessées « refont » du sang, le soir, après la fermeture de la chasse.

Il vivait aussi aux environs de Corbeil dans une maison menacée par les inondations et qu'il appelait le Tripode. Il méditait dans un décor étrange avec des oiseaux de nuit à déplacements lents, au milieu de livres éparpillés ou entassés en piles : les éléments de l'aventure.

Jarry ne connut pas l'isolement. Une élite le suivait et s'enthousiasmait sincèrement pour ses livres. Son destin le plaçait en dehors de toutes les routes qui mènent à la réussite selon le goût bourgeois pour ce mot. Jarry avait réussi. Il pouvait déjà sentir la chaleur douce des rayons de sa propre gloire. A cette époque, les jeunes artistes et Jarry lui-même parlaient comme Ubu. L'auteur de cette extraordinaire farce se mêlait à l'expression pittoresque de son personnage, d'une manière populaire et sentimentale. Il disait : « Hon ! le Père Ubu est aujourd'hui souffrant ! » Dans une lettre très émouvante qu'il écrivait à Mme Rachilde, Jarry débutait ainsi : « Le Père Ubu, cette fois, n'écrit pas dans la fièvre... » Jarry connaissait à ce moment, sans doute, l'angoisse mouillée de larmes où les plus forts, momentanément affaiblis, demandent à chacun l'aumône d'une parole d'amitié. Cette lettre pressentait la fin de cette existence secrète et tourmentée que Schwob, qui la connaissait bien, aurait pu joindre aux vies imaginaires après celle de Cyrill Turner.

Jarry mourut à 34 ans, le 1er novembre 1907, à l'Hôpital de la Charité. Son grand ami et collaborateur Jean Saltas l'assista jusqu'à son dernier souffle qu'il expira en sa présence. Quelques minutes avant de mourir, Jarry semblait rayonner de satisfaction. La puissante et vague espérance congestionnait sa figure pâle. Comme son ami lui demandait de lui dire ce qui lui ferait plaisir, les yeux de Jarry s'animèrent. Il parla et dit ce qu'il voulait : un cure-dents. Quand il eut l'objet désiré, il montra sa joie et comme Jean Saltas se tournait du côté de l'infirmière, Alfred Jarry mourut.

ERNEST LA JEUNESSE

PAR

PHILOXÈNE BISSON

Vers 1895, Ernest La Jeunesse était maigre. On ne le rencontrait jamais que portant une serviette d'un fort tonnage invraisemblablement bourrée. Il

Mon cher ami
1°. Je m'en tiens au bon tyran de Renan, revu et augmenté, qui fera les hommes meilleurs et qui leur infligera le bien-être, la vertu et la liberté. Je crois à une foi nouvelle, à une franc-maçonnerie des prêtres de toutes les religions et à une théocratie active dont le tyran serait le représentant le pape et peut-être le Dieu.
2°. Je ne puis pas encore prévoir cet avenir, n'ayant pas actuellement les éléments et les ressources de la révolution militaire qui l'établira.
Bien à vous
Votre
Ernest La Jeunesse

Portrait d'Ernest La Jeunesse, par lui-même.

s'asseyait quelquefois le soir dans la salle du bas, au Chat-Noir, où l'on pouvait voir Pawlowski, Cremnitz, Bouhélier, Sarluis et quelques autres. Il passait la main dans ses cheveux, poussait deux ou trois piaillements, et se retirait. Il paraissait nerveux et impatient. Il attendait la gloire. Il avait été naguère plus ou moins secrétaire d'Anatole France.

Le Dr Albert Haas a fait l'inventaire de la serviette d'Ernest La Jeunesse à cette époque : « D'abord apparaissait une lettre d'Anatole France, avec lequel

La Jeunesse s'était chamaillé. D'autres lettres, puis un monceau de feuilles manuscrites, le manuscrit de son premier volume, qui n'avait pas encore paru. A cette époque-là, il n'avait publié que de courts articles de critique, tant dans la *Revue blanche* que dans cette brave *Revue bleue*, où il signait du pseudonyme transparent d'Elgy... Griffin s'était froissé un jour d'une remarque faite par La Jeunesse dans la *Revue bleue*, et dans sa colère, avait répondu en le traitant d'ordure. La Jeunesse répliqua par quelques vers, dont la pointe était : M. Vielé-Griffin, vous n'avez pas la Griffe fine.... Il habitait quelque part, près de la place de la République. On disait qu'il n'avait pas payé son propriétaire depuis un temps immémorial ; il le consolait en jouant parfois avec lui aux échecs ou au jacquet. »



PHILOXÈNE BISSON

Les Nuits et Ennuis de nos plus notoires Contemporains parurent avec grand succès. Sous le persiflage, on découvrait un vrai sentiment littéraire, La Jeunesse avait l'instinct et le goût. Il fut célèbre du jour au lendemain ; les académiciens faisaient sur lui des bons mots ; ceux-ci ne lui firent guère de mal, mais les livres de lui qui suivirent le premier furent accueillis avec peu de faveur. Cependant le jeune écrivain était entré au *Journal* où il enterrait nos gloires, rendait compte des réceptions des Quarante et tenait ses assises au bar. Il y connut tout ce que Paris comptait de journalistes et publicistes. Il se mit alors à prendre du ventre et à porter des bijoux. Il avait trois bagues à chaque doigt et plusieurs épingles à sa cravate. Il écrivait des pièces de théâtre qu'il ne signait pas. Horriblement myope, il était affligé d'une voix aiguë de soprano, dont Apollinaire disait qu'elle n'était due ni au hasard de la naissance, ni à un accident, mais qu'il la devait à une pratique d'hygiène qu'il observait avec grand soin, ayant remarqué que parler avec une voix de tête purifie l'âme et donne des idées claires.

Quoi qu'il en soit, il avait beaucoup d'autorité sur les garçons de café, et il était fort admiré des gérants et de cette sorte de journalistes qu'on appelait alors les Mousquetaires, dont les plus célèbres étaient Rougier-Dorcières et Laberdesque, parce qu'ils faisaient les bretteurs et les hommes d'honneur de casino. Il était toujours entouré, à ses cafés, qui étaient surtout le Cardinal, le Bols et le Napolitain, d'un groupe qui admirait son érudition. Catulle Mendès

la niait. Il prétendait que La Jeunesse était fort ignorant, et souvent il entrait dans de grandes colères à son sujet, parce que celui-ci s'était montré insolent, sans égard pour la Poésie ; il lui défendait alors de reparaître devant lui. L'auteur des *Nuits et Ennuis* s'y connnaissait, cependant, en toutes sortes de choses, un petit journal avait même annoncé un jour qu'il cherchait à échanger une locomotive contre un piano à queue ; mais c'était une mauvaise plaisanterie ; il ne recherchait en effet ni les machines à vapeur, ni les pianos, bien qu'il fut né collectionneur. Guillaume Apollinaire, qui était entré dans sa chambre, nous en a laissé cette description :

« Le sol est encombré de livres à belle reliure, d'émaux, d'ouvrages en ivoire, en cristal de roche, en nacre, de boussoles, de faïences de Rhodes et de Damas, de bronzes chinois. A gauche de la porte, sur une table de bois blanc, se trouve une profusion de camées et d'intailles, de gemmes grecques archaïques, d'anneaux, de cachets, de statuettes africaines, de jouets, de netsukés, de toys de Chelsea, de coupes, de calices. Devant la table, contre le mur de gauche, jusqu'au bout de la chambre, se dresse une immense montagne de livres, d'armes de toutes sortes, anciennes et modernes, d'objets d'équipement militaire, de cannes, de tableaux, etc. A droite de la porte, la table de nuit ouverte laisse voir un vase plein jusqu'au bord de vieilles montres ; puis un petit lit de fer s'allonge, au-dessus duquel jusqu'au plafond, les murs sont couverts par un nombre considérable de miniatures représentant des militaires. Au pied du lit, des armes encore sont entassées avec des étoffes rares, des casques et des portraits de cire dans leurs boîtes de verre.

Devant la fenêtre, sur une table ronde, une collection de bonbons anciens, de figurines de sucre colorié, de maisonnettes bâties par le confiseur, de brebiettes en fondant entourant un grand agneau pascal italien, semble préparée depuis plus d'un siècle pour une troupe turbulente d'enfants qui ne sont point venus, qui ont grandi, ont vieilli et sont morts sans avoir touché à ces bonbons surannés et charmants, objets précieux d'une gourmandise qui n'est plus, dont on n'a pas écrit l'histoire et qui n'a même pas son Musée. »

La Jeunesse, coiffé d'un chapeau de castor, arpentait le Boulevard en traînant la jambe. Il changeait de café, regardant toutes choses et toutes gens avec un grand air d'ennui. Il connaissait exactement la tenue des militaires de toutes les armes depuis le premier Empire et savait par cœur l'Annuaire. Et pour imiter les officiers, il prenait chaque jour plusieurs pernods. Il paraissait solidement bâti, mais il était mélancolique et d'une santé mince. La Guerre lui porta un coup. Le dernier. Il ne put résister à la suppression de l'absinthe, et moins

encore au désordre irréparable qui bouleversa soudainement l'Annuaire militaire. Réciter la liste des officiers d'aucun régiment lui devenait désormais impossible et il ne connaissait plus les pièces d'uniforme. Il connut des heures infiniment mornes à la Brasserie Vetzel, et mourut.

PAUL LÉAUTAUD

PAR

ANDRÉ BILLY

De temps à autre, les habitués des répétitions générales voient paraître dans une encoignure de couloir, immobile mais l'oreille tendue et l'œil aux aguets, bien qu'il ait assez souvent l'air de somnoler, un personnage dont la mine et l'accoutrement font se retourner les petites cabotines effarées. Cet homme porte un chapeau difforme d'où sortent des cheveux grisonnants, évidemment peu familiers avec les ciseaux du coiffeur ; un foulard blanc remplace autour de son cou le banal faux-col. En hiver, un tricot de laine cache sa chemise, et, que la température s'abaisse un peu, aussitôt Paul Léautaud endosse deux vestons l'un sur l'autre, le plus long en dessous, de manière qu'il dépasse. Ces vestons, qu'on devine achetés dans la confection, prennent sur les épaules de leur propriétaire, une façon d'être personnelle, ample, presque élégante ; des pantalons, disons que le premier homme à qui vint l'idée saugrenue d'introduire ses jambes dans des cylindres de drap, en dut porter de cette forme élémentaire et primitive. Même observation pour les chaussures...

Cependant, Léautaud tient à la main une petite badine et, la tête renversée, un peu inclinée sur le côté, fait une lippe insolente. Il a de beaux yeux et il le sait, il s'en sert en grande coquette, soit qu'il les voile pour se donner, comme je l'indiquais plus haut, la physionomie d'un homme endormi de lassitude et d'ennui, soit qu'il les agrandisse dans une expression de stupéfaction comique Des lunettes chevauchent son nez aux narines flaireuses, non point de ces somptueusee lunettes d'écaille dont la mode nous est venue d'Amérique, mais de ces lunettes de fer, et rouillées, que les opticiens du quartier Saint-Sulpice vendent aux missionnaires barbus et aux séminaristes boutonneux... L'entra'cte fini, Léautaud regagne sa place d'un pas négligent. On murmure derrière son dos : « Qui est-ce ? » — « C'est Boissard ! » et beaucoup de gens de théâtre ignorent que Boissard s'appelle en réalité Paul Léautaud.

Par contre, sur la rive gauche, aux environs de l'Institut et de l'Odéon, on ne connaît pas Maurice Boissard, mais toutes les concierges, toutes les tripières, toutes les revendeuses de croûtes, toutes les commères attendries et jacassantes, toute la confrérie des vieilles à chiens et à chats dont sont hantés les ruelles et

les corridors de cette région de Paris faite pour séduire Rembrandt et Daumier, Callot et Monnier, parlent avec admiration et respect de « Monsieur Léautaud ». Il est pour elles une espèce de saint, un mélange de Saint François d'Assise et de Saint Vincent de Paul, dont la bonté ne s'arrête pas aux animaux, quoi que puisse en penser certaine femme de lettres rudement houspillée par lui. Une chiffonnière tirait sur la montée de la rue de Médicis une voiture à bras lourdement chargée. Paul Léautaud, qui gagnait la gare du Luxembourg en portant un gros sac de croûtes destinées à la pâtée de ses bêtes, aperçut cette femme qui peinait. Il déposa son sac contre la grille du jardin et, s'attelant à la petite charrette, fit le cheval de renfort, puis revint prendre son sac où il l'avait laissé. Voilà l'homme à qui ses écrits ont fait une réputation de méchanceté. Ceux qui le connaissent sourient quand on leur dit que leur ami est méchant.



Puis je naquis, de ce père toujours en quête de femmes et de cette jeune femme au visage adorable. Il avait alors trente-huit ans. Elle en avait vingt. C'était le 18 janvier 1872, vers une heure du matin, au numéro 37 de la rue Molière, à deux pas du Palais Royal.

P. Léautaud.

PAUL LÉAUTAUD

Il se tient assez régulièrement rue de Condé, au premier étage du *Mercure de France*, derrière la porte où sont inscrits les mots : *Manuscrits*, *Publicité*, utilisant pour travailler un fauteuil d'époque Napoléon III, bas sur pieds, ce qui lui met la table à la hauteur du menton. Au-dessus de sa tête sont pendues une aquarelle de Marie Laurencin et sa caricature par André Rouveyre. Le nez sur le papier, il écrit de son écriture incroyablement serrée et rectiligne, à l'aide de plumes d'oie dont le grincement flatte, dit-il, son oreille. Il passe pour recevoir les visiteurs d'une façon incivile et peut-être est-il vrai qu'il en use ainsi avec quelques personnes dont la présence l'importune ou l'intimide. Quant à moi, je l'ai toujours vu raffiner sur la politesse à l'égard des étrangers, et le ton dont il lance : « Je vous salue, monsieur ! » ou : « Je vous salue, madame ! »

a quelque chose de Régence, il me semble. Il y a d'ailleurs dans toute sa personne physique, intellectuelle et morale, une extrême distinction dont je crains bien de ne pas réussir à donner l'idée.

Paul Léautaud habite une maison au milieu d'un jardin, sur la colline de Fontenay-aux-Roses. C'est là, c'est au milieu de ses chiens — il en a quinze — et de ses chats — il en a quarante — que le personnage prend toute sa valeur. Léautaud rentrant de Paris, le soir, sa journée finie, et toute sa famille à quatre pattes s'élançant à sa rencontre dans un grand fracas d'aboiements, toutes ces gueules ouvertes, toutes ces queues qui frétillent, tous ces dos qui se frottent à ses jambes, tous ces bonds, toutes ces caresses, toute cette joie d'enfants qui retrouvent leur père, la scène serait à peindre. Elle est l'onguent, elle est le baume quotidien sur la misanthropie saignante de Léautaud.

Il a décrit son jardin où quatre-vingts tombes d'animaux divers émaillent l'herbe de briques et de fragments de faïence. La nuit, le clair de lune les fait briller et, de sa fenêtre, Léautaud les contemple en rêvant. Il a décrit sa chambre qui est aussi son cabinet de travail : de vieux meubles, quelques livres, des portraits de famille et notamment une photographie de sa mère dont il ne nous a pas caché qu'elle fut jolie femme et encline à badiner, même avec son grand fils Paul qu'elle n'avait pas revu, il est vrai, depuis sa naissance, ou peu s'en faut... Et des chats, des chats, des chats partout, sur la table, sur le bureau, sur la cheminée, sur les livres, sur la commode, sur le fauteuil, sur le tapis, sur la chaise, sur le lit. « J'ai le plus grand mal à me coucher, explique-t-il, à cause de mes chats, et quand je suis couché j'ai le plus grand mal à me lever pour la même raison. Il y a des chats sous ma tête, sous mes reins, contre mes flancs, sur ma poitrine et le long de mes jambes. Je n'ose pas les déranger... »

Je me souviendrai toute ma vie d'un beau dimanche d'été passé à Fontenay, dans la maison de Léautaud où l'on bute à chaque pas dans des plats de cendre et où les portes ont été remplacées par des treillages en fil de fer, comme dans un poulailler. Léautaud, en ce temps-là, avait une oie. Au dessert, elle monta sur la table, et, la nuit venue, je me demandai quelles étaient toutes ces lumières qui clignotaient entre les feuillages assombris : c'étaient les yeux des chats...

Au théâtre, à la ville et chez lui, tel est l'un des écrivains les plus originaux, les plus indépendants, les plus fiers, les plus spirituels que nous ayons. Un cas de sensibilité refoulée, faussée, exaspérée, que la moquerie détend et soulage. Un cœur farouche qui s'est taillé son domaine dans le monde des bêtes comme pour se le tailler plus librement, mieux à la mesure de sa tendresse. On l'a comparé à Rousseau dont il a la franchise, mais non la servilité, et à Diderot dont il a la spontanéité pétillante. Au total, un esprit de grande tradition sous les apparences d'un bon toqué.

ROBERT DE MONTESQUIOU

PAR

PIERRE LIÈVRE

Le Comte de Montesquiou était un homme mince et d'une taille fort au-dessus de la moyenne ; les vêtements longs et ajustés qu'il avait l'habitude de porter la faisaient paraître plus haute encore. Il avait l'œil profondément enfoncé sous le sourcil, le front large, et ses abondants cheveux noirs étaient rejetés en arrière. Ses moustaches étaient longues, retournées par un coup de fer de façon que leurs extrémités formassent chacune une boucle, et il portait la mouche. Quels que furent les caprices de la mode il ne modifia jamais l'aspect d'une physionomie ni d'une silhouette qui changèrent peu d'elles-mêmes malgré que l'âge survînt. Il se posa la question de savoir s'il serait opportun de reparaître après la guerre avec la barbe et les cheveux blancs. Il ne s'y décida point, estimant qu'un homme connu du public ne devait point le déconcerter en lui présentant une nouvelle apparence.

Sa voix était sonore, bien timbrée. Elle s'élevait rapidement jusqu'à l'aigu, mais les éclats en étaient toujours voulus, car elle était travaillée et cultivée. Sa diction était savante et agréable. « Même quand il me lit les légendes de mes dessins, disait un jour M. Forain, je crois que ce sont des vers. »

Le Comte de Montesquiou apportait une extrême attention à tout ce qui concernait sa personne et spécialement aux choses du vêtement et à celles du décor. Il raffinait à l'infini en ces matières.

Relativement au costume il estimait insuffisant de le choisir selon la saison, le jour et l'heure, il voulait encore le conformer au naturel, au goût ou au caractère des personnes qu'il visitait. Par exemple pour aller chez Edmond de Goncourt, japonisant comme chacun sait, il mettait un gilet taillé dans une soie japonaise. Un jour qu'il se trouvait chez Hérédia, celui-ci le pria de l'accompagner chez le peintre Nittis. Il n'accepta, qu'à condition de rentrer préalablement chez lui pour changer de vêtement, ne pouvant aller chez ce *nuanciste* dans *le costume de rime riche* qu'il avait primitivement choisi.

Il avait des délicatesses singulières, et quand M. Boldini exécuta son portrait, afin que le bras n'apparût point découvert entre la manchette et le gant, il s'en fit faire d'une longueur suffisante pour l'empêcher.

Ce portrait, ou plutôt la canne qu'on le voit y tenir (qui est la propre canne de Louis XV, précieux objet de Sèvres bleu provenant de la vente Goncourt) fut l'occasion d'un duel retentissant qu'il eut avec M. de Régnier le 9 juin 1897. Cet événement émut quelque temps l'opinion et fut comiquement commenté par Raoul Ponchon, en vers libres, dans une gazette rimée du *Courrier français*.

Où vont ces deux grands sei-
[gneurs
Ces poètes si braves
Le comte Robert des odeurs
[suaves
Et le chevalier Corbeillard
[des Heures ?
Ils vont se casser la fiole
Se patafioler la fiole, etc.

Les adversaires ne se réconcilièrent pas, mais M. de Montesquiou disait volontiers qu'il ne saurait mal parler de M. de Régnier qui s'était fort bravement battu contre lui.

En matière de mobilier ses recherches et ses inventions, elles aussi allaient loin. Il fut si l'on peut dire le premier des ensem-



Je vais m'absenter quelques semaines ; quand je reviendrai, le temps sera beau encore ; s'il vous plaît revenir me voir, et la rose de d'Aubigné, il vous suffira de me l'écrire. J'aurai encore à vous montrer des choses édifiantes, et nous pourrions à nouveau causer un peu, sous les feuilles jaunies, si vous n'êtes pas de l'avis de Vigny sur ce qu'on voit deux fois.

Souvenir affectueux

R Montesquiou

Robert de Montesquiou

bliers, ou leur précurseur. Il agençait ses appartements et ses résidences avec beaucoup d'imagination et de choix. Il avait le goût sûr et le prouvait à l'égard des choses anciennes qu'il collectionnait avec discernement. Quant aux choses modernes, on lui reprocha parfois de se hasarder. Il est vrai qu'il vécut en un temps de confuses recherches esthétiques, et que par amour du nouveau on tombait parfois dans l'extravagant ou le pire.

La curiosité de ses trouvailles lui valut une réputation d'excentricité qui fit que lorsque Huysmans, en 1884 publia *A Rebours*, on vit en lui le modèle ou le prototype de ce des Esseintes à qui Mallarmé adressa l'un de ses plus fameux poèmes. Une véritable confusion, dont la persistance ne fût pas sans le faire souffrir s'établit entre le personnage imaginé et la personne du Comte. Il se défendit toujours d'avoir pu inspirer Huymans qu'il ne connaissait guère personnellement, mais il est cependant vrai, qu'à moins de trente ans qu'il comptait quand *A Rebours* parut, il avait fait dorer des tortues et que cela ne s'ignorait point. Il avait fait aussi éditer à exemplaire unique, quelques-uns de ses livres préférés, et il avait eu dans un de ses appartements une salle à manger agencée comme celle d'un yacht, avec des aquariums devant les fenêtres. Il est encore vrai qu'il collectionnait les fleurs excentriques.



Pierre Lièvre

Je ne saurais dire si l'hortensia passait pour tel quand il lui marqua de la prédilection, toujours est-il que c'est cette prédilection qui mit cette jolie fleur à la mode. Le Comte de Montesquiou était d'ailleurs parfaitement en possession de diriger la mode. Homme à la mode lui-même il régnait en tyran capricieux sur les salons parisiens les plus notables de la fin du XIXe siècle. Les fêtes qu'il donnait, les réceptions où il paraissait prenaient dans cette société brillante et frivole le caractère d'événements importants et souvent Marcel Proust, son fervent admirateur, rédigea soigneusement des communiqués qui devaient faire connaître ces solennités aux lecteurs du *Gaulois* et du *Figaro*.

Évoquant un jour pour nous les souvenirs de ce temps : « J'étais alors, nous dit-il, réellement insupportable, occupant le monde de ma personne comme une sorte de Sarah Bernhardt homme. » On voit qu'il savait à l'occasion se juger

sévèrement. On admet donc plus aisément qu'il se soit montré parfois fort dur envers autrui. Il savait décocher des traits cruels, et conférer à ses épigrammes un tour de mystification humoristique.

Se trouvant au Théâtre le voisin d'un mauvais poète qui se faisait la tête de Musset, il le traita toute la soirée comme si ç'eût été Musset lui-même, puis lui ayant proposé de le ramener chez lui, il le conduisit au Père-Lachaise où il l'abandonna. D'un peintre qu'il trouvait également mauvais, M. Jacques Blanche, comme il possédait un tableau (un de ces portraits de jolies femmes dont il aimait s'entourer) il en avait fait couper la signature, et sur la plaquette dorée où l'on inscrit habituellement les noms d'auteur il avait fait graver ces mots : *peint par un inconnu.*

Mais tous ces traits plaisants ou singuliers ne doivent pas faire oublier la passion essentielle de sa vie : l'amour des lettres. Il fut tel qu'il mourut corrigeant des épreuves, celles du dernier livre qu'il comptait publier. Est-il plus belle fin pour un homme de lettres ?

JEAN MORÉAS

PAR

EUGÈNE MONTFORT

Les bizarreries de Jean Moréas venaient de ce qu'il était essentiellement un poète. Toute sa vie était conditionnée par cela qu'il était un poète, tout subordonné à cela. Il fallait sentir, aimer la poésie et la pouvoir rechercher et goûter jusque dans sa source pour le pénétrer. Ainsi de tristes plaisants n'ont pas compris l'homme admirable que la fortune leur avait permis d'approcher, et l'ont cru diminuer en répétant des propos dont le sens authentique leur échappait, ou en publiant pauvrement, sans en avoir aperçu le sens, les tics et les manies d'un homme dont rien n'était à la portée des médiocres. Si un grand homme n'est pas grand pour son valet de chambre, ce n'est point qu'il cesse d'être grand dans l'ordinaire de la vie, mais parce que son valet de chambre, uniquement occupé de choses basses et qui n'a qu'un esprit de valet, est incapable de distinguer ce qui est grand dans son maître. Tout ce que disait, tout ce que faisait Moréas dérivait de ce qu'il était poète. Les gens insensibles à la poésie, les esprits plats ne le comprenaient pas. Pour le pénétrer, il fallait encore se rappeler qu'il était un Oriental, connaître et aimer l'Orient. C'est de l'Orient, qu'il tenait cette familiarité, cette absence de morgue, dont s'autorisaient les imbéciles pour le traiter, eux aussi, de leur côté familièrement. Mais il disait : « Je me lie tout de suite avec le premier venu, mais il n'y a peut-être personne dont la familiarité ne me dégoûte. »



MORÉAS, par OUVRÉ

Il n'oubliait pas qui il était, et d'une distinction extrême, tout manque de tact, la moindre grossièreté le blessait infiniment. D'Orient son goût pour les petites gens, sa badauderie, sa naïveté qui s'alliait à tant de délicatesse et tant de finesse.

Quand l'avais-je rencontré ? Il y a longtemps. C'était, il me semble, à la *Plume*, de Léon Deschamps, dans un petit bureau fort obscur, rue Bonaparte,

où l'on entrevoyait aussi Henry Becque et Verlaine. Moréas avait cru que je portais la particule et le premier livre que j'ai reçu de lui est dédié à M. Eugène de Montfort. Ici tout de suite je fais une pause. Ce *de* lui plaisait. Moréas aimait la noblesse, c'est-à-dire l'éducation et le luxe, la tradition et la haute vie. C'est qu'avec la très maigre pension qui lui venait d'Athènes, tout lui était défendu, alors qu'il était né aristocrate et pour mener une existence généreuse de gentilhomme. La médiocrité de la condition du poète dans le monde moderne le dégoûtait. Il en était réduit à son port de tête cavalier, à son monocle, ses cigares et à la grande façon dont il tirait ses manchettes ou dont, entre deux doigts, il relevait sa moustache. Fort courtois, sa table au café Vachette était entourée de gens qui pour lui étaient les familiers de sa cour, comme son domino devenait le jeu du roi. Il avait les plus belles manières, sachant parler comme pas un du barbier qui venait de le raser, ou avec fermeté mander le gérant du café pour lui intimer de goûter au porto qu'on lui avait servi et qui sentait le bouchon. Mais chacun n'était pas sensible à sa race et ne se rendait pas compte qu'il était parfait. A ce sentiment qu'il gardait de la nécessité d'une élite, de la vie supérieure que les héros devaient mener, il faut rattacher le goût de Moréas pour les honneurs, le plaisir que lui fit sa décoration, la candidature qu'il aurait probablement posée à l'Académie, s'il lui avait été donné de vivre plus longtemps. Il aimait les honneurs non par bassesse, par hauteur d'âme au contraire, parce qu'il faut donner à la poésie, au poète, ce qui est dû, reconnaître ce qui est grand, mettre ce qui est élevé à sa place et parce que, pour lui, les honneurs se confondaient avec l'honneur, avec la Gloire.



Nous dînions chaque semaine, dans un petit restaurant à l'angle de la rue Bonaparte et de la rue Jacob, avec Karl Boes, qui avait succédé à Léon Deschamps comme directeur de la *Plume*, et Mme Boes, avec quelques collaborateurs de la *Plume*, tels que Georges Pioch et Charles Doury. Moréas se montrait galant avec Mme Boes qu'il trouvait distinguée. Ces dîners m'en rappellent un autre chez Larivière, un petit restaurant intime, fort différent de celui d'aujourd'hui, où le poète allait volontiers. La salière s'était renversée. Il prit une pincée de sel entre le pouce et l'index, et l'élevant d'un geste lent, qui semblait rituel, la jeta brusquement par dessus son épaule, derrière son dos, en fronçant les sourcils. Réellement superstitieux, il disait avec raison qu'il était un Grec ancien : « Les gens se font incinérer, c'est ridicule, déclarait-il. Moi, je me ferai incinérer, mais je suis un Grec ancien.... »

Il traversait alors une période de noir découragement. La vie lui était à charge. Il composait *les Stances*. Combien de fois dans la nuit, les lui avons-nous entendu exprimer, résumer d'un mot dans un style moins poétique, mais aussi fort que celui du livre. Il nous tenait pas le bras marchant silencieusement ; il s'arrêtait, nous nous arrêtions. Alors, en articulant bien, d'une voix sombre, il prononçait : « Montfort... je m'emm... ! » Puis il se remettait à marcher avec accablement.

Apparition

Des lèvres de bacchide et des yeux de Madone ;
Des sourcils se tordant ainsi que des reptiles.
Ses cheveux vaporeux que le peigne abandonne
Sont couronnés de nénuphars fluviatiles.

Vient-elle de l'alcôve ou bien de l'ossuaire
Lorsque ses mules d'or frôlent les dalles grises ?
Est-ce voile d'hymen ou funèbre suaire
La gaze qui palpite aux vesperales brises ?

Autour du burg, la lune, aux nécromants fidèle,
Dore les bleuités des profondes ramures ;
Et l'on entend frémir, ainsi que des coups d'aile
Des harpes — dans la salle où rêvent les armures.

Jean Moréas

Autographe de MORÉAS vers 1874 (Collection SIMON KRO)

C'est la nuit surtout que Jean Moréas composait ses poèmes. Il a raconté (1) comment il avait fait *Iphigénie :*

« Une sentence prononcée par le chœur fut composée une nuit d'hiver, en

(1) Dans *Paysages et Sentiments*.

traversant un carrefour dont je n'ai point oublié le nom, tandis que la bise glaçait le poil de ma moustache. C'est par une nuit semblable, le long d'une grille de square, que le roi Agamemnon commença cette plainte désespérée que le grand acteur Silvain pòrta au comble du tragique :

C'est un ouvrage, hélas ! plein de solidité
Que la divinité
Pour notre perte tisse...

Il y a des passages cherchés longtemps et trouvés inopinément sous un bec de gaz, que je griffonnais sur un feuillet arraché, contre le battant d'une porte... »

Il parle, un peu plus loin, « d'une nuit entière consacrée au travail et au doute. » Ainsi il a vécu doublement .« Si je dormais la nuit, au lieu de vivre, disait-il, je vivrais deux fois moins. Le calendrier me donne cinquante ans, j'ai donc vécu autant qu'un centenaire. Je ne manque pas à la règle de ma famille. » Car il se vantait que dans sa famille on vécût centenaire.

D'ailleurs il travaillait aussi le jour : « Plus d'un couplet tendre chanta à mes oreilles dans la fumée opaque d'un estaminet... » Il travaillait dans les bois, à la campagne, en voyage. Et Charles Maurras a pu dire : « A quelque heure du jour que vous l'abordiez, il travaille, je veux dire qu'il fait des vers ou qu'il en récite. »

La représentation d'*Iphigénie* le tira de sa ténébreuse humeur. Il reprit goût à l'existence. Célèbre, entouré d'hommages, honoré et respecté par de nombreux jeunes gens, il était remonté à la lumière. Nous demeurons reconnaissant à Silvain d'avoir servi Moréas. Grâce à lui, on a joué *Iphigénie*, et cela a rendu courage au poète tourmenté.

C'est avant ce temps, quand il était encore malheureux, que nous passâmes plusieurs jours à Marseille, avec lui. Nous le revoyons d'abord un matin d'hiver, à Montrouge, chez lui, venant de sortir du lit, et se lavant un peu la figure, sa cuvette posée sur les livres et les papiers qui encombraient sa table. A moitié endormi encore, il grognait, il crachait. Nous décidâmes ce voyage. Et à la question que nous posions en badinant, il répondit soucieusement : « Oui, j'emmènerai une femme. Elle s'appelle Mélancolie. » Cependant nous ne pûmes partir pour Agay avec lui, et nous ne le rejoignîmes qu'à Marseille, à son retour. Ah ! les fâcheux clovisses du Vieux-Port, avec le vin de cassis. Moréas ne les digéra point, et durant deux heures, il répéta. « Mon-cher-les-coquillages-ici-ne-sont-pas-si-frais-qu'aux-Halles. » Enfin cela passa et nous eûmes quelques belles heures. Nous l'admirions, il nous était cher. Nous étions heureux d'être avec lui dans la ville que nous préférions.

***

Les derniers jours de Jean Moréas auront été une leçon sublime pour ceux qui en furent témoins. Personne que lui n'a souffert et n'est mort avec ce stoïcisme. Il avait été transporté dans une maison de santé sur la lisière du bois de Vincennes. Il faisait un joli temps de printemps. Et dans la chambre du malade, grande et claire, les fenêtres ouvraient sur la verdure. Moréas était content, il jouissait des soins dont on l'entourait, des soins dont, solitaire, il avait toujours été privé. Il disait : « Tout le monde est très bien pour moi. » De grands écrivains venaient le voir, de hautes personnalités, des ministres. Il était flatté. Il disait : « Ce sera bien, très bien (il pensait à son enterrement). Il y aura des fleurs, des gerbes, je n'aime pas les couronnes. En cette saison, il y a beaucoup de fleurs. »

Comme M. de la Tailhède, qui ne le quittait pas, assurait à des visiteurs qu'il allait mieux, qu'il sortirait dans huit jours, que le cerveau n'était pas atteint, Moréas haussait les épaules : « Dites que je suis très mal. Allons ! Il ne faut pas tromper les gens, c'est ridicule ! »

Et à Barrès le félicitant de son courage, il répondit : « Voyons ! Tu sais bien que je me suis toujours fichu de la mort... »

Ses cheveux avaient blanchi, mais il avait encore la voix forte. Il suivait les progrès de sa maladie, observant que « maintenant les fonctions ne se font plus. » Remarquant : « Je meurs à cinquante-quatre ans, ce n'est pas trop jeune, ce n'est pas vieux, c'est bien. »

— Tu vas bientôt te lever, lui disait cependant Barrès, sortir, revoir le printemps, revivre...

— Oh ! revivre, recommencer toutes ces bêtises !... fit avec un profond dégoût Jean Moréas.

Et à son pharmacien qui lui disait :

— Le printemps revient. Dans le jardin, pendant votre convalescence, vous chanterez cette belle saison.

Il répondit :

— Oh moi ! je ne chante que l'automne...

Il dit à Guillaume Apollinaire :

— Au fond, il n'y a que la vertu qui compte. La vertu, c'est la perfection.

Et pendant son agonie, ceux qui étaient penchés sur lui, l'entendirent chuchoter péniblement : « La Vie ! La Mort ! Il n'y a que la poésie... »

Pour Moréas la vertu et la poésie se confondaient. Il adorait la perfection.

GERMAIN NOUVEAU

PAR

CHAFFIOL-DEBILLEMONT

Les lecteurs attentifs de l'œuvre de Verlaine ont, parmi les pièces dédicacées du maître, rencontré à deux reprises le nom de Germain Nouveau, dans *Amour* et *Dédicaces*. C'est une figure étrange que celle de ce poète encore trop peu connu, ou plutôt trop mal connu par ses *Valentines*, alors que son livre capital *Savoir aimer*, paru sous le nom d'Humilis, révèle un lyrique de grande envergure.

Son histoire commence au Café Tabourey. En ce lieu qui fut un centre de nobles luttes littéraires, venait s'asseoir, aux environs de 1873, un jeune homme hâve et dédaigneux, que personne ne voulait saluer. C'était le génial précurcurseur du symbolisme, Jean-Arthur Rimbaud. Or, tandis que ce maudit se tenait à l'écart, un adolescent du même âge environ (il avait 21 ans) se risquait auprès de lui et, avec toute la ferveur de l'enthousiasme, exprimait son admiration pour le haut talent du réprouvé. Cet inconnu s'appelait Germain Nouveau. Tel un roi Mage des temps évangéliques, il offrait dans cette modeste brasserie du Quartier Latin, à ce dieu tout à la fois familier et distant, la myrrhe avec l'encens. L'or seul faisait défaut. Ils se lièrent rapidement, et nos deux compagnons convinrent de conquérir Londres. Dans la cité des brouillards, ils éprouvèrent quelques déboires, exerçant les métiers les plus incompatibles avec la littérature. Rimbaud, poussé par son humeur vagabonde, abandonna son ami et partit pour Stuttgart.

En 1875, la volonté des dieux avait déposé Germain Nouveau sur le pavé de Bruxelles. Puis il s'en vint à Charleville où sous le nom de M. Germain, il se présenta comme maître d'études dans une institution. Il mit une telle fantaisie à diriger ses élèves qu'ayant perdu sur eux toute autorité, il dut quitter la place. Il passa les vacances de 1877 auprès de la mère de Verlaine. Enfin, pauvre navire longuement battu des flots de la misère, il échouait au seuil de 1878, dans le havre nauséabond d'un bureau du Ministère de l'Instruction publique.

C'est vers cette époque que ce falot employé, qu'on traitait sans se gêner de loufoque, composait quelques-uns des vers les plus élevés de notre langue. Un jour, sur le pont des Saints-Pères, il les récita à son collègue, le mystique Léonce

de Larmandie. Celui-ci s'émerveillait soudain de découvrir un grand poète en cet homme bizarre et incohérent. Son premier jugement fut encore fortifié lorsque, le soir même, dans une des salles basses du restaurant Vonflie, Germain Nouveau psalmodia d'une voix lente, légèrement vanillée d'un accent méridional, son cantique à la Reine et le poème des Mains. Le maître s'affirmait ; il ouvrait à cet auditeur étonné, avec simplicité et magnificence, les portes du ciel.



GERMAIN NOUVEAU

Et s'il est mort « comme un saint » — nous devons en croire la tendresse — un peu jalouse, un peu passionnée, mais si respectable, si touchante et si justifiée de Mlle Rimbaud, sa sœur, qui l'affirme, et, certes, je le crois fermement — n'est-ce pas à une « sainteté » que devait aboutir ce merveilleux ce prodigieux esprit ?

(Collection SIMON KRO)

Ces poèmes d'une si haute inspiration, Humilis dédaigna de les publier, sous prétexte qu'ils étaient imparfaits « en raison du grand sujet qu'ils ont osé traiter ». Quelques mois plus tard, écœuré sans doute de la régularité de son existence bureaucratique, il partit pour le Liban, en compagnie d'un brave maronite, le père Spath. N'était-ce pas l'esprit de Rimbaud qui avait déposé dans cette âme le désir de courir le monde et le mépris d'être assis ?

Son absence dura deux ans ; au retour il rapportait dans sa besace une nouvelle œuvre — celle-là profane — *Valentines*, à laquelle il s'était attaché assez passionnément pour trouver un imprimeur et faire réaliser la composition typographique. Il avait complètement oublié ses vers religieux, ou du moins il exigeait qu'on méconnût ces péchés d'orgueil. Heureusement que le fidèle Léonce de Larmandie veillait : il avait appris par cœur les poèmes catholiques qu'il avait tant admirés, et c'est grâce à ses soins qu'en 1904 il publiait, contre les volontés d'Humilis, cette humble et précieuse plaquette qui porte le titre de *Savoir aimer*.

Comme il lui fallait des moyens normaux d'existence, Germain Nouveau utilisa son talent de peintre et de dessinateur pour obtenir le certificat d'aptitude à l'enseignement, ce qui lui permit de professer dans divers collèges. On connaît de lui un curieux portrait de Lucien Létinois, le jeune ami tant chéri de Verlaine. Bien que le modèle fût brun, Germain Nouveau qui ne voulait plus s'inspirer que de Tiziano Vecelli, imposa à son modèle une chevelure d'un ardent blond vénitien, ainsi que le nez allongé de François Ier, sans autre souci de la ressemblance. Verlaine dans *Amour* a déclaré péremptoirement que ce gracieux pastel reproduisait avec bonheur « la beauté de l'âme un peu sombre » de Lucien Létinois.

Entre temps, le caractère de Germain Nouveau devenait extrêmement fantasque et inquiétait ses amis. Certain jour, en plein cours, au lycée Janson-de-Sailly (en 1891), il interrompit sa leçon pour entonner les vêpres liturgiques. On l'enferma à Bicêtre. Il y passa quelques mois en traitement ; cependant comme ce n'était qu'un accès d'originalité, plutôt qu'un cas de folie, on le relâcha.

Après une nouvelle tentative dans le fonctionnarisme et de pénibles années de bohême, il résolut le problème de sa vie. Il se vêtit des loques du bon Saint Labre, prit le bâton du pèlerin et s'en alla par les routes, offrant à tous le spectacle du repentir, appelant sur lui la misère rédemptrice. Il se nourrissait d'aumônes ; il dormait sur le sol nu des granges. Il usa ses pieds douloureux en de durs pèlerinages à Rome et à Saint-Jacques-de-Compostelle. Il enseigna le sacrifice. Les hommes le tournaient en dérision, mais obstinément, il semait la bonne parole et prêchait l'expiation, ainsi que la pauvreté qui plaît à Jésus.

Pendant vingt ans, il adopta cette règle sans défaillance, pour se châtier de sa folie poétique et racheter « quelques plaisirs sensuels ». Puis en 1920, au seuil de la vieillesse (il avait 68 ans), courbé par le malheur, il s'en vint mourir paisiblement en son village natal du Var, à Pourrières, remettant à Dieu son âme de chrétien d'un autre âge, de l'âge où jaillissaient de terre les cathédrales gothiques.

SAINT-POL-ROUX

PAR

ÉDOUARD SCHNEIDER

Qui se douterait, à voir aujourd'hui le poète de *La Dame à la Faulx* rivé à la solitude de son rocher breton, qu'il fut jadis l'une des figures éminemment parisiennes du Quartier Latin et de Montmartre ? Saint-Pol-Roux le Magnifique ! Un son d'épopée rayonnait de son nom fièrement serti. Feutre en couronne, pipe aux lèvres, barbiche au menton, le geste auguste et l'œil plein de mélancolie, dès ces années où il naissait à la vie littéraire, tout de lui en imposait par son allure qui tenait du mousquetaire et du rapin.



SAINT-POL-ROUX

Sa passion esthétique ne s'affirma-t-elle pas avec éclat le soir fameux où le Théâtre d'Art présenta *le Cantique des Cantiques* de J.-P. Napoléon Roinard ? L'orchestration symbolique se renouvelait à chaque phase au milieu de l'enthousiasme général. Seuls l'oncle Sarcey et un inconnu qui siégeait à son côté demeuraient silencieux. Saint-Pol placé au-dessus des deux hommes déclara que si cette indifférence continuait il allait choir de tout son poids sur la tête des philistins. A l'entracte suivant il courut prendre le fossile au collet : — Qui es-tu, toi qui restes inerte devant la beauté ? — Effaré, l'infortuné de soupirer : — Moi ? Je suis le père de l'auteur...

Familier à quiconque fréquentait les cafés du Quartier, il ne l'était pas moins aux fervents de la Butte. Musant un jour à la fête de Montmartre en compagnie de Gustave Charpentier, il aperçut sur les planches d'une baraque une fort belle fille qui conviait les badauds à entrer pour « voir le nègre qu'on n'avait jamais vu. » Une curiosité légitime poussa le poète auprès d'elle après

le spectacle. Elle dit qui elle était, d'où elle venait. C'est ainsi que Saint-Pol-Roux apprit l'existence de Camaret et d'autres villages de la presqu'île de Crozon, ainsi que le désir lui vint de gagner les côtes du Finistère. A Roscanvel on le vit suivre à peu près seul, nu-pieds et cierge en mains, les processions du curé. Divine, sa fille, après Lorédan et Cécilian les garçons, venait de naître. Mais il quitta bientôt la chaumière de Roscanvel pour la falaise de Camaret. Là, son rêve opérant, les quatre murs d'une habitation de pêcheur connurent peu à peu les dimensions d'un manoir. Le *Boultous*, c'est le nom du lieu, n'a cessé depuis lors d'abriter Saint-Pol-Roux le Magnifique. Au fronton d'une porte le poète inscrivit les mots de Platon : « La Beauté, c'est l'exaltation de la Vérité ». Mais le Boultous étant l'asile des nobles idées, l'argent n'y affluait guère ! Malgré les soins amicaux d'un notaire brestois exceptionnellement compréhensif de l'âme des poètes, que de fois Saint-Pol s'est-il demandé, le 15 du mois, comment attendre le 1er du suivant ? Pourtant, allait-il à Brest avec la faible somme qui lui restait, il l'y abandonnait en échange d'une superbe poupée pour Divine. « La fille d'un poète ne peut jouer qu'avec de la beauté ! » déclarait-il. Ainsi désarmait-il toute critique. Espérons qu'un humoriste délicat nous rapportera quelque jour les soirées du Boultous. La servante Da, seconde mère des enfants, les amis, les camarades, tous les êtres vivants y compris les chiens, les chats et la chèvre Toulinguette y formaient une touchante sainte famille. On y lisait les poèmes du maître, on y évoquait les heures héroïques des luttes littéraires, on y chantait, on y contait cent histoires, et bien que certain accent montmartrois n'y perdît jamais ses droits, une sorte de souffle évangélique y battait son rythme. La guerre, hélas ! a éteint la belle gaieté du manoir en enlevant au poète son fils aîné. Deux fois cigale, par son caractère idéaliste et par ses origines marseillaises, Saint-Pol-Roux déplore aujourd'hui sans doute la misère d'un temps aux soucis essentiellement bas. Ne montrait-il pas un jour à l'un de ses familiers une auto qui gravissait péniblement la route de Crozon ? — Pourquoi avance-t-elle si lentement ? Parce que le moteur en est faible, répondait-il lui-même. Pourquoi le moteur est-il faible ? Parce que son propriétaire ne s'en peut payer un meilleur. — Et pourquoi le propriétaire n'en



Édouard Schneider

peut-il acquérir un meilleur ? — Parce que, directeur de théâtre, il ne joue pas les poètes !...

Toujours Magnifique, mais blessé par la Destinée, le généreux Saint-Pol-Roux tiendrait-il encore le même langage en cet après-guerre où il apparaît que les poètes, ses frères, sont à jamais dépossédés de leur royauté ?

LES
REVUES LITTÉRAIRES

PAR

PHILOXÈNE BISSON

Nous ne nous proposons nullement ici d'étudier les *grandes revues*, c'est-à-dire les publications destinées à un vaste public, sans véritable curiosité intellectuelle, et n'imprimant que des œuvres d'académiciens, ou d'auteurs déjà connus, de tout repos, et comme figés dans un genre ou une manière, leur originalité étant défunte, ou à peu près, avec leur jeunesse.

Ce qui nous intéressera dans les revues, c'est d'y lire l'histoire d'une ou même de plusieurs générations littéraires, histoire qui s'inscrit, au mois le mois, dans une foule de petites brochures multicolores où débutent les écrivains et les poètes qui seront plus tard célèbres, où ils expriment, dans tout l'élan de l'adolescence, leurs aspirations et où ils définissent, où ils s'efforcent de définir le goût nouveau qu'ils trouvent à la vie.

S'il y eut, à toutes les époques du XIXe siècle, des jeunes revues, sans doute n'en rencontra-t-on jamais un si grand nombre qu'au cours de ces 25 ans, entre 1895 et 1920. C'est que le goût d'écrire s'est répandu excessivement, qu'il s'est démocratisé, vulgarisé. Il faut donc des revues à tous ces jeunes gens que la gloire littéraire attire; ils ont de plus en plus besoin de petites publications où ils puissent être accueillis, se grouper, commencer à se faire connaître, afin de forcer ensuite les portes des journaux, des éditeurs, des théâtres.

Nous aurons en conséquence à dépouiller une singulière quantité de brochures pour mener à bien cette étude. Nous la diviserons en trois parties : de 1895 à 1903 ; de 1903 à 1914 ; de 1914 à 1920. Il y a là, en effet, trois périodes bien distinctes ainsi que nous comptons le montrer.

De 1895 à 1903

On a déjà indiqué, en d'autres chapitres, que 1895 avait été l'année où était apparue une nouvelle génération. Cette année-là, des jeunes gens, des adolescents, très vivants et turbulents, naissent à la littérature. Ils prennent tout de suite position contre le Symbolisme et se mettent à le combattre avec ardeur. En feuilletant les revues de l'époque, on saisira le mouvement dans son ensemble, mieux encore, plus nettement, plus complètement, que dans les livres.



EMMANUEL DELBOUSQUET

En cette année 95, il se forme trois groupements d'écrivains nouveaux : un à Paris, un autre à Toulouse, le troisième à Bruxelles ; ces jeunes gens se connaissent, correspondent, marquent et proclament des tendances très parentes. La vie, la nature, en réaction contre l'artificiel. A Paris, ils se retrouvent dans les *Documents sur le Naturisme*, à Bruxelles dans l'*Art jeune*, à Toulouse dans l'*Effort* qui ne commencera à paraître, il est vrai, qu'en 96, mais qui a été précédé des *Essais de jeunes*, dont le premier numéro (mars 92) publié sous la direction d'Emmanuel Delbousquet, contenait les poèmes de deux débutants, encore sur les bancs du lycée : Maurice Magre et Marc Lafargue, avec une curieuse et truculente proclamation de Delbousquet, qui déjà déclarait la guerre aux Symbolistes, en ces termes :

« Nous lutterons ardemment, nous ne disons pas contre ceux dits Décadents ou Symbolistes, ces étranges pitres sans idée et sans œuvre, mais contre une nouvelle éclosion de l'anémie actuelle en littérature : contre les Idéalistes *a priori*, les mystiques, les mages !... Ces tristes inféconds, contempteurs de la Vie, ne seront d'ailleurs qu'éphémères, car voici que les tueurs de Décadents entrent en campagne !... »

Jean Viollis

JEAN VIOLLIS

Les *Documents sur le Naturisme* avaient, eux aussi, des antécédents. Saint-Georges de Bouhélier et Maurice Le Blond, encore au collège l'un et l'autre, avaient fondé en 1893 *l'Assomption*, puis *l'Académie française*. L'année suivante ils proposaient au lecteur *le Rêve et l'Idée* et enfin, en 95, les *Documents sur le Naturisme*, dans lesquels on lit, avec

des pages des deux fondateurs, des vers et des proses de Georges Pioch, Jean Viollis, Albert Fleury, Eugène Montfort, Michel Abadie. On y trouve des propos qui concordent avec ceux de Delbousquet : « Les contaminés d'Huysmans et de Maldoror, les bâtards du Symbolisme, les Montesquiou en miniature, tous les fantaisistes de l'étrange, tous les virtuoses de l'anormal intensifient leur discordant concert. Certes nous n'avions pas tort de prédire la mort prochaine de cette morbide littérature. Elle est aujourd'hui en complète agonie... » Et ailleurs : « Les jeunes gens désertent les musées, les parlottes et les bibliothèques pour l'enseignement divin et sentimental de la Nature et de la Vie..... Qu'est-ce donc être naturiste ? C'est ne pas cultiver son Moi, et c'est, sans cesser de se conformer à l'harmonie de son destin, se courber pieusement au joug de la Nature. » (Le Blond, décembre 95).



Georges Pioch

Et d'autre part : « Nos aînés ont préconisé le culte de l'irréel, l'art du songe, le frisson nouveau ; ils ont aimé les fleurs vénéneuses, les ténèbres et les fantômes, et ils furent d'incohérents spiritualistes. Pour nous, l'au-delà ne nous émeut pas, nous croyons en un panthéisme gigantesque et radieux. C'est dans l'étreinte universelle que nous voulons rajeunir et magnifier notre individu. Nous revenons vers la Nature. Nous cherchons l'émotion saine et divine. Nous nous moquons de l'Art pour l'Art, de toutes ces questions vaines et stériles de ceux qui nous ont directement précédés. » (*Id.* juillet 96).



Emmanuel Signoret

L'*Art jeune*, de Bruxelles, est fondé par André Ruyters et Henri Vandeputte. Charles-Louis Philippe y fait ses débuts. Vandeputte, sous le titre *Mes frères aînés*, y étudie avec enthousiasme les poètes de la génération nouvelle.

1896. — Une publication, destinée à grouper les efforts de cette nouvelle génération, le *Livre d'Art*, se crée sur l'initiative de Paul Fort, Charles-

Henry Hirsch, Edmond Pilon. « Quelque soit notre admiration pour nos aînés, nous devons nous libérer le plus possible de leur action, de manière à conserver la nôtre toujours intacte. » Le *Livre d'Art* publie des « pages naturistes ». Il insère d'autre part le premier texte complet d'*Ubu-Roi*. Mais après quatre numéros in-4, illustrés de gravures sur bois, bien présentés, il expire.



— Je n'avais pas de femme. J'ai marché la tête basse et répétant : Je n'ai pas de femme. Il y a dans le malheur une continuité qui nous fait croire au mal de vivre. C'est fini. Je sens maintenant que tout ce qui me manquait va venir et que le monde est bien en place. Mais l'équilibre ne vient pas du premier coup. Je me demande : Qu'est-ce que j'ai donc fait, quel est donc mon mérite pour qu'un tel bonheur me soit donné ?

Charles-Louis Philippe.

Portrait de CH.-L. PHILIPPE, d'après Charles Guérin

En mars, l'*Effort*, suite des *Essais de jeunes*, fait paraître son premier numéro. Viollis y écrit : « Le but pour tout être est de se réaliser en joie, en beauté, en harmonie. Il est mauvais de blasphémer la vie. » Au mois de décembre, il propose que la nouvelle génération littéraire se groupe tout entière sous le vocable *naturiste*. L'*Effort* est surtout une revue de poètes. On trouve sous sa couverture saumon des vers de Magre, de Charles Guérin, de Pierre Pouvillon, d'Henri Muchart, de Jacques et Marie Nervat, etc.

Fondation de l'*Enclos* où écrivent Louis Lumet et Charles-Louis Philippe, auquel collabore plus tard Léon Frapié. Fondation à Aix-la-Provence des *Mois Dorés*, de Joachim Gasquet, d'abord consacrés au culte d'Emmanuel Signoret (1), mais qui deviendront bientôt un des organes les plus enthousiastes de la génération naturiste.

En même temps, une revue qui comptait déjà sept années d'existence, et qui avait été un des boulevards symbolistes, l'*Ermitage*, passait sous la

(1) Signoret, de son côté, publiait le *Saint-Graal* : poésie, histoire idéale, science esthétique. Il s'y est expliqué, en février 98, sur la vanité extrordinaire qu'on lui reprochait : « Le magnifique et l'inoffensif orgueil de mon adolescence ne fut jamais, dit-il, qu'un sentiment de naïve ivresse, l'empourprement du sang nouveau qui resplendit et qui chante à de jeunes tempes. Il manifestait la joie de vivre. »

direction d'Édouard Ducoté, lequel secondé par Jacques des Gachons en ouvrait les portes aux poètes et aux prosateurs de la nouvelle génération.

Jusqu'en 1900, alors, on assiste à une remarquable floraison. *La Province nouvelle*, à Auxerre ; *la Coupe*, à Montpellier ; *l'Œuvre*, à Valence ; *l'Aube méridionale*, à Béziers ; *la Revue méridionale*, à Carcassonne ; *Méditerranéenne* à Marseille ; *la Clavellina*, à Perpignan ; *l'Ame latine*, à Toulouse ; *la Revue sentimentale*, à Albi, *La Revue lorraine* à Nancy ; et à Paris *La Cité d'Art* (¹), *Matines*, *l'Essor*, *le Thyrse*, *les Tablettes* mènent le même combat.

Il est poussé à fond par la *Revue naturiste* dont le premier numéro paraît en mars 97, reproduisant le manifeste de Saint-Georges de Bouhélier que vient de publier le *Figaro*. En même temps qu'elle polémique avec ardeur, la revue publie des vers des nouveaux poètes. Jaloux, d'Arbaud, Brandenburg, Camo, Amade, etc. Sur la couverture du numéro de février 98, elle annonce sa transformation : elle va devenir l'organe des jeunes écrivains du Languedoc (réd. en chef : J. Viollis), de la Provence (J. Gasquet), de la Lorraine (J. Weber) tout en conservant sa rédaction parisienne. Nous ignorons ce qui fit échouer ce beau projet, lequel eût pu doter la génération nouvelle d'un organe puissant comme avait été le *Mercure de France* pour la génération précédente.



ADOLPHE RETTÉ

Mais cette génération précédente, comment réagissait-elle ? Ses représentants avaient adopté diverses attitudes, selon le tempérament de chacun. René Ghil donnait son adhésion aux nouveaux venus, marquant avec eux ses dissemblances et ses ressemblances : « Tandis que ma génération pratiqua « l'Art pour l'Art », seul nous proclamions la prépondérance de l'Idée. Et elle était : vouloir l'expression de la Nature et de la Vie. En cela les Naturistes me rencontrent. Mais elle était, en même temps que l'expression de Nature et de Vie en le verbe essentiel leur commentaire et leur réduction à des lois générales, en scientifique Synthèse... En cela nous différons. » (René Ghil, *La Critique*, 5 mars 1897).

(¹) Louis Codet, Paul-Louis Garnier, Frédéric Saisset, Daniel Lantrac, etc.

Francis Vielé-Griffin lui aussi se tournait du côté des jeunes et les accueillait à bras ouverts : « La Vie au rêve élargi purifie et élève la génération qui vient — disait-il — il n'y aura plus place demain pour « la poésie artificielle », pour l'anormal, le bizarre et l'obscène... » Il ajoutait : « Ainsi apparaît plus large la conception esthétique de notre poésie française en 1895... » (Vielé-Griffin, *Mercure de France*, octobre 95).

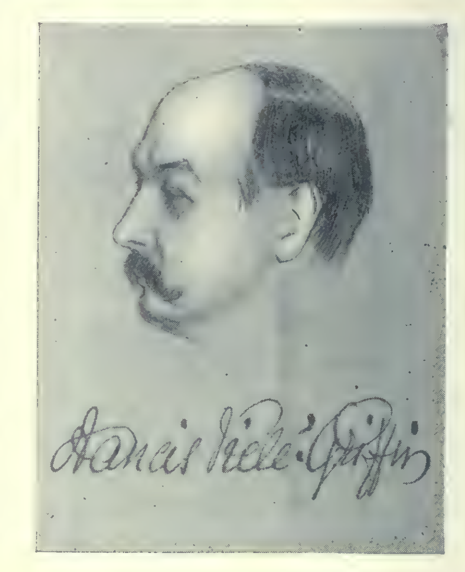


Francis Jammes
par Vallotton

Francis Jammes publiait (*Mercure*, mars 97) un manifeste littéraire et fondait le Jammisme. Il estimait lui, que, parmi les choses *naturelles* « bonnes à décrire » ; il y avait aussi « des cygnes, des lys, des blasons, des couronnes et la tristesse ». Enfin Henri de Régnier, témoignait de quelque mélancolie dans le *Mercure de France* du mois d'août 1900, et Stuart Merrill, dans la *Plume*, montrait une très grande mauvaise humeur.

D'ailleurs la *Plume*, revue déjà ancienne, très vivante, très lue, s'était comme l'*Ermitage* ouverte aux nouveaux venus. Elle avait commencé par publier un numéro spécial sur le Naturisme (1er nov. 97) puis elle avait confié d'abord sa critique littéraire à Adolphe Retté qui parmi les aînés était l'ami le plus décidé des jeunes.

Il l'était foncièrement, parce qu'il avait subi lui-même une évolution comparable à celle des nouveaux venus. Il s'en expliquait ainsi : « Jadis je prônais le Mallarmisme, le rêve, l'artifice, le dédain du réel et de l'action. Depuis j'ai changé, je me suis mis à préconiser la nature et la simplicité... En 1893, à la suite d'une crise morale, je fis mon examen de conscience... Je me confinai à la campagne... Je découvris le néant de l'art pour lequel j'avais naguère combattu : je m'évadai de l'artifice.... Le naturisme, j'ai applaudi à ce mouvement, j'ai cru qu'il serait fécond, et je ne cesse pas de le croire. » (*La Plume*, 1er janvier 1898).



Francis Vielé-Griffin

Ensuite Maurice Le Blond mena dans *La Plume* une campagne parallèle à celle qu'il conduisait à la *Revue Naturiste.*

Quant à la *Revue Blanche* qui d'autre part poursuivait le cours de sa bril-

lante existence, Léon Blum y donnait dans sa critique des livres son adhésion entière au naturisme : « Si j'ai bien compris, je le dis bien haut : je suis naturiste et c'est dans le Naturisme qu'est l'espoir et la vie de cette littérature.... » (*Revue Blanche*, 1er mars 97) et il y avait rattaché André Gide : « Si le Naturisme, comme je le crois, avait-il écrit en juillet 1897, n'est qu'une revendication du droit au lyrisme, un retour aux conceptions les plus larges de la nature et de la vie, et par opposition aux théories individualistes ou mystiques, l'affirmation d'un panthéisme romantique et concret, les *Nourritures terrestres* sont bien un livre naturiste.... »

La doctrine des jeunes écrivains avait même gagné les contrées lointaines ; au Brésil, à Rio-de-Janeiro, M. Elysio de Carvalho fondait une *Revista naturista* qui se réclamait de la *Revue naturiste* de France.

En somme la nouvelle génération, en 1900, avait triomphé. L'état d'âme naturiste, selon l'expression d'Eugène Montfort [1], s'était généralisé.

Mais l'affaire Dreyfus, l'Affaire éclate. Toute la France est bouleversée, à commencer par la littérature. N'est-ce pas, en effet, un écrivain, et l'un des plus considérables, Émile Zola, qui a mis le feu aux poudres. L'effervescence était considérable chez les jeunes gens. Les revues de la nouvelle génération se mêlent à la bataille. *La Revue naturiste* publie sur sa couverture, en capitales grasses, cette déclaration :

Émile Zola, ayant défendu les droits de l'homme, une certaine presse l'a bafoué, — Émile Zola, ayant proclamé la justice, une certaine presse l'a bafoué, — Émile Zola ayant jeté aux vents du monde le cri même de la liberté, une certaine presse l'a bafoué.

Quand c'est une gloire comme Zola qu'on outrage, on salit la nation toute entière.

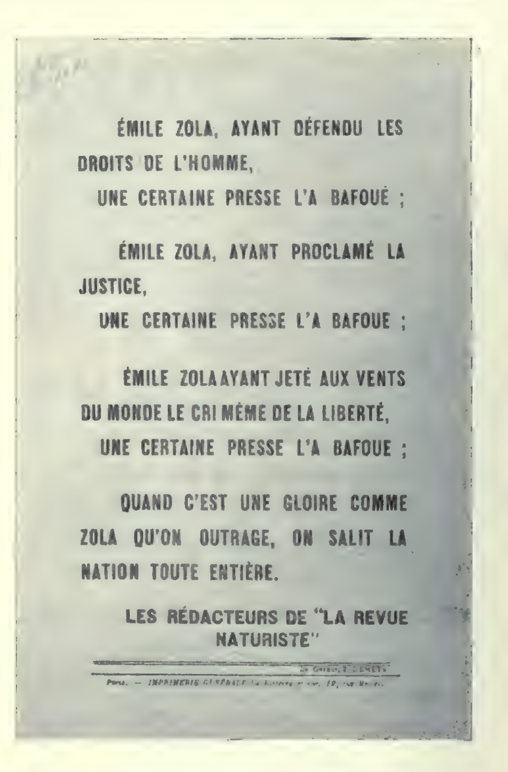
L'*Enclos* fit entendre sa protestation. Joachim Gasquet, enthousiaste, consacra à Zola un numéro de ses *Mois Dorés*.

Cette agitation, ne devait pas rester sans conséquences. L'affaire Dreyfus avait fait réfléchir tous les Français. L'orientation des idées avait dévié. Maintenant les questions sociales se mêlaient étroitement aux questions littéraires. L'art des nouveaux poètes glissait vers l'art social qui devenait l'objet d'ardentes discussions. L'*Enclos* poursuivait une enquête sur l'Art, intéressante à ce point de vue, et fondait le Théâtre civique qui donnait des représentations dans les

[1] « Ce que je voudrais que l'on sente, c'est que le Naturisme n'est pas une école, mais un état d'âme. » (*Revue Naturiste*, juin 1897).



Affiche de Toulouse-Lautrec, pour *La Revue Blanche*



ÉMILE ZOLA, AYANT DÉFENDU LES DROITS DE L'HOMME,
UNE CERTAINE PRESSE L'A BAFOUÉ ;

ÉMILE ZOLA, AYANT PROCLAMÉ LA JUSTICE,
UNE CERTAINE PRESSE L'A BAFOUÉ ;

ÉMILE ZOLA AYANT JETÉ AUX VENTS DU MONDE LE CRI MÊME DE LA LIBERTÉ,
UNE CERTAINE PRESSE L'A BAFOUÉ ;

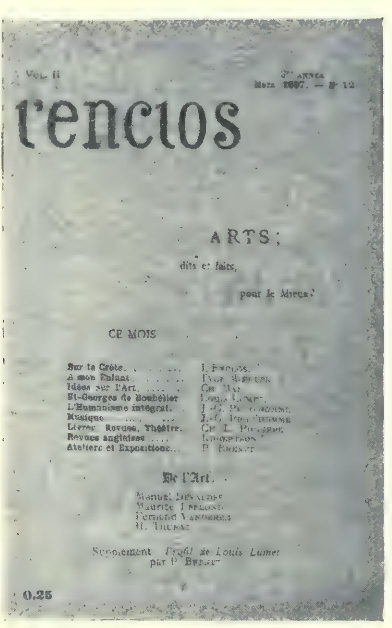
QUAND C'EST UNE GLOIRE COMME ZOLA QU'ON OUTRAGE, ON SALIT LA NATION TOUTE ENTIÈRE.

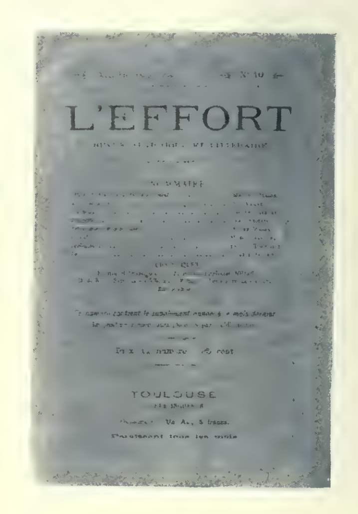
LES RÉDACTEURS DE "LA REVUE NATURISTE"

Dos de couverture de la *Revue Naturiste* du 25 janvier 1898 (Voir page 273)



Couverture de la *Revue Naturiste*





Couverture de *L'Effort*

Couverture de *L'Enclos*

faubourgs. L'*Effort* devenait *social* sous la direction de Robert de Miranda ; on y lisait des articles sur « l'attitude socialiste », des protestations en faveur de la « Finlande ». Le *Pays de France* qui avait succédé aux *Mois Dorés* publiait des « Notes sociales » de Marc Lafargue, une « Introduction à une sociologie positive » de Jean Viollis. Dans *La Grande France* (¹) qu'ils venaient de fonder, Marius-Ary Leblond écrivaient régulièrement une chronique « sociale-littéraire ». Les naturistes fondaient le Collège d'Esthétique moderne ; Eugène Montfort y prononçait des Conférences sur la Beauté Moderne, qu'il dédiait à Jaurès.



Marc Lafargue



Léon Blum
par Sacha Guitry

Ce mouvement nouveau, provoqué par l'affaire Dreyfus et qui dégageait ce qu'il pouvait y avoir de « social » dans le Naturisme, préparait effectivement l'Unanimisme de Jules Romains. En attendant, des revues se fondaient, sociologiques et littéraires comme les *Semailles* (réd. en chef : Léon Parsons ; collaborateurs : Léon Bonneff, Émile Buré, René Fauchois, etc., 1901), comme *Messidor* (directeur : Louis Payen, réd. en chef : Michel Puy), *Aujourd'hui*, de Lucien Jean, poétiques comme *Le Beffroi*, de Léon Bocquet, à Lille (1900), qui, durant plusieurs lustres, servira la Poésie, avec désintéressement, individualistes comme les *Cahiers* de Mécislas Golberg rédigés par lui seul, comme naguère le *Saint-Graal* d'Emmanuel Signoret, mais ne donnant que des méditations philosophiques et esthétiques (nov. 1900).

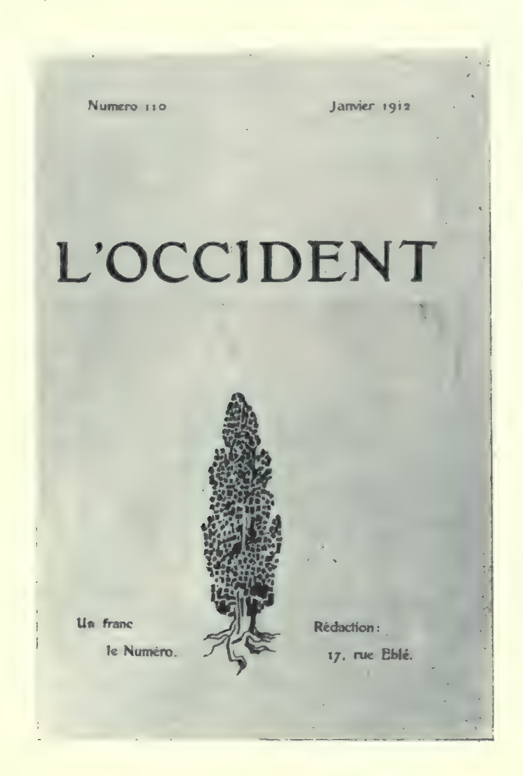


Joachim Gasquet

(¹) A signaler dans *La Grande France*, à laquelle collaboraient Fernand Gregh, Gabriel Trarieux, Randau, Ad. Boschot, un article de Wilhem Kostrowitsky (février 1902). C'est le nom véritable de Guillaume Apollinaire.

Il règne alors une certaine anarchie dans la jeune littérature, anarchie contrastant avec le mouvement d'ensemble qu'on pouvait constater trois ou quatre ans plus tôt. Depuis l'affaire Dreyfus, la politique ne se fait plus seulement sur la place publique, elle s'est introduite partout.

C'est pour réagir contre son action funeste que Tristan Klingsor fonde, ou plutôt qu'il fait renaître de ses cendres, *La Vogue*, revue célèbre vers 1885, et qu'il y réunit un certain nombre d'écrivains de la jeune génération. Adrien Mithouard de son côté crée *l'Occident* (1901), périodique d'une remarquable distinction dans lequel écrivent Henry Bidou, René de Castéra, Francis de Miomandre, Raoul Narsy, Louis Rouart, Fagus (1), etc.



Couverture de *L'Occident*

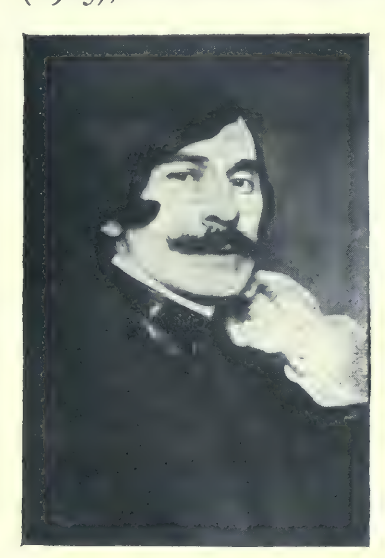
(1) Il faut noter encore la *Revue Provinciale* (1901), constituée à Toulouse par une nouvelle équipe locale et dans laquelle on trouve, entre les noms rencontrés dans les autres revues du temps, ceux de Joseph Bosc, Roger Frêne, Albert Vidal, Antoine Orliac, Louis Payen, Michel Puy, Louis Codet, etc.

De 1903 à 1914

On estime généralement qu'une génération nouvelle apparaît environ tous les quinze ans. Cela semble vérifié par les faits. Mais il faudrait compter aussi par demi-génération. Après sept ou huit ans, les événements ont marché, l'air de l'époque a changé, et les garçons qui arrivent à la vie, et qui ont dix-huit ans, ne possèdent pas tout-à-fait la même façon de sentir que leurs jeunes aînés de vingt-cinq ans. Ils sont formés par eux, ils sont fragmentairement pareils à eux, cependant il existe une partie d'eux-mêmes en laquelle s'élabore la génération suivante. Les jeunes gens de 1903-1908 n'étaient pas tout-à-fait les mêmes que les jeunes gens de 1895-1900. On distinguait, d'ailleurs, parmi eux plusieurs catégories. Le Symbolisme que l'on avait cru vaincu relevait la tête. D'où *La Revue des Idées* (Ed. Dujardin), *les Écrits pour l'Art* (René Ghil, Jean Royère, 1904), *Vers et Prose* (1905), *Les Entretiens Idéalistes*, *La Phalange* (1906). Ou bien les nouveaux jeunes hésitaient entre le Symbolisme et le Naturisme : *le Festin d'Esope* (Apollinaire, 1903), *Les Bandeaux d'or* (Castiaux, 1907, bientôt unanimistes). On trouvait aussi des jeunes écrivains peu au fait des querelles littéraires de l'âge précédent et envisageant plutôt la littérature comme une sorte de distraction élégante, à la suite d'Henri de Régnier devenu l'un des maîtres du nouveau dandysme (*Les Essais*, 1904 : J.-L. Vaudoyer, Pierre Hepp, Eugène Marsan, Jacques Copeau, François Fosca, etc.). D'autres, indécis, cherchaient leur voie, les *Feuillets littéraires* (1905) : Albert de Bersaucourt, Pierre Chaîne, Pierre Leguay, Louis Thomas. Le même Louis Thomas allait fonder *Psyché* (1906) où écrivaient Henri Gadon, Paul Drouot, Émile Henriot, Maurice de Noisay puis *Amaryllis* (1908). A Marseille, Émile Sicard fondait *Le Feu* (1905) qui allait brûler long-



ÉMILE SICARD
par Alfred Lombard



PAUL FORT

temps, plus longtemps, hélas ! que lui-même. Réunissant tous les écrivains marseillais : Edmond Jaloux, Francis de Miomandre, Eustache Lascaris, Gilbert de Voisins, Valère Bernard, y produisant les pages de début de Lucien Rolmer, de Jean de Pierrefeu et créant un véritable foyer littéraire dans la grande cité négociante.



Mecislas Golberg

Maurice Magre, en 1906, groupait dans le *Mouvement*, une revue d'excellente tenue littéraire, les meilleurs et les plus connus des nouveaux écrivains.

Le Naturisme avait joué son rôle. Son influence durait. La panthéiste comtesse de Noailles l'avait parfaitement exprimé en poésie. Mais les nouveaux jeunes, la demi-génération nouvelle était à la recherche d'autre chose, d'un dérivé de cette doctrine, d'une variété de cet état d'âme. Du Naturisme il n'était plus guère question, sauf dans un article de Michel Puy [1] (*La Revue provinciale*, 1902). En 1905, avec un peu de retard, M. Henri Béraud, dans une revue lyonnaise, la *Houle*, combattait encore les symbolistes.

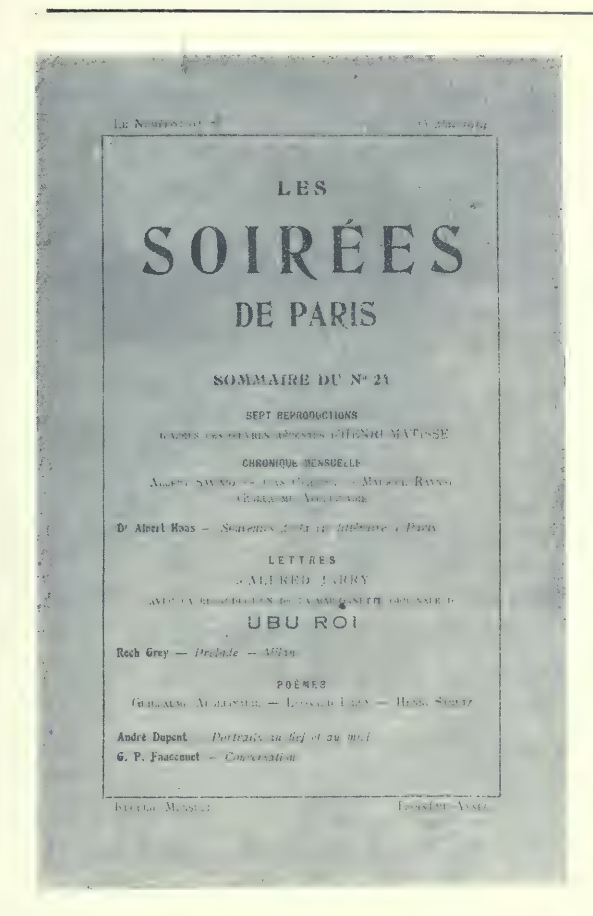
Dès 1903, Eugène Montfort avait fondé *Les Marges* qu'il rédigeait seul et où il entreprenait, avant M. Pierre Lasserre, le procès du Romantisme, discutait avec Léon Blum, au sujet de l'Art social que, quant à lui, il réprouvait et glorifiait à la fois Paul Claudel et Jean Moréas.



Henri Martineau
Charge de Fabrès

Cependant Jules Romains élaborait sa doctrine, méditait son unanimisme. Il ne possédait pas de revue. Mais Louis Aubert avait créé en 1903 la *Jeune Champagne* et l'avait transformée bientôt en *Revue littéraire de France et de Champagne*. Ce recueil vivant comptait parmi ses collaborateurs Élie Faure, Georges Perrin, Fagus, Edmond Pilon, Apollinaire, Salmon, etc. On y lisait aussi des pages de Laurent Tailhade, Louis-Xavier de Ricard, Humilis, Ernest Delahaye, et ce mélange d'auteurs anciens et nouveaux était d'un bariolage assez heureux,

[1] « Les tendances actuelles de la jeunesse littéraire se précisent. Ce fut le plus grand mérite des écrivains de la *Revue Naturiste* que d'avoir, non pas créé, mais retrouvé un mot qui répondit à ces tendances. Le naturisme est instauré. »



LES

SOIRÉES

DE PARIS

SOMMAIRE DU N° 21

SEPT REPRODUCTIONS

CHRONIQUE MENSUELLE

Dr Albert Haas —

LETTRES

UBU ROI

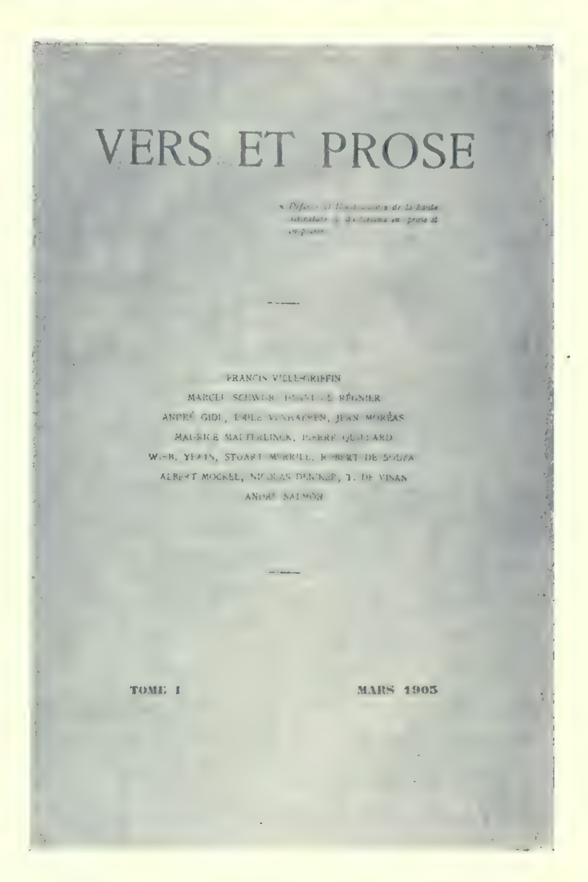
Roch Grey —

POÈMES

André Dupont —

G. P. Fauconnet — *Conversation*

Couverture des *Soirées de Paris*



VERS ET PROSE

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

ANDRÉ GIDE, JEAN MORÉAS

W.-B. YEATS, STUART MERRILL, ROBERT DE SOUZA

ALBERT MOCKEL, T. DE VISAN

TOME I MARS 1905

Couverture du N° 1 de *Vers et Prose*



REVISTA NATURISTA

PUBLICAÇÃO · FRANCO-BRASILEIRA · ORGÃO · REVOLUCIONARIO DE · PHILOSOPHIA · DE · RELIGIÃO · D'ETHICA · DE · SOCIOLOGIA · D'ESTHETICA · DE · CRITICA · DE · LITTERATURA & · D'ARTE · CREADA · POR · ELYSIO · DE · CARVALHO EXCLUSIVAMENTE · PARA · PROPAGANDA · E · DEFEZA · DO NATURISMO · NOS · DOIS · GRANDES · PAIZES · LATINOS

Couverture de la *Revista Naturista*
(Voir page 273)



LA PHALANGE

SOMMAIRE

Chroniques

Couverture de *La Phalange*

certainement artiste. C'est là que Jules Romains publiait ses « récits de la vie unanime » et ses poèmes. Il rattachait Paul Adam à l'Unanimisme (sept. 1906) et rappelait qu'il avait écrit, un an plus tôt, dans le *Penseur*, sous le titre *les sentiments unanimes et la Poésie*, un article où il exposait que : « les émotions unanimes n'ont été chantées par personne. Pourtant elles méritent au même titre que les autres l'effort passionné des écrivains. Je crois qu'il y a place dans l'Art pour un unanimisme. » Charles Vildrac, dans un article, *Généralités sur la poésie* (juin 1906) disait : « Le mouvement jeune s'ébauche... Pour s'en rendre compte, qu'on lise, entre autres, les vers de René Arcos, Théo Varlet, Eshmer Valdor (Mercereau), Georges Duhamel, Jules Romains... » Poètes qu'on devait nommer par la suite les unanimistes. De son côté Jules Romains avait cité Georges Chennevière.

Dans l'*Effort* de Jean Richard, qui signera plus tard Jean Richard Bloch, dont le 1er numéro paraît le 1er juin 1910, on trouve une intéressante controverse sur l'Unanimisme à laquelle prennent part Jean Richard, Jean Thogorma, Gaston Picard, Jean-Marc Bernard. Dans cette même publication débute Émile Herzog qui devait se faire connaître ensuite sous le pseudonyme d'André Maurois. L'*Effort* deviendra quelque temps après l'*Effort libre*.

Pendant que l'*Unanimisme* se développe, le *Divan*, d'Henri Martineau, voit le jour (1908). Il regroupe la plupart des collaborateurs des *Essais*. C'est une petite publication très littéraire, de bonne compagnie, et dont le directeur est fervent stendhalien. Elle est élégante et modérée, et accueille volontiers les poètes débutants qui ne chantent pas trop fort. *Pan* paraît la même année, ainsi que l'*Oliphant*. Francis Carco écrit dans les deux revues. La *Revue du temps présent*, paraît depuis 1906 et durera jusqu'à la guerre. Fondée par Pierre Chaîne, elle est dirigée ensuite par Francis Caillard, puis par Pierre Lœw. Y collaborent François Mauriac, André Delacour, André Birabeau, Paul Kind, Jean Manégat, Bernard Combette, Henriette Charasson, etc.

L'*Ermitage* disparaît en 1908. Cette revue, sous la direction d'Édouard Ducoté, avait bien servi les jeunes Lettres, pendant plus de dix années. On trouve à ses sommaires tous les noms qui, alors inconnus du public, sont devenus depuis justement célèbres.

Mais nous voici arrivés à 1909. Il faut s'arrêter à cette année-là. Signalons d'abord la création des *Guêpes*, de Jean-Marc Bernard. Cette petite revue à couverture jaune débordait d'esprit, et du meilleur. Néo-classique, mais avec talent, avec tendresse, avec poésie, Jean-Marc Bernard combattait le néo-symbolisme, tantôt dans des articles critiques, tantôt par des épigrammes amusantes qu'écrivait avec lui son ami Raoul Monier. Publication véritablement jeune, vivante, tout-à-fait aimable.



La rédaction de *L'Ermitage*

HENRI GHÉON — ANDRÉ GIDE — CHARLES VERRIER — RÉMY DE GOURMONT — JEAN DE GOURMONT
ED. DUCOTÉ — J. COPEAU

(D'après la *Revue Illustrée* du 1er mai 1905)

En 1909 la *Nouvelle Revue française* vient au jour. Ce n'est pas exactement une « revue de jeunes », mais c'est une revue favorable à tout ce qui est jeune, ouverte à ce qui est nouveau. Les fondateurs, MM. Gide, Copeau, Ruyters, Schlumberger, Ghéon, d'une culture raffinée, sauront choisir et retenir le meilleur et le plus rare dans la production des nouveaux venus. D'abord ils restent entre eux, se bornant à appeler quelques poètes, Alibert, Gastilleur, Guy Lavaud, Jules Romains, quelques amis, Jules Iehl, Paul Claudel, Paul Valéry, Charles-Louis Philippe qui précisément vient à mourir. La revue, alors, publie un numéro sur l'auteur de *Bubu*, donne son roman inédit *Charles Blanchart*, ses *Lettres de Jeunesse*. Elle multiplie le nombre de ses pages, elle engraisse. En 1911 : l'*Otage*, de Claudel, *Lévy*, de Richard Bloch, en 1912, l'*Annonce faite à Marie*, de Claudel, *La Fête arabe* des Tharaud, en 1913, *Barnabooth* de Valéry Larbaud, *Le Grand Meaulnes*, d'Alain Fournier. Jusqu'en 1914, la *Nouvelle Revue française* croît en importance, à cause de l'intérêt des œuvres originales qu'elle présente et qui font oublier l'étroitesse de sa critique, son particularisme confessionnel.

Avec la *Nouvelle Revue française*, c'est la *Phalange* et les *Marges* que l'on verra à la tête des revues jusqu'à la guerre. Jean Royère, disposant de médiocres moyens, a publié cependant du 15 juillet 1906 au 20 mai 1914 quatre-vingt-quinze numéros de son périodique auquel ont collaboré tous les jeunes poètes et prosateurs de talent du moment. Albert Thibaudet, André du Fresnois, Léon Werth, Édouard Schneider, Henri Franck, Louis de Gonzague Frick y tenaient des rubriques. Ils avaient débuté à la *Phalange* en même temps que bien d'autres. John-Antoine Nau, Robert Randau, Ricciotto Canudo, Ernest Tisserand, Tristan Klingsor, Paul Drouot, Julien Ochsé, Louis Chadourne, André Spire, etc. y ont écrit régulièrement.



Jean Royère

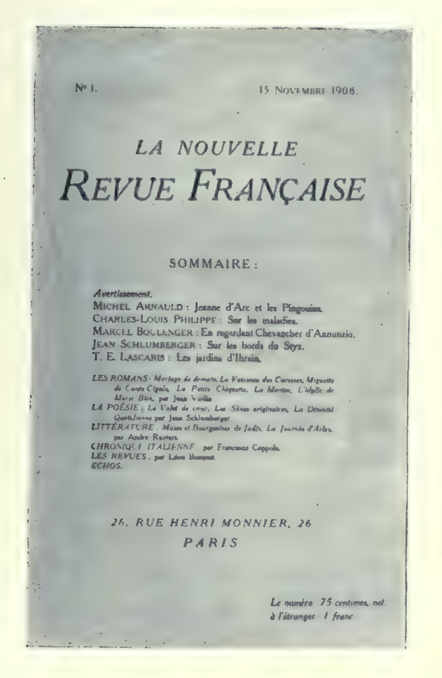
Les Marges, de 1903 à 1908, avaient eu un seul rédacteur : M. Eugène Montfort. Celui-ci à partir de janvier 1909 s'adjoint des collaborateurs réguliers : Guillaume Apollinaire, Marc Lafargue, Louis Rouart, Jean Viollis, Edmond Sée, Émile Vuillermoz, puis Georges Le Cardonnel, Pierre Leguay, Michel Puy. D'autre part Jean-Marc Bernard, Pierre Camo, Louis Mandin, Roger Frêne, André Mary, Vincent Muselli, Jean Pellerin, Fernand Fleuret, Louis Codet, des Ombiaux, Joachim Gasquet, Fernand Divoire, etc. donnent aux *Marges* de la prose et des vers. La revue s'intéresse à la question du latin, fonde la ligue des Amis du Latin, poursuit des enquêtes sur le Théâtre et le Livre, sur l'Académie, sur les Prix littéraires. Elle est vivante et combattive, et au début de 1914 marque nettement sa position pour la liberté de pensée, pour la tradition de Rabelais, de La Fontaine, de Voltaire, de Stendhal. La guerre vient interrompre la campagne des *Marges*.

Elle interrompt en même temps la publication *Gay sçavoir* auquel collaboraient Dominique Combette, Tristan Derême, Marcel Martinet, Louis Pergaud, Georges Périn, Michel Puy, Paul Vimereu, etc. — revue qui avait fusionné en janvier 14 avec l'*Ile sonnante* (1), — de la *Vie des Lettres*, collection anthologique créée par Nicolas Beauduin, des *Écrits français*, dirigés par Marc Brésil,

(1) Le comité de l'*Ile Sonnante* (nº 1 : novembre 1909) se composait de Carco, Deubel, Roger Frêne, Louis Mandin, Pergaud, Michel Puy, etc. « *Cette revue*, y est-il écrit au début, *aurait pu aussi bien s'appeler* « le Sentiment ».

entouré de B. Crémieux, André Dupont, Salmon, Claudien, Allard, Warnod, Jean Paulhan, Gabriel Arbouin, etc., des *Lettres*, revue catholique (Gaëtan Bernoville, René Johannet), enfin des *Soirées de Paris*, qui fondées et dirigées d'abord par André Billy, devaient ensuite, sous la direction de Guillaume Apollinaire, et avec la collaboration de Maurice Raynal, Blaise Cendrars, Roch Grey, Max Jacob, préluder à la jeune littérature d'après guerre, publiant des « idéogrammes » et des reproductions de tableaux et de statues cubistes.

La guerre interrompt la publication de toutes ces revues, de la jeune activité intellectuelle française. Tous ces écrivains ont l'âge de se battre, on ne les épargne pas, beaucoup sont tués. La génération nouvelle est décimée ; on en verra les conséquences dans le paragraphe suivant (1).


N° 1. 15 NOVEMBRE 1908.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

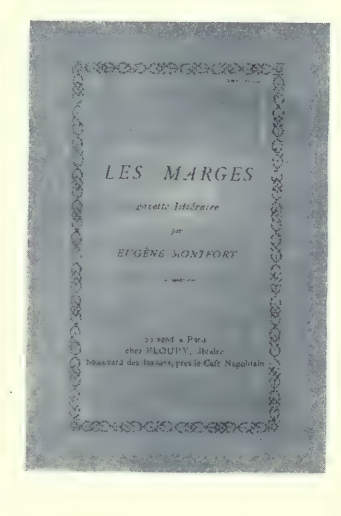
Avertissement.
MICHEL ARNAULD : Jeanne d'Arc et les Pingouins.
CHARLES-LOUIS PHILIPPE : Sur les maladies.
MARCEL BOULENGER : En regardant Chevaucher d'Annunzio.
JEAN SCHLUMBERGER : Sur les bords du Styx.
T. E. LASCARIS : Les jardins d'Ihrain.

ECHOS.

26, RUE HENRI MONNIER, 26
PARIS

Le numéro 75 centimes, net.
à l'étranger 1 franc

Couverture du premier numéro de la *Nouvelle Revue Française*


LES MARGES

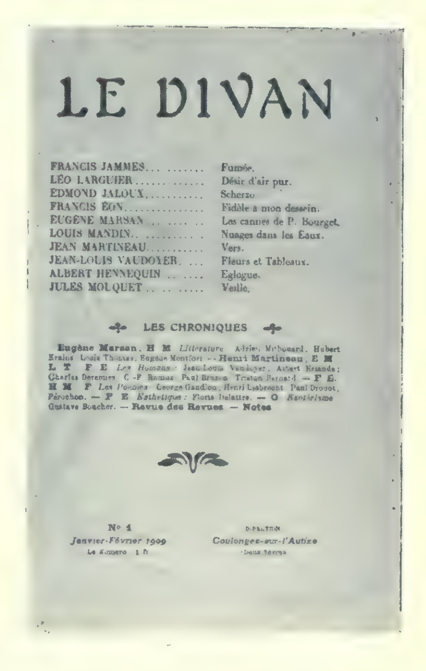
gazette littéraire

par

EUGÈNE MONTFORT

Café Napolitain

Couverture du premier numéro des *Marges*


LE DIVAN

FRANCIS JAMMES	Fumée.
LÉO LARGUIER	Désir d'air pur.
EDMOND JALOUX	Scherzo
FRANCIS ÉON	Fidèle à mon dessein.
EUGÈNE MARSAN	Les cannes de P. Bourget.
LOUIS MANDIN	Nuages dans les Eaux.
JEAN MARTINEAU	Vers.
JEAN-LOUIS VAUDOYER	Fleurs et Tableaux.
ALBERT HENNEQUIN	Eglogue.
JULES MOLQUET	Veille.

LES CHRONIQUES

N° 1
Janvier-Février 1909

Coulonges-sur-l'Autize

Couverture du premier numéro du *Divan*

(1) Autres revues à consulter sur la période 1903-1914 : *Le Prisme* (Le Hâvre), *Les Gerbes* (Aix-en-Provence), *Tendances nouvelles* (Angers), *La Revue des Lettres et des Arts* (Nice), *Le Cahier des Poètes* (Nice), *L'Aloès* (Nice), *L'Olivier* (Nice), *Les Cahiers d'Aujourd'hui*, *La Revue Critique*, *Poème et Drame* (de Barzun), *L'Indépendance* (de Jean Variot et René Benjamin), *Les Faits* (de Victor Litschfousse), *Les Cahiers* (Martial Piéchaud), *La Nouvelle Journée* (Maurice Brillant), *La Revue des Lettres Françaises* (de La Tailhède), *La Renaissance latine*, *Le Spectateur*, *Les Tablettes*, *Nouvelles de la République des Lettres* (d'André Salmon).

De 1914 à 1920

Rien jusqu'en 1915. S'il y a des revues, elles se font au front, elles se lisent au front, elles ne parviennent pas à l'arrière. D'ailleurs, sont-ce des revues littéraires, non, mais exactement des journaux du front. Un seul durera après la guerre : *Le Crapouillot*, de Jean Galtier-Boissière. Il est artistique et publie des dessins et de nombreuses reproductions de tableaux.

En octobre 1915 *Le Divan* reparaît. Dans un avant-propos, Henri Martineau disait : « Nous devons dès aujourd'hui commencer d'élever une humble stèle aux écrivains morts pour la France,

... Nous voulons commémorer nos morts... »

Il ne s'agit plus de discussions littéraires, il n'est plus question de chercher le courant qui entraîne la jeunesse, de jeter quelque lumière sur la sensibilité nouvelle. Car il n'y a plus de jeunesse littéraire, il n'y a plus que des soldats. Et la première revue qui reparaît après la guerre ne peut avoir qu'une pensée : honorer ceux qui, parmi les soldats tombés, étaient des poètes.

GALTIER-BOISSIÈRE

Le *Divan* publia six brochures dédiées *aux écrivains morts pour la France.*

En 1916, une revue : *Le Double Bouquet.* C'est une revue française, mais qui se publie à Lausanne. Elle imprime des proses et des vers bien choisis par André Germain. Au milieu du tumulte des armes, elle essaie de conserver un peu du goût de la littérature, de sauver l'amour de la poésie. Elle est rafraîchissante, elle est reposante ; elle voudrait faire oublier quelques instants l'angoisse de l'époque.

Mais en 1917, alors que beaucoup sont morts, beaucoup d'autres ont été grièvement blessés, gravement malades. Ils sont renvoyés à l'arrière, certains sont réformés. Avec ces rescapés, quelques milieux littéraires se reconstituent.

L'un des premiers est celui des *Solstices*, que fonde Louis de Gonzague Frick, et dont le premier numéro est précédé de la note suivante :

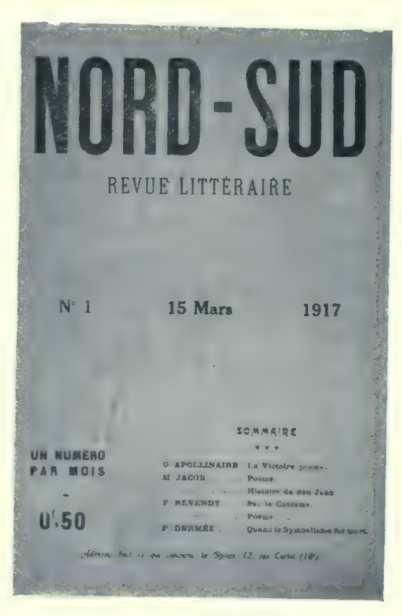
« En créant, à l'heure présente, une revue d'essence et d'esprit purement littéraires, nous avons pensé répondre au désir général des lettrés ; il est de fait que le lecteur, à l'avant comme à l'arrière, tâche à reposer son esprit sur des motifs de poésie et d'art.

Sans doute, pouvait-on s'attendre à une résurrection des revues qui avaient conquis une place si grande dans le mouvement intellectuel ; or, pour des raisons diverses, ces nobles périodiques ne voient point le jour en ce moment, et il nous a paru opportun de fonder « les Solstices » afin de grouper les meilleurs éléments épars de la jeune littérature. »

On trouve aux sommaires des *Solstices* les noms de Jean Royère, Fernand Fleuret, Henri Vandeputte, Francis Carco, Mac Orlan, Léon Deffoux, etc. Le premier numéro avait paru en juin.

Déjà en mars, *Nord-Sud* avait fait son apparition. Ce recueil déclarait : « La guerre se prolonge. Mais on en connaît d'avance l'issue. La victoire est désormais certaine. C'est pourquoi, il est temps, pensons-nous, de ne plus négliger les lettres et de les réorganiser parmi nous, entre nous.

Naguère, les jeunes poètes allèrent trouver Verlaine pour le tirer de l'obscurité ! Quoi d'étonnant que nous ayons trouvé le moment venu de nous grouper autour de Guillaume Apollinaire. Plus que quiconque aujourd'hui il a tracé des routes neuves, ouvert de nouveaux horizons. Il a droit à toute notre ferveur, à toute notre admiration. »


NORD-SUD

REVUE LITTÉRAIRE

N° 1 15 Mars 1917

UN NUMÉRO PAR MOIS

0f,50

SOMMAIRE

G. APOLLINAIRE . La Victoire poème.
M. JACOB . Poème
. . Histoire de don Juan
P. REVERDY Sur le Cubisme.
. . Poème
P. DERMÉE . Quand le Symbolisme fut mort.

Couverture du *Nord–Sud* (N° 1)

Le n° 1 de *Nord-Sud*, en outre de *La Victoire*, poème d'Apollinaire, publiait du Max Jacob, du Reverdy, du Dermée.

Il était intéressant de savoir ce qu'allaient devenir, après la guerre, les diverses tendances qui en 1914 se distinguaient dans la jeune littérature : celle des néo-classiques, Jean-Marc Bernard et ses amis, celle des poètes dont Carco écrivait dans *les Marges* en décembre 13 : « Nés de la sensation, ils chantent la sensation. Ils lui donnent, avec une entière complaisance, la première place dans leurs poèmes et, sans rien en déduire, savent cependant lui faire traduire la Joie et la Tristesse, selon qu'ils sont de l'une ou de l'autre humeur.... » et il citait : Tristan Derême, Jean Pellerin, René Bizet, Léon Vérane, Claudien, enfin la tendance d'Apollinaire et des *Soirées de Paris*.

Dans *Nord-Sud*, tout de suite, Paul Dermée combat les néo-classiques, « l'erreur des néo-classiques qui veulent un appauvrissement de notre lyrisme et de notre langue en nous donnant comme modèle notre XVIe siècle... »

Mais voici 1918. Les revues naissent, ou renaissent, de toutes parts : *Ariste*

(de Ker-Frank-Houx) à Nantes, *Les Facettes* (de Vérane) à Toulon, *Les Fleurs d'Or* à Nice, *Les Rayons*, *Le Buccin* de Gilbert Charles à Bordeaux, *Les Trois Roses* à Grenoble, *Vivre* à Pougues; et à Paris, *Les Journées de* 1918 d'Henri Béraud, la *Caravane*, *Les Cahiers idéalistes*, *La Forge*, *Les Humbles*, *Les Lettres parisiennes* (de Georges Pillement et Jean Cassou), *Le Scarabée*, *Soi-même* (Joseph Rivière, René-Marie Hermant), *Les Marges*, *Le Carnet critique* (revue exclusivement critique et bien faite).

Les Marges reparaissent en mai, pendant l'offensive allemande, expliquant :

« Nous avions décidé de reparaître, avant l'offensive allemande, avant les Gothas et le bombardement de Paris.

L'offensive ? — Nous avons entièrement confiance.... Il n'y a donc pas lieu de remettre la publication de ces nouvelles *Marges*.


PAUL DERMÉE

Les Gothas ? Le bombardement ? — N'exagérons rien, allons....

Ce qui est plus grave, à notre point de vue, c'est la question du papier,

Nous avons du papier. »

Le premier numéro contenait comme « page de maître » les vieux vers de Passerat : *Contre les reistres allemands*, une lettre inédite avec des dessins inédits de Gauguin, des vers d'André Puget, tué en 1915, le début d'un petit chef-d'œuvre inédit de Louis Codet, *César Capéran*, et des articles de Pierre Lièvre, Paul Æschimann, Fernand Divoire, Maurice des Ombiaux, Eugène Montfort, etc.

En 1919, la *Nouvelle Revue française* reparut. Elle avait lancé, préalablement, un prospectus où il était dit qu'elle se proposait « de rouvrir les écluses de la spontanéité et de l'invention française » et encore, qu'elle voulait travailler à « accoucher la France » et enfin, que ce ne serait « pas trop de toutes les créations de tous ses collaborateurs pour mettre au jour le fruit prodigieux et encore secret de ces cinq années de monstrueuse incubation... ». Ce programme pompeux et un peu effrayant fut-il réalisé ? L'accouchement fut-il heureux ?

Quelques mois après, une jeune revue, *Littérature*, jugeait ainsi, avec quelque irrévérence sans doute, son aînée : « Nouvelle revue française : le n° 72 contient : 1° Des considérations d'André Gide, qui n'ajoutent rien à notre admiration pour cet auteur ; 2° Un poème de M. Georges Simon qui nous fait regretter les alexandrins de M. François Alibert ; 3° Vingt-cinq pages de

M. Jacques Rivière qu'il vaut mieux passer sous silence ; 4° Un article de M. André Lhote qui n'arrive pas à nous faire oublier la médiocrité de sa peinture... » etc. ; l'énumération continuait.

Cette petite revue, *Littérature*, était rédigée par trois jeunes gens, Breton, Soupault, Aragon, qui allaient propager en France le mouvement dada. Guillaume Apollinaire, étant mort en novembre 18, ses successeurs avaient mal tourné. Les Reverdy, les Dermée, qui l'entouraient d'abord, et qui étaient des artistes (on les intitulait « cubistes littéraires »), avaient été débordés par une vague de nouveaux venus qui ne retenaient de l'Art de l'auteur d'*Alcools* que ce qu'il contenait de négatif : son goût pour la fumisterie, son scepticisme, et son apologie fantaisiste des peintres cubistes. Ils le singeaient grossièrement sans le comprendre et apportaient dans la littérature avec beaucoup d'ignorance une caricature de son talent et de ses dons.

Cette bande essaie d'attirer l'attention par ses outrances, en jouant le gâtisme prématuré, organisant méthodiquement le scandale, se vouant à l'absurde par système, érigeant l'imbécillité en doctrine. 391, *Cannibale*, *Dada*, *Sic*, publient des sentences dans ce goût :

La peinture, la musique, la littérature
Ont le sourire
Qui abrite
La nouvelle coiffure

et des poèmes vagissants. On regrette de voir MM. Dermée et Reverdy se laisser entraîner par leur troupe, on s'étonne d'y rencontrer M. Paul Morand. Qu'aurait pensé Guillame Apollinaire de tels disciples ? La guerre aurait-elle déterminé un affaissement de la sensibilité, une diminution de l'intelligence chez les jeunes gens ? *La Minerve française* va essayer de réagir contre cette décadence. Dans son premier numéro (juin 1919), elle souhaite que les écrivains nouveaux « ne s'obstinent point dans leur chimère et qu'ils se décident à un emploi moins surprenant et plus efficace du talent que la nature leur a départi.... Si leur principal souci, ajoute-t-elle, est d'être originaux ou de le paraître, comme il le semble bien, puissent-ils cesser de confondre avec l'originalité la singularité obscure où ils se complaisent ! »

D'ailleurs d'autres jeunes gens sont tout-à-fait raisonnables. *Les Feuilles libres*, en 1919, ne sont point « dada ». Le poète Roger Allard, publie une petite brochure : *Le nouveau spectateur*, où il disserte avec calme sur l'Art. Dans la *Rose rouge* de Maurice Magre, on trouve d'excellente littérature et des chroniques spirituelles.

Cependant, que sont devenus les néo-classiques et les poètes dont Francis Carco parlait jadis ? Ces derniers s'intituleront les poètes fantaisistes, et Tristan Derême sera le plus célèbre d'entre eux, si Jean Pellerin est le plus touchant. Bientôt ils s'uniront aux néo-classiques dans la *Muse française*. Mais en 1919 la *Muse française* est encore dans les limbes. Ces poètes sont dispersés : il semble que ce soit surtout le *Divan* et les *Facettes* qui impriment leurs vers. La *Revue critique des idées et des livres* qui reparaît, au mois de juillet, va leur apporter du renfort, et la lutte se poursuivra entre les néo-classiques et les nouveaux modernes, les premiers malheureusement singulièrement amoindris par la mort de Jean-Marc Bernard, comme les seconds tout-à-fait égarés par la disparition d'Apollinaire. Les uns auront avec eux la *Revue universelle*, les *Essais critiques* d'Azaïs, les autres l'*Esprit nouveau*, la *Vie des Lettres* de Nicolas Beauduin.



Car les airs languissants d'une fleur qui se fane,
sous les vignes dorées l'aspect de ma maison,
le vin, les causeries, les yeux des courtisanes
sont moins chers à mon cœur qu'un seul de tes rayons...

maurice magre

Mais n'anticipons pas ; nous sommes parvenus au terme de notre petite excursion dans le temps. Nous voici en 1920. En parcourant les revues, nous avons vu se manifester bien des états d'esprit pendant ces vingt-cinq ans : naturisme, unanimisme, néo-classicisme, dadaïsme.... Le mouvement est continu. La jeunesse littéraire d'hier n'est pas demeurée inerte, celle de demain ne le sera pas davantage.

Car la France a le privilège, heureusement, de posséder une littérature qui bouge.

LA BIBLIOPHILIE

par A. de BERSAUCOURT

L'Édition originale

Seul, l'amateur qui s'acharne à la poursuite des éditions originales modernes,— ne s'agirait-il que de la période de vingt-cinq années à laquelle nous entendons nous borner aujourd'hui, — et a payé de maints déboires son expérience, peut se douter des innombrables mystères, des multiples difficultés et des bizarres surprises que comporte cette partie de la bibliophilie. Au premier abord, néanmoins, est-il rien de plus simple ? Une édition originale, par définition sommaire, est un livre datant de la première mise en vente, où le chiffre du tirage n'est pas indiqué. Toute confusion est donc impossible, à ce qu'il semble, et souhaite-t-on réunir romanciers, poètes et critiques d'aujourd'hui ou d'hier en originales authentiques, il suffit de s'en tenir à cette seule loi. Fort bien. Mais vous allez voir le nombre effarant de traquenards tendus, de pièges où trébucher, et aussi que le choix d'une bibliothèque composée dans ce sens n'est pas tellement facile.



Couverture de Toulouse-Lautrec.

Premier exemple. Les bouquinistes, dans leurs catalogues, annoncent assez fréquemment un ouvrage avec cette mention : « Édition originale. La couverture porte troisième mille. » A ce compte le titre seul est essentiel dans une édition originale, et, dès lors que le chiffre du tirage n'y est pas imprimé, l'exemplaire est digne de nous retenir.

Continuons à feuilleter le même catalogue. A propos d'un autre livre nous lisons : « Édition originale avec la bonne couverture. Le titre porte dixième mille ». Ici, le titre n'a aucune importance et, seule, la couverture doit, paraît-il, mériter l'attention du bibliophile. Songez aux doutes et à la perplexité de celui-ci quand il en est encore à sa période d'apprentissage. Évidemment, dans l'un et l'autre cas, le bouquiniste se moque du monde et essaie de spéculer sur la naïveté ou l'ignorance possible de son client. Les éditeurs indiquent leurs tirages, soit en nombre d'éditions, soit en mille, tantôt sur la couverture et tantôt sur le titre, ou, ce qui est très rare, sur les deux simultanément, mais une bonne édition originale est vierge de toute indication et sur le titre et sur la couverture. La loi n'a pas varié, qu'il s'agisse d'*Alladine et Palomide*, *Intérieur*, *La mort de Tintagile*, de M. Maurice Mæterlinck qui paraissaient in-16, chez Deman, à Bruxelles, en 1894, ou de *L'Hôte inconnu* du même auteur que Fasquelle publia in-12 en 1917. N'empêche que la magnifique et malhonnête assurance de certains bouquinistes a fait et continue à faire quantité de dupes.

LES CAHIERS

D'ANDRÉ WALTER

ŒUVRE POSTHUME

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

Voici un second exemple des dangers qui menacent l'amateur inexactement renseigné. Supposons qu'on lui propose *Les Dialogues de Bêtes* de Mme Colette. Le catalogue est formel; il s'agit d'une édition originale. Et l'amateur de courir, de payer et d'emporter son trésor. La belle conquête ! Le livre qu'il a rangé dans sa bibliothèque et dont il s'enorgueillit est bien une édition originale, en effet, mais ce n'est pas la vraie, c'est une édition originale de la réimpression qui a succédé au premier tirage épuisé. Seulement, comme par hasard, on a oublié de le dire afin de hausser le prix à son aise. Dans le même ordre d'idées combien de fois ai-je vu annoncé impudemment comme édition originale le

volume des *Chansons de Bilitis* de M. Pierre Louys parues au *Mercure de France*, en 1898, avec le portrait dessiné par P. Albert Laurens, et, comme originale encore, *Les Cahiers d'André Walter*, de M. André Gide, publié en 1891 par la *Librairie de l'Art indépendant* alors que la vraie originale des *Cahiers d'André Walter* a paru en in-12, chez Perrin, à la même date, il est vrai.

Troisième exemple. Quand on annonce certains ouvrages en éditions originales, on néglige presque toujours d'ajouter qu'il s'agit d'une édition originale collective, et il en résulte quantité d'erreurs et de bévues. Prenons, parmi bien d'autres, le cas de M. Francis Jammes. *Le Roman du Lièvre*, paru en 1907, au *Mercure de France*, contient *Clara d'Ellébeuse*, *Almaïde d'Etremont*, des *Contes*, des *Notes* diverses et une étude sur Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Nous avons acheté l'originale du *Mercure de France* à la date de 1907. Aucun doute ne saurait donc subsister. Nous possédons à coup sûr l'édition originale de *Clara d'Ellébeuse* et des textes dont je viens d'énumérer les titres. Eh bien, pas du tout. *Clara d'Ellébeuse*, *Almaïde d'Etremont*, les *Contes*, les *Notes*, l'étude sur Jean-Jacques Rousseau et Mme de Warens ont d'abord été publiés séparément en deux petits livres au *Mercure de France*. Notre livre est simplement une édition en partie originale. Et, de nouveau, faute d'une indication précise, l'amateur se découvre floué et berné. Mais arrêtons-nous. S'il nous fallait énumérer toutes les malices, supercheries et roueries des bouquinistes, nous n'y suffirions pas.

J'admets que le bibliophile amoureux des éditions originales parues depuis vingt-cinq ans soit exactement renseigné et rigoureusement documenté, qu'il prenne toutes les précautions possibles, qu'il s'entoure de toutes les garanties imaginables. Il n'en est pas moins exposé à de nombreuses fautes et il aurait tort de se fier à son infaillibilité. Nul ne peut se vanter de se diriger d'une façon certaine dans ce domaine aux tortueux et innombrables détours. Songez que chaque livre a son histoire propre, ses caractéristiques, et, après cela, prétendez ne pas vous tromper !

Les cas, infiniment variés, abondent. Vous avez acheté l'originale ou ce que vous croyez être l'originale du *Feu*, de M. Henri Barbusse. Un bibliophile de vos amis vient chez vous. Triomphant, vous lui montrez votre exemplaire. Il le prend, le palpe, l'ouvre d'un air dégoûté, et vous affirme enfin : « Çà, l'originale ! Vous vous trompez. Ignorez-vous que Flammarion, pressé de soumettre *Le Feu* au jury du prix Goncourt, a publié en premier lieu l'œuvre de Henri Barbusse sur un tout autre papier ? Votre livre ne vaut rien. » Et le cruel ami a raison. Il y a mieux. Vous vous êtes procuré le beau roman des frères Jérôme et Jean Tharaud, *Dingley, l'illustre écrivain* qui, lui aussi, obtint, autrefois, le

prix Goncourt, et, bonnement, vous vous persuadez détenir l'originale. Il s'agit de l'édition d'Emile Paul. Derechef, le bibliophile de vos amis auquel vous exhibez votre acquisition se gausse de vous. « *Dingley*, prononce-t-il, a paru d'abord chez Edouard Pelletan, en 1906. En guise d'édition originale vous ne possédez là qu'une réimpression. » Pour le coup votre ami se trompe autant que vous vous êtes trompé vous-même. La seule originale de *Dingley* qui compte est celle des *Cahiers de la Quinzaine* de Charles Péguy où le livre des frères Tharaud fut d'abord publié. Notez que, comme *Dingley*, plusieurs volumes de M. Anatole France, de M. Pierre Mille et de M. André Suarès, réimprimés depuis, ont leurs éditions originales dans les *Cahiers de la Quinzaine*.

Est-ce tout ? Vous ne le pensez pas. Quelques livres, en dehors de l'édition originale proprement dite, comportent une édition originale qui n'a pas été mise dans le commerce et, seule, celle-ci intéresse le fervent et l'initié. Les éditions originales d'autres ouvrages ont deux séries avec deux couvertures différentes. « Édition originale avec la première couverture », prennent alors soin de mentionner les libraires. *Les Impudiques*, de M. Victor Litchfousse, parues chez Messein, sont dans ce cas, et, plus loin de nous, l'*Aziyadé* de M. Pierre Loti que Calmann-Lévy publia d'abord sous couverture illustrée. Des deux couvertures différentes, quelle est la bonne ? A vous de le découvrir. Il existe encore des originales dont le texte est réimposé ou non, tirées à très petit nombre et réservées à des Sociétés de bibliophiles. Ces originales entre les originales, si l'on peut dire, apparaissent aux yeux brillants de convoitise d'un amateur sincère comme d'inestimables joyaux, mais ceux qui les détiennent les gardent jalousement et je ne vous conseille pas de chercher, par exemple, les irréprochables volumes de la Société des XX. Ce serait peine et temps perdus.

PREMIER CAHIER DE LA QUATRIÈME SÉRIE

ANATOLE FRANCE

L'AFFAIRE

Crainquebille

ÉDITION COMPLÈTE

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

En avons-nous fini, cette fois ? Nullement. Vous avez l'édition originale avec nom d'auteur et sans nom d'auteur, l'édition originale illustrée ou non illustrée, in-12 ou in-8, l'édition originale définitive, l'édition originale qu'un achevé d'imprimer spécial, une faute de typographie ou de pagination, une erreur d'adresse ou une petite tare caractérise entre les autres éditions originales, ses sœurs, et signale à la recherche passionnée des bibliophiles. Vous

avez l'édition originale en partie détruite. *La Saison en Enfer* d'Arthur Rimbaud, pour ne citer que cet ouvrage, rentre dans cette catégorie, et les rarissimes exemplaires qui ont été préservés valent leur pesant d'or. Vous avez l'édition originale qui a été retirée du commerce et l'édition originale avec ou sans les suppressions que les auteurs lui ont fait subir ou que l'on a fait subir aux auteurs. Il est des éditions originales fort curieuses dans ce genre-là. Un exemple entre vingt autres. En 1876, M. Jean Richepin publiait sa *Chanson des Gueux* à la *Librairie illustrée*. Le recueil fut saisi et condamné, le dix-sept juillet, par le Tribunal correctionnel de la Seine. On gratifiait M. Jean Richepin d'un mois de prison, de cinq cents francs d'amende, et la suppression et la destruction du livre étaient ordonnées. Dans la deuxième édition de *La Chanson des Gueux*, parue la même année et chez le même éditeur, les pièces incriminées furent en conséquence remplacées par des lignes de points. Ces circonstances rendent l'originale de *La Chanson des Gueux* extrêmement précieuse.

Dans la période qui nous occupe les exemples analogues abondent. Le livre d'Octave Mirbeau, *La 628-E8*, est fort recherché lorsqu'il contient les pages relatives à Balzac qui furent enlevées au moment de la mise en vente et qui ne subsistent que dans un petit nombre d'exemplaires. De même il existe deux originales des *Innocents* de M. Francis Carco, qu'il est amusant de réunir ; celle qui a paru, copieusement censurée, durant la guerre, et celle qui a été publiée ensuite après la guerre.

Les amateurs d'éditions originales modernes, acharnés et nombreux, n'hésitent point à payer des prix parfois absurdes la plus mince plaquette, et, lorsque je pense à la valeur qu'atteignent maintenant les œuvres de M. Paul Claudel ou du regretté Charles-Louis Philippe, je ne puis me défendre

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

Bubu

de Montparnasse

roman

RB

PARIS

ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE

23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23

1901

d'un sourire ironique en me reportant à l'époque peu lointaine où je trouvais, soldée à deux francs, *La Ville*, de M. Paul Claudel, et affichées à cinquante centimes les *Quatre histoires de pauvre Amour* de Charles-Louis Philippe parues aux éditions de *La Plume*. Encore le marchand, désireux de justifier cette somme excessive de cinquante centimes, avait-il eu soin d'indiquer sur la page de garde de l'exemplaire : « A failli obtenir le prix Goncourt. » Les bouquinistes, actuellement, ne se mettent pas en peine de justifier quoi que ce soit. Ils imposent un auteur et établissent un cours pour ses œuvres, selon leur fantaisie et au gré de leur bon plaisir, tout comme un antiquaire prône un style et dénature sa valeur. Étonné et docile, possédé aussi de l'esprit de lucre et avide d'une heureuse spéculation, l'amateur obéit et paie sans rechigner ou marchander. Ces faits, je les avais constatés dans mes chroniques des *Feuillets d'art* et de *La Minerve française*, aujourd'hui disparue. M. Eugène Montfort, à son tour, les a déplorés dans un article paru au *Figaro*, et il a eu raison. On ne saurait trop redire que de criants abus se sont produits durant ces dernières années, non seulement pour les auteurs que messieurs les bouquinistes *inventent*, mais pour les écrivains de grande valeur (c'est le cas de le dire). Nous devenons, à l'hôtel Drouot et chez le libraire, absolument déraisonnables. Je vais en fournir la preuve. Prenons le catalogue d'une vente qui eut lieu en 1898 et relevons les prix d'adjudication. La première édition du *Capitaine Fracasse* est payée quarante-neuf francs, celle de *La Dame aux Camélias* trente-quatre francs, celle de *Tartarin de Tarascon* cinquante francs, celle de *Jack* quatre-vingt-deux francs, celle du *Reliquaire*, sur Hollande, dix-neuf francs, celle des *Emaux et Camées*, sur Hollande, cinquante francs, celle de *Renée Maupérin*, sur Hollande, soixante-dix-sept francs. Ces sommes minimes feront sourire ceux qui paient sans broncher *L'Anneau d'Améthyste* de M. Anatole France, sept cent cinquante francs, *Les Désirs de Jean Servien*, avec la bonne couverture de Retaux, il est vrai, deux cent quinze francs, *La Saison en Enfer*, d'Arthur Rimbaud, dix sept cent cinquante francs, l'*Ubu-Roi* de Jarry, huit cent douze francs. En novembre 1890, à la vente de la bibliothèque de Louis Ulbach, un exemplaire de la première édition des *Fleurs du mal*, dans une reliure de Simier, s'il vous plaît, fut adjugé pour soixante-trois francs. Oui, vous avez bien lu. Époque bénie! Essayez à présent d'obtenir l'originale du chef-d'œuvre de Baudelaire sans débourser au moins mille francs.

Encore s'agit-il ici de nos grands écrivains, mais, je le répète, les médiocres qui ont la chance d'obtenir la cote d'amour chez les bouquinistes engendrent une semblable fureur. Toutefois, n'outrons pas notre pessimisme et n'exagérons pas nos plaintes. L'astuce des marchands et leurs habiles manœuvres, l'ignorance et la cupidité de beaucoup d'acheteurs n'empêchent pas qu'au demeurant

les bons écrivains, sauf de rares exceptions, ne gardent leur place, ou ne se voient exaltés aux enchères par une tardive justice.

Le bibliophile contemporain est en général clairvoyant; il est aussi prévoyant. Dès que le livre nouveau d'un auteur célèbre, ou, seulement, en veine de le devenir, est annoncé, avec quelle promptitude la rafle s'opère chez les libraires ! Nous connaissons des amateurs, — je ne dis pas des amoureux du livre, — qui essaient de se procurer deux ou trois originales du même ouvrage tout comme les bouquinistes mettent de côté quelques premières éditions en attendant la hausse. Les éditeurs ont profité de cet engouement. Avant la guerre, déjà, la maison Ollendorff mettait en vente une édition spéciale de quelques-uns de ses ouvrages, agrémentés d'un autographe et d'un portrait; *Philémon, vieux de la vieille*, de M. Lucien Descaves, par exemple, plusieurs romans de M. Claude Farrère parurent de la sorte. Depuis deux ans une règle générale semble s'établir peu à peu. En dehors des exemplaires de luxe sur papier de Chine, de Hollande ou du Japon, sur papier vergé Lafuma, sur papiers de couleur bleu, vert, gris ou jonquille, pour lesquels, soit dit en passant, les demandes ont décuplé, — tel roman de M. Henri de Régnier, tel recueil de M. Francis Jammes ou de Verhaeren comporte deux cents Hollande! — on tire le premier mille des œuvres des écrivains connus sur beau papier, et ce premier mille constitue la première édition, l'édition originale. Beaucoup d'éditeurs s'en tiennent à la couverture ordinaire, pour leurs originales, et n'en modifient ni la couleur, ni la typographie. D'autres, au contraire, adoptent une couleur et une typographie spéciale, poussant même la coquetterie jusqu'à placer un signet dans le volume. Bref, les derniers livres de la *Nouvelle Revue française*, du *Mercure de France*, de Fayard, d'Albin Michel, de la librairie Plon, signés de noms fameux, ont été édités selon ces principes. Et ils sont excellents, ces principes. Grâce à eux, l'édition originale devient quelque chose de spécial,

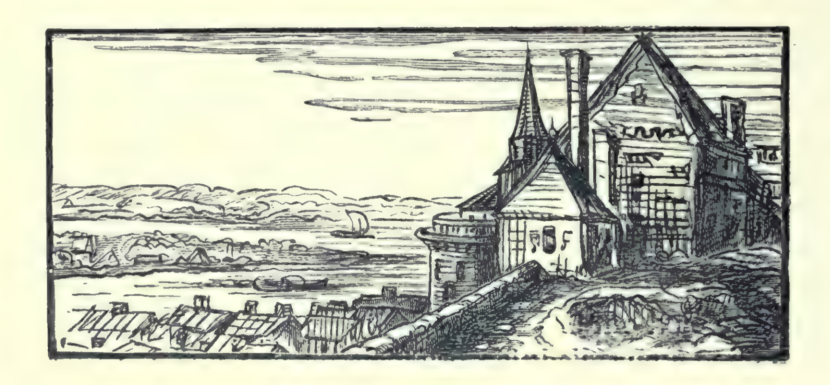

PAUL CLAUDEL

PARTAGE DE MIDI

BIBLIOTHEQUE DE L'OCCIDENT
17, rue Eblé
PARIS
MCMVI

de distinct, qui a un caractère personnel. Auparavant on tirait d'un seul coup cinq ou dix mille exemplaires d'un livre, et la seule chose qui différenciât l'originale était que le chiffre d'édition ne fut pas mentionné. La nouvelle façon de procéder confère à l'originale sa marque particulière et significative.

Il est temps. En effet, le propre de l'histoire de l'édition originale depuis vingt-cinq ans est de n'avoir aucune originalité, passez-moi la plaisanterie. Que ne nous inspirons-nous de la période romantique, de cette charmante époque où les livres de Victor Hugo, de Lamartine, de Sainte-Beuve, de Lamennais, de Théophile Gautier, de Henri Heine, de Paul et Alfred de Musset, de Gérard de Nerval, d'Alfred de Vigny, de Jules et Paul Lacroix, de Charles Nodier, de Pétrus Borel, de Frédéric Soulié, d'Eugène Suë, paraissaient avec des encadrements gothiques et des vignettes mélodramatiques ou d'un sentimentalisme moyenâgeux. Les éditeurs comprenaient, à ce moment-là, que la présentation du volume doit correspondre au sujet traité, à l'esprit de l'œuvre, et se renouveler sans cesse. Regardez, par exemple, la vignette dessinée par Tony Johannot pour *La Danse macabre* du bibliophile Jacob parue chez Renduel, en 1832 ; regardez encore la vignette du même Tony Johannot pour *Les Ecorcheurs* du vicomte d'Arlincourt publié à la librairie Renduel, en 1833. Avant que nous les ayons ouverts, les deux ouvrages nous sont révélés et l'on peut dire la même chose de la plupart des éditions romantiques. Elles expriment leur époque. Le livre moderne, au contraire, est quasi anonyme. Couverture jaune, blanche, grise, avec une disposition typographique toujours semblable, nous ne sortons pas de là, sauf de rares exceptions, et je ne vois guère que M. Emile Paul et M. Piazza qui se soient préoccupés de donner à leurs livres quelque originalité. On m'objectera que les couvertures illustrées abondent dans les ouvrages modernes. Hélas! Pourquoi faut-il que ces illustrations soient presque inévitablement conçues, non à la manière d'un décor, mais d'une tapageuse réclame?



Les beaux livres

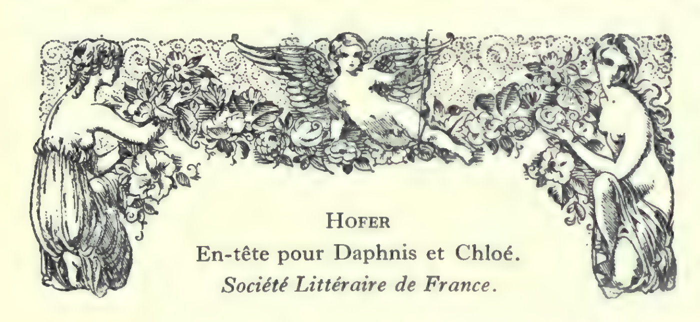
Nous en avons très peu, incroyablement peu, veuillons le reconnaître, et si la joie ne nous est pas refusée de feuilleter de temps à autre de beaux livres longuement préparés et patiemment réalisés par des imprimeurs sûrs de leur technique et respectueux de leur métier, ce sont en général des produits d'une médiocrité prétentieuse qui encombrent les étalages et les vitrines des libraires. Il règne un déplorable esprit de lucre et l'on s'adresse de préférence au bibliophile dont Sénèque disait dans *De Tranquilla anima* : « C'est ainsi que bien des gens qui n'ont même pas autant de littérature que les esclaves ont des livres, non comme objets d'études, mais pour en orner leurs salles à manger. » L'occasion est trop séduisante de spéculer sur les engouements naïfs d'acheteurs non moins ignorants de l'intérêt littéraire d'un texte que de la valeur de sa présentation. Et, première conséquence d'un tel état de choses, danger qu'il importe de dénoncer, les plaquettes se multiplient. La plaquette n'assure-t-elle pas, avec le minimum d'efforts et de risques pécuniaires, le maximum de bénéfices ?



Heureux le Capitaine, enfant de la Victoire,
Qui montre pour la brigue un vertueux dédain,
Et d'un Cincinnatus prétendant la mémoire,
Tresse de ses lauriers le mur de son jardin !

M. DE PREUX
bois gravé par Hermann Paul (Léon Pichon).

Est-ce à dire que nous condamnons les plaquettes et que nous épousons ici la querelle des bibliophiles qui, comme leurs frères du XVIe siècle, méprisent les livres de petit format et jugent digne de leur sollicitude les seuls monuments de la typographie et de l'illustration ? Nous commettrions une erreur en montrant cette intransigeance. Les origines de la plaquette sont des plus vénérables. Ne sait-on pas qu'à Herculanum certains manuscrits atteignant à peine la grosseur d'une petite baguette voisinaient avec les copieux rouleaux longs de vingt mètres et davantage ? Le XVIIIe siècle, le début du XIXe siècle nous ont laissé, dans cet ordre d'idées, d'exquises œuvrettes d'une délicate harmonie et du sentiment le plus juste. Ce que nous blâmons, ce n'est pas du tout la plaquette en soi, mais le déséquilibre, l'emphase, le mauvais goût, le maniérisme et la préciosité de ce que la plupart des éditeurs nous offrent aujourd'hui. Pour un Louis Rouart qui garde le sens des proportions et établit avec une vigilante sévérité les textes de M. Paul Claudel et de M. Francis Jammes, à la Librairie de l'Art catholique, pour un Emile Paul qui emprunte à la meilleure tradition la grâce discrète de ses caractères, de ses titres et de ses couvertures, pour un Jean Variot et un Guy de Pourtalès qui témoignent d'une érudition certaine à la *Société littéraire de France*, pour un Louis Doyon qui nous a présenté, à *La Connaissance*, plusieurs plaquettes, en une architecture solide et légère, combien avons-nous de plaquettes où les erreurs et les bévues foisonnent !


HOFER
En-tête pour Daphnis et Chloé.
Société Littéraire de France.

Ici, l'éditeur oubliant que les marges sont au texte ce que l'encadrement est au tableau, et qu'une des lois élémentaires de l'impression consiste à régler ce rapport, nous offre des marges démesurées ou absurdement réduites. Là, on s'est servi d'un caractère de carrure massive, lourdement encré, pour imprimer une plaquette de vingt pages à peine, sans se douter que le corps du volume doit correspondre à la solidité du caractère. Ce troisième, intrépide, orne d'en-têtes et de cul-de-lampe du XVIe ou du XVIIe siècle un texte moderne, et, par contre, ce quatrième demande au cubiste le plus déterminé de décorer un texte ancien. Et voici, illisible, la plaquette bijou, ou bien, avec le ruban qui lui sert de signet, soit toute en hauteur, soit toute en largeur, la plaquette-album qui évoque irrésistiblement la réclame d'une bonne parfumerie ou le prospectus d'une couturière élégante. Et voilà, en leurs formats, énormes ou minuscules

ambitieux ou timides, fioriturées des grâces et des attributs d'un XVIII[e] siècle pour confiseurs, ou alourdies de gentillesses munichoises, ou enjolivées des arabesques saugrenues d'un modern' style exaspéré et exaspérant, des plaquettes, encore et toujours des plaquettes. D'ailleurs, ces conceptions hardies n'ont pas de quoi nous étonner. Quelques éditeurs déclarent, en effet, que leurs livres et leurs plaquettes, destinés aux tables des élégants studios et des boudoirs de nos jolies madames, sont composés dans le but exprès de parer ou de ne pas déparer un intérieur de Mam ou de Francis Jourdain. Livres et plaquettes sont, dans leur intention, un art d'ameublement, un ornement au même titre que le bibelot, le vase de fleurs, la lampe. Allons-nous protester et nous irriter ? A quoi bon! Mais il nous sera bien permis de proposer à notre tour que la lampe et le vase de fleurs soient désormais exécutés afin de figurer agréablement dans la bibliothèque, ce qui est, à n'en pas douter, leur place indiquée.



Illustration de P. LAPRADE
pour *Sous le clair regard d'Athene*, de Lamandé.
(Bernheim jeune)

Hélas! les éditeurs improvisés ou cupides ne se contentent pas de publier des plaquettes afin de répondre à l'empressement de leur naïve clientèle de faux bibliophiles. Certains fabricants qui, dans l'épicerie, rendraient de meilleurs services à leur pays, haussent leurs prétentions jusqu'à vouloir nous offrir ce qu'ils croient de beaux livres, et vous entendez que pour les livres qui procèdent

de cette conception et résultent de ces compétences, le beau livre est un livre luxueux, l' « article riche » dans sa brutale horreur. Rien n'y est épargné. L'illustration surgit à chaque page ; les hors-texte dont on a dit qu'ils étaient un *repos* dans la lecture et qui constituent la pire erreur en bibliophilie parce que le livre, justement, est destiné à la lecture, les hors-texte, dis-je, foisonnent, et, ce qui aggrave la maladresse, sur un papier différent de celui du volume ; les encadrements ingénieux s'enjolivent autour du texte ; les plus riches couleurs prodiguées dans ces encadrements produisent à côté du texte un effet désolant ; lettres ornées, fleurons et bandeaux abondent au point d'étouffer et, en quelque sorte, de confisquer l'impression. Rien n'est épargné, je le répète, et, comme vous le voyez, on ne nous épargne rien, car ces livres opulents, ces faux beaux livres assurés, du reste, de trouver d'opulents acheteurs, utilisent, en outre, à tort et à travers et dans un indescriptible tohu-bohu, toutes les ressources de l'illustration, sans distinction de lieu ni d'époque ; la gravure sur bois est employée, — comble d'horreur, inexprimable sottise, — simultanément avec l'eau-forte, ou la lithographie, ou l'aquarelle, dans un même ouvrage. Nous avons vu de ces monstres.

Beaucoup d'éditeurs d'art, ou, ce qui est mieux, beaucoup de gens qui souhaitent d'obtenir la réputation d'un éditeur d'art, pèchent, à notre époque, par défaut de culture générale, d'humanités, si vous préférez, et ils manquent aussi d'une préparation technique suffisante. Et alors, qu'arrive-t-il ? Les uns, appréhendant de se tromper et de faire un choix malheureux, s'en tiennent aux chefs-d'œuvre classiques, aux ouvrages consacrés, et les publient indéfiniment. Que de *Werther*, que de *Candide*, que de *Daphnis et Chloé*, que de *Neveu de Rameau*, que de *Fleurs du mal* nous avons vu paraître depuis vingt ans ! Le nombre en est effarant. Or, il y a là une indéniable erreur. Un livre n'a d'intérêt que s'il est représentatif de son époque et, pour qu'un livre soit représentatif de son époque, soit le *témoin* du temps, il importe, de toute nécessité, que la sensibilité de l'auteur et celle de l'illustrateur coïncident et correspondent, il importe, par conséquent, qu'un contemporain collabore avec un contemporain. Cette loi que suggère le simple bon sens n'a pas été méconnue dans les siècles précédents ; elle l'est, aujourd'hui, sans cesse. D'autres éditeurs, parmi les médiocres dont je parle, avec une superbe affligeante, un risible aplomb, choisissent selon leur goût, en se fiant au succès et à la renommée des auteurs qu'ils éditent, sans se douter une seule minute que toutes les belles œuvres ne sont pas illustrables. Il n'est pas plus possible d'illustrer n'importe quel livre que de tirer une pièce de théâtre de n'importe quel roman. Un ouvrage très dramatique, ou très idéaliste, ou très pittoresque, se suffit à lui-

même, et l'illustration, dans ce cas, déforme ou caricature le texte. Les exemples ne manquent pas qui le prouvent, et nous en connaissons d'une gaieté involontaire, mais irrésistible, dans le domaine du roman surtout. Il sied donc, en l'occurrence, de prendre ses précautions, et d'user d'une prudence et d'une réserve extrêmes. Encore faut-il *savoir* lire avant de se décider et le malheur, je le répète, est que beaucoup d'éditeurs ne savent pas lire.

Il est facile de s'en rendre compte, beaucoup d'erreurs et d'abus irritent et attristent, chaque jour, l'amateur véritable de beaux livres contemporains. Hâtons-nous d'ajouter que les occasions de s'enthousiasmer lui sont également offertes, et d'abord, et surtout grâce à la renaissance de la gravure sur bois.

nous à un lacet de la route. En regardant vers le point qu'elle m'indiquait, j'aperçus en effet une espèce de calèche gothique, d'une forme ridicule & bizarre.

— Cette voiture, ajouta Jahel, s'est arrêtée en



même temps que nous. C'est donc qu'elle nous suivait. Je serais curieuse de distinguer les visages qui voyagent dans cette machine. J'en ai de l'inquiétude. N'est-elle point coiffée d'une capote étroite & haute? Elle ressemble à la voiture dans laquelle mon oncle m'emmena, toute petite, à Paris, après avoir tué le Portugais. Elle

La Rôtisserie de la Reine Pédauque (Pelletan).

Bracquemond répétait souvent : « Quand on voudra de beaux livres il faudra les demander encore et encore à la gravure sur bois. » Bracquemond serait heureux. De jour en jour, nous voyons s'affirmer, avec

leurs qualités respectives, des talents fort divers et inégaux sans doute, mais dont quelques-uns méritent de nous retenir. Cette faveur accordée tout à coup à la gravure sur bois, et par des artistes si nombreux, nous évoque le mouvement analogue qui s'accomplit en 1830, lorsque l'on vit renaître dans les livres de Curmer et de Paulin, dans les croquis de Daumier, de Gavarni et de Grandville, de Meissonier et des Johannot, la xylographie dédaignée au XVIII[e] siècle et que l'effort même de Papillon n'avait pu, sous Louis XV, remettre en honneur. Le rapprochement, je l'accorde, n'est pas d'une complète exactitude et, au cours de ces dernières années, la gravure sur bois a eu chez nous d'illustres représentants tels que Vierge et Lepère, mais il est certain aussi que, depuis la période romantique, on n'avait pas vu un tel nombre d'artistes



Dessin de Maxime DETHOMAS, gravé par Léon PICHON.

adonnés à ce mode d'expression, et, non plus, de la part du public, un tel empressement et une telle curiosité à les suivre.

Rien n'est plus naturel. Le renouveau de la gravure sur bois devait nécessairement coïncider avec l'initiative de nos éditeurs d'art. Toute l'histoire du

livre est là qui atteste, en une suite de chefs-d'œuvre, que le bois est par excellence le mode d'ornement et d'illustration de la typographie.

Toutefois, lorsque nous nous félicitons de ce retour et lorsque nous parlons d'illustration moderne, il s'agit de nous entendre et de décider d'abord à quelles conditions la xylographie peut et doit être la parure du livre. Les excentricités et les erreurs sont, malheureusement, nombreuses et fâcheuses dans les récentes tentatives. Trop d'artistes, quand ils manient le canif ou la gouge et attaquent le bois de bout ou de fil, le cerisier ou le poirier, le sycomore ou le tilleul, confondent les techniques, oublient la matière dont ils se servent, et, dédaigneux d'un long et nécessaire apprentissage, soumis à leur vision de peintre, se contentent d'œuvres qui ne nous satisfont pas. Tandis que certains s'attardent à un archaïsme inspiré des gravures au criblé du XVe siècle, qu'ils croient savoureux et qui n'est qu'agaçant, d'autres essaient de transposer les estampes du XVIIIe et d'autres encore dépensent une patience inlassable à réaliser des bois qui jouent le cuivre. Disciples simultanés de Gustave Doré et de Picasso, croirait-on, ils poussent au noir ou à des demi-teintes ternes et sans expression leurs géométries compliquées et leurs cubes enchevêtrés au lieu de garder au dessin ses caractères de franchise, de décision, de force et de lumière qui sont toute la noblesse et la beauté réelle du bois. Certains graveurs, au contraire, désireux de conserver ces caractères à leur œuvre exagèrent dans le sens opposé et,



Les Philippe, de Jules RENARD.
Bois gravé par Paul COLIN (Helleu et Sargent)

voulant appliquer avec intransigeance les principes de Bracquemond qui supprimait de la composition lumineuse d'un sujet tout ce qui n'a qu'une valeur secondaire ou transitoire, ils simplifient outre mesure, synthétisent à force et procédent par larges entailles donnant de puissants contrastes. Rien de mieux à la condition de connaître les ressources et toutes les ressources de son métier, à la condition aussi de ne pas négliger le dessin et de ne pas s'imaginer qu'un schéma sommaire, parce qu'il s'harmonise avec la matière typographique, est une œuvre d'art, un bois véritable. Trop de graveurs s'en tiennent à ce point de vue médiocre, et, pressés d'expédier une besogne rémunératrice, bâclent leurs illustrations.

N'empêche que, malgré tout, ils comprennent et respectent les lois de l'illustration moderne. Ils savent que le beau livre, tout en gardant un caractère traditionnel, est représentatif, significatif de son époque, je ne me lasserai pas de le répéter, qu'une page typographique étant une franche opposition de blanc et de noir, les bois doivent être, eux aussi, une franche opposition de blanc et de noir, d'un accent typographique par conséquent, ensemble massive et linéaire, à l'image du caractère, et formant avec le texte où ils s'incorporent un tout homogène. Si nous avons des artistes trop expéditifs ou ignorants, nous ne manquons pas, heureusement, d'artistes consciencieux qui appliquent ces principes et qui obtiennent des réussites de premier ordre.

Ils sentent, ceux-ci, que le texte importe en premier lieu en vertu de cette loi fort simple, mais qui a grand besoin d'être rappelée, qu'un livre est un livre, non un album de gravures soulignées de légendes, et, le sentant, ils ne prétendent ni commenter, ni interpréter, ni se tailler à côté ou aux dépens de l'auteur leur petit succès personnel comme un chanteur d'opéra ajoutant à la mélodie des variations imprévues ou un comédien agrémentant son texte des boutades que lui inspire sa fantaisie, et, dès lors, ils se bornent à *orner* le livre, à nous récréer, à nous reposer au cours de la lecture, sans gêner ni détourner notre attention, ce qui est leur seul rôle, un rôle assez beau, assez ardu, pour ne point en ambitionner d'autre.

Il ne s'agit point ici de dresser un palmarès ni de distribuer des récompenses, mais, bon gré mal gré, nous sommes obligés de reconnaître que les plus beaux livres de ces dernières années sont dus à la xylographie et nul éditeur, à mon sens, n'a dépassé M. Léon Pichon, Pelletan, et, son gendre et successeur, M. Helleu. Chez M. Pichon, *La Campagne romaine* de Chateaubriand, illustrée par Maxime Dethomas, *Daphnis et Chloé* et le *Discours sur les passions de l'amour*, de Pascal, illustrés par Carlègle, *La Main enchantée*, de Gérard de Nerval, illustrée par Daragnès, *La Ballade de la geôle de Reading*, d'Oscar Wilde, illus-

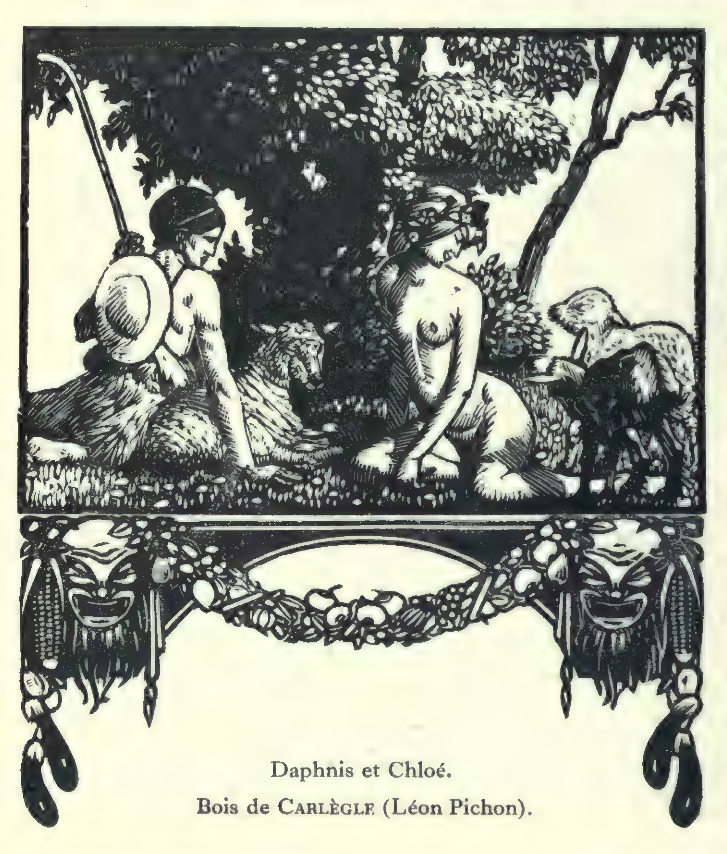
trée par Daragnès encore, sont autant de volumes qui ne laissent rien à reprendre et rien à désirer. M. Léon Pichon unit un goût infaillible aux ressources d'une science approfondie, et il sait, tout en usant d'une prudence, d'une modération et d'un tact parfaits, donner à ses ouvrages cet indispensable caractère de modernité dont je parlai plus haut. En leur austérité tempérée des agréments permis, en leurs proportions savantes, en leur bel et judicieux équilibre, les livres de M. Léon Pichon apparaissent solides, raisonnés, construits, et gardent un style que l'on égalera peut-être, en l'imitant, mais qu'il ne me semble pas possible



Les Villes tentaculaires, bois original de BRANGWYN (Helleu et Sargent).

d'améliorer. Trois ouvrages surtout, parus chez M. Pichon, sont incontestablement, hors pair, *Le Doctrinal des Preux*, d'André Mary, *Le Gargantua* et *La Danse macabre*, que M. Hermann Paul a illustrés avec la force, l'ampleur, la richesse et la profondeur de son vigoureux réalisme. Ces trois livres ne périront pas, mais *La Danse macabre* a un caractère pathétique qui classe ce recueil tout à fait à part.

Parlons maintenant de Pelletan et de M. Helleu. Vingt années durant, avec une patience et une persévérance que ne surent ni ne purent rebuter l'incompréhension des amateurs et une certaine malechance, Pelletan, se livrant à des recherches assidues, ne laissant rien au hasard, soucieux de se renouveler et de se perfectionner sans cesse, publia une soixantaine de volumes et de plaquettes qui révèlent une intelligence et un goût indiscutables dans la diversité des impressions et du sentiment décoratif. Cet opiniâtre effort dirigé dans divers sens, et où Pelletan semble avoir voulu jouer la difficulté en choisissant tour à tour les œuvres les plus opposées d'esprit et d'inspiration, aboutit à des réalisations d'inégale valeur, il sied de le reconnaître, et, malgré sa volonté réfléchie, sa lenteur patiente et passionnée, l'éditeur du boulevard Saint-Germain se trompa quelquefois, mais il demeure un maître dans l'adaptation de la typographie au caractère d'un ouvrage, et, comme le dit M. Clément Janin, on devrait réunir les meilleurs livres sortis de chez Pelletan pour y chercher un enseignement à ce point de vue, une méthode utile à raisonner, à décomposer, à méditer. Tout n'est point admirable dans ces soixante volumes et plaquettes ; néanmoins les vrais bibliophiles ne sauraient refuser leur estime, voire leur respect aux *Philippe* de Jules Renard illustrés dans un sentiment si juste de bois et de camaïeux par Paul Colin, à *La Chanson des Gueux* de Jean Richepin, illustrée par Steinlen, à *L'Affaire Crainquebille* d'Anatole France illustrée par Steinlen, et surtout à *La Rôtisserie de la reine Pédauque*, véritable monument typographique auquel collabora Auguste Leroux, et qui demeure l'un des plus beaux efforts de l'édition française.


Daphnis et Chloé.
Bois de CARLÈGLE (Léon Pichon).

M. Helleu assume la tâche de reprendre ce difficile héritage et de continuer ces glorieuses traditions. De même que Pelletan il désire approprier la typographie à l'œuvre, et il nous déclare dans la préface de son catalogue : « En réimprimant parallèlement des ouvrages anciens et des œuvres contemporaines, nous mettrons mieux en valeur la logique et l'intérêt de notre recherche : dans l'unité du format éviter l'uniformité coutumière de la typographie, et donner à chaque ouvrage la « couleur », l'aspect livresque qui lui conviennent le mieux. » Fidèle à son programme, M. Helleu réédite les livres de Mme de Noailles, de Verhaeren, de Jules Laforgue, de M. Maurice Barrès, de M. Paul Géraldy, dans le même temps qu'il imprime du Diderot, du Mérimée, du Baudelaire, du Montesquieu, du Lafontaine, du Chateaubriand, du Balzac. Ainsi que pour Pelletan, l'effort de M. Helleu est plus ou moins heureux, mais il importe de lui savoir gré d'utiliser presque toujours la gravure sur bois.



Bois gravé de DARAGNÈS pour l'Étoile Matutine (Crès).

Un très beau livre, *Les Villes tentaculaires* de Verhaeren, illustrées par

l'étonnant Frank Brangwyn, a paru chez M. Helleu, et nous devons, en outre, féliciter celui-ci de ce qu'il appelle ses essais de bibliophilie populaire. Pour une somme relativement modeste il arrive à nous offrir des ouvrages, non pas d'art, bien entendu, mais d'une présentation honorable, sur papier solide et parfaitement imprimés.

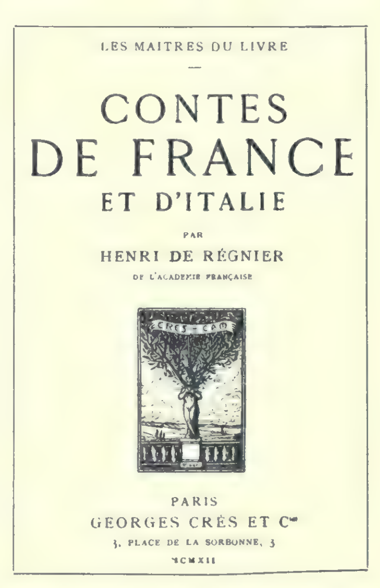
M. Helleu n'est pas le seul éditeur qu'il convienne de louer de ses essais de bibliophilie populaire. Plusieurs de ses confrères ont pris une initiative semblable, et par exemple, M. Jean Variot, qui dirige la *Société littéraire de France.* Jadis, M. Variot exposant ses idées au sujet du livre écrivait avec bon sens : « Tout serait pour le mieux si les livres de luxe pouvaient être les régulateurs du goût dans l'édition. Malheureusement, il n'en est rien. Tirés à fort peu d'exemplaires qui dorment sur les rayons de certains bibliomanes, ces livres ne peuvent exercer aucune influence sur le goût public et ils ne peuvent donner aucune idée de la supériorité française à l'étranger. Ce n'est pas avec trois cents volumes que l'on peut créer une influence à l'extérieur. Il y a deux clientèles bien distinctes : celle qui ne s'intéresse qu'aux éditions spéciales, faites pour elle et qu'elle seule a pouvoir de connaître ; et celle du public qui achète ce qu'il peut acheter. » Voici pourquoi la *Société littéraire de France* publie simultanément des livres consciencieux, mais d'un prix modéré, et des ouvrages de luxe. On connaît mes goûts et que l'illustration en couleurs ne m'agrée pas. Pour les raisons que j'ai exposées, la *Sylvie* de Gérard de Nerval ornée de bois gravés en couleurs par M. Robert Bonfils, non plus que *La Reine de Saba*, décorée d'aquarelles de M. Bourdelle ne me plaisent, mais *Le roi Lear* avec les bois de M. Jean Lébédeff et *Le jaloux Corrizalès d'Estramadure*, avec les compositions gravées sur bois par M. Louis Jou me paraissent dignes d'estime. Ces deux œuvres nous permettent d'espérer que *La Société littéraire de France* nous donnera, un jour prochain, de beaux livres. Là où il convient de ne faire aucune réserve, c'est au sujet des collections dont je viens de parler. Les œuvres choisies de M. Georges Courteline, *Les Amitiés françaises* de M. Maurice Barrès, *La double Maîtresse* de M. Henri de Régnier, *Tête d'or*



Bois de Lebedeff pour le " Roi Lear "
(Société Littéraire de France).

de M. Paul Claudel justifient l'ambition de M. Jean Variot de montrer à l'étranger la supériorité française dans le domaine de la librairie, et Dieu sait si elle a besoin d'être montrée quand on constate l'effort des Anglais et des Allemands à ce point de vue!

Le programme de la maison Crès est analogue à celui de la *Société littéraire de France*. Sous diverses rubriques M. Crès publie de bons livres solidement construits, dans une sobre formule, et que les amateurs se disputent. Je n'ai pas besoin de rappeler, puisque je m'adresse à des bibliophiles, l'accueil accordé aux *Maîtres du livre*, ouvrages établis par les soins de M. Van Bever dont la compétence est remarquable. On sait que les volumes de cette collection atteignent, dans les ventes publiques et chez les libraires, des prix impressionnants. Les esprits chagrins parlent à ce sujet de spéculation effrénée et je crois qu'ils n'ont pas absolument tort, étant données quelques preuves irréfutables qu'il me serait aisé de fournir. Mais laissons là cette querelle. Outre les *Maîtres du livre*, M. Crès et ses collaborateurs éditent une *Bibliothèque de l'Académie Goncourt*, *Les Maîtres belges*, *Les Maîtres et Jeunes d'aujourd'hui*, une collection particulièrement réussie, imprimée dans le format in-8° carré, sur vélin pur fil des papeteries du Marais, et qui nous a valu et nous vaudra des ouvrages de M. Alexandre Arnoux, des frères Tharaud, de M. Jean Giraudoux, de M. Pierre Mac Orlan, de M. Francis Carco. Vous trouverez encore à la librairie Crès une série de *Livres catholiques*, *Le Théâtre d'art* qui comprend, parmi les ouvrages les mieux venus, la *Salomé* d'Oscar Wilde et *La Princesse Maleine* de M. Maurice Mæterlinck, et vous trouverez également des livres de luxe de style et de conception très dissemblables où l'eau-forte, l'aquarelle, l'héliotypie, les bois en couleur sont employés tour à tour. Accusez-moi d'être grincheux et taxez-moi de parti pris. Je m'en tiens à mon point de vue d'impénitent xylographe.


LES MAITRES DU LIVRE

CONTES DE FRANCE ET D'ITALIE

PAR

HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

GEORGES CRÈS ET Cie

3, PLACE DE LA SORBONNE, 3

MCMXII

N'empêche que M. Crès a été un initiateur et que sa collection des *Maîtres du livre* demeure une belle et bonne chose. On s'en est inspiré d'ailleurs et, pour estimables qu'ils soient, encore qu'ils révèlent du soin, de la patience, beaucoup de goût, un amour sincère des œuvres éditées, les volumes de M. Mornay empruntent quelques éléments aux *Maîtres du livre*. M. Mornay

sait choisir un illustrateur. *La Vie des Martyrs* de M. Georges Duhamel, illustrée par M. Lebedeff, *Le Portrait de Dorian Gray* d'Oscar Wilde, ilustré par M. Siméon, *Dingley, l'illustre écrivain*, des frères Tharaud, illustré par M. Maxime Dethomas, sont, à mon avis, les meilleurs livres de la collection Mornay.

On peut également rapprocher des *Maîtres du livre*, la *Bibliothèque des Bibliophiles* de M. Lardanchet, à Lyon, et la *Collection des chefs-d'œuvre* commencée par Ferreyol et reprise par *La Connaissance*. Là encore il s'agit d'ouvrages de demi-luxe très satisfaisants quant au papier et à la typographie. J'en dirai autant de l'intéressante série des *Chefs-d'œuvre méconnus* publiée chez Bossard, sous la direction de M. Gonzague Truc. La librairie Edouard Champion, en dehors des vastes ouvrages d'érudition, tels que les *Inscriptions latines de l'Algérie*, ou le *Corpus vasorum antiquorum*, auxquels elle donne ses soins, établit d'irréprochables volumes et ses *Œuvres complètes de Stendhal*, sa *Correspondance générale de Chateaubriand* sont de tous points excellentes. M. Conard s'est efforcé, lui aussi, d'offrir au public des livres d'une présentation heureuse et d'un prix raisonnable. Les *Œuvres complètes* de Guy de Maupassant, Flaubert et Balzac sont dignes d'estime. Pourquoi faut-il que les épreuves n'aient pas été revues avec assez de soin et que des fautes d'impression, rares il est vrai, déparent le texte ?

BIBLIOTHÈQUE DU BIBLIOPHILE
(ANCIENS)

LA
PRINCESSE
DE
CLEVES



A LYON
Chez HENRI LARDANCHET
Rue Président-Carnot, n° 10

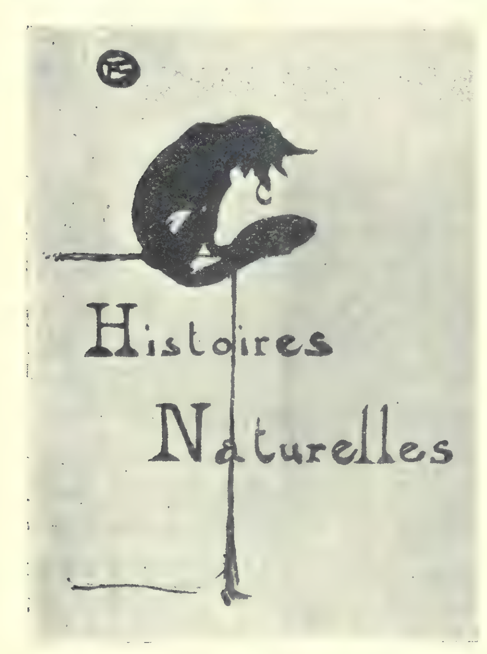
M. CM. XXII.

Mais à quoi bon poursuivre indéfiniment cette énumération un peu fastidieuse d'éditeurs et de livres ? Tous ceux qui s'intéressent à ces choses connaissent les éditions de *La Sirène*, de *La Connaissance* déjà citée, du *Masque d'or*, de *La Renaissance du Livre*, du *Sans Pareil*, du *Sagittaire*, des *Bibliophiles parisiens*, du *Nouvel Essor*, de la *Nouvelle Revue française*. sous la direction de M. Roger Allard dont les hardiesses sont parfois très heureuses, de *La Banderole* où a paru *Les Croix de bois* avec eaux-fortes de M. Dunoyer de Segonzag, un beau livre vraiment auquel je pardonne de manquer aux principes que je défends, à cause du très grand talent de son illustrateur. Quel bibliophile ne connaît encore les éditions de M. René Kieffer, de M. Dorbon *(Les Bibliophiles*

fantaisistes créés par M. Louis Thomas), de M. Bernheim, de M. Jules Meynial, de M. Coq, de M. Camille Bloch ? Bien sûr, j'en oublie et je n'en ai pas trop de contrition. De ce vigoureux et multiple effort que restera-t-il ? Je n'en sais rien et je défie bien que l'on m'apporte la moindre précision permettant d'en décider. Un si grand labeur, tant de recherches, d'investigations sont, à coup sûr, très sympathiques et attestent d'une façon splendide notre vitalité au lendemain de la guerre. On me permettra toutefois de déplorer la hâte, la précipitation que manifestent nos éditeurs d'art. Nous succombons sous l'avalanche des livres de luxe et de demi-luxe ; il ne se passe pas de semaine qu'il n'en paraisse deux ou trois. C'est trop et c'est beaucoup trop. Un livre de luxe n'est pas nécessairement un beau livre, je l'ai déjà dit. S'agit-il de nous donner des œuvres d'art longuement méditées, patiemment mûries et réalisées, ou de nous étonner et de nous amuser par l'imprévu d'un modernisme cocasse ? Toute la question est là. Veut-on nous surprendre à la faveur d'une originalité de plus ou moins bon aloi ou forcer notre admiration ? Toute la question est là. Nos éditeurs ont trop de malice et de finesse et d'adresse ; ils possèdent tous les tours dans leur sac, et aussi, ils possèdent un autre sac qu'ils sont un peu trop pressés de remplir !... Oui, mais Pelletan mettait dix ans à établir *La Rôtisserie de la reine Pédauque;* il y consacrait sa fortune et laissait une œuvre impérissable, honneur et gloire de l'édition d'art française. Je ne demande pas à nos éditeurs de se ruiner ; au contraire, je leur demande de ménager leurs intérêts, à défaut de considérations plus hautes et plus nobles. Qu'ils y prennent garde, en effet, il y a, dans la vente du livre de luxe, un ralentissement sensible. Une si grande multiplicité effare et déconcerte le public, et le voici qui résiste en attendant qu'il se désiste.

La Vie organisant, jadis, une enquête sur le beau livre, demandait à des hommes de lettres, à des éditeurs, à des relieurs quels étaient, selon eux, les plus beaux livres illustrés publiés de 1890 à 1920. On ne saurait s'empêcher de sourire en lisant les réponses. Les uns se défendent d'exprimer leur opinion ; les autres y apportent mille réticences. Mais il y a les braves, les intrépides qui tranchent et décident sans barguigner. Et alors, passez-moi la trivialité de l'expression, quelle salade ! A ceux-ci, tout est bon. *Les Fioretti*, illustrés par M. Maurice Denis, voisinent avec *La Vie de Bohême*, illustrée par M. Léandre ; *Les Fleurs du mal*, illustrées par M. Rassenfosse avec *A Rebours*, illustré par Lepère ; *La Cathédrale*, illustrée par M. Jouas, avec *L'Antar*, illustré par M. Dinet ; la *Madame Bovary* de Ferroud, avec *Le Rouge et le Noir* de Conquet ; le *Zadig* des *Amis des Livres*, avec le *Daphnis et Chloé* de Launette, et ainsi de suite. Que nous sommes donc riches en beaux livres, mon Dieu, et combien

cette profusion conseille la prudence dans nos choix et la modération dans nos jugements. Il n'en reste pas moins que les éditeurs d'art ont accompli un grand effort depuis vingt-cinq ans. Nos beaux livres, durant cette période, n'ont pas toujours été réalisés selon les principes que je crois justes, mais les amateurs moins intransigeants, les bibliophiles éclectiques peuvent réunir une nombreuse bibliothèque. Les *Histoires naturelles* de Jules Renard, illustrées de lithographies de Toulouse-Lautrec ; *Au pied du Sinaï* de M. Clemenceau, également illustré par Toulouse-Lautrec ; *L'Image*. cette revue si précieuse pour les amateurs de la gravure sur bois, et que nous souhaiterions voir continuée, font assurément grand honneur à M. Floury dont les monographies consacrées à Rops, à Legrand, et aux artistes contemporains ont aussi la réputation d'une présentation irréprochable.



Couverture de Toulouse-Lautrec (H. Floury)

On peut discuter la technique et les méthodes de M. Ambroise Vollard ; il est certain, toutefois, qu'en s'en tenant à son point de vue, il a obtenu de parfaites réussites avec *Daphnis et Chloé* et *Parallèlement* de Verlaine, décorés de lithographies de Pierre Bonnard, avec *Sagesse* de Verlaine, illustré d'images en couleurs de Maurice Denis, gravées sur bois par Pierre Beltrand, avec *Le Jardin des Supplices* d'Octave Mirbeau où nous trouvons vingt compositions originales de Rodin, avec le *Villon* illustré de bois d'Emile Bernard. Certains livres de la maison Piazza, sont, eux aussi, très appréciés de quelques amateurs si l'on en juge par les prix qu'atteignent ces ouvrages dans les ventes publiques. Ce criterium admis, il importe de signaler *Antar* avec les illustrations de E. Dinet, *Le Roman de Tristan et Iseult* de M. Joseph Bédier, illustré par Robert Engels, *La Femme et le Pantin* de M. Pierre Louys, illustré par P. Roig.

Les *Cent Bibliophiles*, les *Bibliophiles contemporains*, le *Livre contemporain*, la *Société de propagation des livres d'art*, la *Librairie de la Collection des Dix* (Romagnol), les *Amis des livres*, la *Société artistique du livre illustré* nous ont valu bon nombre de volumes qu'il est indispensable de connaître si l'on veut être informé de l'histoire du livre d'art durant ces dernières années. Qu'on les

aime ou non, que l'on souhaite ou ne souhaite pas les posséder, nous avons là des œuvres qui comptent. Comment les citer tous! Notons du moins *Le Puits de Sainte-Claire* de M. Anatole France, illustré d'eaux-fortes de T. Polat *(Le Livre contemporain)*, *Dominique* de Fromentin, décoré d'un frontispice et d'eaux-fortes de Gustave Leheutre *(Le Livre contemporain)*, *L'Immortalité* de M. Edmond Haraucourt, avec illustrations de Carlos Schwabe *(Les Bibliophiles contemporains)*, *Les Camelots de la Pensée* de M. Camille Mauclair avec bois en couleurs de Maurice Delcourt *(Les Cent Bibliophiles)*, la *Vita Nova* de Dante, avec illustrations de Maurice Denis gravées sur bois en couleurs par Camille et Georges Beltrand *(Le Livre contemporain)*. La *Vita Nova* est l'un des livres illustrés modernes les plus recherchés et les *Petites Fleurs* de Saint François d'Assise, illustrées encore par Maurice Denis *(Paris, Jacques Beltrand, graveur - imprimeur - éditeur)* jouissent d'une semblable réputation. Ai-je besoin d'ajouter que tous les volumes illustrés par Lepère sont ardemment disputés, qu'il s'agisse des *Paysages parisiens* d'Emile Goudeau *(Paris, imprimé pour Henri Beraldi)*,



Crayon de Naudin (Bouvard et Pécuchet).

d'*A Rebours* de Huysmans *(Les Cent Bibliophiles)*, de *La Bièvre*, *Les Gobelins*, *Saint Séverin* de Huysmans *(Société de propagation des Livres d'art)*, des *Dimanches parisiens* de Louis Morin *(Paris, Conquet)*, de *Nantes en dix-neuf cent (Nantes, Grimaud et fils)*, de *Paris vivant (Société artistique du Livre illustré)*. Deux livres de Lepère ont paru « aux dépens de la Société Normande du Livre illustré ». Il y aurait toute une étude à faire sur les Sociétés de bibliophilie régionale où l'on accomplit de bonne besogne, mais nous serions entraînés trop loin. Signalons du moins les plus actives : la *Société des Bibliophiles lyonnais* qui vient de nous donner récemment *Amoureuse* de M. de Porto-Riche, illustré de bois de Galanis et la *Société des Bibliophiles normands*. N'oublions pas, enfin, les noms de Pelet, de Belin, de Bosse, de Carteret, de Rey, à qui nous devons quelques livres qui témoignent d'une consciencieuse bonne volonté. N'oublions par surtout, en regrettant sa disparition, la bibliothèque de la revue *L'Occident*, où ont paru plusieurs beaux livres sévères et scrupuleux.

Il serait injuste de ne pas parler, dans ce chapitre, des ouvrages consacrés à l'art et qui sont si précieux pour la connaissance de nos chefs-d'œuvre en peinture, sculpture, architecture, etc., dans les études d'érudition et de critique. Nous avons poussé à un tel degré de perfection les procédés mécaniques que nous obtenons aujourd'hui des reproductions de la plus scrupuleuse, de la plus minutieuse exactitude, et que nous sommes en mesure de lutter avec l'Angleterre et l'Allemagne dont nul n'ignore la maîtrise dans ce domaine. L'effort n'est pas négligeable et vaut d'être signalé. Que d'étapes franchies depuis les *zincs* de Daniel Vierge parus dans *La Vie Moderne* en 1880, depuis l'emploi du papier Gillot que l'on travaillait au grattoir et à la mine de plomb en photographiant ensuite, depuis la grille américaine qui permit d'obtenir vraiment des modelés, des nuances et des valeurs! Vint l'héliogravure, cette taille-douce mécanique donnant des épreuves en noir, en bistre et en couleurs, et, enfin, la phototypie. On en connaît les étonnants résultats. Ouvrez les recueils de M. Daniel Jacomet, ou le *Quantin de la Tour* de M. Henry Lapauze, et vous les apprécierez. Livres de vulgarisation, diront quelques sots dédaigneux ; oui, d'une vulgarisation qui nous a permis de réaliser *L'Histoire générale des Arts appliqués à l'industrie*, la *Galerie des Modes et Costumes français*, *L'Œuvre complète de Rembrandt*, *Les Etoffes japonaises tissées et brochées*, *La Céramique musulmane*, *Les Crayons français du Musée Condé*, et quantité d'autres ouvrages d'une inestimable valeur documentaire publiés par la *Librairie Larousse*. Il ne s'agit pas là de beaux livres ; il s'agit d'une besogne considérable réalisée par nos éditeurs depuis vingt-cinq ans et réalisée à merveille. Comment aurais-je pu m'abstenir de les signaler ?

Le Bibliophile d'aujourd'hui ou le Bibliomane de toujours

Connaissez-vous ce collectionneur qui n'a ni le goût ni l'envie de lire, qui ne pense qu'à accumuler les volumes, qui s'encombre de doubles, qui recherche indéfiniment les premières éditions d'un même livre, qui est capable de détruire un ouvrage ancien pareil à celui qu'il possède pour garder un exemplaire unique et ajouter à la valeur de cet exemplaire, qui se préoccupe de singularités typographiques, qui emprunte des bouquins et n'a pas le courage de les rendre ? C'est le bibliophile d'aujourd'hui. Non, je me trompe. C'est le bibliomane d'aujourd'hui puisque la race des bibliophiles est presque éteinte.

Bibliophile et bibliomane n'ont aucun rapport. Le bibliophile, il est vrai, de même que le bibliomane, vérifiera l'impression d'un volume, en palpera le papier, en détaillera la reliure, en examinera le titre et la date, et tiendra à constater dans Brunet l'excellence de son acquisition. Il ne dédaignera ni le vélin, ni les gravures avant la lettre, ni les éditions rares, ni les maroquins timbrés d'armes célèbres ou signés d'un relieur fameux, mais il se moquera absolument des fautes de texte, des passages ajoutés ou supprimés, des paginations interverties, et autres détails infimes et saugrenus qui passionnent le bibliomane parce qu'ils confèrent au livre une valeur fictive et factice. Le bibliophile n'a cure ni de la rareté, ni de la bizarrerie, ni des anomalies d'un ouvrage. Le bibliomane, sa fiche établie, classe et range son nouveau livre qu'il n'ouvrira plus ; le bibliophile, au contraire, ne recherche un volume d'une présentation et d'un vêtement de choix que parce qu'il en aime le texte, et, en quelque manière, pour en honorer l'auteur. Il lit et se plaît à relire, semblable à Urbain Chevreau, lequel, se délectant dans sa solitude de la compagnie de ses écrivains préférés, les voulait néanmoins « dans un fort grand état de propreté ». Paul Lacroix disait : « Tout le monde peut être bibliomane, mais n'est pas bibliophile qui veut. » Bref, le bibliophile se double d'un lettré et se satisfait d'une peu nombreuse bibliothèque à la condition qu'elle soit excellente ; le bibliomane, c'est le maniaque réunissant toutes les éditions d'*Horace* ou de la *Bible*, c'est Boulard, d'étonnante mémoire, achetant une maison de six étages afin d'y entasser ses six cent mille volumes qu'il ne regardait point, c'est l'illustre Pococuranté de Voltaire disant à Candide qui s'extasiait devant un *Homère* magnifiquement relié. « Tous les gens sincères m'ont avoué que le livre leur tombait des mains, mais qu'il fallait toujours l'avoir dans sa bibliothèque comme un monument de l'antiquité et comme ces médailles rouillées qui ne peuvent être de commerce. » Le parallèle ne vous suggère-t-il pas quelques réflexions

sur nos contemporains ? Vous allez voir, en outre, que nous découvrirons à travers le passé le portrait des faux amateurs modernes.

La sotte passion d'acheter des livres par vanité, de s'entourer inutilement et stérilement d'éditions de luxe et de reliures splendides, l'idée absurde de ne considérer ces éditions et ces reliures que comme des œuvres d'art ou des objets d'ameublement bons à faire parade de richesse, ce qui constitue les caractéristiques du bibliomane, a été justement bafoué et ridiculisé de tout temps. Ouvrez Sénèque, Lucien, Cicéron, et vous en jugerez. Déjà, parmi les Romains, les bibliomanes étaient nombreux. Le goût des livres leur était venu d'Orient par l'Asie-Mineure et la Grèce. Certains patriciens les recherchaient, non par amour des lettres, mais de la même façon qu'ils se plaisaient à acquérir des vases de Corinthe, des tableaux ou des statues, et Sénèque, considérant ces collections comme une preuve de l'amollissement, du relâchement des mœurs romaines et de la revanche de l'Orient vaincu, pestait contre les bibliothèques d'apparat : « Qu'est-ce qui le rend si indulgent, se révoltait-il, pour ceux qui achètent des armoires de cèdre ou d'ivoire, font des collections d'auteurs inconnus ou méprisés, bâillent au milieu de cette foule de livres et n'en apprécient que le dos et les titres ? »

De l'aristocratie, la mode de posséder des livres descendit aux classes moyennes, aux fonctionnaires, aux financiers, aux industriels enrichis. Quantité de libraires grugeaient de leur mieux les bibliomanes romains. Il est fort amusant, et très actuel, de relire Lucien se moquant de ces amateurs improvisés qui achètent au hasard, dit-il, ne savent pas distinguer un livre d'un autre et se fient, pour juger de l'ancienneté et de la valeur d'un ouvrage, à ses taches de moisissure. Les bibliomanes, déclare encore Lucien, évoquent ces chasseurs qui ont des armes richement ciselées et n'en restent pas moins maladroits. Ils ressemblent au toqué qui, ayant payé trois mille drachmes la lampe d'argile qui servait à Epictète, espérait que la sagesse stoïcienne lui viendrait en dormant. A quoi sert-il de rassembler chez soi les ouvrages de Démosthène et de Thucydide quand on est ignorant ? interroge Lucien, et il avertit aimablement le pauvre bibliomane : « En vain tu les étendrais et te coucherais dessus ; en vain tu te les appliquerais autour du corps et t'en habillerais comme d'un vêtement. Le singe, dit un proverbe, est toujours singe, eût-il des ornements d'or. » Le bibliomane ne ressemble pas seulement à un singe ; il ressemble à un homme chauve qui achète un peigne. Le voici bien arrangé ! Ausone lui décoche une épigramme d'un genre analogue : « Ces livres chèrement payés, bon Philomus, dit-il malicieusement à son voisin, ne feront pas de toi le favori des Muses. » Cicéron n'est pas plus tendre à l'égard des bibliomanes. S'il estime que sa

bibliothèque est, pour un homme instruit et studieux, « un paradis, un lieu de délices, d'effusion, de contemplation, le tabernacle de ses pensées », il n'hésite pas à traiter les bibliomanes de *helluones librorum*, de gloutons de livres. Comment ne point rappeler ici Louis XI se moquant des ignorants qui n'ont jamais assez d'histoires, de poèmes, d'ouvrages de théologie, et comparant ces fanatiques du livre à de malheureux bossus. « Chacun voit leur bosse, raillait Louis XI ; ils sont seuls à ne pas s'en apercevoir. »

Ces impitoyables moqueries se succèdent de siècle en siècle. Nous nous souvenons tous du portrait du bibliomane qu'a tracé La Bruyère. Sa galerie est remplie de bouquins « dorés sur tranche, ornés de filets d'or et de la bonne édition », mais, ces bouquins, il se garde de les lire, et, cette galerie, il n'y met pas les pieds. Au XVIIIe siècle, le nombre des faux amateurs augmentant sans cesse et, leur faste ne connaissant plus de bornes, l'ironie redouble. Voltaire, dans son *Temple du Goût*, s'amuse de cet étrange besoin d'empiler de vieux auteurs ignorés et dont on persévère à ne rien savoir. « L'amour des livres, constate d'Alembert, quand il n'est pas guidé par la philosophie et par un esprit éclairé, est une passion des plus ridicules. » Ménard de Saint-Just, dans sa *Lettre au comte Auguste Nadaillan sur le goût des livres* (1785), se divertit fort que des gens de cour, de haute finance ou de haut clergé se croient tenus par l'engouement général à laisser de côté les classiques grecs et latins, à ne composer leur bibliothèque que de livres écrits en langues étrangères, s'imaginant de la sorte mériter la réputation d'érudits. Ils savent à peine parler leur langue, sont incapables de l'écrire correctement, mais, au lieu d'acheter Pascal, Racine, Montesquieu, ils s'enorgueillissent de montrer dix mille volumes anglais ou italiens. Les ouvrages d'histoire n'ont pas droit de cité sur leurs rayons s'ils n'ont au moins deux mille ans d'existence : « Certains amateurs, dit Ménard de Saint-Just, s'embarrassent peu que les livres soient bons, pourvu qu'ils soient anciens ou rares, exigent, pour en faire emplette, qu'on les convainque que ces livres uniques ou presque uniques, ou extrêmement chers, ou des commencements de l'imprimerie, ne peuvent vraiment appartenir qu'à des curieux distingués, titre auquel ils se reconnaissent. » Ces niais, employant mal leur fortune, entassent à gros frais quantité de livres avec la certitude de n'en jamais faire usage. Ils sont identiques à l'avare enfouissant son trésor ; l'un et l'autre ont des richesses en pure perte.

Et ne pourraient-elles être d'hier, les épigrammes inspirées par les réjouissantes bévues des nouveaux riches dont on criblait les « gloutons de livres » du XVIIIe siècle ? L'une d'elles, très savoureuse, nous montre un officier bibliomane qui, armé d'un catalogue, exhibe ses richesses à son curé, et se donne à bon

compte l'avantage de paraître savant. Le prêtre ayant observé qu'il manquait là *Les Commentaires de César*, livre très utile à un militaire :

Quoi! dit l'officier en colère,
Me prenez-vous pour un busard?
Je lis bien, moi, sans commentaire.

Ne vous récriez pas et interrogez les libraires. Ils gardent le souvenir de réparties analogues, voire beaucoup plus cocasses et ahurissantes. De quoi, d'ailleurs, un libraire pourrait-il s'étonner puisqu'il cause chaque jour avec ces doux maniaques que le bibliophile Jacob s'amusait, vers 1830, à passer en revue? Toutes les variétés des bibliomanes d'aujourd'hui, de demain et de toujours existaient déjà en 1830. Voici le bibliomane enfermant ses livres à triple serrure, les cachant derrière ses rideaux, les gardant pour lui seul et refusant même de convenir qu'il les possède. Cet autre, à l'opposé du premier, ne collectionne qu'afin de s'accorder la satisfaction vaniteuse de montrer ses bouquins à tout venant, voire à ceux qui s'en moquent. Il n'y connait rien, mais, grâce à son bouquiniste, il a changé une fortune en grands papiers, vélins et maroquins, comme ses amis achètent des chevaux ou des chiens, et il se déclare ravi. Ce troisième ne désire que ce qu'il ne possède pas. Comment aurait-il le temps de jouir de ses trésors? Seule, une nouvelle rareté lui importe et le sollicite. Ce quatrième passe son temps à revendre ses bibliothèques successives. Ce cinquième se spécialise, refuse de sortir de sa spécialité, et méprise ce qui ne concerne pas sa marotte. En dehors de Voltaire, ou de Pétrarque, ou de la Révolution française, il n'existe point de livres à ses yeux. Le bibliophile Jacob n'est pas complet. Il en passe, et de pires, ou de meilleures, à votre gré.

Avais-je raison de prétendre que nous découvririons dans le passé toutes les caractéristiques du bibliomane moderne, et le bibliomane moderne c'est, si l'on peut dire, le bibliophile d'aujourd'hui, le seul homme qui aime encore un peu les livres, car il n'y a plus de bibliophiles, au sens véritable et noble du mot. Où sont-ils, je vous le demande? Où trouvez-vous un amateur qui chérit les bouquins pour eux-mêmes, qui sent et comprend la noblesse de les sauver, de les préserver, de les léguer aux siècles futurs, qui en savoure, comme un Jules Lemaître ou un Anatole France, les textes originaux d'une émotion et d'une suggestion si puissantes, les maroquins polis, les dos aux ors ternis, les nobles caractères, les papiers d'une intacte fraîcheur? Jules Claretie raconte que Cuvillier Fleury, devenu aveugle, éprouvait une consolation à palper le *Cicéron* en reliure pleine qui avait été son prix au grand Concours. L'anecdote ne manquerait pas de faire sourire nos plus déterminés collectionneurs de

même qu'ils hausseraient les épaules si on leur évoquait le souvenir du bon M. de Lignerolles, vivant en anachorète, déjeunant chez le marchand de vins et consacrant son existence entière à réunir une bibliothèque magnifique.

Ne vous y trompez pas, le soi-disant bibliophile contemporain, celui qui s'en donne les allures et en emprunte les apparences, a d'autres idées en tête. Henri Béraldi écrivait autrefois : « La bibliophilie de 1875 est une bibliophilie à part, particulière à ce temps, et qu'on ne reverra peut-être jamais. C'était la fièvre, la surexcitation à son paroxysme, la spéculation effrénée, le système de Law : la salle de vente ressemblait à la rue Quincampoix pendant l'agiotage ; les livres à vignettes du XVIII[e] siècle étaient de vraies actions du Mississipi ou de l'Union générale. Quand on vit qu'il y avait un bénéfice à faire sur ces livres, tout le monde s'y mit ; cela coïncidait d'ailleurs avec une énorme prospérité financière : les amateurs ne se ménageaient donc point. La cote était une fantaisie, ou plutôt il n'y avait plus de cote. On voulait jouir vite. Aux gens d'autrefois les collections lentement formées ; à nous les bibliothèques instantanées surgissant toutes faites, toutes choisies, toutes reliées comme par un truc de féerie. »

Chaque jour, les ventes de la rue Drouot illustrent ces lignes et leur redonnent une vivante actualité. Mais, ici, distinguons s'il vous plaît. Il y a les amateurs qui achètent les livres pour les garder et ceux qui les achètent pour les revendre. Les amateurs qui achètent les livres pour les garder, et, comme l'a écrit M. Béraldi, qui veulent des « bibliothèques instantanées », ce sont les nouveaux riches. Les beaux livres sont un luxe comme un autre et nos seigneurs entendent se passer celui-ci puisqu'ils ne se passent de rien, d'autant qu'ils risquent d'être crus gens de goût. Le moyen de résister à cela et de ne point sourire à une si aimable perspective ? Ils sourient et ne résistent pas. Au reste, que leur en coûte-t-il ? La limousine arrêtée devant la porte du libraire, ce dernier reçoit des instructions péremptoires. On paiera ce qu'il faut, mais il s'agit de rafler tous les romantiques, ou tous les symbolistes, ou tous les beaux exemplaires du XVIII[e]. L'épicerie, la literie, l'ameublement s'en donnent à cœur joie ; le libraire également, vous le pensez bien. Alors on assiste à des surenchères qui seraient bouffonnes si elles n'étaient pas navrantes, et elles sont navrantes parce que les cours sont faussés, parce que les libraires, forts de l'appui qu'ils sentent derrière eux et avides d'augmenter leur commission, perdent toute mesure dans la lutte qui les met aux prises, et, possédés d'une sorte de sadisme de l'ostentation vis-à-vis de la galerie et des confrères, poussent les prix à l'absurde quand ce n'est pas à la folie. Qu'importe au nouveau riche, n'est-ce pas ? Sa joie, à cet homme, ne réside pas dans la possession du volume rare ; elle consiste

à le montrer, à frapper les plats d'une robuste main endiamantée et à déclarer, après déjeuner, entre deux bouffées de cigare : « Vous voyez *ça*, mon cher. Eh bien ! j'ai payé *ça* dix mille francs. » Qu'ils puissent être grugés, ils n'y pensent pas ou ne s'en soucient guère. J'ai assisté, dans une vente célèbre, à ce petit manège. On savait que le libraire X... devait acheter, coûte que coûte, certains ouvrages pour un fastueux industriel. Mon voisin, dont je tairai le nom « poussa » férocement chacun des livres convoités, et il les « poussa » au point de tripler leur valeur normale. « Oui, je sais, me dit-il en me quittant, je fais le jeu de X... et j'agis mal à l'égard des autres bibliophiles, mais cet imbécile aura du moins payé ce que mérite son imbécillité. » Je livre ceci aux réflexions des amateurs de « bibliothèques instantanées », certain, d'ailleurs, de ne pas les désoler non plus que de ralentir leur zèle.

Dans ces conditions il n'est pas mauvais de vendre sa bibliothèque à l'hôtel Drouot et nous passons, du coup, à ceux qui achètent des livres pour les revendre. La persévérance et la compétence de ce genre d'amateurs sont indiscutables. Ils utilisent leur fructueuse oisiveté à compulser les catalogues, à courir les bouquinistes et à s'attarder dans les boutiques des libraires avec lesquels ils causent utilement. Sur les quais où personne ne découvre jamais rien, la trouvaille rare leur est inévitablement réservée. Ils lisent ; ils lisent même beaucoup et les livres, et les revues et les journaux. Ne faut-il pas connaître le goût du jour et s'approvisionner à temps de profitables éditions originales ? Leur admiration pour certains auteurs va jusqu'à acheter deux ou trois exemplaires d'un même ouvrage, sur grand papier. Ils sont les souscripteurs bénis de toutes les plaquettes, des tirages restreints, de la moindre singularité typographique. Une belle reliure romantique, un curieux manuscrit ne les effarouchent point, à l'occasion, en passant dans quelque ville de province. Entre temps ils font des échanges, de petits échanges, car ils joignent l'obligeance à la persévérance et à la compétence, une obligeance très clairvoyante, il est vrai. Au bout de quelques années, la bibliothèque est pleine. D'autres amateurs sont venus la visiter ; on en a parlé ici et là. Les chroniqueurs, en mal de copie et poussés par une habile suggestion, ont mentionné quelques-unes des merveilles de l'étonnante collection. Bref une réclame insinuante, adroite, a été organisée et se propage à coup sûr. Chacun sait que Z... est un bibliophile passionné et expert. L'idée inconvenante, presque criminelle, que cet amoureux sincère des livres puisse, un jour, vendre sa bibliothèque ne viendrait à personne. Et puis, on rédige un beau catalogue ; la vente est annoncée ; le tour est joué.

Qu'ils achètent pour vendre ou qu'ils achètent pour garder tous sont bibliomanes, vous dis-je.

LE JOURNALISME
ET
LES JOURNALISTES

PAR LOUIS LATZARUS

Certains s'étonneront sans doute qu'un chapitre de cette histoire littéraire ait été réservé aux journalistes. De tout temps, il s'est trouvé des critiques pour refuser aux rédacteurs des journaux la couronne de l'homme de lettres, et Théophraste Renaudot, à peine eut-il créé la première gazette, fut contraint de se défendre contre un mépris trop facile : « Je suis bien trompé, écrivit-il, si les plus riches censeurs ne trouvent digne de quelque excuse un ouvrage qui doit se faire en quatre heures de jour... Se peut-il faire que vous n'excusiez pas ma plume si elle ne peut plaire à tout le monde ?... Ceux qui me connaissent peuvent dire aux autres si je ne trouve pas de l'emploi honorable aussi bien ailleurs qu'en ces feuilles... »

Ceux qui me connaissent peuvent dire aux autres... Éternelle revendication du journaliste, qui pense cacher au public le meilleur de son esprit, rêve d'une œuvre durable, s'afflige de n'avoir pas le loisir de l'entreprendre, d'être toujours pourchassé par l'article inévitable, et de dépenser son talent en petite monnaie ! Trois siècles après Renaudot. Aurélien Scholl, au comble de sa brillante réputation, sorti, une nuit, de l'imprimerie avec Paul Alexis, et remontant les rues de Montmartre, parlera à son compagnon du roman qu'il a conçu, qu'il porte en lui depuis longtemps, qui peut-être lui vaudra la gloire, et qu'il n'écrira jamais. Lui aussi voudrait faire savoir qu'il n'est pas seulement un chroniqueur condamné à une besogne éphémère. Lui aussi voudrait laisser d'autres pages que ces pages trop vite écrites, trop vite lues, trop vite oubliées. Mais le secrétaire de rédaction attend et le typographe s'impatiente. Encore quelques feuillets périssables avant de commencer la tâche sacrée ! Jetons au public sa pâture quotidienne ! Et puis nous penserons à nous, à notre nom, au lecteur futur. Mais les jours passent sans que le journaliste sache trouver l'occasion de se recueillir, et de travailler pour l'avenir. Il brûle heure par heure ses idées, sa

verve et son style. « J'ai alimenté comme tant d'autres cette fournaise du journalisme... » écrira Zola dans la préface des *Nouveaux Contes à Ninon*. Fournaise ? Le mot est juste et effrayant. Autant que cet autre : « La presse, cimetière de talents. »

Est-ce à dire, pourtant, que le journaliste doive abandonner tout espoir de se survivre, et faut-il assurer, comme tant de jeunes hommes de lettres qui changeront d'avis avant la quarantaine, que le journalisme n'est pas et ne peut pas être littérature ? Non, certainement. Ou bien il faudrait soutenir aussi que Paul-Louis Courier, que Louis Veuillot, que Jules Vallès ne furent pas des littérateurs, ce qui est insoutenable. Il faudrait effacer des listes académiques les noms de Prévost-Paradol, de John Lemoine, de Silvestre de Sacy, et, plus près de nous, d'Alfred Capus, d'Henri Roujon et de Jules Claretie. Il faudrait négliger une partie considérable de l'œuvre de Barrès, et des frères Tharaud, ses disciples. Peut-être faudrait-il condamner Rivarol lui-même, et le Beaumarchais des Mémoires à consulter. Et je ne sais pas bien ce qui resterait de Mme de Sévigné, gazetière sans gazette.

Il est vrai néanmoins que la plupart des articles que nous lisons ont quelque chose d'inachevé, qui justifie l'oubli où ils tombent en vingt-quatre heures. Condamné à l'improvisation, le journaliste — et je ne parle pas ici du littérateur qui confie à un journal le chapitre ou l'essai qu'il a pu longuement méditer — n'a pas la liberté de mûrir sa pensée ni la forme qu'il lui donne. Il est l'esclave du moment, qui lui accordera la verve, ou la lui refusera. Le talent à heure fixe, voilà ce qu'imposerait la profession. Mais le talent, même pour ses favoris, est capricieux. — Comment font-ils ? demandait Jules Lemaître, regardant à Rennes écrire les chroniqueurs judiciaires dans le trouble des audiences du procès Dreyfus. Et il ajoutait : « Je ne pourrais pas ».

Il aurait pu, après quelque apprentissage. Car, en journalisme, l'usage, l'habitude, le métier comptent. Mais il n'est pas sûr que Jules Lemaître eût écrit des compte-rendus supérieurs à ceux d'un Albert Bataille, ou d'un Henri Vonoven ou d'un Edgard Troimaux. Lorsque parfois des directeurs lettrés ont délégué sur les lieux d'un événement des écrivains justement célèbres, le numéro du lendemain n'a pas toujours contenu un chef-d'œuvre, car le grand écrivain peut n'être qu'un petit journaliste. Mais, en revanche, l'excellent journalisme n'est pas toujours de l'excellente littérature. Vous vous passionnerez pour le récit d'une aventure qui s'est passée à votre porte, seulement parce qu'elle s'est passée là, et non ailleurs. Que le narrateur soit plus ou moins habile, n'importe ! vous buvez ses paroles. Si vous les trouvez ridicules demain, quand sera dissipée votre émotion, alors ce n'était pas littérature, mais si vous pouvez les



UN CURIEUX DOCUMENT RÉTROSPECTIF.

Une réunion des Journalistes de Paris sur la première plate-forme de la tour Eiffel en construction (1888).

On remarque MM. Jules Lermina, Maxime Vuillaume, E. Hément, Lucien-Victor Meunier, Camille Le Senne, Gaston Calmette, Joseph Reinach, Paul Strauss, Eiffel, Francisque Sarcey, Charles Laurent, Jean Dupuy, Paul Fouché, etc.

entendre répéter et que leur saveur persiste, quelle chicane pourrez-vous chercher à l'auteur, et de quel droit le mépriserez-vous ? Il faudra avouer qu'un journaliste peut être un homme de lettres, comme un trouvère, poète.

Il y a, dans les journaux, de mauvais articles et de détestables écrivains. Mais il y a aussi des livres sans valeur et des romanciers négligeables. Parfois même certains critiques ont pu sans paradoxe opposer aux hommes de lettres l'exemple des journalistes : « Nos romanciers et leurs imprimeurs, écrivait récemment dans le *Temps* M. Paul Souday, ne pourraient-ils revoir plus soigneusement leurs épreuves ? Ils n'ont pas, comme nous, l'excuse de l'improvisation, et pourtant il y a moins de fautes de français, d'orthographe et d'impression dans les journaux. » Le déchet du journalisme sera peut-être plus grand que celui du roman. Ce n'est pas sûr. Mais, en tout cas, ce sera question de brochage et de commodité. On ne peut garder des collections de journaux, et on ne conserve

pas aisément des articles coupés. Le livre se protège. Le vieux journal tombe aux gémonies. Voilà peut-être la principale différence entre la littérature à trois cents pages et celle de deux cents lignes.

Toutefois, et si l'on veut dépasser la question du style, une autre cause de précarité semble menacer le journalisme. Théophraste Renaudot l'a fort clairement exposée, et il me faut encore invoquer cet ancêtre : « Guère de gens possible, écrit-il, ne remarquent la différence qui est entre l'Histoire et la Gazette, ce qui m'oblige de vous dire que l'Histoire est le récit des choses advenues, la Gazette seulement le bruit qui en court. La première est tenue de dire toujours la vérité ; la seconde fait assez si elle empêche de mentir. Et elle ne ment pas, même quand elle rapporte quelque nouvelle fausse qui lui a été donnée pour véritable. Il n'y a que le seul mensonge qu'elle controuverait à dessein qui la puisse rendre digne de blasme (1). »

Sans doute, mais il n'en demeure pas moins que les historiens n'auront pas à chercher dans les journaux des vérités définitives. Il pourra être fort intéressant pour eux de savoir quel bruit courut dans le moment où se déroula un évènement majeur. Mais pour connaître cet évènement même, ils devront recourir à d'autres sources. D'un jour à l'autre, en dépit de tous ses efforts, le journaliste se dément et se contredit. Il est trop près du fait, et trop de gens sont intéressés à lui mentir. Il ne peut saisir qu'une vérité provisoire, et tel célèbre directeur de journal — Villemessant, je crois — avait raison quand il disait qu'une fausse nouvelle est toujours vraie pendant vingt-quatre heures. Il eût pu ajouter qu'une nouvelle vraie sera toujours fausse par quelque endroit après le même temps. Mais cette boutade ne réhabilitera pas la presse aux yeux de ceux qui veulent savoir. Il est à craindre que les collections de journaux, feuilletées avec méfiance par nos neveux, ne gardent à tout jamais le secret des talents qui s'y seront consumés. Essayons de sauver quelques noms, comme on relèverait des inscriptions sur des urnes funéraires.

***

En 1895, le journalisme d'informations est déjà né. Il n'est pas encore ce que nous le verrons en 1920, mais déjà il emporte la faveur du public. On veut des nouvelles, puisque le télégraphe et le téléphone permettent d'en obtenir. Dès 1885, Jules Claretie a noté dans ses *Souvenirs du Dîner Bixio* : « John Lemoine déplore la perte, causée par le télégraphe, du journalisme à écriture et à idées. » Et cependant, en 1885, ni le *Matin*, ni le *Journal*, ni l'*Echo de Paris*

(1) Cité par M. Paul Ginisty, dans l'*Anthologie du Journalisme.*



EMMANUEL ARÈNE PIERRE VEBER DUQUESNEL FAGUET NOZIÈRE ROBERT DE FLERS
ADOLPHE BRISSON M. et Mme CATULLE MENDÈS FRANÇOIS DE NION CAMILLE LE SENNE

Les Critiques dramatiques vers 1905, d'après de Losques

n'existent encore ; le *Petit Parisien* n'a que dix ans et passe, comme le *Petit Journal*, pour une feuille exclusivement réservée aux concierges. Que pourrait bien dire John Lemoine, s'il revenait parmi nous ? Il n'est pas à croire que le *Temps* lui-même, voire le *Journal des Débats*, trouverait grâce devant ses yeux. Les feuilles les plus graves lui paraîtraient singulièrement frivoles, et il se plaindrait encore de n'y pas trouver assez d'idées. Pour l'écriture, peut-être bien, s'il la méprisait, qu'il aurait tort. Car, en vérité, le journalisme, qui croit avoir réalisé de grands progrès, n'a guère fait que retourner à ses origines premières. Il est redevenu gazette, et œuvre de nouvellistes. Mais aussi a-t-il retrouvé son style, vif et rapide, souvent blâmable, mais parfois louable. Après tout, John Lemoine n'a pas laissé dans la littérature une trace plus profonde que n'en laisseront la plupart des journalistes de nos jours. Qui lit encore les deux volumes (je ne crois pas qu'il y en ait davantage) où il a sauvé quelques articles ? Faut-il écrire une chronique comme un chapitre d'un long ouvrage ? Oui, pensaient John Lemoine et les journalistes de son temps. Mais sans doute, ils se trompaient. Voltaire n'a pas écrit *Candide* de la même plume que l'*Histoire de Charles XII* ou l'*Essai sur les Mœurs*. On ne raconte pas une histoire de même sorte à la fin d'un dîner ou à la tribune d'une assemblée. Or, ce ne sont plus des dissertations que la presse offre maintenant à ses lecteurs, ce sont des anecdotes et des causeries sur ces anecdotes. Moins d'idées ? Oui. Moins de style ? Non, mais un style différent.

Néammoins, en 1895, la transformation de la presse n'est pas achevée. Les journaux ne se permettraient pas encore de se passer d'articles de tête. Ils ne sacrifient pas entièrement le commentaire au fait, comme ils s'y résoudront plus tard. Le problème n'est pas encore de rassembler un nombre indéfini de

lecteurs, ce qui entraîne l'obligation de ne déplaire à personne, et par conséquent de ne prendre parti sur rien. Les « reporters » sont venus au monde, et déjà on s'accorde à prévoir qu'ils finiront par prendre toute la place, mais les chroniqueurs demeurent et règnent. Suivant le mot qu'a écrit dans le *Temps*, en 1888, M. Hugues Le Roux : « Quand on sera débarrassé de tous les vieux maréchaux de la chronique que l'on laisse, par respect, mourir dans leurs commandements, avec tous leurs galons fanés sur le bras, le reportage triomphera définitivement. »

Le reportage a triomphé, en effet, pendant plusieurs années, et l'on a pu croire, jusqu'en 1914, qu'il parviendrait à chasser des journaux toute chronique, toute critique, toute polémique, en somme tout jugement au profit du récit, et que peu à peu la presse entière se vouerait exclusivement à l'information. Mais la guerre a ramené par force, dans la moindre gazette, la doctrine. Il a fallu raisonner expliquer, encourager, à l'heure où la population déconcertée par la catastrophe n'osait plus se fier à ses petites lumières. Il a été nécessaire, non plus seulement d'informer le lecteur, mais de l'instruire ; et le lecteur s'est habitué à sa leçon quotidienne. Ainsi, au moment où j'écris, l'article renaît, et voisine partout, même dans les feuilles qui se flattent d'impartialité, avec le récit du reporter. Celui-ci même semble avoir perdu son impassibilité ancienne. Il juge, il s'indigne parfois, il morigène souvent. Son rôle n'est pas aussi prépondérant qu'on l'avait prévu, mais il est grand. En revanche, le chroniqueur a repris ou gardé une place en politique, en diplomatie, en littérature, et dans l'étude des mœurs. On peut dire que la presse d'information pure, qui a existé pendant quelques années, de 1905 à 1914 approximativement, n'existe plus.

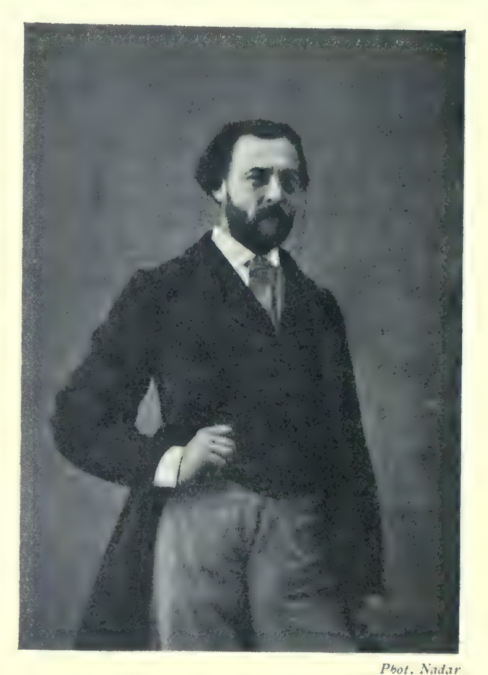
Il ne peut être question d'étudier ici, ni même de citer tous les écrivains qui, pendant les vingt-cinq ans qui font l'objet de cette histoire, ont collaboré aux journaux. Ou bien nous devrions nommer à peu près tous les hommes de lettres, romanciers, historiens, dramaturges ou philosophes et tous les hommes politiques de quelque réputation. Nous sommes obligés de nous en tenir à la définition de Sainte-Beuve : « On n'est pas journaliste pour mettre de temps en temps des articles dans les journaux ; on l'est pour être prêt à y écrire n'importe sur quoi, à toute heure et à toute minute. » Encore, même parmi ceux qui remplissent cette condition première, avons-nous dû choisir les plus connus. Nous ne nous dissimulons pas que nous commettons ainsi de grandes injustices. Il y a eu et il y a d'excellents journalistes anonymes. Le public ignorera toujours, par exemple, les noms d'un Edgar-Verdeau, d'un Armand Lézy, d'un Adrien Bourse, qui ont obscurément dépensé beaucoup d'esprit et d'émotion, servis par un talent véritable, en des journaux d'où les signatures sont bannies. D'autre part, et même parmi les journalistes qui ont liberté de signer, ceux à qui la

Fortune a donné la notoriété n'étaient pas toujours ceux qui la méritaient le mieux. Mais une Histoire est bien contrainte de suivre les caprices de la renommée.

I. — Les Chroniqueurs

En 1895 vivent encore quelques-uns de ces « maréchaux » dont M. Hugues Le Roux attend depuis sept ans la mort avec une juvénile impatience. Henry Fouquier était un maréchal, Henri Rochefort aussi, Aurélien Scholl aussi. Emmanuel Arène était au moins général, comme Jules Claretie, et d'autres avaient droit aux plus honorables galons.

Henry Fouquier écrivait avec aisance et finesse, élégamment, et, en une heure, sur tout sujet qui se présentait. Au sein du plus grand tumulte il remplissait sans trouble des petits feuillets. Il semblait avoir tout lu et tout vu, et en tout cas comprenait tout, Parisien spirituel et lettré, philosophe que le boulevard aimait et qui jugeait le boulevard sans naïveté ni snobisme. Peut-être a-t-on méconnu la profondeur de cet esprit. C'est parfois une faute de n'être pas pédant un peu et nul n'avait moins de goût que lui pour l'étalage de l'érudition.



Phot. Nadar

AURÉLIEN SCHOLL

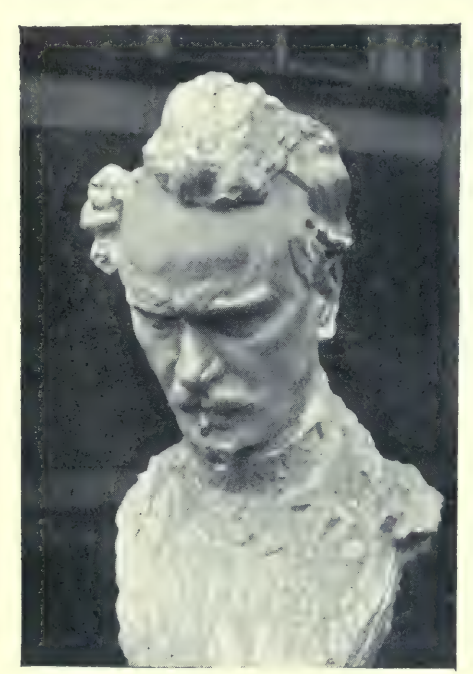
Jules Lemaître, traçant son portrait [1], laisse voir un étonnement qui le mène à l'admiration :

« C'est l'esprit le plus facile, le plus alerte, le plus adroit, le plus prêt sur toutes choses. Il sait tout ou du moins devine tout et semble s'être tout assimilé... Il n'ignore rien de tout ce que les esprits originaux de ce siècle ont senti et pensé ; il le repense avec une hardiesse légère... Il porte au plus haut point ce don de « réceptivité » que Proud'hon attribue aux mieux douées d'entre les femmes. Et il a d'ailleurs, dans les moindres mouvements de sa sensibilité et de sa pensée, une grâce d'un charme si pénétrant que, si je ne puis l'appeler féminine, je ne sais vraiment de quel autre nom la nommer. »

Il est facile de s'expliquer que Jules Lemaître, qui n'était arrivé à la légèreté

(1) *Les Contemporains*, troisième série.

et à une miraculeuse aisance qu'après avoir dépouillé la robe magistrale, ait cru reconnaître en Fouquier un talent féminin, c'est-à-dire intuitif. Mais je ne suis pas certain de la justesse de ce jugement. Il y a des esprits mâles qui, pourtant, savent se donner l'élégance de paraître deviner ce qu'ils connaissent parfaitement, et qu'ils ont déduit avec précision. Henry Fouquier bâtissait ses impalpables chefs-d'œuvre sur des fondations très solides. Une vaste culture ne lui laissait rien ignorer des anciens ni des modernes. Et s'il avait tempéré la philosophie de l'école par celle des clubs, des salons et de la rue, il n'oubliait pas de penser suivant de rigoureux préceptes, mais peut-être était-il trop charmant pour qu'un critique, fût-ce Jules Lemaître lui-même, pût le prendre tout à fait au sérieux.



Buste de ROCHEFORT, par Rodin

Que peut-on dire d'Henri Rochefort qui n'ait été dit déjà cent fois, et beaucoup mieux qu'on ne le pourrait tenter ? Les aventures et les mésaventures de sa vie appartenaient déjà à l'Histoire en 1895, et véritablement il se survivait. Le temps n'était pas très éloigné où il allait perdre l'*Intransigeant*, et donner au *Figaro* et à la *Patrie* ses derniers articles. Jusqu'au dernier jour il garda de la verve, de la gaieté, des mots, et un style plus durable peut-être qu'on ne pense, en dépit de sa familiarité débraillée. Mais le meilleur de son talent est dans les cahiers rouges de la *Lanterne*. Il n'en surpassa point la drôlerie et l'entrain. On peut les relire aujourd'hui, et rire encore à leurs échos pourtant si lointains.

Aurélien Scholl donnait encore de ci de là un article. Il ne devait mourir qu'en 1902. « Il fut le roi du Boulevard quand il y avait un Boulevard », a écrit M. Paul Ginisty. Mais en 1895 déjà il n'y a plus de Boulevard et le roi détrôné est bien las. Il faut laisser le soin de parler de lui à ceux qui écriront l'Histoire du Journalisme sous le Second Empire.

Jules Claretie, en revanche, qui était à peine de quelques années son cadet, continua jusqu'à sa mort, en dépit de ses fonctions d'administrateur de la Comédie-Française, en dépit d'une foule de travaux, à être un journaliste actif. Quand nous le rencontrons en 1895, il y a dix ans déjà qu'il publie au *Temps*, sous le titre de « La Vie à Paris », ces articles qu'il continuera près de vingt ans

encore, et qui eussent suffi à le rendre célèbre, s'il ne l'eût été. Un style simple, aisé, selon la bonne formule du journalisme de jadis, où l'on exprimait sans embarras ce qu'on voulait dire, où l'on ne songeait point à ressusciter les vieilles façons désuètes de parler, et où les archaïsmes paraissaient aussi blâmables que les néologismes. En outre, l'homme avait beaucoup vu, étant passionnément curieux. Il avait su regarder ses contemporains ; il s'était intéressé à leurs œuvres, à leur vie, à leurs propos. La collection de ses articles est un réservoir inépuisable de mots, d'anecdotes, de faits significatifs. L'historien y pourra puiser et le dramaturge et le romancier et le moraliste. Car Jules Claretie était tout cela. Il commençait à publier ses mémoires quand il mourut. On sent comme il les faut regretter quand on lit ses amusants *Souvenirs du Dîner Bixio*, édités récemment par son fils et qui n'eussent été qu'un chapitre dans un ouvrage d'un prodigieux intérêt.


Francisque Sarcey

M. Abel Hermant devait lui succéder sans le faire oublier. C'est un écrivain qui trouvera en un autre chapitre les éloges qui lui sont dus. Il semble qu'il n'accomplisse point sa besogne de journaliste avec le même amour qu'il donne à son œuvre romanesque.

L'œuvre essentielle de Francisque Sarcey fut la critique dramatique et je ne dois point parler ici des critiques. Mais, en 1895, après avoir chroniqué en maintes gazettes, il écrit encore dans le *Temps* de courts billets, malicieux et débonnaires. Un jour Mirbeau lui reproche, dans un furieux article, d'aimer... mais doit-on dire ce que Mirbeau reproche à Sarcey d'aimer, et même de manger ? Non, en vérité, on ne le peut point. Le bonhomme néanmoins ne se trouble pas, et sans se boucher le nez, répond avec sa candeur paisible : « M. Mirbeau prétend que j'aime le... Comment le sait-il ? Je n'ai jamais mangé chez lui. » Les rieurs furent de son côté. Aussi bien, ses lecteurs l'adoraient et je connais de vieux abonnés qui le regrettent encore après un quart de siècle et conservent dans leurs tiroirs d'anciennes coupures jaunies, signées de son nom.

Emmanuel Arène fut un des derniers chroniqueurs de la grande école. Il fut en outre un journaliste capable de rédiger un journal entier, si son indolence le lui eût permis. Il aurait écrit avec une aisance pareille l'article de tête, le filet politique, les échos, les faits divers, le feuilleton de critique dramatique,

le compte-rendu de la Chambre, etc. Tout, enfin. Au *Matin*, à l'*Éclair*, au *Figaro* surtout, il dépensa une verve naturelle et employa toutes les ressources d'un style séduisant et facile. Il n'avait point la haute culture ni le talent athénien de Fouquier, mais il en pouvait donner l'illusion. Dans la polémique, il s'irritait vite et tombait volontiers dans une violence surprenante, qui ne ménageait pas les mots. Parisien sceptique brusquement redevenu Corse et bouleversé par un sang impétueux.

Émile Bergerat avait déjà cinquante ans en 1895, mais il était ce chroniqueur singulier, primesautier et de style hardi, grand inventeur de mots, pétulant, loquace et caustique qui amusait le lecteur en l'effarant un peu. M. Hugues Le Roux parcourait le monde après avoir parcouru Paris et envoyait aux journaux, sans renoncer à faire œuvre de romancier, de beaux articles bien écrits. M. Émile Faguet, connu comme professeur, comme philosophe et comme critique, mais ne se résignant point à passer une heure sans écrire, et ayant d'ailleurs des idées sur tous les hommes et sur toutes choses, entassait chroniques sur chroniques, articles de revue sur articles de revue, volumes sur volumes. Les chroniques, dont nous avons seulement à nous occuper, étaient vives, alertes, pénétrantes, parfois un peu paradoxales, jamais indifférentes au public. M. René Doumic, aujourd'hui directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, grand professeur lui aussi, enrichit le *Gaulois* de chroniques excellentes, fines et sages, toujours composées avec un soin extrême. Disons seulement de M. Jules Lemaître que le meilleur de son œuvre journalistique est dans les *Contemporains*. Il donna au *Temps* de délicieux « billets » et à l'*Echo de Paris* des articles politiques qui, sans doute, n'ajouteront rien à sa gloire.



Émile Faguet, par Rouveyre

M. Étienne Grosclaude fut un humoriste grand ami du calembour et philosophe pourtant à sa manière. « Est-ce moi qui suis fou ? demandait Jules Lemaître à son propos. Je trouve dans ces facéties conduites avec tant de sang-froid une véritable puissance d'invention charentonnesque... N'avez-vous pas été frappés, dans les trop nombreuses citations que j'ai faites, de la merveilleuse justesse des jeux de mots dont elles sont semées et, si je puis dire, de leur caractère de nécessité ? N'a-t-on point cette impression que l'auteur ne pouvait pas ne pas les faire, et que cependant nous ne les aurions point trouvés ? Ce signe est un

de ceux auxquels on reconnaît les belles œuvres. » Après avoir enchanté Paris de chroniques inimitables et invraisemblables, M. Grosclaude, soudain, se mua en homme d'affaires, partit pour Madagascar, colonisa, négocia, remua des capitaux, et puis revint, n'ayant rien perdu de son esprit, mais l'employant à de plus graves sujets que naguère.

M. Alfred Capus fut son ami intime et commença, lui aussi, par publier des articles fantaisistes, auxquels ce futur homme de théâtre donnait le plus souvent la forme dialoguée. On n'ose soutenir qu'il restera grand'chose de ces articulets qui eurent le plus vif succès lorsqu'ils parurent. Mais, de longues années après ses débuts, M. Alfred Capus publia dans le *Figaro*, en 1912 et 1913, des chroniques hebdomadaires qui sont de véritables chefs-d'œuvre. Ils lui valurent, pour partie, son élection à l'Académie et lui acquirent une réputation supplémentaire parmi tous les lettrés. Ces chroniques emplissent deux volumes intitulés *Les Mœurs du Temps*. On y apprend à connaître un observateur qui surpasse le Mercier du Tableau de Paris et un moraliste intransigeant sans le savoir, ou du moins sans l'avouer et en souriant. La langue est belle, simple, et digne d'un homme de goût. C'est dans ces chroniques que M. Alfred Capus a donné toute sa mesure de journaliste et non point dans les « filets » politiques qu'il rédigea au *Figaro* et au *Gaulois* pendant ses dernieres années.



Maurice Barrès

***

Est-ce ici, est-ce plus loin qu'il faut placer M. Maurice Barrès, prince du journalisme ? « Je ne sais, disait-il, ce qui restera de moi, mais j'aurais été le premier chroniqueur de mon temps. » Il faut prendre ici le mot chroniqueur dans toute son étendue. Dans *Leurs Figures*, dans l'*Appel au Soldat*, même dans les *Déracinés*, Maurice Barrès est un journaliste, mais qui s'est donné le temps de réfléchir, de composer et d'arranger, et qui raconte une histoire achevée. Mais, toute sa vie, il a écrit pour les journaux des articles admirables, et il a été, quand il l'a voulu, le premier des reporters. En 1914 notamment, il a donné à l'*Echo de Paris* une suite de compte-rendus de la Commission parlementaire nommée pour enquêter sur l'affaire Rochette, au lendemain de l'assassinat de Gaston Calmette. Cet illustre écrivain, depuis longtemps académicien, s'imposa

Huitième Année. — N° 2496. Paris et départements, 5 centimes. Jeudi 7 Mars 1895

2me ÉDITION

La Cocarde

2me ÉDITION

Directeur Politique : MAURICE BARRÈS

L' « ESTEREL » EN FEU

UN DISCOURS DE GUILLAUME II

DERNIÈRE HEURE

L'ESTEREL EN FEU

UN DISCOURS DE GUILLAUME II

L'effort d'un semestre

MAURICE BARRÈS

CE QU'EST LA PRESSE

Pierre Denis

QUE TOUT NOUS SOIT UNE TRIBUNE !

Le dernier numéro de *la Cocarde*, de MAURICE BARRÈS.

la tâche de venir chaque soir au journal et de livrer à l'imprimerie, feuillet par feuillet, des articles qui peuvent désespérer le plus adroit reporter, et le chroniqueur le mieux rompu aux difficultés du métier. Il n'y changea pas un mot quand il les réunit en une plaquette intitulée *Dans le Cloaque.* « Tout le jour, dit-il dans la préface, depuis neuf heures et demie du matin, nous entendions les témoins, ministres, anciens ministres, députés, magistrats, journalistes, banquiers. Nous ne cessions guère qu'à sept heures et, parfois, plus tard. Je n'avais que le temps de jeter en hâte mes impressions, mes images et mes raisons sur des feuillets que l'on me prenait un à un pour l'imprimerie. Les traces de cette rapidité ne sont que trop visibles. Si je passe outre et si je laisse réimprimer ces improvisations, c'est que telles quelles on y voit les couleurs toutes crues de la réalité... »

Admirable éloge du journalisme, voire et surtout du reportage. Mais, hélas! quel autre reporter peut se flatter d'étaler « les couleurs toutes crues de la réalité »? Et quel art dans ces pages hâtivement griffonnées! M. Maurice Barrès qui, jeune homme, rédigea *La Batte* et les *Taches d'encre*, qui fut rédacteur en chef de la *Cocarde*, qui écrivit au *Figaro*, au *Gaulois*, à l'*Echo de Paris*, était un maître journaliste. Et son nom vivra aussi longtemps par les articles que par les romans.

Mme Séverine est l'un des meilleurs journalistes de ce temps. On eût pu écrire ces mêmes mots en 1895. Elle a pris à son maître Jules Vallès le secret de l'ample phrase, parfois volontairement brisée et ensemble harmonieuse et furieuse. Elle lui a pris aussi l'amour des infortunés et les opinions extrêmes auxquelles elle demeure fidèle. Généreuse, hardie, passionnée, se flattant d'être journaliste et seulement journaliste, elle est cependant aussi, non une femme de lettres, mais un homme de lettres. Elle a été quand elle l'a voulu, au fond des mines ou au Vatican, un admirable reporter. Mais elle est surtout écrivain d'articles. Les *Pages rouges*, les *Pages mystiques* sont des pages en effet.

M. Paul Ginisty a écrit d'un style solide, avec goût et érudition, un grand nombre d'articles. Et notamment il a donné au *Matin* de bonnes chroniques. Longtemps directeur de l'Odéon, il est revenu au journalisme et même a fait pendant la guerre des reportages pour le *Petit Parisien.* Il est permis de supposer que pendant sa jeunesse il fut plus fort en thème qu'en version. Il a entrepris une anthologie du journalisme, qui compte deux volumes, et n'est point achevée, espérons-le. On ne croit pas reconnaître, dans ce travail considérable, et qui a nécessité de grandes recherches, une vive admiration pour la presse moderne. Mais quiconque voudra écrire sur le journalisme est contraint de lire un si consciencieux et judicieux ouvrage.



Jean de Bonnefon, par Rouveyre

M. Francis Chevassu, qui collabora au *Gil Blas*, à la *Liberté* et au *Figaro* se rendit célèbre sur le boulevard par les étonnantes et fines chroniques qu'il appela « les grands enterrements » et où il imaginait les discours qui seraient prononcés sur la tombe des plus notoires contemporains par des orateurs qu'il choisissait lui-même avec malice. C'était un remarquable écrivain qui n'écrivit pas assez, par indolence naturelle, par amour des longues causeries où il était éblouissant et aussi par un souci de perfection qui paralysait sa main. Il fut chargé de la critique dramatique au *Figaro*, mais il détestait le théâtre et se réfugia dans la critique littéraire. Il faut regretter qu'il ait si peu dépensé son talent.

M. Jean de Bonnefon a traité les questions religieuses en un style majestueux et compliqué. M. Julien de Narfon écrivit sur les mêmes matières avec plus d'élégance et de simplicité, encore qu'il aimât l'éloquence et les périodes de Bossuet.

M. Léon Bloy n'aura écrit que pendant peu d'années dans les journaux et notamment au *Gil Blas*. Mais c'était vraiment un journaliste, et peut-être un journaliste seulement. La majeure partie de son œuvre frénétique est constituée par le journal personnel qu'il tint toute sa vie, pour son coléreux plaisir. Il fut empêché par une complexion atrabilaire de trouver dans les gazettes les collaborations que méritait son talent singulier.



Léon Bloy, par Rouveyre

M. Adolphe Brisson est le gendre de Sarcey, et il lui succéda comme critique dramatique du *Temps*. A ce titre, il sera parlé de lui en un autre chapitre. Mais avant de se consacrer au compte-rendu des pièces

de théâtre et à la direction des *Annales*, M. Adolphe Brisson a fait d'excellents « reportages » et des interviews qui sont des modèles. Ses articles ont été heureusement réunis en volumes où l'apprenti journaliste pourra prendre d'utiles leçons et les Lenôtre de l'avenir, de précieuses informations. Le style en est estimable.



Adolphe Brisson

M. Pierre Giffard fut un chroniqueur populaire et un reporter toujours prêt à courir au bout du monde. Il écrivait vite, qualité nécessaire à un journaliste, mais dont il ne doit pas abuser. Il collabora au *Petit Journal*, au *Matin*, au *Figaro*. Rond, jovial, bon enfant, épris de sport, il fut le directeur du *Vélo*, ce qui lui était dû, puisqu'il avait été l'apôtre de la bicyclette. Un bon journaliste, qui savait tous les « trucs » du métier, mais qui ne laisse point de pages brillantes.

M. Emile Berr fut un pareillement bon reporter et un bon chroniqueur aussi, mais il n'écrivait rien qu'avec soin. Toute sa carrière, il la parcourut au *Figaro*. Il a laissé un recueil de reportages : *Chez les Autres* et de curieuses notes sur la vie et les mœurs : le *Journal d'une Étrangère*, le *Journal de Sonia*, l'*Invisible ami*. Il était fin et de bonne culture. Sans doute était-il incapable d'une œuvre de longue haleine, mais ses réflexions, mises bout à bout, emplissaient cependant des volumes qui peut-être demeureront quand de vastes ouvrages auront disparu.

M. Ernest La Jeunesse gaspilla les plus beaux dons en une existence désordonnée. A vingt ans, *Les Nuits, les Ennuis et les Ames de nos plus notoires Contemporains* l'avaient rendu soudain célèbre. C'était en 1896, et en 1912, publiant une réédition de cet ouvrage, il écrivait : « Qu'y a-t-il de commun entre l'adolescent timide, fiévreux, dévoré d'ambition inquiète et d'orgueil famélique, qui écrivait ces pages de marqueterie niellée... et ce gros homme patraque et résigné, esclave du jour, du soir et des faits divers, proie banale des caricaturistes et des gens de revues, qui promène par les boulevards une silhouette trop familière et le pire sourire d'horreur ?... Passer longuement sans donner sa mesure dans le dégoût des *à quoi bon* ? Connaître tour à tour l'oubli, l'indifférence et la haine qui veille et ne désarme point... Avoir l'air d'un bouffon gonflé, d'une vieille lune en décomposition, d'un accessoire de cotillon ou de brasserie, c'est peut-être pittoresque et incohérent, mais ce n'est pas gai. D'autant que ça dure, que ça dure !... »

Il est mort d'un cancer à la gorge, peu d'années après avoir écrit cette page de tristesse. Il est vrai qu'il aura passé « sans donner sa mesure » ni dans ses livres ni dans ses articles. Prodigieusement intelligent et cultivé, il se satisfit d'étonner et parfois de charmer ses commensaux de café. Entre ses débuts éclatants et sa fin douloureuse, il écrivit des centaines de « papiers » — pour employer le terme de l'argot professionnel. Aucun n'était indifférent, aucun peut-être ne fut parfait. Cependant il avait un grand talent et même des éclairs de génie.



ANDRÉ BEAUNIER

André Beaunier

M. André Beaunier, une des têtes les mieux meublées de ce temps, et portant son étonnante activité dans le roman, la critique et l'histoire littéraire, ne s'est pas refusé d'innombrables chroniques, ni même des articles politiques, écrits avec une extrême élégance.

M. Henri Bidou semble apte à accomplir avec éclat toutes les tâches du journalisme. Il excelle dans la chronique et dans la critique dramatique. Il fut pendant la guerre le critique militaire peut-être le plus avisé de la presse française et s'attache maintenant aux questions diplomatiques. Il a collaboré principalement au *Journal des Débats* et au *Journal* pour les études militaires.

M. Paul Souday, en dépit de son labeur de critique, trouve le temps d'écrire de charmants et judicieux articles d'actualité. On y trouve toujours l'attrait d'une vaste érudition, et souvent le charme du plus plaisant humour. On y trouve aussi un style simple et fort, appris des meilleurs maîtres. Son journal est le *Temps*.

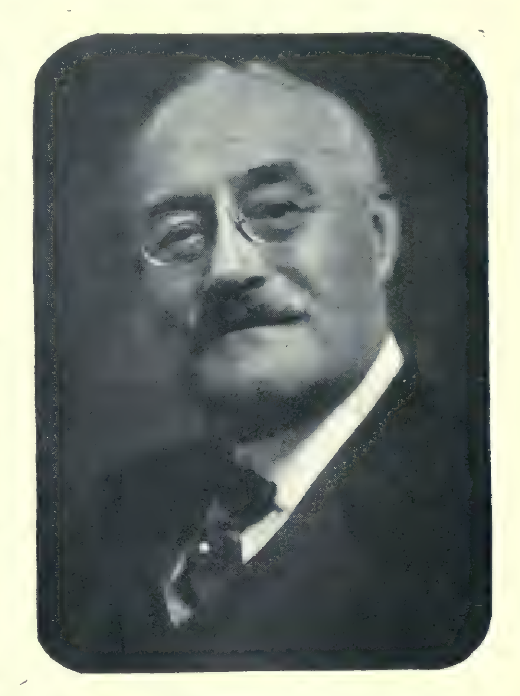
M. Nozière apparut un jour brusquement dans la presse, et l'on se demanda pendant quelques semaines qui se cachait sous ce pseudonyme. Beaucoup crurent reconnaître Anatole France, qui ne démentit point. Ces premiers articles ont été recueillis en volume sous le titre :



HENRI BIDOU

Au temps d'Adrien, hommage au *Temps* où ils avaient été insérés et à M. Adrien Hébrard, le grand directeur qui les avait choisis. Depuis cette époque, M. Nozière a connu des succès comme critique et comme dramaturge. Il a néanmoins continué à écrire des chroniques, d'une plume légère et charmante, dans le *Gil Blas* et dans l'*Avenir*.

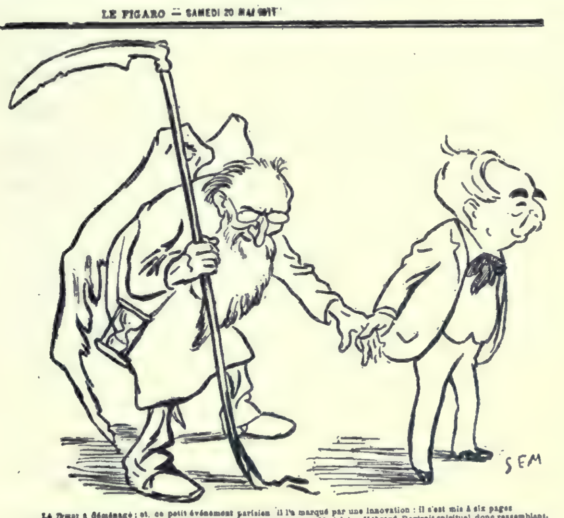
M. Pierre Mille aussi a été introduit dans la presse par Adrien Hébrard, et pareillement a conquis la notoriété du premier coup. Il écrit en beaucoup de journaux, mais c'est au *Temps* qu'il donne le meilleur de son esprit. Ses chroniques sont toujours également aimables, originales et savoureuses.



PIERRE MILLE

Pierre Mille

M. Georges Montorgueil est un anecdotier infatigable. Il sait, sur Paris et les Parisiens, toutes choses. Ce qu'il n'a point vu ou entendu lui-même, il l'a appris dans les livres et les journaux que sa curiosité lui a fait dépouiller avec un soin incroyable. Directeur de l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, il n'a jamais cessé d'écrire, à l'*Eclair* pendant plus d'un quart de siècle, et ensuite au *Temps*. Son style, il l'a fait, étant un ancien ouvrier. Et ce style est bon, vif, animé, parfois un peu trop paré.


LE FIGARO — SAMEDI 20 MAI 1911

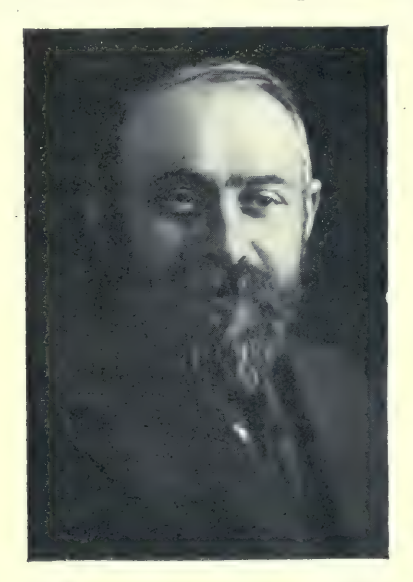
Le *Temps* a déménagé ; et, ce petit événement parisien, il l'a marqué par une innovation : il s'est mis à six pages. Sem a saisi cette occasion de dessiner le portrait de son éminent directeur, M. Adrien Hébrard. Portrait spirituel, donc ressemblant, puisque ce maître ès journalisme est l'esprit le plus aigu, le plus fin, le plus parisien de notre époque.

***

M. Francis Magnard avait inventé, au *Figaro*, le petit « filet » quotidien, qu'il rédigea avec talent. M. Harduin, publia dans le *Matin*, pendant plusieurs années, un filet de même sorte qu'on appela mé-

chamment le Magnard des pauvres. M. Harduin parlait de tout avec bonhomie. Ce n'était pas un grand écrivain, mais il composait soigneusement. Bourgeois voltairien, lecteur assidu de La Fontaine et très fin, il dissimulait sa finesse pour parler au public, qui ne l'en admirait que plus vivement, et il tâchait d'avoir sur toutes choses l'opinion la plus répandue.

M. Louis Forest, qui tient présentement sa place, est un journaliste convaincu de son rôle social. Son filet quotidien est une leçon quotidienne. Il ambitionne de mettre dans l'esprit public des vérités économiques, politiques et sociales. Bien qu'il soit fort instruit et cultivé, il s'impose le ton de l'instituteur plutôt que celui du professeur. Il ne recherche pas les apprêts du style et les mots de l'argot courant ne l'effraient point, pourvu que chacun puisse les comprendre du premier coup. Il exprime, généralement, une idée grave qu'il prend, si l'on ose dire, par le petit bout. C'est essentiellement un didactique et un scolaire.



LOUIS FOREST

M. Clément Vautel, tout au rebours, se préoccupe moins de mettre dans la tête des lecteurs ce qui ne s'y trouve point que d'y remuer ce qui s'y trouve. Le bon sens a pour lui moins d'attraits que le sens commun, et peut-être ne faudrait-il pas le presser beaucoup pour lui faire dire que le sens commun est le vrai bon sens. En littérature, qu'on ne lui parle pas de Stendhal ou de Baudelaire. Le premier ne doit sa gloire qu'à l'engouement artificiel d'une coterie, et le second n'est qu'un poète malsain, dont les vers faisandés conviennent parfaitement aux débauchés des deux sexes. Les critiques littéraires sont à ses yeux des personnages prétentieux, inutiles et comiques, lesquels essaient vainement de diriger vers tel livre ou telle pièce un public dont l'instinct est mille fois supérieur à leur esthétique. Un bon fait divers vaut mieux que cent romans prétentieux. En politique, il tient pour la modération et la raison, hait les extrêmes. En somme, il représente assez exactement le petit bourgeois et les classes moyennes. Et ceci explique pour une bonne part la notoriété qu'il a conquise. Il eut grand succès à la *Liberté*, où il fit ses vrais débuts. Au *Matin*, où il fut appelé à remplacer M. Harduin, il sembla un peu gêné et intimidé. On put craindre qu'il ne mentît à sa nature et ne prît un ton de prêcheur bougon. Il s'est épanoui au *Journal*.

M. Maurice Prax, qui fut d'abord un humoriste, rédige dans le *Petit Parisien* le « filet Magnard ». Il écrit avec goût, et sait garder de la gaieté et de l'esprit dans le bon sens.



Phot. Manuel

LA FOUCHARDIÈRE

M. de la Fouchardière est resté un humoriste. Il prend tantôt l'esprit d'un philosophe cynique, tantôt d'un moraliste presque chrétien, tantôt d'un théoricien anarchiste, tantôt d'un bourgeois scandalisé. Mais il est peut-être le journaliste le plus original qui ait surgi entre 1910 et 1920. Toujours ses propos sont inattendus et ses paradoxes enferment le plus souvent une pensée fort profonde. De même, sous une apparente négligence, la forme est très subtile et d'une délicieuse élégance.

M. Robert Dieudonné a parfois écrit, à l'*Œuvre* et au *Figaro*, en cinquante lignes, un vrai chef-d'œuvre. Il sait se livrer à l'émotion sans tomber dans le ridicule. Son style est joli, nuancé, délicat.

M. Régis Gignoux, attiré par le théâtre et la critique, n'écrit plus que rarement des chroniques. Celles dont il a orné le *Figaro* pendant plusieurs années ont révélé une charmante sensibilité et un talent enjoué avec gravité. Son exemple montre qu'il peut n'y avoir aucune différence entre le journalisme et la littérature.



Phot. Manuel

RÉGIS GIGNOUX

M. Jean-Jacques Brousson écrit en lettré fort instruit et très ingénieux ; mais on pourrait lui reprocher un certain pédantisme dans les mots. Il aime excessivement les épithètes inusitées et les substantifs oubliés. Il semble qu'on ne puisse lire trop, et pourtant M. Brousson donne à craindre qu'il ait trop lu.

Citons encore l'aimable Maurice de Waleffe, le brillant Miguel Zamacoïs l'ingénieux Émile Vuillermoz, le spirituel Hervé Lauwick, MM. Émile Henriot, Gérard Bauer, François Poncetton, René Puaux, André Billy, Francis de Miomandre, Jean Lefranc dont les talents



Pierre Veber

divers sont la parure des journaux. Mais ne citons pas tous les hommes de lettres qui donnent régulièrement des chroniques. Ou bien, comme nous l'avons dit déjà, il faudra copier ici les pages d'annuaires où sont inscrits romanciers, dramaturges, historiens et philosophes. De Mirbeau à Marcel Prévost et de Lucien Descaves aux frères Tharaud, de Laurent Tailhade à Marcel Boulenger et de Frédéric Masson à Fernand Vanderem, de Camille Mauclair à Pierre Veber, quel homme de lettres n'a point collaboré plus ou moins assidûment à un journal ?



Zamacoïs

Mi. Zamacoïs



Émile Vuillermoz

***

Il faut cependant faire une place à part à trois écrivains que les journalistes journalisants feraient peut-être quelque difficulté à reconnaître pour leurs confrères, mais qui lais-



de Waleffe

Maurice de Waleffe.

seront une trace durable. Ce sont Alfred Mézières, Ernest Daudet, Henry Roujon. Celui-ci n'a guère laissé que des recueils d'articles. Les deux autres avaient eu le loisir de composer, en outre, des ouvrages de longue haleine, mais tous trois publiaient dans les journaux quoi ? des critiques, nullement ; des chroniques, à peine ; en vérité, des essais. Ils savaient beaucoup et instruisaient, sous une forme aimable, et en peu de lignes, des lecteurs moins érudits. Ernest Daudet et Alfred Mézières s'attachaient surtout à l'histoire politique. Henry Roujon aimait les portraits, anciens et modernes. Encore quelques lustres et lui aussi sera un historien, dont on sera tenu de relire les pages vives et pimpantes, toujours sûrement informées. Et comme il comprenait bien le journalisme ! « Un article ne se fait pas à la loupe, en laissant tomber les mots un à un, comme des gouttes d'émail sur des paillons préparés d'avance. Si la page, noircie en hâte sur un coin de table, est destinée à devenir une œuvre d'art, c'est rarement parce qu'on l'a fait exprès. » Sans l'avoir fait exprès, Henry Roujon a laissé des pages excellentes, qui forment quatre volumes délicieux : *La Galerie des Bustes*, *En Marge du Temps*, *Au Milieu des Hommes*, *Dames d'Autrefois*. Ce directeur des Beaux-Arts connaissait aussi l'art de l'article.



Lenotre

A ces trois noms, il faut ajouter celui de M. G. Lenôtre. Et cependant, tandis que les Daudet, les Mézières et les Roujon faisaient du journalisme en historiens, M. Lenôtre fait de l'histoire en journaliste. C'est, si l'on peut dire, un reporter rétrospectif. Il interviewe les personnages historiques défunts depuis un siècle et demi, et, avant de les interroger, note soigneusement la couleur et la forme de leur habit. S'ils sortent, il regarde leur voiture, la robe du cheval, et s'informe du nom du cocher. Il connaît leur portier et leur domestique. Que ne connaît-il pas ? On lui a reproché de prendre à droite et à gauche dans les ouvrages qu'il a tous lus des renseignements qui semblent nouveaux quand il les publie, et une épigramme méchante et drôle a eu jadis beaucoup de succès parmi les archivistes. On sait que M. Lenôtre a nom Gosselin :

Ce Gosselin,
Auteur malin,
Prenant du mien,
Prenant du vôtre,
Prenant du sien
Si peu que rien, modestement signe : Lenôtre.

Deuxième Année. — Numéro 87 Cinq Centimes JEUDI 13 JANVIER 1898

ERNEST VAUGHAN

L'AURORE

Littéraire, Artistique, Sociale

J'Accuse...!

LETTRE AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Par ÉMILE ZOLA

LETTRE
A M. FÉLIX FAURE
Président de la République

Monsieur le Président,

Un numéro de journal qui est une pièce d'histoire.

Mais laissons dire les railleurs, qui sont seulement des jaloux, fort mécontents du succès considérable qu'a remporté M. Lenôtre. Il passionna le public dès les premiers articles qu'il donna. Nul comme lui n'excelle à faire revivre les acteurs du grand drame révolutionnaire et il les aurait, par miracle, personnellement fréquentés, qu'il ne pourrait nous intéresser davantage en nous parlant d'eux. Au reste, ses *Vieilles maisons, vieux papiers* sont dans toutes les mains.

Il ne convient pas d'oublier ceux qui furent les historiographes au jour le jour de la vie parisienne. Jean Lorrain fut le plus remarqué d'entre eux. Dans ses *Pall-Mall* du *Journal*, il a peint exactement un Paris qui déjà est bien loin de nous, en un style vif, pressé, évocateur, par ripostes courtes et mots cinglants. Avant lui, un Émile Blavet, un Octave Uzanne avaient préparé aussi, pour ceux qui voudront connaître les élégances, les futilités, les noblesses et les mille occupations de notre Paris, des notes nombreuses, toujours légères et fines. Après lui, Albert Flament reprit sa formule et sut parfois l'égaler.



JEAN LORRAIN, à Béziers (21-27 août 1900)

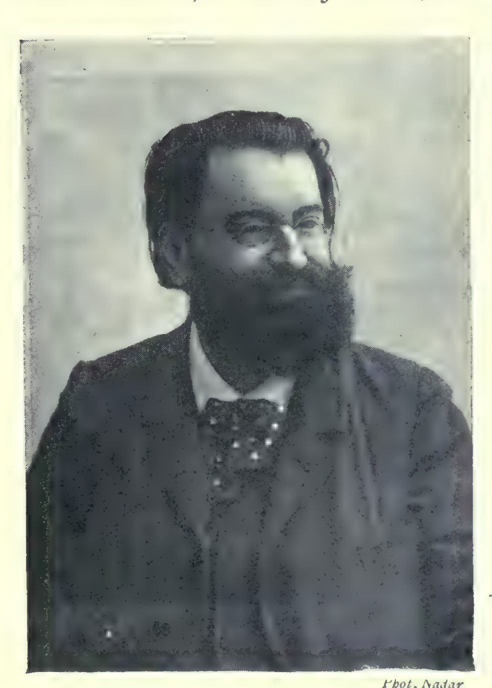
II. — Les Journalistes politiques

On dit souvent qu'il en va de l'article politique comme du discours, amphore vide où demeure à peine un insaisissable parfum. Mais un Paul-Louis Courier ou un Louis Veuillot démentent cette opinion et prouvent par l'exemple qu'un journaliste politique s'élève parfois jusqu'à la gloire. Et si l'on peut se contenter de citer un Camille Pelletan, un Joseph Reinach, un Arthur Ranc, un Alphonse Humbert, un Cornély, dont les écrits déjà ont péri (1), il faut s'attarder auprès de certains polémistes, partisans ou doctrinaires, qui semblent devoir laisser une trace durable. Nous négligerons de parti pris la plupart des hommes politiques qui se sont servis du journal pour soutenir leur action de tribune ou ceux que leurs seuls titres parlementaires ont introduits dans la presse, sans quoi il nous faudrait nommer un trop grand nombre d'écrivains négligeables. D'autre

(1) Il faut cependant mettre à part les chroniques, souvent pesantes et encombrées de citations, mais érudites et sagaces, que M. Joseph Reinach publia dans le *Figaro* pendant la guerre, sous le pseudonyme de Polybe, et les meilleures pages du comte Albert de Mun.

part, qu'un Millerand, un Briand, un Poincaré aient écrit des articles, il importe assez peu. Leur œuvre réelle est ailleurs ; s'ils se proclament journalistes à la fin de quelque banquet professionnel, c'est seulement de quoi flatter les convives. Leur vrai journal est le *Journal officiel*, quelque talent d'ailleurs qu'ils aient pu montrer en leurs articles.

Toutefois, ne faut-il pas faire une exception pour M. Jaurès, par exemple — dont les articles quotidiens eurent les qualités et les défauts de ses discours, et furent donc souvent remarquables — et pour M. Georges Clemenceau qui, toute sa vie, eut un journal, l'*Aurore* après la *Justice*, le *Bloc*, qu'il rédigeait seul, après l'*Aurore*, et puis à nouveau l'*Aurore*, et enfin l'*Homme libre*, mué en *Homme enchaîné* pendant la guerre. M. Clémenceau écrit parfois très bien et parfois mal, suivant qu'il s'interdit ou se permet un jargon philosophicosocial insupportable. Mais qu'il prenne au collet un chef de gouvernement ou un ministre, ou un responsable quelconque, quelle belle dispute et quel vert et vif langage ! Si plus tard on publie des morceaux choisis de Clemenceau, il en faudra bannir tout ce qui n'est point polémique.



Phot. Nadar

ÉDOUARD DRUMONT

M. Edouard Drumont atteignit d'un coup une notoriété universelle par la *France juive*, fonda la *Libre Parole* en 1892 et mourut presque oublié pendant la guerre. Ce fut un grand polémiste, plus remarquable peut-être par son tempéraent que par son style. Si la postérité lit ses ouvrages, ce ne sera point pour trouver un plaisir littéraire. Ses articles sont des sortes de causeries où il n'use que d'un vocabulaire restreint, sans recherche ni spéciale élégance, mais ils ont de l'entrain, et le fait est qu'ils séduisirent un grand nombre de lecteurs. M. Édouard Drumont se répétait sans lassitude, et à propos de tout événement entamait la même antienne. Son succès peut être expliqué par cette monotonie même. Car un polémiste doit, pour se faire entendre, recommencer perpétuellement la même attaque. Lorsqu'il s'interrompait pour causer, parler du vieux Paris qu'il aimait, ou silhouetter quelque personnage qu'il avait connu, il charmait aisément. L'ancien chroniqueur de la *Liberté*, du *Petit Journal* et du *Bien Public* se réveillait alors un instant.



Phot. Nadar

Paul de Cassagnac

Catholique ardent, il semble n'avoir point compris la théologie. A la fin de ses jours, aveugle et malade, il gémissait de la défaveur divine.

M. Paul de Cassagnac écrivit d'une plume qui était tantôt une épée et tantôt un bâton, tous les jours, dans l'*Autorité* qu'il dirigeait, des articles contre la République. Une verve puissante l'animait et lui soufflait des phrases violentes. Lorsqu'il en avait tracé une, il allait à la ligne, et traçait la suivante. Aujourd'hui encore, on ne peut les relire sans ressentir une certaine excitation.

Urbain Gohier a un style clair, aigu et net, qui est l'outil nécessaire à son tempérament passionné. Ses phrases précises et mordantes se hâtent l'une derrière l'autre, mais sans bousculade, en ordre impeccable. En brefs bataillons, elles montent à l'assaut, haletantes et animées d'une frénésie froide et résolue. M. Urbain Gohier n'aime pas la période et n'abuse pas des épithètes. Et pourtant il peut atteindre à une émouvante éloquence. On ne se défendra pas de citer la fin d'un court pamphlet *Contre l'Argent*, où sa manière se découvre avec évidence :



Urbain Gohier

Urbain Gohier

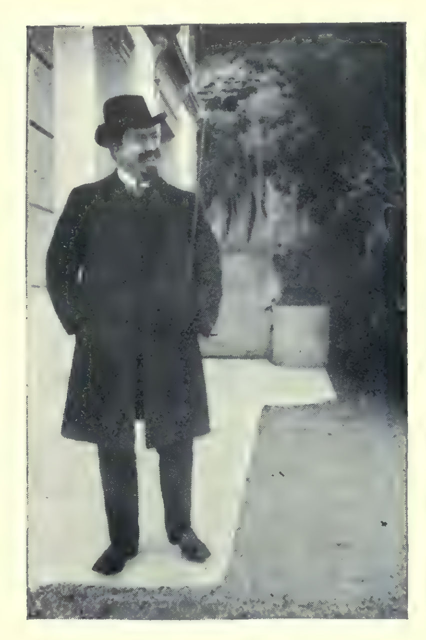
« Si vous avez quelque énergie au cœur, ne redoutez pas, ne calomniez pas la misère...

« De quoi voulez-vous être fiers ? D'un coffre-fort ou de vous-même ? Il faut choisir.

« Vous voulez vivre ; vivre, c'est agir ; et l'or est un puissant levier.

« La misère aussi, qui donne l'indépendance.

« Il est fort, l'homme qui dispose de quelques millions, mais il est redoutable, l'homme qui n'a pas de besoins, qui n'a pas de liens, qui n'a pas de crainte, et qui garde une âme ferme, une pensée lucide, l'œil juste et la main prompte.



GUSTAVE TÉRY

« Restez pauvres.

« Si vous êtes privés des filles d'Opéra, du salut gouailleur des laquais, de l'obsession des parasites, de l'envie des faquins, de la trahison de vos amis, vous ne manquerez pas cependant de quelques satisfactions.

« Vous sentirez les vivifiantes secousses de la colère, et les fortes jouissances du mépris. »

Ainsi écrit M. Urbain Gohier, sur le mode péremptoire et catégorique, en phrases courtes et serrées, qui ont parfois une fermeté romaine. Un grand nombre de ses articles ont été réunis en des volumes dont le plus retentissant fut l'*Armée contre la Nation*. Lorsqu'il quitta l'*Aurore*, il alla passer quelques mois en Amérique, d'où il rapporta un très curieux ouvrage d'observations, qui est encore une œuvre de journaliste.

M. Gustave Téry a un talent fort différent : fin, narquois, ironique, spirituel, ce normalien mena les plus violentes campagnes sans que sa phrase cessât de sourire en quelque manière. Au service de ses colères et de ses indignations, il a mis une plume adroite, souple et élégante. Il a lu Voltaire et Courier. Il a très bien lu aussi Beaumarchais. Et enfin, c'est un compatriote de Renan. Il voile ordinairement sous cette quadruple malice la virulence de ses propos, et n'est jamais plus redoutable que lorsqu'il affecte la bonhomie. Ses articles sur M. Jaurès qui composent maintenant un volume, furent sans doute son chef-d'œuvre et montrent quelle aimable et trompeuse douceur peut prendre la polémique.

M. Robert de Jouvenel s'est fait connaître d'abord par la *République des Camarades* dont les chapitres sont autant de remarquables articles. Le premier de ses modèles semble être Chamfort, mais certainement aussi il connaît l'œuvre des grands journalistes du XIXe siècle. Il écrit avec une impertinence séduisante, et sur la politique principalement.



Phot. Manuel

ROBERT DE JOUVENEL

M. Charles Maurras est un philosophe et un grand lettré qui eût pu, s'il l'eût voulu, rencontrer le succès hors des journaux. Il a préféré la besogne écrasante qu'il accomplit chaque jour et dont nul autre, sans doute, ne serait capable. En un style d'une solidité et d'une vigueur exceptionnelles, et d'une ardente gravité, il traite les problèmes politiques au long de deux, trois, parfois quatre colonnes quotidiennes. Sans doute sa foi le préserve de l'épuisement. Épris de l'antiquité, familier, au surplus, de toute la poésie et de toute la prose de ce temps, fin critique, il connaît chaque mot dans son sens exact et sait à merveille quelle place il faut lui donner dans une phrase. Il laissera une œuvre considérable, où de nombreux disciples auront puisé des façons de penser, et auront pu apprendre le bon usage de la langue française.



CHARLES MAURRAS

M. Léon Daudet, dont le nom vient naturellement sous la plume après celui de M. Maurras, est un polémiste d'une verve cruelle, parfois bouffonne, parfois vengeresse, mais qui ne ménage rien. Pittoresque et truculent, ne redoutant point l'argot, habile à la caricature et expert en sobriquets, il bafoue ses adversaires en des articles souvent miraculeusement réussis. Dans les divers volumes de ses *Mémoires*, on trouve toutes ses qualités de journaliste, plus surveillées toutefois que dans ses chroniques quotidiennes. Il est superflu de dire que l'auteur du *Voyage de Shakespeare* est un écrivain.

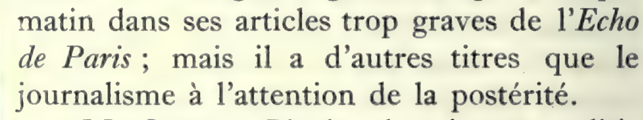


LÉON DAUDET

M. Jacques Bainville consacre à la politique étrangère un talent remarquable, dont la première vertu est la clarté. Peut-être est-ce là le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un journaliste. M. Jacques Bainville est promis à l'Académie. Comme en se jouant,

il met en quelques lignes à la portée du plus ignorant le problème diplomatique le plus ardu, mais ce n'est point là son seul mérite. Il est capable aussi d'écrire les études les plus hautes et les plus complètes, et tandis qu'il réfléchit sur les événements, il n'oublie pas de voir et de comprendre les hommes. Nul ne dessine une figure d'un trait plus sagace et plus juste.

M. Eugène Lautier, qui a écrit généralement sur la politique, eût pu être un reporter de premier ordre. Au moment de l'assassinat du roi de Serbie et de la reine Draga, envoyé à Belgrade par le *Temps*, il télégraphia des correspondances émouvantes et précises qui suffiraient à prouver son talent.



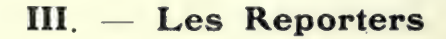
M. Franc-Nohain, charmant fabuliste, auteur gai, se guinde un peu, chaque matin dans ses articles trop graves de l'*Echo de Paris* ; mais il a d'autres titres que le journalisme à l'attention de la postérité.



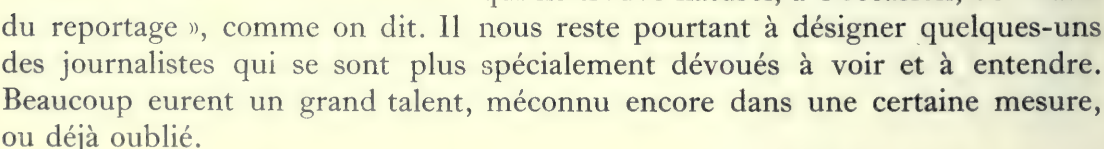
Phot. Arroyo

JACQUES BAINVILLE

M. Georges Pioch, chroniqueur politique, voudrait bien ne pas oublier les lettres et leur est malgré lui infidèle. C'est un romantique, qui parle une langue trop oratoire, mais experte en trouvailles verbales.



III. — Les Reporters



Il nous est arrivé de nommer déjà des reporters : Adolphe Brisson, Pierre Giffard, Emile Berr, Séverine, d'autres encore. Et nous avons dit que Maurice Barrès fut le plus grand. Les genres du journalisme se sont mêlés et il n'est pas de chroniqueur qui ne trouve naturel, à l'occasion, de « faire du reportage », comme on dit. Il nous reste pourtant à désigner quelques-uns des journalistes qui se sont plus spécialement dévoués à voir et à entendre. Beaucoup eurent un grand talent, méconnu encore dans une certaine mesure, ou déjà oublié.

Qu'on lise pourtant *Le Turf*, de Maurice Talmeyr, ou les *Coulisses du Boulangisme*, de Mermeix. N'est-ce point là reportage ?Et il faudra pourtant que les historiens des mœurs et de la politique consultent ces deux ouvrages. M. Maurice Talmeyr écrit en une langue colorée et évocatrice. M. Mermeix, l'homme le mieux informé des choses parlementaires et diplomatiques, apporte des renseignements si précis et si sûrs que les recherches de l'avenir n'y modifieront

sans doute pas grand'chose. Peut-être même un Chincholle, écrivain négligent, trouvera-t-il plus tard des lecteurs. Maurice Barrès, dans l'*Appel au Soldat*, lui a fait, comme à Mermeix, de vastes emprunts.

Beaucoup de reporters sont des écrivains, encore que le télégraphe les presse et les contraigne à de hâtifs griffonnages. Se rappelle-t-on que M. Gaston Leroux, qui a abandonné le journalisme pour le théâtre et le roman d'aventures fut, entre 1900 et 1910, l'un des plus brillants journalistes parisiens ? C'était un chroniqueur jovial, qui excellait à amuser et à distraire le lecteur, en de spirituels articles pleins d'une fantaisie originale et qui ne sentaient jamais l'effort. On pourra s'en convaincre en feuilletant un recueil ancien déjà qu'il a intitulé *Sur mon chemin*. Mais c'était aussi un lyrique, prompt à sentir et à s'émouvoir tout en demeurant un observateur sagace. Lors de la première révolution russe, et pendant la campagne russo-japonaise, il envoya de Pétrograd au *Matin* des pages frémissantes que l'on voudrait relire et qui, comme tant d'autres, hélas ! ne reverront plus le jour. « La jeunesse de Moscou est morte!... » Nos neveux, peut-être, iront fouiller les collections des bibliothèques et retrouveront ces émois.



GASTON LEROUX

M. F.-J. Mouthon, avant de devenir le directeur du *Journal*, dirigea à Lyon la *France Libre*, et puis entra au *Matin*, où il mena de célèbres campagnes, comme celle qui aboutit à l'arrestation de Mme Thérèse Humbert. Il savait ennoblir le moindre reportage par un style qui ne devait rien ni à Voltaire, ni à Diderot, ni à Fontenelle, mais qui empruntait sa force à l'éloquence sacrée. Il aimait les phrases somptueuses et les métaphores éclatantes. Certaines des pages qu'il écrivit mériteraient de demeurer. Qui ne l'a vu penché sur sa table et besognant à son article comme un laboureur au sillon, ne sait point quelle peine peuvent coûter à un journaliste les deux cents lignes qui, le lendemain, seront lues en cinq minutes par un

acheteur distrait. Mais de ce talent sont sortis quelques chefs-d'œuvre, aujourd'hui perdus dans des collections de journaux anciens.

M. Gaston Stiegler raconta les voyages des présidents de la République et même mena des enquêtes sur des crimes célèbres. Ses feuillets dispersés composeraient un volume agréable. M. Serge Basset qui devait trouver une mort tragique sur le front, où il était correspondant de guerre du *Petit Parisien*, fut au *Matin* et au *Figaro*, un reporter vibrant. Un Paul Olivier, un Édouard Helsey, un Gaston de Maizières, un Eugène Tardieu, un Henry Vidal, un Gustave Babin, un E. Bourcier, racontent en un style excellent ce qu'ils sont allés voir. André Tudesq parcourt le monde d'un bout à l'autre, et c'est un écrivain qui jette des pages aux quatre vents de la planète. On peut dire les mêmes mots de M. Albert Londres.



RENÉ BENJAMIN, par Don

Jules Huret fut un maître, non peut-être par le style, qui manque d'originalité, mais par le talent singulier qu'il avait de ne rien laisser échapper de ce qu'il avait vu et entendu. Il se refusait à rien arranger. Ses interviews étaient phonographiques et ses descriptions avaient la minutie du film. Pour lui, la collection scrupuleuse des petits faits était suffisante et toute conclusion inutile. Ou plutôt la conclusion était imposée par les faits. J'étais là, telle chose advint. Et voilà tout. Aussi ses reportages, que ne trouble point la passion, conservent une valeur documentaire qui les gardera de vieillir. Il les a réunis en des ouvrages qui font partie de toutes les bibliothèques. Son *Enquête sur l'Évolution littéraire* demeure indispensable à qui veut connaître la littérature de ce temps, et ses enquêtes en Allemagne n'ont peut-être pas été lues avec assez de soin par les hommes au pouvoir. Sans quoi l'effroi les eût pris avant la guerre.

On ne voit pas que Jules Huret ait laissé des imitateurs. Les reporters qui le suivent ont tendance à se passionner et ne retiennent pas leur opinion personnelle. Ainsi M. René Benjamin, connu pour des romans de grande valeur, est un admirable reporter, mais qui juge, et même qui condamne. On ne le voit apparaître qu'à l'extrême fin de la période que nous étudions. On pourrait lui

faire le reproche d'interpréter plus volontiers que de répéter. Au demeurant, un bel écrivain.

M. Ludovic Naudeau a parcouru la terre. Le Destin a fait de lui un journaliste et eût pu en faire purement un homme de lettres, qui eût excellé dans le conte. Il a publié dans le *Journal* le plus grand nombre de ses reportages. Demeuré en Russie jusqu'à ce que les bolchevicks le missent en prison, il a écrit sur la révolution léniniste deux ouvrages lucides et profonds. Du Japon, où il fut prisonnier aussi pendant la guerre russo-japonaise, il a rapporté un livre très documenté : *Le Japon moderne*.



Phot. Arroyo

LUDOVIC NAUDEAU

Ludovic Naudeau

M. Stéphane Lauzanne, rédacteur en chef du *Matin*, écrit d'une plume rapide et alerte. Sachant qu'il s'adresse au grand public, il recherche avant tout la clarté et le pittoresque. Suivant l'expression qu'il a lui-même employée, « il tâche sans cesse de faire voir clair » et ne s'attarde point aux raffinements du style. « Le journaliste qui a écrit ces pages, dit-il en parlant de lui, n'a pas la prétention d'avoir fait de la peinture. Tout au plus est-ce de la photographie instantanée. Mais il a tiré ces clichés sans se soucier de savoir s'ils seraient ou non du goût de tous, en tâchant seulement de les faire ressemblants et le plus proche possible de la vérité. » Jugement qu'on ne saurait contredire. M. Stéphane Lauzanne, qui a publié les déclarations de tant de personnages notoires, n'aja mais connu un démenti.



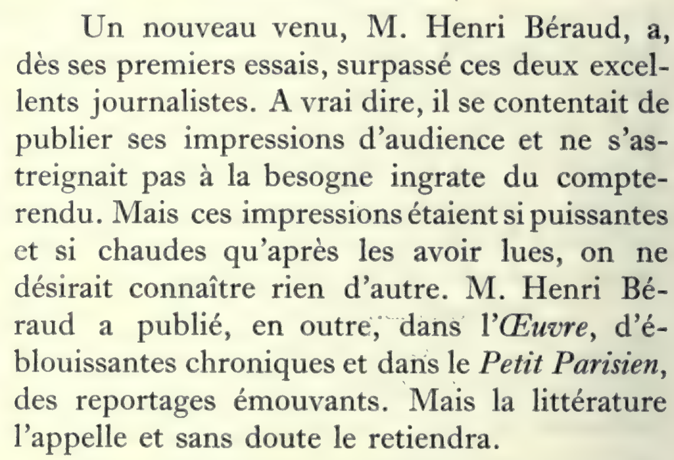
Phot. Arroyo

HENRI VONOVEN

H. Vonoven

M. Henri Vonoven succéda à Bataille, en 1900, comme chroniqueur judiciaire du *Figaro*. Et il sut faire oublier un prédécesseur qui avait eu une éclatante renommée. Le compte-rendu d'un procès devenait sous sa plume le plus attachant des chapitres de roman, bien que le style en fût simple, et,

semble-t-il, volontairement neutre. M. Edgar Troimaux, chargé de la même tâche à l'*Echo de Paris*, a donné aussi de bons compte-rendus, mais d'un dessin plus froid et presque linéaire. Il décrit le drame que M. Vonoven peignait.



HENRI BÉRAUD

Un nouveau venu, M. Henri Béraud, a, dès ses premiers essais, surpassé ces deux excellents journalistes. A vrai dire, il se contentait de publier ses impressions d'audience et ne s'astreignait pas à la besogne ingrate du compte-rendu. Mais ces impressions étaient si puissantes et si chaudes qu'après les avoir lues, on ne désirait connaître rien d'autre. M. Henri Béraud a publié, en outre, dans l'*Œuvre*, d'éblouissantes chroniques et dans le *Petit Parisien*, des reportages émouvants. Mais la littérature l'appelle et sans doute le retiendra.

On hésite à clore ce chapitre. Les talents se sont tellement multipliés qu'un écrivain se cache souvent derrière le plus petit reporter. On n'a cité ici que les meilleurs, ou ceux dont le public s'étonnerait de ne pas trouver le nom très connu.

ÉDITION ET LIBRAIRIE

PAR

JEAN DE NIORT

Il est assurément légitime de terminer ce tableau de vingt-cinq années de littérature française par un aperçu sur l'édition et la librairie. Après l'œuvre, après l'œuf mystérieux, immatériel, de la création, après le livre pensé, vient le livre imprimé, objet, matière, du papier avec de l'encre dessus, le livre, édité et à vendre, article de commerce. Ce livre, prolongation visible de la pensée et réalisation du rêve, doit être étudié, lui aussi, ou plutôt doivent être étudiés les marchands de livres, éditeurs et libraires, qui sont les collaborateurs des poètes et des écrivains, leurs intermédiaires près des lecteurs. Le lien qui unit les uns et les autres est des plus étroits. Sans auteurs pas d'éditeurs, mais sans imprimeurs et sans éditeurs, pas d'auteurs, ou à peine, certes. Car nous ne sommes plus dans un temps où un ouvrage manuscrit pourrait se répandre. Et précisément l'objet de ce chapitre est de voir comment, entre 1895 et 1920, on s'y est pris pour répandre un livre, comment les intermédiaires ont compris leur tâche pour rapprocher l'écrivain du lecteur. Pendant ce laps de temps y a-t-il eu changement, évolution, dans la conception du fabricant et du marchand de livres ? Leurs rapports avec les auteurs, leurs rapports avec le public, leur conception personnelle de la littérature en tant que marchandise comme objet d'achat et de vente est-elle la même en 1920 qu'en 1895 ? Et sinon, si elle a changé, comment ? Selon quelle courbe ? Voilà ce que nous nous proposons d'examiner ici. On comprend à quel point l'évolution de la librairie est jumelle de l'évolution de la littérature, comment elles influent réciproquement l'une sur l'autre.

***

En 1895 les éditeurs, les auteurs, le public sortaient de la grande secousse du naturalisme. Ils étaient un peu fatigués du tumulte littéraire. Le dernier grand succès de Zola, *la Débâcle*, était de 1892. Il publiait maintenant ses Trois Villes, mais on avait l'impression que la période significative et vraiment puissante de sa production était achevée. Bourget entrait à l'Académie, il avait

terminé la série de ses romans mondains et tournait maintenant à la prêcherie, posait au grand esprit, enseignait toute une clientèle de bourgeois à prétentions.



UNE LIBRAIRIE AU XVIII[e] SIÈCLE

Abel Hermant, ni les Rosny n'étaient encore parvenus au grand public. Pierre Loti avait publié ses ouvrages les plus célèbres, Huysmans, aussi, Alphonse

Daudet était sur le point de disparaître. Anatole France, seul parmi les importants auteurs de la veille, n'avait pas achevé son œuvre. Son *Lys rouge* était récent il allait écrire l'*Orme du Mail*, l'*Anneau d'Améthyste*, *Monsieur Bergeret à Paris*, *Crainquebille*. Des jeunes apparaissaient, mais peu connus encore du grand public. Les *Déracinés* n'avaient pas encore vu le jour. Paul Adam, malgré quinze volumes, demeurait un auteur pour initiés. Henri de Régnier ne devait publier *La double Maîtresse* qu'en 1900. Avec ceux de sa génération, les symbolistes, il professait encore le mépris du grand public et n'écrivait pas encore pour celui-ci. En 1895 les éditeurs éprouvaient donc le sentiment que les grands auteurs qui avaient fait leur fortune avaient terminé leur carrière, ou du moins qu'ils s'étaient tellement imposés qu'il ne restait plus aucun effort à accomplir pour les répandre. Ces auteurs étaient devenus pareils à des firmes universellement connues, sortant périodiquement un article dont la vente est assurée automatiquement et sans efforts. Quant aux jeunes, puisqu'ils ne faisaient aucune avance au public, et semblaient des auteurs difficiles, ils ne paraissaient guère intéressants pour l'éditeur ni le libraire. Il faut d'autre part noter que Charpentier, qui avait lancé Zola, qui avait aimé la littérature et l'art, venait de laisser sa maison, une maison toute faite, pleine de grands noms, à M. Fasquelle, que l'éditeur Ollendorf était surtout l'éditeur de Maupassant, mort depuis plusieurs années, et qu'il avait repris à Havard, en déconfiture. Que peu de temps auparavant, la liquidation du fonds Dentu était survenue, rendant les éditeurs prudents, et qu'ils préféraient se consacrer au succès de deux ou trois auteurs d'un rapport sûr, comme pour Anatole France et Pierre Loti, Calmann-Lévy, pour Huysmans, Stock, pour Bourget, Lemerre, que de courir des risques avec des inconnus.

A la génération nouvelle, il fallait donc des éditeurs nouveaux. Il en naquit. Ce n'était pas de grosses maisons s'occupant d'affaires considérables, nanties d'un personnel nombreux, dirigées par quelque riche traitant roulant carosse et entretenant des comédiennes, mais en général de très modestes boutiques, où l'on venait causer, où l'on ne rencontrait qu'un employé ou deux, où les auteurs étaient mal payés, par acomptes excessivement minimes, quand ils l'étaient, où l'on faisait du tout petit commerce, mais où l'on aimait en somme la littérature, ou tout au moins les livres. Un Liseux s'était ruiné, était mort de faim à ce métier. Vanier, qui éditait Verlaine et les premiers symbolistes, avait de quoi manger, sans doute, mais ne s'enrichissait pas. Cependant, la Veuve Tresse publiait le *Thé chez Miranda*, de Moréas et Paul Adam, *Chair molle* de ce dernier, et de petits romans naturalistes. Bailly, à l'enseigne de l'Art indépendant, imprimait *Tête d'Or*, de Paul Claudel, et les ouvrages de Stanislas de Guaita, la *Plume*, les livres d'Henry Becque, de Laurent Tailhade, de Jean Moréas. Mais tous ces

petits éditeurs, assez bohêmes, qui faisaient paraître plaquettes et volumes, dont leurs grands confrères auraient ri, si on les leur avait proposés, et qui cependant devaient plus tard acquérir pour les bibliophiles une valeur singulière, avançaient en tirailleurs, loin les uns des autres, sans ensemble, sans tactique. Ils étaient pareils aux petits marchands de tableaux de la même époque, qui aimaient la peinture, et gardaient chez eux des trésors qu'ils cédaient aux amateurs pour quelques louis, en attendant que de puissantes sociétés commerciales organisassent le trafic, selon les méthodes modernes et fissent de l'Art une des industries les plus rémunératrices.

C'est le Mercure de France qui, le premier, tenta de grouper tous ces efforts dispersés, de réunir les auteurs des nouvelles générations, et de faire de l'édition régulière avec ces écrivains encore irréguliers. Il publia, généralement à compte d'auteur, c'est-à-dire les auteurs payant eux-mêmes les frais de l'impression, en des livres de tout format, et d'aspects très divers, mais presque toujours soigneusement imprimés, les symbolistes, puis les naturistes, et plus tard les unanimistes. C'était, le plus souvent, un petit imprimeur de la rue de Seine, Renaudie, dont la presse roulait dans un atelier ouvert sur la rue, et qui travaillait avec deux ou trois ouvriers, qui fabriquait ces livres. Il avait de beaux caractères, et aimait son métier. On retrouvera son nom à la dernière page de beaucoup de livres parus sous la firme du Mercure, aux environs de 1895.

Cependant un des ouvrages du *Mercure de France*, avait rencontré une fortune inattendue, foudroyante et prodigieuse pour l'époque. C'était un roman d'un jeune écrivain, qu'un article de François Coppée, dans le *Journal*, avait soudainement lancé. On ne parlait que d'*Aphrodite*, de Pierre Louys. Tout le monde lisait *Aphrodite*. Dans ces temps candides encore, on était un peu scandalisé par le sujet, mais c'était un charme de plus. Ce livre était d'une horreur charmante et son auteur subitement connaissait la gloire. Il faut s'arrêter un instant sur cet article de François Coppée qui est très caractéristique du temps. La publicité littéraire alors n'existait pas, les grands éditeurs se bornaient à faire paraître dans les quatre ou cinq principaux journaux de Paris un « écho » de six lignes sur les livres d'importance qu'ils publiaient. En revanche, si la réclame payée n'était pas usitée, la plupart des journaux, plus littéraires qu'aujourd'hui — bien qu'ignorant les « courriers littéraires » — acceptaient de leurs chroniqueurs un article de tête sur un livre. Et ces chroniqueurs s'appelaient : François Coppée, Jean Lorrain, Octave Mirbeau, etc. Ainsi avaient été révélés au public le nom de Maeterlinck, plus tard celui de Louis Bertrand, et combien d'autres. C'est Zola qui avait habitué les journaux à parler des livres, à s'intéresser à la littérature. Il est vrai que tout le siècle avait été littéraire, et la presse de



Cinq Centimes — Paris et Départements — Cinq Centimes

FERNAND XAU
Directeur

RÉDACTION

Prix des Abonnements

LE JOURNAL

Quotidien, Littéraire, Artistique et Politique

FERNAND XAU
Directeur

ADMINISTRATION

Annonces, Réclames et Faits Divers

PIERRE LOUŸS

Depuis quinze jours, je suis pareil au bonhomme La Fontaine courant par les rues et demandant à tous ceux qu'il rencontrait : « Avez-vous lu Baruch ? » et je vais à travers la ville interrogeant les amis et les camarades que le hasard met sur mon chemin, et leur disant :

« Avez-vous lu *Aphrodite*, de Pierre Louÿs ? »

Ceux qui lisent, ceux qui sont « au courant », me répondent tout de suite : « Si j'ai lu *Aphrodite* ? Cela va sans dire. C'est un chef-d'œuvre, et Pierre Louÿs est un prosateur de premier ordre. »

[...]

triomphante. Je ne suis pas si pudibond, et, dans le cas particulier de M. Pierre Louÿs, je m'explique très bien que cet helléniste, nourri d'Aristophane et des *Dialogues* de Lucien, et qui nous conte les aventures d'une courtisane de l'Égypte décadente, n'ait pas reculé devant les scènes les plus vives et soit allé jusqu'à l'extrême limite de la hardiesse, s'arrêtant toujours [...]

Après tout, j'en ai lu bien d'autres, et *Aphrodite* n'est pas destinée aux écoles primaires.

Non, ce qui me ch[...] c'est la préface. Que M. Pierre Louÿs me pardonne ma franchise [...]

FRANÇOIS COPPÉE

NOS ÉCHOS

LE CENTENAIRE

MONTENOTTE

L'AFFUT

LA BÊTE

GEORGES D'ESPARBÈS

SUR LE POUCE

Par GEORGE AURIOL

Première page du *Journal*, avec l'article de François Coppée sur Pierre Louys

1895 vivait encore d'anciennes traditions, polie, peuplée d'hommes cultivés que les directeurs de journaux ne bridaient pas, ne songeaient pas à domestiquer. La brillante période du *Gil Blas* n'était pas encore bien loin, le *Journal* littéraire, avec la collaboration des écrivains les plus éclatants, avait obtenu du public un succès considérable, l'*Echo de Paris* publiait chaque semaine en alternant un poème de Francis Vielé-Griffin, un poème d'Henri de Régnier. Bientôt l'Affaire Dreyfus se déroulant, Anatole France y allait donner sa série hebdomadaire de M. Bergeret. Tout était à la littérature, et à la bonne, les lecteurs n'étant pas ignorants.

C'est dans cette atmosphère que parut l'article de François Coppée sur *Aphrodite*, et que Pierre Louys connut la gloire. Les grands éditeurs commencèrent à s'émouvoir. Précisément une nouvelle maison venait de se créer ; elle paraissait disposer d'assez grands moyens, était menée avec intelligence, avec hardiesse, et publiait surtout des œuvres d'auteurs nouveaux. Elle avait édité entre autres *Bubu-de-Montparnasse* de Charles-Louis Philippe, la *Marquesita* de Jean-Louis Talon, puis avec *Quo Vadis*, de Sienkiewiecz, diffusé par des procédés commerciaux encore inédits, elle obtenait un gros succès de librairie.

Des maisons considérables s'ouvraient alors aux poètes de la nouvelle génération. Fasquelle publiait dans la Bibliothèque-Charpentier les livres de Maurice Magre, de Saint-Georges de Bouhélier, puis des romans de Pierre Villetard, de Charles Géniaux. Il éditait les *Déracinés* de Maurice Barrès qui avait publié ses premiers livres chez Perrin. Ollendorf jouait la carte Paul Adam, la carte Louis Bertrand. Il éditait Jules Renard, Jean Lorrain, Emmanuel Delbousquet.

Toute cette jeunesse était bouillante. Elle avait l'ambition d'imposer ses œuvres à un public qui demeurait attaché à ses anciennes idoles, aux Bourget, aux Zola, aux Daudet. La *Revue blanche* avait essayé de moderniser l'édition, mais après une série de publications heureuses, elle avait dû passer la main. Le fond avait été racheté par l'éditeur Fasquelle. On est alors aux environs de 1902. Lucien Muhlfeld publie un roman qu'il lance à coups de réclame payée. Les mœurs sont demeurées encore si innocentes que le procédé fait scandale. Un virulent article d'Ernest-Charles dans la *Revue bleue* le stigmatise, et commence à établir la réputation, vite obscurcie, de ce critique. Cependant l'exemple n'a pas été perdu. La presse d'ailleurs perd de plus en plus son caractère littéraire, le journal d'information est né, certains journaux fondent des rubriques d'information littéraire qui ne sont que de la publicité déguisée. Le « Médaillon » pour lequel il faut passer à la caisse du journal, commence à faire son appari-

tion. Paul Adam, dont l'activité littéraire est surprenante, qui publie chaque année plusieurs romans, est très soutenu par son éditeur, qui le premier annonce ses livres aux pages de réclame des journaux par de grandes bandes qui tiennent toute la largeur de la page. Naît ensuite le cliché de publicité, c'est-à-dire le nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage paraissant dans un cadre; plus tard le cliché s'orne de quelques appréciations flatteuses, du cru de l'éditeur. Celui-ci compare son auteur à Victor Hugo, le livre qu'il publie est un chef-d'œuvre. Puis pour attirer l'attention, frapper l'imagination, le cliché reproduit les traits de ce romancier qui vient d'écrire un chef-d'œuvre. On a même vu enfin au cinéma le romancier s'asseyant à sa table de travail, passant la main sur son front inspiré, faisant courir sa plume sur un cahier de papier blanc, pour finalement sourire au public et lui montrer ce volume qu'il doit lire.

C'est vers 1910 qu'ont dû commencer à paraître dans les journaux les premiers clichés de publicité, mais c'est en ces dernières années seulement qu'ils ont pris un caractère commercial aussi accusé.

***

Pendant que cette publicité littéraire faisait ses premiers pas et commençait à offusquer les lecteurs délicats, de petites entreprises ignorantes de ces procédés se développaient et publiaient pour un public lettré, sinon à tout coup un chef-d'œuvre, du moins des œuvres. Il faut parler d'abord des *Cahiers de la Quinzaine* que dirigeait Charles Péguy, dans lesquels il imprimait ses ouvrages, ainsi que ceux des Tharaud, de Schlumberger, de Benda, de Romain Rolland. Il faut signaler les éditions *Minerva*, les livres de vers du *Beffroi*, ceux, superbes, de l'*Occident*, ceux, plus tard, du *Divan*.

Le *Mercure de France*, désapprouvant cette vente des livres à coups de tam tam, et devenu une importante maison d'édition après avoir obtenu de grands succès avec des traductions, celle de Nietzsche, celle de Kipling, a diminué le nombre de ses publications. Il ne publie plus que très peu de livres inédits, de quelques auteurs soigneusement choisis, et semble maintenant s'attacher surtout à donner des éditions définitives d'écrivains et de poètes dont la réputation est établie et qui figurent depuis longtemps à son catalogue.

Plon a servi la fortune des René Bazin, des Henry Bordeaux. Il répand maintenant, dans le public bien pensant, les livres de Maurice Barrès et des Tharaud.

Calmann-Lévy est resté attaché à Pierre Loti et à Anatole France. Il ne semble pas que cet éditeur ait cherché à attirer chez lui beaucoup d'auteurs nouveaux. Mais il a suivi son confrère Fayard lorsque celui-ci, dans les pre-

mières années du vingtième siècle, a créé sa « Modern Bibliothèque ». Fayard accomplissait alors une révolution en librairie. Le roman qui coûtait à cette époque 2 fr. 75 ou 3 francs, il le vendait (non pas inédit, il est vrai, mais assez récent) un peu moins d'un franc. Et il avait sû réunir les meilleurs écrivains, dont il répandait les ouvrages par centaines de mille dans un public avide de lecture. Calmann-Lévy créa, à son imitation, une collection du même genre. Il est vrai que Michel Lévy, autrefois, avait avec une collection à bon marché contribué de la façon la plus efficace à diffuser les œuvres des romantiques et des auteurs du Second Empire.

Mais ce goût de la lecture qui commençait à se développer beaucoup avant 1914, à quel point ne devait-il pas se porter pendant la guerre, pendant les longues journées des longues années de la guerre, au front comme à l'arrière. Et après la guerre, avec tous ces nouveaux lecteurs qui avaient pris l'habitude de se laisser bercer par une fiction, qui avaient contracté le besoin d'une vie double, une réelle, une autre imaginaire, et de ces nouveaux riches, qui changeant de classe, sentaient la nécessité de s'éclairer, de s'instruire, de rendre leur esprit moins grossier. Comment donc y parvenir ?... Par la lecture. Et voilà tout un énorme public nouveau, qui apparaît après la guerre et pour lequel naissent de nouveaux auteurs et de nouveaux éditeurs employant des procédés nouveaux d'édition, de publicité, de lancement. C'est un nouvel esprit qui s'est introduit dans le monde et dans le commerce du Livre. Le livre est cher, il a doublé de prix, et pour parvenir à le fabriquer et le vendre à ce prix doublé, il faut le tirer à 5.000 ou 6.000 exemplaires alors qu'avant la guerre, avant l'augmentation du papier et de la main-d'œuvre, il suffisait de tirer et de vendre 1.500 exemplaires d'un livre pour gagner un peu d'argent. Il faut donc faire de la publicité, il faut donc lancer les livres, transformer l'apparition de chaque volume en événement littéraire pour réussir à écouler ces ouvrages au tirage quadruplé. Voilà pourquoi l'édition a pris cet aspect d'un mercantilisme spécial. L'éditeur court des risques beaucoup plus grands qu'avant la guerre : avec chacun des volumes qu'il édite, il sort cinq ou six fois plus d'argent. Mais grâce à ce nouveau et immense public, les livres d'auteurs inconnus obtiennent des tirages que ne connaissaient autrefois que les romans de Zola. Un Barbusse, un Pierre Benoît, un Louis Hémon s'élèvent du premier coup dans le ciel des grands auteurs.

Comment leurs éditeurs ont-ils procédé pour les faire connaître des lecteurs ? De très nombreux clichés, échos et médaillons, annoncent l'apparition du *Feu* de Barbusse, soulignent son intérêt, notent l'engouement du public pour l'ouvrage. Il est procédé à peu près de la même façon pour *Maria Chap-*

delaine, de Louis Hémon. L'histoire tragique du malheureux auteur écrasé par le chemin de fer transcanadien sert aussi à éveiller l'attention du lecteur. Pour Pierre Benoît, la publicité de son premier roman est précédée d'une note proclamant : *Un jeune homme sera célèbre demain*. Mais à ce moment, à la fin de la guerre, les éditeurs n'ont pas encore perfectionné leur publicité. Ils vont chercher et trouveront mieux. Ce sont les éditeurs Albin Michel et Bernard Grasset qui se sont montrés les plus ingénieux et les plus tenaces dans cet ordre d'idées.



DEVANTURE D'UNE LIBRAIRIE DE STRASBOURG

Ayant constaté l'influence des Prix littéraires, surtout du Prix Goncourt, et du Grand Prix du roman de l'Académie française qui donnent la notoriété subite à un auteur et à un livre, chaque éditeur met en ligne un certain nombre de partants pour ces deux prix. Mais comme chacun ne peut l'obtenir tous les ans pour ses livres, l'un d'eux trouve plus simple d'organiser un Prix qui chaque année sera décerné par un jury composé de personnalités littéraires importantes à l'un ou à plusieurs auteurs de sa maison. Entre temps, il fait pour certains ouvrages

sur lesquels il compte une publicité de clichés intensive, obsédant le lecteur de journal par la répétition obstinée d'un titre, d'un nom, d'un visage afin de forcer sa curiosité et le contraindre ainsi à acheter le livre de sa firme.

En même temps, la bande qui entoure les *nouveautés* chez les libraires se transforme. En 1895, elle ne portait que la mention : Vient de Paraître ; on y imprime bientôt un éloge du livre qu'elle ceinture.

On nous certifie qu' « il faut avoir lu ce livre » ou bien qu' « il fallait du génie pour écrire ce livre » ou encore que « ce livre dévoile un des plus troublants mystères de notre époque ». D'autres fois, l'éditeur joue du prestige des nombres. La bande porte « centième mille ». On a même vu « 600e mille » : il ne faut pas pas croire aveuglément ce que proclament les bandes qui entourent les livres. Mais elles reproduisent maintenant assez généralement le portrait de l'auteur dans une pose plus ou moins avantageuse.

Le communiqué, la « prière d'insérer » encartée dans les volumes destinés à la Presse, a évolué parallèlement. Primitivement, elle se bornait à quelques lignes volontairement neutres. Elle est devenue une page de louanges hyperboliques, où l'invention, l'imagination, l'originalité de l'auteur sont célébrées avec l'enthousiasme qui distingue les modestes et anonymes fabricants des prospectus de parfumeurs. On y ajoute encore, avec une analyse émerveillée de l'ouvrage, quelques appréciations lyriques et une biographie de l'écrivain.

Mais à travers tous ces procédés de marchands de poudre de perlinpinpin, que devient la littérature ? Commercialisée à l'américaine, elle s'abaisse, s'avilit, disparaît. L'Art doit être élevé pour nécessiter le respect. Il faut qu'il domine. C'est quelque chose de fort délicat, de sensible, que le tumulte effraie, qui s'évanouit dans le bruit, qui a besoin, pour vivre, de solitude, de calme, de sérénité. On ne pense pas dans la cohue, on ne crée point sur un champ de foire. La littérature se séparera de plus en plus de l'art, si elle ne s'adresse qu'à un public ignorant, à elle attiré par un orchestre de pistons et de grosses caisses. L'effort intellectuel, la création littéraire, ne s'accommode pas du puffisme et de la réclame. Il est naturellement indépendant et ne peut exister qu'indépendant.

Comment les artistes seraient-ils encore honorés, s'ils ne sont plus que les pourvoyeurs de commerçants sans scrupules, s'ils se courbent à toutes les basses besognes que leur imposera leur complicité avec les mercantis du livre ? Ils connaîtront bientôt le mépris public.

Il y eut une époque pas très éloignée, nos grands-parents l'ont connue, où l'on ne lisait pas moins qu'aujourd'hui. C'était dans les temps romantiques. L'écrivain était alors respecté, il avait conservé le caractère de l'artiste. Il ne s'était pas embourgeoisé, il n'était pas devenu un marchand comme les autres,

il ne songeait pas qu'à faire fortune, et à vivre comme un industriel ou un banquier. Alors l'édition était un commerce noble, il n'avait pas encore roulé dans la vulgarité. Les écrivains étaient regardés avec méfiance par les bourgeois, mais avec étonnement et avec une considération involontaire, parce qu'ils étaient la liberté et la fantaisie, et le risque. M. Prudhomme était effrayé, mais au fond de son cœur il y avait une admiration inavouée. Et parfois, il lui arrivait, après une soirée passée à causer avec bobonne, son épouse, il lui arrivait de



INTÉRIEUR D'UNE LIBRAIRIE MODERNE

rêver qu'il était un écrivain, un artiste ! Il se voyait, avec émotion, dans ce peuple à part. Aujourd'hui les écrivains ne forment plus un peuple à part. Les uns font partie des riches, les autres des pauvres. La notion de l'argent a remplacé, en effet, toutes les autres. Rien ne ridiculise plus un homme, rien ne le déshonore. Qu'il gagne de l'argent, on l'admirera, on l'honorera, on le respectera.

Que devient le rôle de la critique dans cet abaissement général ? Il diminue chaque jour. Débordée, la critique se borne à signaler les livres couronnés,

ceux qui ont manqué de l'être, et les événements littéraires créés de toutes pièces, à grand frais, par d'audacieux éditeurs. Quelle importance pourrait conserver la critique, si le livre n'est plus qu'un article de spéculation ? Sa voix est étouffée par la réclame. Aujourd'hui un éditeur joue les chances d'un auteur : son entregent, ses relations, ses dispositions à l'intrigue. Le prix littéraire a substitué l'idée de jeu à l'idée de choix, le hasard à la sélection raisonnée. Le prix, c'est la loterie. On ne permet donc plus aux critiques de choisir, d'étudier les talents, de distinguer les bons livres et les mauvais. Ils sont mis subitement en face d'un fait. Tel livre a obtenu tel prix. Il faut qu'ils en parlent, le public a besoin d'être informé. Leur avis n'a d'ailleurs aucune portée : il ne supprimerait pas le fait, qui est que ce livre a eu ce prix. La publicité s'est déjà emparée de l'événement, elle embouche toutes ses trompettes, la réclame pharmaceutique bat son plein. Le public n'y connaît rien, se dit le pharmacien, pardon, l'éditeur : n'importe quoi dans un peu d'eau claire et une jolie bouteille, des affiches sur tous les murs, des annonces dans tous les journaux, et c'est bien le diable si nous ne gagnons pas cette année notre château et notre grosse limousine. Le public n'y connaît rien, c'est ce que se dit, aujourd'hui, l'éditeur comme le pharmacien. Le produit n'a pas d'importance ; le livre n'est rien, la publicité est tout. Comment la critique pourrait-elle lutter, avec ses faibles armes, devant des lecteurs neufs et confiants, contre cet éditeur qui a tant d'argent, qui peut faire tant de tintamarre avec son argent !

Cependant il y a encore, heureusement, des éditeurs qui résistent à cette folie de la réclame, qui en comprennent la vanité, qui savent que ces réputations artificielles, édifiées à coup de banknotes, fondées sous le bluff, s'écrouleront aussi vite qu'elles ont été élevées, qu'il n'en restera très vite qu'un peu de cendre, des noms perdus dans quelques mémoires et dont on ne saura plus exactement si ce sont ceux de militaires, d'acteurs ou de fabricants d'automobiles. Parmi ces maisons qui attendent la fin de la crise, en ajoutant chaque année de beaux livres à leur catalogue, il est juste de citer les éditions de la Nouvelle Revue Française et les éditions Georges Crès.

***

Il nous reste à présent à jeter un rapide coup d'œil sur la librairie entre 1895 et 1920. Au cours de ces vingt-cinq ans, elle s'est incontestablement modernisée. Le libraire ne connaissait guère autrefois, pour signaler un livre important à ses clients, que « la pile », c'est-à-dire que, à son étalage, le libraire disposait une haute pile de volumes qui ne manquait pas d'attirer les regards. Aujourd'hui,

avec les bandes dont nous avons parlé plus haut, le libraire expose souvent une grande photographie encadrée de l'auteur. D'autres commerçants, qui disposent d'une belle vitrine, font mieux. Ils montrent au passant des manuscrits de l'écrivain en vogue, des épreuves corrigées par lui, ils réunissent toute une documentation curieuse et intéressante qui force à s'arrêter le badaud. Jadis on citait quelques libraires comme Achille, qui bavardait volontiers avec les habitués de sa boutique, qui était de bonne compagnie, qui lisait, qui savait donner des renseignements et des conseils. Les écrivains les plus illustres ne dédaignaient pas d'aller faire un bout de causette avec lui. Aujourd'hui on rencontre encore chez le libraire Floury bien des auteurs célèbres. Mirbeau y passait souvent, ainsi que Barrès. Mais à côté de ces librairies qui ont conservé les vieilles traditions, il y en a d'autres d'un genre nouveau, vastes, commodes, où l'entrée est libre, où l'on peut feuilleter les volumes qu'on convoite, tranquillement, sans qu'aucun commis ne vous dérange, où l'on peut faire un véritable choix de livres avant de les acheter, où l'on est comme chez soi. Les femmes ont fort bien réussi dans ce commerce, et il faut souhaiter qu'elles s'y consacrent de plus en plus : leurs qualités naturelles s'y déploient heureusement.



Étalage d'une Librairie

On s'occupe d'ailleurs beaucoup des libraires. La Maison du Livre, qui a apporté plusieurs réformes utiles dans la distribution et la vente des livres, et qui est un organe de liaison entre l'éditeur et le libraire, a fondé une école professionnelle de commis-libraires, et le Cercle de la Librairie a organisé des conférences à leur intention. Si, à la suite de la guerre, cette industrie s'est trouvée momentanément, comme toutes les autres, un peu dépourvue d'employés compétents, il s'en reforme chaque année de nouveaux, lesquels comprennent fort bien l'intérêt et les

exigences de leur métier. Il y a, en Province comme à Paris, de fort bons libraires. Or la librairie est devenue beaucoup plus difficile qu'autrefois. Les publications sont plus nombreuses, et elles sont extrêmement variées : pour être au courant et renseigner exactement le public, il faudrait presque des spécialistes pour chaque genre. Il est vrai que les éditeurs s'ingénient à faciliter leur tâche aux libraires. Les uns leur envoient des sortes de journaux qui les tiennent au courant de leurs publications. Les autres, des catalogues qui se perfectionnent constamment ; un éditeur bien inspiré n'a-t-il pas confié à un critique réputé le soin de rédiger des notices sur ses livres ? Le libraire qui ne serait pas renseigné, avec tout le luxe d'information mis à sa disposition, serait vraiment bien coupable.

Mais la vente des livres n'appartient plus maintenant seulement à des libraires de profession. Dans les faubourgs, les papetiers, les merciers vendent des livres, dans le quartier Montparnasse, les marchands de tableaux, d'objets d'art et de curiosités en vendent, dans tout Paris, on en trouve dans les kiosques à journaux. Les magasins de nouveautés ont un rayon de librairie. Sans doute en verrons-nous un jour chez les grands épiciers, chez les couturières et chez les modistes. Le livre envahit tout. Ne nous en plaignons pas. Puisque les gens qui lisent se multiplient, il est naturel que les marchands de lectures augmentent dans une même proportion. Et il ne faut décourager personne.

Mais cette propagande organisée en France pour le livre, quand trouvera-t-elle un pendant à l'étranger ? Les voyageurs qui reviennent du dehors sont unanimes à se plaindre de la trop petite place faite à nos livres hors de France. Et pourtant, dans beaucoup de pays, les gens qui comprennent le français sont nombreux. Ils ne demandent, partout, qu'à nous lire, à profiter de notre culture, mais il faut que nous leur rendions la chose possible. Il conviendrait qu'en chaque grande ville étrangère, il y eût au moins une librairie française. Dès le lendemain de la guerre, cette organisation aurait dû être créée. Il est toujours temps de remédier à son absence. Les auteurs français qui pourraient toucher un public européen ne sont pas rares. Et c'est en étendant le rayon de leur action, en élargissant le domaine de leur activité, qu'on pourra récompenser nos éditeurs de leur considérable et incessant effort.

INDEX DES NOMS D'AUTEURS CITÉS

INDEX DES NOMS D'AUTEURS CITÉS

INDEX DES NOMS D'AUTEURS CITÉS

TABLE DES GRAVURES SIGNATURES & AUTOGRAPHES

P, portrait. — S, signature. — A, autographe.

ILLUSTRATIONS DOCUMENTAIRES

TABLE DES MATIÈRES
DU TOME II

Imprimerie VILLAIN et BAR
22, Rue Dussoubs — Paris (IIe)

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ 305 M6 t.2
Montfort, Eugène
Vingt-cinq ans de littérature française

69